

SUMÉRIEN ET INDO-EUROPÉEN

E752

69/27

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE ÉM. BERTRAND

SUMÉRIEN ET INDO-EUROPÉEN

L'ASPECT MORPHOLOGIQUE
DE LA QUESTION



PAR

C. AUTRAN

33761



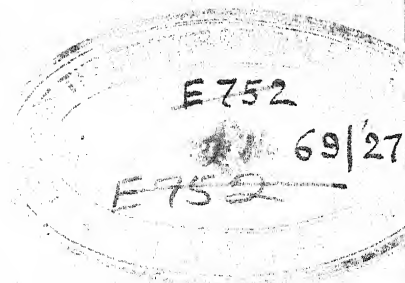
492.1951
Aut

LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS (VI^e)

—
1925



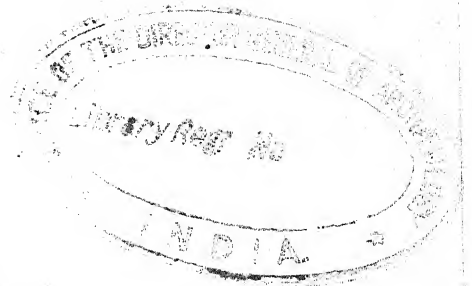
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 33761

Date 10.5.58

Cat. No. 492.1951

Aut



AVANT-PROPOS

La « question sumérienne »¹ comportait, dans le principe, deux inconnues essentielles :

1° le sumérien est-il ou non une langue sémitique ?

2° si le sumérien n'est pas une langue sémitique, à quel groupe linguistique y a-t-il lieu de le rattacher ?

Sur le premier point, depuis bien des années, tout le monde, en somme, est d'accord. Le sumérien n'est pas une langue sémitique. Ce n'est pas, ce ne peut pas être une « allographie » du babylonien sémitique². C'est même un idiome aussi différent que possible, soit au point de vue structure, soit au point de vue vocabulaire, de tous les représentants actuellement connus du sémitique commun.

Sur le deuxième, par contre, l'indécision subsiste. Elle ne date pas d'hier. Dès les débuts de la sumérologie, — en 1850 et seq., — nous nous trouvons aux prises avec quatre théories linguistiques principales relatives à ce seul aspect de la question.

L'une, de tendance *indo-européanisante*, a eu pour premier apôtre E. Hincks³. Elle a été, plus tard, reprise, avec d'autres arguments et sous

1. L'on trouvera un excellent résumé avec bibliographie développée de la « question sumérienne » dans le tome I (seul paru) du *Manuel d'Assyriologie* de M. CH. FOSSEY, Paris (Leroux), 1904, chap. II (pp. 269 et seq.), chap. III (pp. 303 et seq.), chap. IV, pp. 332-381; bibliographie, pp. 439-446.

2. Théorie soutenue par J. Halévy (V. *Manuel de Fossey*, pp. 332 et seq.) en désespoir de cause.

3. V. ci-dessous, chap. IV et § IV.

une forme plus catégorique, par M. S. Langdon¹, qui, dans la suite², a cru devoir l'abandonner.

Une deuxième, *égyptisante*, avait été alléguée, puis délaissée, par H. Rawlinson et E. Hincks³.

La troisième, que l'on peut dénommer « *scythique* »⁴, ou « *casdo-scythique* », ou « *touranisante* »⁵ (champions principaux : H. Rawlinson, J. Oppert, F. Lenormant, E. Schrader, enfin, après quelques variations et pendant quelque temps, Frdr. Delitzsch), considérait le sumérien comme un idiome de type « *ouralo-altaïque* » ou « *touranien* »⁶.

En ce temps, l'on croyait, en effet, à l'existence d'une grande famille linguistique; famille dénommée alors, d'après ses habitats considérés comme « primitifs », *ouralo-altaïque* ou *touranienne*; famille dont les langues turques, mongoles et tongouzes auraient formé la *branche altaïque*, cependant que les langues finno-ougriennes⁷ et samoyèdes⁷, elles-mêmes dialectes du *finno-ougrien* et du *samoyède communs*, en eussent représenté la *branche ouraliennne*.

1. *Babyloniaca*, t. I (1906-1907) : *Conjugaisons sumérienne et indo-germanique comparées* (pp. 284-286). V. aussi *ibid.*, pp. 225 et seq., 230, et t. II (1908), pp. 99-100.

2. *Sumerian Grammar*, Paris, 1911, p. II.

3. CH. FOSSEY, *Manuel*, pp. 269-270.

4. Ce terme, qui a été employé par Oppert, Lenormant et H. Rawlinson, et corrigé plus tard en « *casdo-scythique* » par le premier, designait, dans l'esprit des deux philologues, la langue, censée ouralienne, parlée par des « *Scythes* », que Justin (II, 3) nous donne comme les plus anciens suzerains connus de l'Asie antérieure.

5. *Journal des Savants*, 1859, mars-juin, p. 181 et seq. L'on verra les objections élevées par E. RENAN contre le vocable *touranien*. L'on sait que ce terme se trouve pour la première fois dans l'Avesta (Yt., 5, 73; 13, 38; 17, 55-56; 19, 57-58; V., 13, 39; Y., 11, 9; 46, 12), où *Tūra-* désigne un groupe ethnique voisin et ennemi des Iraniens proprement dits; groupe occupant des régions frontalières de la Perse (côté Turkestan) et où des éléments proprement tures voisinaient, apparemment, avec d'autres, qu'il est permis de suspecter de mongolisme, de caucasisme, voire même d'iranisme, *Tūra-* n'impliquant rien de « pur », ni rien de linguistiquement défini. Dans la *Grande Encyclopédie*, s. v. *Sumer* (t. XXX, p. 714, b), le sumérien n'en est pas moins donné comme certainement « *touranien* »!

6. Finnois et langues du même groupe (carélien, estonien, live, olonetsien, vepse, vote), lapon, mordve, tchérimisse, votiak, zyriène, hongrois, ostiak, vogoule; tous idiomes possédant un stock commun dénoté par un système d'équivalences dit « *finno-ougrien commun* ».

7. Samoyède de l'Ienisséï; samoyède kamassique, s. ostiak, s. tavgui, s. yourak. Pour plus de détails sur ces familles, voir les notices substantielles de A. SAUVAGEOT et de J. DENY, pp. 153 et seq., 185 et seq. respectivement des *Langues du monde*, publiées sous la direction de MM. A. MEILLET et M. COHEN (Paris, 1924).

La linguistique contemporaine n'a pas cru devoir ni pouvoir maintenir la notion de « *famille* » *ouralo-altaïque*. C'est là même une famille dont l'unité ne lui semble rien moins que démontrée. Elle ne possède, à cette heure, de *systèmes de concordance* bien définis que pour le *finno-ougrien* et pour le *samoyède*. Pour les langues turques, mongoles et tongouzes, elle constate, entre ces trois groupes, des ressemblances incontestables. Ces ressemblances, toutefois, ne paraissent pas encore assez marquées, *morphologiquement*, pour que l'existence d'un *turco-mongolo-tongouze commun* puisse en être déduite à coup sûr.

Le « *touranien* » s'étant, en quelque sorte, évaporé, force serait donc à ceux qui, jadis, bâtissaient sur lui d'opter aujourd'hui entre l'un quelconque des groupes précités¹.

La quatrième théorie, enfin, était avant tout celle du champion, disons mieux, du paladin du sémitisme : J. Halévy. Comment Halévy, ingénieux, tenace, passionné, tantôt ironique et tantôt fulminant, lutta jusqu'au bout contre l'origine non sémitique du syllabaire cunéiforme, contre l'existence même d'une langue sumérienne, contre la présence de « *Touraniens* » en Chaldée, nul ne l'ignore. L'on sait aussi que la liste de ses adeptes, après une courte période de croissance, s'éclaircit rapidement après 1900. L'une des « *défections* », qui lui resta le plus sensible, fut, c'est connu, celle de Frdr. Delitzsch.

A côté de ces quatre groupes, mais s'en distinguant nettement, un cinquième, qui, depuis, n'a cessé de grossir, renfermait des savants qui, tout en reconnaissant le non-sémitisme de l'idiome dit « *sumérien* », réservaient formellement leur opinion quant à la situation linguistique de cet idiome, par rapport aux autres langues connues.

Ce groupe a compris, entre autres, E. Renan, — qui, d'ailleurs, ne voulait même pas reconnaître le sémitisme de l'assyrien, — R. Brünnow, qui, dans sa *correspondance sumérologique* avec J. Halévy², dénomme prudem-

1. C'est ainsi que M. GALGÓCZY, *Šumirisch-grammatische Miscellen* (Ztschr. Ass., avril 1911, pp. 89-113), a cru constater, à propos de $\equiv\text{Y}$, $\equiv\text{III}$, $\rightarrow\text{E}$, particules, et de certaines constructions, des ressemblances remarquables entre le hongrois et le sumérien.

2. *Revue sémitique*, 1905 (tirage à part, 19 pp.).

ment les Sumériens des « *Allophyles* ». La plupart des sumérologues actuels ont, officiellement, adopté ce parti¹. L'on a, dans certains cercles tout au moins, pris la résolution, apparemment très ferme, de considérer ce langage comme une *unité en soi* ; d'y voir, selon l'expression de M. Prince, « *a pre-historic philological remnant* » ; reste dont l'analyse, morphologique comme lexicologique, ne saurait procéder que de l'observation directe, à l'exclusion de toute comparaison.

Pareille attitude peut être, professionnellement, prudente. Scientifiquement, elle n'est satisfaisante qu'à demi. Un animal « fossile » qu'on nous donnerait comme étranger à toute classification bio- ou zoologique exciterait, à ce titre seul, la méfiance légitime des naturalistes. Pour des générations nourries aux sciences historiques et critiques, ce qui se présente comme *isolé* garde, toujours et malgré tout, quelque chose de suspect. Il laisse une obscure, une secrète impression d'invraisemblance ; lorsque l'on considère, surtout, l'extraordinaire petit nombre des langues ou familles de langues porteuses de *grandes cultures*² sur notre petit globe aux compartiments si limités.

C'est pourquoi certains, insoucieux des risques inhérents aux enquêtes de ce genre, n'ont pas craint de poursuivre celle-ci, tant bien que mal. Peut-être, en agissant de la sorte, sont-ils, en somme, plus proches du véritable esprit scientifique ; esprit qui consiste, avant tout, à chercher.

Comme de juste, l'entrée en lice de la caucasologie, si importante pour l'étude linguistique et critique des vestiges d'idiomes archaïques de l'Asie antérieure, a eu sa répercussion sur la sumérologie.

Dès 1884, M. F. Hommel, dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung*³, s'essayait à retrouver à travers le vannique, l'élamite, le cosséen, mais aussi dans le géorgien et le basque, l'unité brisée d'une grande vague « touranoïde » ; vague qui, autrefois, aurait recouvert toute l'Asie occidentale, enta-

1. C'est à cette opinion que se range J. D. Prince, auteur de l'excellent article consacré à *Sumer and Sumerian*, t. XXVI, p. 75 b et seq. de l'*Encyclopedia britannica*, 11^e édit.

2. Remarquons que, à date historique tout au moins, les idiomes « touraniens » sont ceux de peuples qui ont plus assimilé que créé des cultures.

3. T. I, pp. 161-178, 195-221, 323-342 (*Die sumero-akkadische Sprache u. ihre Verwandtschaftsverhältnisse*) ; aussi en tirage à part, Leipzig, 1884, in-8°, 65 pp.

mant largement l'Europe du sud¹. De ces contingents, dont le basque et les langues du rameau kartvélien constitueraient des survivances², Sumer aurait également fait partie. L'un des principaux — et des meilleurs — arguments de M. F. Hommel était un certain parallélisme de structure des organismes verbaux. Les mots, comme les formes, varient, ici, d'une de ces langues à l'autre. Le procédé mental n'en reste pas moins assez homogène. M. Hommel terminait son article en dénonçant les ressemblances plus particulières qu'il croyait constater entre l'*eme-sal* et le turc.

Le « touranisme », en tant que tel, n'en perdait pas moins du terrain, pour les raisons données tout à l'heure³.

La caucasologie proprement dite, par contre, en gagnait, notamment sous l'impulsion puissante de H. Winkler, dont le mémoire, « *Das Baskische und der vorderasiatisch-mittelländische Völker- und Kulturkreis* (Breslau, 1909), demeure, encore aujourd'hui, en quelque sorte la charte des caucasians adonnés à l'étude de l'Asie mineure ancienne.

Les plus récents essais de nous connus rattachant délibérément Sumer aux langues caucasiques sont ceux de M. TSERETHELI, *Sumerian and georgian : a Study in comparative philology* (*Journ. of the Roy. As. Society*, 1913, pp. 783-821 ; 1914, pp. 1-36 ; 1915, pp. 255-288 ; 1916, pp. 1-58), intéressant, bien que sans grande rigueur. L'article de M. F. Bork dans l'*OLZ.*, signalé par nous, p. 11, n. 4, est, certes, beaucoup plus bref ; le caractère en est, cependant, tout autrement linguistique.

Nous mentionnerons seulement pour mémoire l'article de C. J. BALL, *The relation of Tibetan to Sumerian* (*PSBA.*, XL, 1918, pp. 95-100), édifié sur une liste de vocables tibétains et sumériens phoniquement parallèles, dressée par M. Fonahn. M. Ball avait déjà publié à Londres, en 1913, une

1. Voir encore récemment, du même : *Zweihundert sumero-türkische Wortvergleichen als Grundlage zu einem neuen Kapitel der Sprachwissenschaft*, Munich, 1915 (autogr.) ; C. R. par S. A. B. MERCER, *Journ. Soc. Or. Res.*, V, 1921, p. 109 et seq.

2. D'autres restes épars de cette vieille souche linguistique subsisteraient sous forme de vocables isolés dans la plus grande partie de l'Europe occidentale.

3. P. HAUPT, *Die sumerischen Familiengesetze...*, Leipzig, 1879, p. vi, écrivait déjà : *eine uralaltaische Sprache ist nämlich nach meiner Ueberzeugung das Sumerische ganz entschieden nicht.*

étude *Chinese and Sumerian*; étude dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle dénote chez l'auteur une absence à peu près complète de sens de la grammaire comparée (sens qui manque, d'ailleurs, à d'excellents esprits). Tant qu'à faire intervenir la sinologie dans la matière, il eût été, croyons-nous, bien autrement utile qu'un sinologue compétent abordât franchement l'étude du syllabaire sumérien. Il y aurait là toute une étude comparative à faire, *d'un point de vue* PUREMENT GRAPHIQUE; étude dont la sumérologie pourrait, éventuellement, retirer très grand profit (emploi d'idéogrammes complexes, classement des signes, etc.). Pour les *langues*, par contre, il ne semble vraiment pas que la confrontation présente le moindre intérêt.

Si nous ajoutons à cette liste la tentative de M. G. Sigwart¹ pour rattacher au sumérien certaines formes étrusques, nous aurons, nous semble-t-il, mentionné l'essentiel des essais récents pour relier le sumérien à d'autres langues ou familles de langues.

Les études de MM. Th. Kluge et C. Meinhof, intitulées respectivement *Versuch einer Beantwortung der Frage : Welcher Sprachgruppe ist das Sumerische anzugliedern ?* (Leipzig, 1921) et *Das Sumerische und die Sprachen Afrikas* (*Ztschr. f. Kolonialsprach.*, V, 4 [1914-1915], pp. 319-331), ne sont pas des essais d'*institution de parentés*. Ce sont des *analyses*; analyses ayant pour objet de montrer par quels traits généraux la langue de Sumer évoque, dans l'esprit des auteurs, les procédés en usage dans certaines langues du Soudan.

Notre excuse d'ajouter ces cent et quelques pages à une littérature déjà ample tient en peu de mots. Des recherches personnelles entreprises en dehors de toute idée de parenté nous ont fait achopper sur quelques coïncidences cosmo-théologiques, qui nous ont paru remarquables, entre Sumer et le plus ancien monde indo-européen, plus particulièrement l'indo-iranien².

Un examen de la morphologie, entrepris secondairement, nous a conduit, surtout pour la « déclinaison », à des constatations curieusement coïncidentes avec les précédentes³.

1. *Glotta*, t. VIII (1917), pp. 148-159. V. ci-dessous, p. 114, n. 3.

2. V. à ce propos *Babyloniaca*, VIII, 3-4 (1924), notre article intitulé *La Grèce et l'Orient ancien*, et notre index.

3. V. ci-dessous, pp. 89-105.

De son côté, le dépouillement du *vocabulaire*, aspect dont nous nous gardions bien de nous exagérer l'importance¹, aboutissait, lui encore, à des constatations cadrant, somme toute, avec les précédentes.

Nous ne savions, cependant, trop qu'en penser, considérant l'extraordinaire divergence, d'aspect comme de structure, entre sumérien et indo-européen. L'idée nous vint alors que le sumérien pourrait, à la rigueur, correspondre « à ce qu'un chimiste eût dénommé un *état « allotropique »* de l'indo-européen² ». État dont l'extrême archaïsme pourrait, dans une large mesure, expliquer ces architectures si largement différentes, en même temps que certains « symétriques » véritablement impressionnants au double point de vue linguistique et cosmo-théologique; symétriques dont l'évidence et le nombre nous frappaient de plus en plus chaque jour.

Entre temps, nous apprenions, non sans une heureuse surprise, que M. H. Hein³ avait, tout à fait indépendamment, procédé à des constatations concordantes, quant au fond, avec les nôtres. Nous prenions connaissance de ses trois articles : *Sumerer und Indogermanen* (Mannus, 11-12, 1-2, 1919-1920, pp. 183-204); *Sumerisch-Indogermanisch ?* (Altona, 1919, lithogr.); *Die ältesten indogermanischen Sprachreste* (OLZ., 1921, Sp. 250-258); articles dont les titres successifs indiquent avec clarté et les tendances et le progrès.

D'autre part, nous croyons nous rappeler que tels sumérologues, résidant actuellement dans le proche Orient, en étaient, de leur côté, par des voies absolument personnelles, venus à envisager sérieusement, dans leur for intérieur, cette même éventualité.

Tout officieuse qu'elle fût, cette nouvelle donnée, s'ajoutant aux autres, ne laissait pas que de nous paraître assez curieuse.

Nous avons donc jugé qu'il pourrait être opportun de constituer un dossier où la question serait posée franchement, directement, sous sa forme linguistique; où l'essentiel des faits sûrs intéressant la solution serait réuni avec un large index en facilitant la consultation.

1. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 207, et ci-dessous, pp. 11, 77 et seq.

2. V. *Babyloniaca*, pp. 197 et seq.

3. V. ci-dessous, p. 78, n. 2.

Dût même le présent ouvrage obtenir dans l'opinion scientifique des résultats exactement inverses à ceux qu'il nous a semblé entrevoir, nous estimerions n'avoir pas perdu notre peine. Une hypothèse inviable dûment éliminée déblaie le terrain et facilite du moins la tâche. Nous pensons qu'une déclaration aussi catégorique prouvera, en tout cas, l'extrême froideur d'esprit avec laquelle nous avons conçu et exécuté notre entreprise.

INTRODUCTION

Au cours d'un précédent travail¹, nous avons eu l'occasion de rappeler que, ni dans le présent, ni dans la préhistoire, une immutabilité *organique* de l'indo-européen ne paraissait défendable, ni même concevable².

Pour tout esprit réfléchi, ce n'est là qu'une illustration, entre autres, d'une vérité d'ordre beaucoup plus général.

Ce qui vit, ce qui veut pouvoir vivre doit participer, dans la mesure nécessaire, à l'universelle et permanente métamorphose. La mobilité infatigable des choses attriste les superficiels et déçoit les systématiques. Grâce à elle, nonobstant, se reconstitue sans cesse un capital précieux dont nous touchons les arrérages.

En ce qui concerne plus spécialement l'indo-européen, nous avons signalé un nombre appréciable de corrélations, qui nous ont paru frappantes, entre cette langue³ et le sumérien.

Ces corrélations, dont il nous eût, sans peine, été loisible de multiplier les exemples⁴, portaient, notamment, sur deux points :

1° Sur des *mots-racines*⁵, fondamentaux pour la plupart, en indo-européen comme en sumérien.

Ceci répondait à l'aspect *vocabulaire*⁶.

2° Sur un certain nombre de *notions cosmo-théologiques*. Notions pro-

1. *Babyloniaca*, t. VIII (1924), fasc. 3-4, pp. 195-217.

2. *Ibid.*, pp. 197-199.

3. Par commodité pure, nous considérons ici l'indo-européen comme *une langue*.

4. Nous en avons ajouté quelques-uns que l'on trouvera plus loin.

5. Pour le sens que nous donnons, avec tous les linguistes, à ce terme, v. *Babyloniaca*, *op. cit.*, p. 199, n. 3.

6. V. *ibid.*, pp. 179-207 et plus loin.

cédant, sans le moindre doute, de doctrines sacerdotales définies touchant l'organisation de la vie et du monde en ces siècles lointains¹.

A eux seuls, des faits lexicologiques, si importants, si nombreux fussent-ils, ne sauraient suffire à poser ni, à plus forte raison, à résoudre une question de *parenté*². Tout *mot* peut s'emprunter. De plus, à mesure que l'on remonte dans le passé d'une langue, l'on en distingue plus malaisément le bien propre des emprunts. Là où l'*histoire* devient incertaine, la *linguistique* le devient aussi.

Il s'ensuit que, pour une période archaïque, comme celle évoquée par nos comparaisons, toute démonstration fondée *uniquement sur le vocabulaire* est, par définition, précaire. Elle encourt, même, le risque grave d'être illusoire au premier chef. Le cosmopolitisme foncier de l'Asie occidentale n'y date pas d'hier. Ceci impose donc une certaine prudence.

Pourtant, la double coïncidence d'éléments *lexicologiques* et d'éléments *doctrinaux*, non moins importants les uns que les autres, avait lieu d'attirer fortement notre attention. Cette coïncidence, en effet, était telle; les rapports linguistiques s'accusaient assez nombreux, assez concrets³; religieusement, ils portaient sur des notions si peu impératives pour l'esprit humain⁴ qu'il paraissait plutôt difficile d'en attribuer la raison d'être au seul hasard.

Il s'imposait donc de descendre au détail morphologique; de diriger notre comparaison sur des éléments « cellulaires », sur les pièces du mécanisme moteur des deux langues, sur l'économie générale des deux grammaires. Car ce sont là, on le sait, des aspects sensiblement plus stables que le lexique pur. Ils sont, par suite, plus utilement caractéristiques et permettent une vérification plus effective.

Ce qui nous a plus particulièrement incité à entreprendre et à publier cet examen, c'est surtout, nous devons l'avouer, la considération attentive des points de doctrine sacerdotale : *rôle de Sirius*⁵, *plante de vie*⁶, *feu considéré*

1. V. *Babyloniaca*, *op. cit.*, pp. 194-195 ; 211-217.

2. *Ibid.*, p. 207.

3. *Ibid.*, pp. 199-207.

4. *Ibid.*, pp. 193-195 ; 211-217.

5. *Ibid.*, pp. 194-195.

6. *Ibid.*, pp. 214-216.

comme dieu-jeune¹, faucon céleste conçu comme l'OISEAU par excellence, oiseau porteur du principe mâle, d'une part comme de l'autre². C'est même là ce qui nous a frappé tout d'abord³.

Sans doute, ni l'histoire des religions, ni l'archéologie qui l'illustre, ne sauraient jamais prétendre trancher en dernier ressort aucune question de parenté linguistique.

Les problèmes de cet ordre relèvent des faits de langue et d'eux seuls.

L'office propre de la religion n'en est pas moins de relier les hommes. Or, c'est là même une entreprise qui, du moins au temps antique, lorsqu'il s'est agi de *grandes religions*⁴, implique à peu près fatalement un « système », système plus ou moins fortement conçu, du « devenir » universel. Rien ne s'oppose, en principe, à ce qu'une pareille construction comporte une part de syncrétisme. On ne bâtit rien avec rien. Les édifices théologiques de ce genre n'en impliquent pas moins un équivalent archaïque à ce que nous appelons, aujourd'hui, une « philosophie »⁵. Ils ont leur unité; unité qui n'est ni celle des peuples, ni celle des États, mais qui n'en est pas moins résolument cohérente.

Vu leur nature, vu leur objet, ces sortes de théosophies exercent, fatalement, une influence profonde sur les cultures et, partant, sur les langues auxquelles elles s'incorporent. Elles se traduisent donc chez les fidèles par des représentations psychiques dont les métaphores du langage ne portent pas un moins clair témoignage que les monuments figurés ou que les écritures archaïques, qui s'y rattachent. Ne *parlons-nous* pas tous, aujourd'hui encore, en Occident, la Bible et l'Évangile⁶? N'est-ce pas du bouddhisme que l'on

1. *Babyloniaca*, *op. cit.*, pp. 210, n. 1.

2. *Ibid.*, pp. 211-214.

3. L'exploration linguistique et du vocabulaire n'est donc intervenue, pour nous, *que secondairement*. Elle était, en principe, totalement étrangère à notre recherche, qui portait sur le sumérien en soi.

4. La religion de l'Asie Mineure (*Tammouz*, *Adonis*, etc.) est du nombre, car les assises essentielles en sont bien partout reconnaissables, en dépit des différenciations locales, auxquelles la diplomatie et la politique paraissent avoir eu la principale part.

5. Rapprocher ceci des vues si judicieuses exprimées par M. SILVAIN LÉVI, dans la *Revue de Paris* du 1^{er} février 1925, pp. 538-540, et du 12 février 1925, pp. 783-786.

6. Remarque fine et profonde de M. A. MEILLET, Cours d'iranien à l'École des Hautes Études, 9, III, 1925, à laquelle nous nous associons entièrement.

retrouve, diffus, dans la trame linguistique d'innombrables idiomes, de l'Inde à Ceylan, à Java et au Japon ?

La linguistique, dès lors, a un intérêt manifeste — surtout lorsqu'elle touche au seuil du préhistorique — à tenir le plus grand compte des *ensembles* de cette nature. L'indice *théologique* ne saurait être qu'un *indice*. Mais il peut efficacement contribuer à nous montrer la route à suivre.

*
* * *

Indo-européanisants comme suméro-sémitisants voudront bien nous excuser de leur remettre sous les yeux des éléments de leurs spécialités respectives.

Chacun d'eux, bien mieux que nous sans doute, les connaît dans sa partie. Mais il les ignore ou, du moins, les méconnaît souvent dans celle du voisin. C'est là un tort des plus dommageables au progrès des deux spécialités. La linguistique, d'ailleurs, est *une*. Et lesdits éléments constituent, sans l'ombre d'un doute, les pièces essentielles du procès.

Malheureusement, la collaboration indo-européo-sumérienne n'a constitué, jusqu'ici, qu'un accident anormal et de caractère toujours plus ou moins précaire et momentané¹.

Les indo-européanisants, dont l'œuvre est ample, savamment ordonnée, calculée parfois avec une rigueur peut-être excessive², ne regardent pas sans

1. Citons-en quelques traces dans WALDE, *Etym. W. B. der lat. Sprache*², s. v. *raudus* (p. 643); GUNTHER IPSEN, *Festschr. f. W. Streitberg*, Heidelberg, 1924, p. 226, *urud, gu*; S. FEIST, *Kultur, Ausbr. u. Herkunft der I.-Cr.*, Berlin, 1913, *anšu/i* et *šur* (p. 158); *balag* et *πάλαιος* (p. 214; erreur; v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 185, n. 1); *urudu* et *raudus*, p. 199; contacts sumériens avec Boghaz-Keui, signalés dans *Indogermanen u. Germanen*³, du même (Halle, 1924), p. 133; *balag* et *urud*, mentionnés dans les mêmes conditions par le même, pp. 29 et 34 d'*Europa im Lichte der Vorgeschichte...*, Berlin, 1910. L'on regrette que H. HIRT, *Die Indogermanen...*, 1905-1907, ne fasse même pas allusion à ce peuple, non plus que M. G. DOTTIN, *Anciens peuples de l'Europe*, Paris, 1916, qui, pourtant, mentionne les *Hétéens* (p. 51, n. 4; 166; 178), tels usages babyloniens à propos des *Lydiens* (p. 138), les *Assyriens* (p. 75, n. 3; 42; 99, 138, 171), etc. Même lacune dans A. CARNOY, *Les Indo-Européens*, Bruxelles-Paris, 1921. M. L. DE LA VALLÉE-POUSSIN, *Indo-européens et Indo-iraniens*, Paris, 1924 (t. III de l'*Histoire du Monde*, publiée sous la direction de M. E. CAVAIGNAC), a été mieux inspiré (v. p. 25, bas de a page).

2. Cf., p. ex., les réflexions de M. H. SCHUCHARDT, *Über die Lautgesetze, gegen die Junggrammatiker* (Schuchardt-Brevier, Halle, 1922, pp. 43-99), qui illustrent la thèse.

une certaine méfiance cet inconnu sumérien, dont la physionomie fuyante et la démarche hésitante les effraient.

Les sumérisants, eux, sont un peu moins réservés¹. Si l'on excepte, cependant, une tentative récente², l'on ose à peine dire que cette réserve ait été regrettable, tant elle a trahi d'inexpérience de l'indo-européen le plus élémentaire³.

L'associé naturel du sumérisant — son autre lui-même, devrions-nous dire — c'est l'assyro-babylonisant. C'est donc le sémitiste.

Cette association est, en quelque sorte, imposée par la nature des choses. Elle est, évidemment, indispensable. N'est-ce pas un fils de Sem qui, en définitive, nous a conservé le plus clair de l'héritage des fils de Kingir ?

Philologies sumérienne et accadienne se commandent donc.

Cette collusion, si féconde soit-elle, ne saurait, cependant, suffire à la *linguistique*.

Pour diverses raisons, déjà déduites ou à déduire plus loin, il paraît, aujourd'hui, nécessaire que l'indo-européaniste prenne, désormais, systématiquement part à l'exploitation méthodique du sumérien.

C'est une *habitude* à créer ; rien de plus.

Si cette habitude n'existe point encore, à quelques rares exceptions près⁴, cela tient surtout aux conditions dans lesquelles la sumérologie s'est instituée.

C'est, en quelque sorte, derrière la façade *sémitique* qu'Oppert, en 1854⁵, décelait le sumérien. Ce sont des vocabulaires *sémitico*-sumériens qui nous ont, les premiers, *expliqué* des mots et/ou locutions sumériennes. Ce sont eux qui nous ont mis en mesure d'entrevoir la grammaire⁶.

1. V. p. ex., les articles de M. S. LANGDON, dans *Babyloniaca*, I (1906-1907, pp. 284 et sqq.); II (1907 sqq., p. 99); FRDR. DELITZSCH, *Assyr. Lesestücke*⁴, p. 113, 92-97.

2. V. *Babyloniaca*, VIII (1924), 3-4, p. 209, n. 1.

3. Groupement de *gar/kar*, faire, avec γέρων, *granum*, *ruga*, etc. (*Babyloniaca*, II, p. 100). M. LANGDON, qui, depuis, a renoncé à ces idées, peut-être à tort (v. sa *Sumerian Grammar*, Paris, 1911, Préface, p. II), n'en avait pas moins eu le mérite et le courage d'en proposer le principe à l'attention du monde savant, dès 1906-1907.

4. Ci-dessus, p. IV, n. 1, et p. V, n. 2.

5. *Athenæum français*. 21 oct. 1854 (fasc. 42), pp. 991-993, à propos de sémitique *ab ::* sumér. *at*; sémit. *il(u) ::* sumér. *an(u)*, etc.

6. Nous commençons, aujourd'hui, à nous rendre compte des erreurs et des insuffisances de la sumérologie assyro-babylonienne. (V., p. ex., FRDR. DELITZSCH, *Grundzüge d. sum.*

C'est l'écriture sumérienne que le sujet parlant sémitique d'Assyro-Babylonie utilise et adapte.

C'est la littérature, c'est le lexique technique, c'est la liturgie sumérienne qui se survivent, en grande partie, dans les monuments littéraires et liturgiques *accadiens*, etc.

Ainsi, peu à peu, s'est fondé une sorte de « ménage » suméro-sémitique; ménage que, longtemps, rien n'est venu troubler.

L'exégèse biblique dans sa recherche passionnée des contre-parties mésopotamiennes aux textes sacrés, a, même, fortement contribué à le resserrer.

A notre insu, du reste, le vieux mirage sémitique, suscité par une Torah *rédigée* en hébreu, nous impressionne toujours. Pas plus que notre pensée, notre linguistique ne s'est entièrement affranchie de Moïse.

Ce qui le prouve, c'est, entre autres, la persistance remarquable d'un vieux rêve cher aux érudits croyants du XVI^e au XIX^e siècle : celui d'une parenté initiale entre les langues classiques et celle de l'Ancien Testament¹.

Cette idée, tout ecclésiastique en principe, est, aujourd'hui, descendue du ciel sur la terre. Elle s'est modernisée, « scientifiée » sous la formule bien connue : « *indogermanisch-semitische Urvrertschaft*² ».

Gram., Leipzig, 1914, p. 3 sqq., §§ 5-6). Un jour viendra, sans doute, où les *traductions* accadiennes auront pour nous une valeur comparable à celle de la version sanscrite du Yasna ou des versions et/ou commentaires pehlevins de l'Avesta (*linguistiquement* parlant).

1. Cf. MOVERS, BOCHART, etc.

2. L'on sait que M. H. MÖLLER, dont le *Vergleichendes i.-g.-sem. W.-B.*, Göttingen, 1911, est en toutes les mains, en est le représentant le plus autorisé et le plus sérieux. Nous avouons que ce travail, dont la science et la probité sont incontestables, ne nous a pas convaincus. A chaque page nous y avons trouvé la preuve d'un regrettable manque de critique. Cf., p. ex., p. 138, à propos de *ἄρκος*. Rien ne prouve qu'éthiopien *gerā* = « *favus* » soit ancien; qu'il remonte à un sémitique commun dont il serait l'*unique* représentant. Dans ces conditions, le sémitique **k-r-* = « *cera* » de M. Möller manque de base. Les faits de ce genre sont innombrables. Des vocables de toute origine et de toute date sont accumulés pêle-mêle, dans un ordre clair, commode, mais, somme toute, des moins démonstratifs. Il eût été indispensable de *dater* chaque forme et de ne retenir que les formes *communes*. Ceci eût réduit ce W.-B. des 98/100 et n'y eût rien laissé de bien caractéristique. Un mot, se présentât-il avec l'apparence triconsonantique d'un mot sémitique courant, n'est *nécessairement* ni *sémitique d'origine* ni *ancien* pour cela. Chaque espèce a lieu d'être considérée à part. Nous avons fourni dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 159 et sqq., un certain nombre d'exemples qui ne laissent pas de nous paraître plutôt suggestifs.

L'évocation de cette éventualité linguistique plongeait le prêtre converti à la science qu'était Renan en de poétiques extases¹. Elle ne laissait, même, pas indifférent l'esprit, tout autrement rigoureux, d'un indo-iranisant rassis, tel qu'Eug. Burnouf². Nul n'ignore qu'elle suscite encore de nombreux travaux³.

Nous n'avons point ici à prendre parti dans le débat⁴.

Ce que nous voulons seulement, pour l'instant, en retenir, c'est la propension ancienne et quasi spontanée des classicisants et des indo-européanisants en quête de parentés orientales extra-indo-européennes à se tourner, de préférence, vers le sémitique⁵. Le sémitique d'Assyro-Babylonie, le seul représenté, jusqu'à ce jour, à date très archaïque, ne repose-t-il donc pas, par sa culture, sur Sumer⁶? Par suite, la plus simple logique n'impose-t-elle pas de remonter, toutes les fois que c'est possible, aux originaux? Il n'y aurait donc, nous semble-t-il, guère que des avantages à changer quelque chose à un tel *modus vivendi*.

C'est, en effet, une *tradition* religieuse, un *usage* scientifique, un compartimentage *administratif*, bien plus que l'observation méthodique et critique des *faits*, qui ont contribué à la consacrer.

L'utilité que les indo-européanistes sont en droit d'attendre d'un commerce *normal* et *permanent* avec Sumer (ou *vice versa*) est, à notre avis, double.

Elle est, en premier lieu, d'ordre *linguistique*. Entre un *ensemble de correspondances* relativement bien défini, tel que l'indo-européen, et une langue encore imparfaitement connue, comme le sumérien, l'expérimentateur

1. V., p. ex., *Histoire gén. et syst. comparé des lang. sém.*⁵ (1878), pp. 483 et sqq.

2. *Bhāgavata Purāṇa*, t. III, pp. xxxi-li (Préface).

3. V. Bibliogr. sommaire dans *Hebr. Gram.* dans GESENIUS-BERGSTRÄSSER (29^e édit.), p. 5, § g.

4. La *historische Grammatik der hebr. Sprache des A. T.*; de BAUER et LEANDER (Halle, 1918), § 1 w, p. 12, nous paraît exprimer une opinion juste dans son ensemble. Les auteurs omettent de signaler l'insuperposabilité radicale des formules de la conjugaison verbale, ce qui nous paraît important.

5. L'on sait que les recherches « aryo-ougro-finnoises » sont de date relativement récente.

6. V. n'importe quelle histoire ou grammaire assyro-babylonienne, et, plus bas, début du chap. II.

méthodique a toujours le devoir de vérifier la possibilité de réactions intéressantes.

Un corps mal défini ne se détermine peu à peu que sous l'action des principaux agents physiques et chimiques des laboratoires. Que, linguistiquement, l'indo-européen soit une pierre de touche incomparable, nul ne le contestera sérieusement, pensons-nous.

Cette utilité, en outre, est d'ordre *humain*. Les *grandes cultures* sont, en somme, fort peu nombreuses. La sumérienne est du nombre; l'indo-européenne aussi.

Or, la présence, la fortune en indo-européen oriental et ancien¹ de notions doctrinales importantes, dont la plus ancienne expression actuellement connue se trouve en Sumer, fait un devoir à l'indo-européaniste de présumer ici quelque rapport inconnu.

Quant à l'étendue, à la véritable nature de ce rapport, il est indispensable qu'il sache s'imposer une prudente réserve. Il ne l'est pas moins qu'il s'en inquiète. En science, comme dans les affaires, la crainte des responsabilités n'est nécessairement synonyme ni de sécurité, ni de progrès.

Il y a donc lieu pour lui, avec les précautions que la méthode et la raison lui dictent, d'explorer le terrain.

Des correspondances cosmo-théologiques suméro-indo-européennes nous avons, croyons-nous, déjà fourni quelques illustrations qui nous ont paru topiques².

L'on nous permettra sans doute d'y ajouter, en passant, la suivante, concernant le dieu Trita.

Les Indo-Européens, comme on le sait, honoraient, entre autres, un vieux dieu des eaux. Ce dieu, chez les *Aryas*, portait le nom de *Trita āptya*, soit *Trita*³ l'humide, ou *Trita des eaux*.

Cet immortel, extrêmement vétuste et vénérable⁴, séjournait en un

1. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 194-195; 210-217 et p. 214, n. 5.

2. V. note précédente.

3. A traduire, possiblement, par le *Troisième*; mais cette question, secondaire ici, peut, sans inconvénient, rester réservée.

4. Trita fait partie de l'arrière-fond antévédique et indo-iranien.

endroit reculé (R.V., IX, 102, 2) et aqueux (*āptya*). De là il présidait, semble-t-il, à l'écoulement, à la diffusion des eaux¹. Mais les eaux, en Asie ancienne, ont toujours passé pour incarner, pour véhiculer les énergies végétales. Elles y sont conçues comme une sorte de soma, qui vivifie la terre et le monde. C'est pourquoi, probablement, le soma lui-même, jus de la plante de vie, se trouve avec Trita en relation étroite².

Cette affinité paraît subsister encore très nette dans la mythologie germanique. Là, *Mimiō*³, dieu *très sage, dieu des eaux inférieures*, habite un trou profond, situé aux racines de l'arbre cosmique, et s'y nourrit d'hydromel, — substitut au moins probable du soma.

Le dieu des eaux *Glaucos*, vieillard de la mer, dont la légende nous reporte à 'Αθηδών = *la ville de l'andhaḥ*⁴ (ἄνθος), n'est pas sans analogie manifeste avec le même personnage.

Trita l'aqueux est renommé entre tous les immortels pour sa *haute science*. Il connaît toutes les *formules qui guérissent et purifient*. Avec *Agni*, qui, on le sait, possède, lui aussi, son incarnation hydrique : *Apām napāt*, il est en évidence, en étroite contiguïté⁵.

Or, Sumer a possédé un dieu *exactement symétrique*.

Ce dieu a nom *Ēa*, c'est-à-dire *ē-a* = « *demeure de l'eau* », ou « *dont l'eau est la demeure* »⁶.

Ēa est le dieu de l'abîme humide, le *lugal abzu-ka* = le *roi de l'abzu*⁷.

1. Cf., p. ex., R.V., I, 105, 17, avec I, 52, 5, et V, 54, 2. La victoire du Trita avestique *θραῖλαona* sur le serpent *Aži Dahāka*, comme celle à laquelle le Trita védique concourt contre *Vṛtra*, ne permettent guère de douter que ce dieu n'ait été un libérateur de l'eau fécondatrice.

2. Cf. A. A. MAC DONELL, *Vedic mythology* (Strasbourg, 1897), pp. 67-69; aussi l'épithète *vaibhūyasa-* de Trita.

3. Cf., p. ex., W. GOLTHER, *Hdb. der germ. Mythol.*, Leipzig, 1895, pp. 179-180; E. H. MEYER, *Mythol. d. Germ.*, Strasbourg, 1903, p. 281.

4. L'un des noms de la plante à soma est *l'andhaḥ*, c'est-à-dire *la Plante* (par excellence); aussi *vānaspāti-* = *seigneur du bois* (cf. avec R.V., I, 91, 6; IX, 12, 7; et rapprocher *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 214 sqq.).

5. Cf. R.V., V, 54, 2, avec V, 9, 5; X, 46, 3; II, 11, 20; IX, 34, 4; 86, 20; 102, 2-3, et MAC DONELL, *op. cit.*, p. 69. L'on sait qu'*Agni* est *tri-śadhasṭhā-*.

6. L'on trouve aussi, rarement, *A-ē*. Cf. A. DEIMEL, *Panth. Babyl.*, n° 862, p. 111 < TALLQVIST, *Namenb.*, 226, etc.

7. THUREAU-DANGIN, *Sum. u. Ak. Königsinschr.*, Leipzig, 1907, p. 14, 19, 21.

C'est, lui aussi, le *dieu-sage* par excellence. C'est un « voyant »¹; un dieu oraculaire et médicant².

Son culte a gagné l'Élam³.

Or, ce pays est, à notre point de vue, de la plus haute importance. Nabonide⁴ en signale les attaches aristocratiques avec l'ancien Iran achéménide. L'on est en droit d'en suspecter des colonies dans les Balkans et en Sicile antéclassiques⁵. G. Hüsing⁶, H. Zimmern⁷ en dénoncent des rapports avec la Méditerranée pré grecque d'une part, avec l'Iran et l'Inde de l'autre. F. Bork⁸, de son côté, insiste fortement sur l'évidente corrélation des « *Strichinschriften* » de Suse avec le système graphique sumérien⁹, en même temps que sur la probabilité de colonies sumériennes attardées en paléo-Iran¹⁰.

Éa est le « dieu des mages » *𐎶𐎶𐎶 𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶*¹¹ — l'on sait que sumérien *azu* signifie à la fois *mage* et *médecin* —. Son fils premier-né est le *dieu du feu*¹². Ceci dénote, évidemment, de l'un à l'autre au moins certaines corrélations substantielles (comme il en existe de *Trita* à *Agni*)¹³. Éa est dit *dara-azag-abzu*¹⁴ = *bouc* (accad. *turāhu*) *pur de l'abzu*. Or, l'on sait que le *bouc* est inti-

1. THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, 7, h, 2-3; aussi DEIMEL, *op. cit.*, p. 112, a, § 5.

2. V. note précédente et THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, 124, 4, 3. Cf. aussi 60, 1, 12; 18, 4, 52.

3. *Ibid.*, 180, en haut, l. 1 (16).

4. Cf. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 146 et n. 4.

5. *Ibid.*, pp. 146, 148, 150-152, 168, n. 3. Cf. avec THUCYDIDE, VI, 2, et SCYLAX, 13, qui voient dans les Élymes de Sicile des « barbares » et des anciens « Troyens ».

6. *Einheim. Quellen zur Gesch. Elams*, Leipzig, I, 1916, pp. 1-2, 10-14.

7. *Akkad. Fremdw. etc.*, Leipzig, 1917, p. 19.

8. *Die Strichinschriften von Susa*, Königsberg, 1924; cf. notamment p. III, 3^e alinéa; p. IV; pp. 17 sqq.; 20.

9. Les signes de Suse seraient, à certains égards, plus archaïques.

10. *Ibid.*, p. 20.

11. DEIMEL, *op. cit.*, p. 113, a, § 3.

12. DEIMEL, p. 111, b; 112, b; 113, a; cf. avec nos remarques dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 210, n. 1.

13. V. ci-dessus.

14. THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, 116, 24, 21; cf. 234, 2. Pour *dara* = sémit. *turāhu*, cf. DELITZSCH, *Sumer. Glossar*, p. 133, s. v. *dir*, II. Nous pensons que sumérien *dara* est pour plus ancien **darag* (cf. *esig* :: *esi*; *ug* :: *ū*; *pag* :: *pā*; *dirig* :: *diri*, etc.), qui, *turāhu* répondant à *τράγος* (animal sacré et mystique; *trag-édie*), représenterait, par suite, le correspondant sumérien de ces deux mots. Cf. avec *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 132. L'on sait que la graphie cunéiforme ne peut exprimer **drag*, **trag*.

mement lié à la liturgie védique d'*Agni*; qu'il passe, même, pour être l'emblème de ce dieu¹.

Enfin Éa est le troisième membre d'une *triade*², dont les deux premiers sont (*Anu*), le dieu du ciel suprême, et *En-lil*, dieu de l'atmosphère³.

Il y a là, pensons-nous, de quoi donner à réfléchir aux indo-iranaisants.

Eau et feu et sagesse et bouc et triade ne marchent pas, *nécessairement*, de pair. Nous avons donc affaire à une concordance remarquable que rien, *a priori*, n'impose à l'esprit humain.

C'est pourquoi nous en venons, sans plus tarder, à l'exposé *linguistique* annoncé.

Pour la commodité, nous l'avons réparti sous quatre chapitres, qui se subdivisent, à leur tour, en paragraphes.

Le premier, nous le consacrons à rappeler, outre quelques données générales, ce que la linguistique la plus rassise peut affirmer de la structure morphologique du plus ancien indo-européen.

Le deuxième examinera, dans le même ordre, les mêmes aspects, mais d'un point de vue purement sumérien.

Dans le troisième nous chercherons à déterminer si et dans quelle mesure les organismes linguistiques sumérien et indo-européen peuvent être, morphologiquement et généralement, superposables.

Nous dresserons, pour finir, le bilan de l'opération. Nous verrons ce qu'il est, raisonnablement, permis d'en conclure. Ce sera notre dernier chapitre.

1. Cf., p. ex., H. OLDENBERG, *Die Religion des Veda*² (Stuttgart, Berlin, 1917), pp. 75 et sqq. Nous pensons que le *bouc à un pied* (*ajā-ēkaṣṭād*) « qui soutient le ciel » n'est, lui-même, qu'une forme très antique et prévédique d'*Agni*, dont la fumée constitue le « pied », en l'espèce.

2. Cf. DEIMEL, *op. cit.*, p. 112, a, § 7.

3. L'on pense volontiers, ici, à l'*antāri-kṣa-* védique, espace intermédiaire entre le ciel et la terre. Ces notions cosmo-théologiques ont leur importance. Nous savons que la traduction *Trita-* par *Troisième* reste encore indémontrée linguistiquement. — Rapprocher peut-être du triple lieu des naissances d'*Agni* : *ciel, monde terrestre, monde des eaux* (cf. R.V., I, 95, 3; 146, 1; III, 20, 2; 26, 7; IV, 1, 7; VIII, 39, 8; X, 45, 1-3; 88, 10). L'on sait combien les spéculations sacerdotales et théologiques sont propices aux différenciations purement superficielles. La concurrence des sanctuaires joue, ici, un très grand rôle.

CHAPITRE PREMIER

DE L'INDO-EUROPÉEN

§ I. De quelques faits généraux. — § II. Schéma sommaire de la structure et du fonctionnement de l'indo-européen.

I

DE QUELQUES FAITS GÉNÉRAUX

La recherche de familles linguistiques apparentées à l'indo-européen a fait l'objet d'assez nombreux travaux. Nous y avons fait une brève allusion tout à l'heure¹. Cette recherche a surtout profité aux études lexicologiques et à la linguistique générale. Elle n'a, jusqu'ici, abouti à établir aucune *parenté*, ni entre l'indo-européen et le sémitique, ni entre l'indo-européen et le finno-ougrien. L'ontogénie d'aucune de ces langues *communes* n'en a retiré aucun éclaircissement *historique* appréciable.

L'investigation a donc lieu d'être poursuivie avec d'autres éléments; éléments dont le nombre est, d'ailleurs, fort loin d'être illimité.

Des langues de l'Europe du II^e millénaire av. J.-C. nous ne savons rien. Même situation pour l'Afrique du Nord. Une parenté égypto-indo-européenne a, évidemment, peu de chances de retenir l'attention. Du sémitique, du finno-ougrien, nous savons ce qu'il y a, pour l'instant, lieu de penser. L'étrusque, le « pélasgique » restent peu connus.

1. V. pp. IV-VII. Cf. avec A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 21-22.

L'indigence de nos ressources, sitôt qu'il s'agit de l'histoire ancienne de l'indo-européen, est donc extrême¹. L'on s'est efforcé d'y remédier par des enquêtes admirables de patience et d'ingéniosité². Ces enquêtes, malheureusement, ont, pour la plupart, un point faible. Elles sont, en partie, fondées sur des concordances lexico- et morphologiques. Or, il suffit de la moindre expérience linguistique pour saisir tout de suite la différence radicale qui distingue les faits de ce genre de données historiques positives.

A défaut de celles-ci, l'on a, tant bien que mal, fait intervenir l'ethnographie, voire l'archéologie³, sans résultat et, plus encore, sans sécurité bien appréciables.

Du reste, recourir à cet ordre de témoignages, c'est perdre de vue que la *question indo-européenne* est et reste une question d'ordre *exclusivement linguistique*.

Ce que nous appelons l'*indo-européen* n'est qu'un ensemble d'*équivalences*. Ces équivalences mises à part, l'indo-européen n'existe pas. Toute recherche concernant le passé *indo-européen* dispose donc, actuellement, de *cette unique donnée*.

Dans ces conditions, l'attitude extrêmement réservée et prudente d'un A. Meillet⁴ pour tout ce qui touche à l'histoire indo-européenne archaïque est plus que justifiée. C'est la seule raisonnable.

1. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶ (1922), pp. 19 et seq.; voir surtout, du même : *Les dialectes indo-européens*, Paris, 1908 (2^e édit. en préparation).

2. Citons, notamment, les toutes dernières : H. HIRT, *Die Indogermanen*... Strasbourg, 1905-1907; S. FEIST, *Europa im Lichte der Vorgeschichte*..., Berlin, 1910; *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913; *Indogermanen und Germanen*, Halle a. S., 1924; A. CARNOY, *Les Indo-Européens*, Paris-Bruxelles, 1921; L. DE LA VALLÉE-POUSSIN, *Indo-européens et Indo-iraniens*..., Paris, 1924. L'on peut y ajouter les *Anciens peuples de l'Europe*, par G. DOTTIN, Paris, 1916, toujours utile; enfin la deuxième édition du *Reallexikon* de SCHRADER (2^e livraison du vol. II parue en 1924, Berlin-Leipzig) et *Reallexikon der Vorgeschichte* de MAX EBERT, Berlin (3^e livraison du III^e vol. parue en 1925), non moins utile, historiquement. H. D. GRISWOLD, *The religion of the Rigveda*, Oxford, 1923, renferme également (pp. 1-80) un exposé précis et prudent de l'état actuel de la science des antiquités indo-européenne et indo-iranienne. V. aussi H. PEDERSEN, *Sprogvidenskaben i d. nitt. aarh.*, Copenhague, 1924, *in fine*.

3. Cf., p. ex., l'ouvrage, excellent par ailleurs, d'U. WILCKEN, *Griechische Geschichte im Rahmen der Altertumsgeschichte*, München-Berlin, 1924, p. 15, qui prétend déduire l'indo-européanisme des occupants de la 2^e cité d'Hissarlik du type architectonique de leurs maisons.

4. V. les ouvrages cités par nous. L'on peut y adjoindre le recueil du même, intitulé

Historiquement, tout ce que le système de concordances dénommé *indo-européen* nous permet d'entrevoir est assez peu de chose.

C'est, d'abord, que, dès les plus anciens siècles accessibles au linguiste, l'aire d'*ensemble* indo-européenne paraît, somme toute, coïncider, à assez peu de chose près, avec l'actuelle. Il est possible, probable même, que la distribution des éléments ait subi, à l'intérieur de cette aire, d'assez notables variations.

Par contre, aucun *fait* actuellement connu ne nous autorise à concevoir que cette aire elle-même se soit sensiblement déplacée.

Nous pouvons, en outre, affirmer que la longue zone, des Pamirs à l'Europe centrale et du nord-ouest, tout le long de laquelle se jouent les hypothèses d'*« origines »* indo-européennes, est précisément une zone de mélanges intenses de races, de peuples et de langues ; cela depuis toujours. Sur une grande partie de son étendue c'est là, même, la *région-limite* où s'affrontent l'*Orient* et l'*Occident*.

L'on ne saurait dire que cette constatation soit de nature à beaucoup simplifier les termes du problème.

Du moins présente-t-elle l'avantage positif de nous fournir une carte, relativement précise, du domaine sur lequel nous avons à la fois le devoir et le droit de « prospecter ». C'est donc, avant tout, dans ce secteur qu'il y a lieu pour nous de continuer à rechercher les éléments dont nous parlions plus haut¹.

Cette investigation est d'autant plus nécessaire que, vraisemblablement, l'indo-européen procède d'un état de langue antérieur dont l'on admettrait difficilement qu'il ne soit attesté absolument par aucun texte².

La situation de l'indo-européen offre, en effet, historiquement, quelque chose de plutôt paradoxal ; nous dirions volontiers, presque, d'anormal.

Voici des langues dont la puissance d'expansion est, manifestement, considérable. Une grande partie d'entre elles convoient, en outre, une culture

Linguistique historique et linguistique générale, Paris, 1921, qui renferme des faits intéressant la proto-histoire indo-européenne.

1. V. pp. IV-VII et p. 1.

2. Cf., à ce propos, A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 21-22.

qui, sitôt apparue, s'avère comme l'une des plus fortes cultures humaines ; comme une *très grande culture religieuse*, par surcroît.

Nul n'ignore que ce dernier caractère constitue un facteur incomparable de diffusion. L'expérience, d'ailleurs, le prouve. C'est la pensée religieuse hindoue, bien plus que la masse des peuples mongols ou chinois¹, qui a conquis les deux meilleurs tiers de l'Asie et de ses grandes îles. C'est une fois indo-européanisé que le christianisme est parti à la conquête du monde. Brahmanisme, bouddhisme, zervanisme, réforme de Zoroastre, parsisme ; en des temps tout modernes : babisme, behaïsme, théosophies de l'Inde contemporaine ; ce sont là autant de signes indéniables d'une activité religieuse et « apostolique » des plus vivaces.

De nombreux signes, perceptibles dès la préhistoire² ; les noms divins, les noms de nombre aryens en Mitanni-Cappadoce, indiquent, avec une grande probabilité, l'impulsion d'une organisation sacerdotale, dès les premières manifestations historiques des Aryens.

La solidité de leurs institutions se peut aussi déduire de l'extraordinaire vitalité, de la longévité dont elles ont fait preuve. L'étude la plus sommaire du lexique en témoigne.

Chose étrange, pourtant. Sitôt que nous atteignons la première moitié (1500-2000) du deuxième millénaire avant notre ère, l'indo-européen semble s'évaporer.

Quelques indices géographiques, lexicographiques, religieux³ ; quelques noms de divinités, de dynastes ; et c'est à peu près tout. Nulle part nul ne le retrouve.

1. L'on sait que ni Li Örl, ni K'ung K'iu, ne sont des fondateurs de religions.

2. V. *MSLP.*, XX, 265 et seq. ; XXI, 249 et seq. ; XXII, 247 et seq. ; A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, pp. 281 et seq., 323 et seq. GAUTHIOT, *MSLP.*, XVI, 264 et seq., n'est pas moins important à ce même point de vue. Cf., encore, H. GÜNTERT, *Der arische Weltkönig*, Halle a. S., 1923 ; G. DUMÉZIL, *Le festin d'immortalité*, Paris, 1924 ; H. REICHELT, *Der steinerne Himmel* (*Indog. Forsch.*, XXXII, 1912, pp. 23-57). L'on notera que, en sumérien comme en indo-européen (ἄκμων), ciel et pierre s'expriment par un seul et même mot : na 𒀭 (accad. šamū et abnu). Doctrine sacerdotale, encore. Cf. avec pp. 11 seq., ci-dessus. Le fait que les premières manifestations aryennes connues sont d'ordre religieux et sacerdotal pourrait difficilement être surestimé.

3. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 140-171.

Il y a là, évidemment, un curieux mystère. Aucune autre grande culture ne s'arrête aussi tôt, aussi radicalement.

Eu égard aux termes dans lesquels se pose le problème¹, aux conditions dans lesquelles nous nous trouvons placés pour le résoudre², à la remarquable faculté de *métamorphisme* dont l'indo-européen fait preuve à date historique³, l'on est fondé à se demander si cette invisibilité ne tiendrait point, par hasard, à nous bien plutôt qu'à lui.

Elle est, à cet égard, singulièrement inquiétante, la déclaration très juste de M. A. Meillet⁴ : « *On ne restitue pas RÉELLEMENT⁵ l'indo-européen.* » En d'autres termes, l'on ne saurait jamais tirer d'une équation quelconque que ce qu'on y a mis.

Ceci étant, ne serions-nous pas simplement victimes, en l'espèce, d'une sorte d'illusion d'optique ; illusion consistant à *prêter, implicitement, à un indo-européen antéclassique⁶ l'apparence et la structure de la langue commune, telle qu'elle se déduit des concordances définies par les comparatistes ?*

L'on a déjà rappelé la précarité, la valeur *tout algébrique* de pareilles restitutions⁷.

Notre accès, relativement récent, aux langues de l'Asie Mineure cappadocienne a, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, curieusement élargi nos perspectives.

Sous le triple rapport religieux, économique et militaire, cette contrée, les peuples qui l'ont occupée ont joué dans l'histoire passée de l'indo-européen

1. V. ci-dessus, pp. 1-II et p. 3.

2. V. p. 3.

3. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 197-199 et références. La structure toute particulière des langues sémitiques paraît, à première vue, comporter une faculté de métamorphisme très sensiblement moindre. Les *faits historiques* semblent, en tout cas, le prouver, alors qu'ils témoignent en sens décidément contraire pour l'indo-européen.

4. *Introduction*⁶, p. 24.

5. C'est nous qui soulignons.

6. Le terme *indo-européen classique* a été adopté par nous comme le plus pratique pour désigner l'ensemble des concordances actuellement désignées sous le nom d'*indo-européen* ; concordances établies entre l'indien, l'iranien, l'italique, le celtique, le germanique, le balto-slave, l'arménien, l'albanais, le tokharien.

7. V. p. VII et p. 2.

et, très manifestement, dans celle du groupe indo-iranien¹, un rôle des plus appréciables².

Les documents que l'on y a retrouvés : en Mitanni, en Cappadoce ; la correspondance « amarnienne » qui s'y rattache, prennent, peu à peu, de la consistance. L'on y voit, lentement, sortir de l'ombre toute une histoire indo-européenne de conséquence toute particulière pour les civilisations antéclassiques et classiques de la Méditerranée.

Nous y distinguons des éléments indo-européens (dont des Aryens) incorporés à une masse largement non-indo-européenne ; masse des plus cosmopolites, d'ailleurs.

Par rapport à nos connaissances actuelles de l'indo-européen, ces Indo-européens-là ne sont donc rien moins que « purs ». Ils portent dans leurs flancs une lourde partie de l'histoire de l'Asie Mineure. Sur ce terroir ils ont, de plus, subi un brassage énergique. Sous bien des rapports « leur indo-européen » s'éloigne de celui que nous connaissons d'autre part³. En outre, s'ils ont beaucoup donné à tout leur entourage, ils en ont, non moins certainement, pas mal reçu⁴.

Ceci vient, par suite, à l'appui de notre remarque antécédente touchant les mélanges prodigieux consommés, dès l'antiquité, le long de la fameuse zone mentionnée plus haut⁵.

M. Feist nous paraît avoir eu le sens très juste et très profond de cette « impureté » d'origine. Aussi sa substantielle *Europa im Lichte der Vorgeschichte*⁶... s'attache-t-elle à mettre en relief tout ce qui peut contribuer à accuser le caractère de « *Mischsprache* » de la « *Grundsprache* ».

Il mentionne, entre autres, la richesse de son développement organique,

1. L'importance des Indo-iraniens au point de vue de l'état des croyances archaïques est bien connu. Pour leur valeur, au point de vue de l'état de langue ancien, v. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 40.

2. Bon rappel de quelques vérités générales importantes, dans cet ordre d'idées, par G. HÜSING, *Einheim. Quellen zur Gesch. Elams*, I, premières pages ; aussi pp. 10 et seq. Voir aussi A. MEILLET, *BSLP.*, t. XXIV (fasc. 2 ; n° 74), pp. 168-169.

3. V. entre autres, à ce propos, les remarques de M. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 22.

4. V. p. 18.

5. V. p. 14.

6. Berlin, 1910, pp. 48 et seq.

son état avancé, l'abondance des formules flexionnelles, le nombre des synonymes, les possibilités si multiples de dérivation nominale et verbale, les étapes que l'on peut entrevoir dans la constitution du morphologisme : racine-thème faisant fonction de mot ; puis formes à suffixes primaires *-*o*, *-*i*, *-*u*, *-*ā*, *-*es-*, etc., presque aussi archaïques ; enfin la foule des morphèmes *-*to-*, *-*two-*, *-*no-*, *-*mo-*, etc., dont l'emploi vient encore enrichir les ressources d'expression de l'indo-européen. Il note également¹ les procédés divers dont l'indo-européen dispose pour rendre une seule et même notion.

Il semble donc que le tableau si vivant et si large évoqué par lui² de l'Europe préhistorique puisse, à peu de chose près, se transposer en Asie antérieure lorsque les *Aryens* nous y apparaissent.

Mais un autre aspect, non moins suggestif, sollicite notre attention. Il ne saurait suffire de parler de la *langue* si l'on passe sous silence l'un des traits essentiels de la *culture* que cette langue a contribué à propager.

Or, ce qui caractérise les civilisations égéo-hellénique et romaine, c'est le pululement des *villas* ; des exploitations *agricoles* ; exploitations dont la maison du dieu ou celle du *seigneur* (confondues, dans le principe) constituent, en quelque sorte, le « noyau ». Autour de ce « manoir » s'est construite la bourgade, devenue, parfois, la grande ville, la *cité* .

Nous avons affaire, en l'espèce, à une organisation économico-sociale bien définie dans le temps : organisation datant de l'époque dite des *agriculteurs*³. On en situe, d'ordinaire, l'apparition en Occident vers les temps néolithiques, ce qui, chronologiquement, reste tout relatif.

Dans un travail antérieur⁴ nous avons eu l'occasion de rappeler la place, — place archaïque et insigne, — que les institutions sumériennes occupent dans l'histoire de ce procès. C'est en Kingir, pour la première fois, que nous apparaît ce roi-prêtre, qualifié si souvent par les inscriptions officielles : d'*engar*⁵, c'est-à-dire : d'*agriculteur*, de *cultivateur*. Le terme, manifes-

1. P. 50.

2. *Op. cit.*, pp. 18-19.

3. Cf., p. ex., C. JULLIAN, *De la Gaule à la France*, Paris, 1922, pp. 36 et seq.

4. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 175 et seq. ; 211 et seq. > 217.

5. Les textes, constamment, nous répètent ce terme. L'on trouvera un minimum de références dans le *Glossar* de FRDR. DELITZSCH, s. v. L'on peut remarquer également que ➤

tement, en ce temps, en ces formules, a quelque chose d'honorifique, de même que celui de *ú-α* (𒍪 𒍪) = *nourrisseur, qui s'occupe de l'entretien matériel* (et, notamment, *alimentaire*), également décerné aux rois.

Cette civilisation, qui assigne à l'agriculture une fonction religieuse et sociale si éminente, comporte un système cosmo-théologique où *Sirius* — antique régent du calendrier agricole aryen¹ — est dénommé d'après ses fonctions d'*arroseur*². Il en va de même à l'égard de l'*oiseau porte-foudre*, dont nous avons également remarqué l'extraordinaire similitude avec l'*oiseau porte-soma* de la vieille liturgie prévédique³. D'une part, comme de l'autre, le ciel est une *Pierre* d'où la foudre fait ruisseler l'ondée vivificatrice, créatrice d'abondance; la richesse, en un mot. Le Vêda dirait : « les vaches »⁴.

C'est une *plante* qui, en Sumer comme chez les Aryas, recèle la vertu, constitue la *nourriture d'immortalité*⁵. Cette plante, c'est l'*aigle* qui en connaît l'emplacement mystérieux⁶.

Cette constatation, venant après les précédentes, n'est pas sans prix, comme on va le voir, au point de vue spécial qui nous intéresse.

A propos de l'ancien mot indo-européen commun **sāld*, **sāli*, génitif **salnēs*, désignant le *sel*, l'on a remarqué que, de tous temps, les peuples pratiquant le régime carné, ou surtout carné, ignoraient le sel ou l'employaient à peine, quand ils ne le détestaient pas. Ceux, par contre, dont l'alimentation

uru = *fonder, fondation*, signifie à la fois *planter* (*erēšu*), *habiter, habitation* (*šubtum*) et *ville, cité* (*alu*). La graphie 𒍪 *ú-ru* avec 𒍪 « *gunisé* », rappelée par DELITZSCH (*Glossar*, p. 50), est à rapprocher de nos remarques (*Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 179 et suivantes), relatives à *temen* (𒍪) :: τέμενος. V. aussi *ibidem*, pp. 176-177.

1. Cf. BAL GANGADHAR TILAK, *Orion, or researches into the antiquity of the Vedas* (reprint, Poona, 1916). Valeur linguistique parfois sujette à caution, mais vaste savoir hindou et védico-brahmanique.

2. Cf. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 193-195 et références.

3. Cf. *Ibid.*, pp. 211 et seq.

4. V. ci-dessus, p. 4, n. 2. Cf. avec BERGAIGNE, *Manuel sanscrit védique*, p. 184, s. v. *ādri-*; p. 194, s. v. *dçman-*; p. 304, s. v. *vīṣan-*.

5. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 214 et seq. Sumérien *ú* = à la fois *plante* et *nourriture* (cf. le *Glossar* de FRDR. DELITZSCH, s. v. p. 38).

6. Comme le mythe du déluge, celui de l'aigle allant quérir la plante d'immortalité nous paraît procéder d'un archétype sumérien. Cf. avec J. DARMESTETER, *Ormazd et Ahriman...*, Paris, 1877, p. 189, et notre article de *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 153-154.

est, totalement ou partiellement, végétarienne, le considèrent comme indispensable, ce qui, biologiquement, est vrai.

Les anciens porteurs de l'*usage alimentaire* indo-européen se nourrissaient donc plus ou moins largement avec des végétaux. Ceci s'accuse, d'ailleurs, dans le nom sanscrit de l'orge : *divyā-* = donc « *don du ciel* », qui nous atteste l'ancienne *sainteté des céréales* chez les Aryas. Le « *don de Demeter* » qu'est le blé, la « *Ceres* » qu'est le pain ; l'antique dévotion, essentiellement agricole, à Sirius-Tiṣṭrya *afś-čīṭra-* = *semence des eaux*, qui vaut la fécondité aux campagnes des Aryas ; l'ἄλφιτα καὶ ἀλείατα μυσλὸν ἀνδρῶν d'Homère ; l'emploi de céréales ou de produits de céréales dans les sacrifices ; la mesure de grain faisant fonction d'unité de mesure¹ ; l'*ambrosie*, aliment [botanogène] d'immortalité, la *plante d'immortalité* d'où s'extrait le soma, qui vivifie le monde, « *plante* » (*āndhaḥ*) et « *seigneur des plantes* » (*vānaspātīḥ*) par excellence ; ce sont là, sans le moindre doute, des indices symétriques aussi favorables que possible à l'idée d'une corrélation.

L'étymologie du sanscrit *ōṣa-dhi-* = *plante* est loin d'être claire. Les uns (Monier-Williams, p. ex.) l'interprètent par « *light-containing* »². D'autres (c'est le cas du dictionnaire de Saint-Petersbourg), par *avasa-dhi-* > *ōṣa-dhi-*, ce qui signifierait « *Nahrung enthaltend* ».

Il ne serait, peut-être, pas encore prudent de prétendre trancher cette difficulté. Le fait important, fait, lui, absolument certain, c'est que, les deux parts, la nourriture-type, la nourriture divine, c'est la *plante*, ce qui vient de la *plante*. Il y a là, entre Sumériens et Indo-européens, une double coïncidence théo- et ethnologique dont il paraît, vu tout ce qui précède, difficile de ne point faire état.

Ce sont ces faits qui, rapprochés de l'indigence remarquable de documents *directs* sur la proto-histoire indo-européenne, nous ont décidé à passer résolument outre aux hésitations qu'eût, au premier abord, pu nous inspirer la différence, considérable, des *aspects* ; celle, aussi, des *vocabulaires* (qui n'est pas minime, en dépit de remarquables parallélismes).

1. Cf. de même le *gur* sumérien (= 𒂍 = *xópos*).

2. Donc rattaché à *ōṣa-*, dérivé lui-même de *√vas*, *uṣ*, *brûler*, *briller* (*uro*, εὔω). BERGAIGNE, *Manuel védique*, p. 213, suggère, avec réserves, *av + dhi*.

Nul linguiste ne saurait beaucoup s'exagérer l'importance ni des premiers, ni des seconds.

Il est fixé d'avance sur la valeur de *principe* qu'il convient d'attacher aux aspects. Il sait qu'elle est, en somme, plutôt relative. Quant à ce qui est des vocabulaires, nous en avons dit l'essentiel plus haut¹.

Le caractère éminemment « *singulier* » des faits linguistiques² lui est connu.

Aussi, les dissemblances qu'il constate, du sumérien à l'indo-européen, lui seraient-elles à peine moins encourageantes que les évidentes similitudes³. Dans celles-ci il peut pencher à trouver une preuve de la *continuité*, dans celles-là une marque de la *singularité* linguistiques.

A tout prendre, il ne saurait donc voir dans ces différences le principe d'une objection *théorique* dirimante à un apparentement éventuel.

Il n'ignore pas davantage que la forme ancienne de l'indo-européen nous est *totale*ment inconnue; que les *correspondances* seules constituent notre connaissance⁴; que la valeur de nos « *restitutions* », pour la préhistoire, demeure limitée; qu'il n'existe absolument aucun obstacle, scientifique ou rationnel, à ce qu'il y ait, ou y ait eu, des langues indo-européennes inconnues ou méconnues⁵.

Mais il n'oublie point non plus que, pour établir, le cas échéant, une *parenté effective* de l'indo-européen au sumérien, il faut et il suffit que l'on montre, de l'un à l'autre, une coïncidence de formes grammaticales, ou, ce qui revient au même, d'éléments morphologiques; coïncidence telle que le hasard ne puisse, en aucune manière, l'expliquer⁶.

Supposant fournie une preuve de cette nature, « il n'y aura... rien de changé...; seulement une nouvelle grammaire comparée... se superposera à celle des langues indo-européennes, comme la grammaire comparée des langues indo-européennes se superpose à la grammaire comparée plus riche

1. V. p. II.

2. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 2-5.

3. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 199-207.

4. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 19-31.

5. V. *ibidem*, p. 21.

6. V. *ibidem*, p. 20.

et plus détaillée des langues néo-latines, par exemple; on remontera d'un degré de plus dans le passé¹ », et ce sera tout.

Sur de tels principes l'on ne saurait qu'être d'accord.

Pour ce qui concerne, enfin, l'aspect *géographique*² de la question, nous croyons à peine utile de nous répéter³. La prise en considération de Sumer est au moins aussi justifiée que celle des Sémites ou des Ougro-finnois.

Ce pays, sa langue, sa culture occupent une place considérable à l'un des carrefours économiques du monde. Par surcroît, ce carrefour, qui, de par Sumer, en principe, est devenu le foyer d'une grande civilisation *religieuse* et *technique*, se trouve situé précisément à l'une des sections de la *zone indo-européenne*⁴ dont l'importance antique est, dès longtemps, suspectée.

Il est bon de ne jamais perdre de vue la parole profonde que nous empruntons (en l'adaptant) à M. H. Schuchardt : « *Die indogermanische Sprachwissenschaft ist, ihrer Begrenzung nach, ein Universitätsfach, keine Einzelwissenschaft. Als solche kann nur die Sprachwissenschaft gelten.* »

1. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 22.

2. V. ci-dessus, p. 3.

3. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 207.

4. Il y a, naturellement, à faire état, ici, tant de la présence de la *langue* sumérienne à Boghaz-Keui, que des observations *graphiques* de M. F. BORK (v. ci-dessous, pp. 46 et suiv.), et, enfin, des indices *anthropologiques* recueillis par M. S. Langdon à Kish (*Excavations at Kish*, Paris, 1924, pp. 57-64); indices qui, outre ceux impliqués dans la langue sumérienne (Cf. *OLZ.*, 1924, Sp. 169 et seq.), nous obligent à embrasser le vaste secteur s'étendant de la Haute Arménie au golfe Persique en passant par l'Élam et l'Iran.

5. Le texte (*Schuchardt-Brevier*, Halle a. S., 1922, p. 251) dit *romanische*. V., à ce propos, H. F. J. JUNKER dans *Festschrift für W. Streitberg*, Heidelberg, 1924, p. 1.

II¹SCHEMA SOMMAIRE DE LA STRUCTURE ET DU FONCTIONNEMENT
DE L'INDO-EUROPÉEN²A. *Le mot indo-européen.*

Tout mot indo-européen se compose de trois éléments : la *racine*, le *suffixe*, la *désinence*.

La première indique le sens *général* ;

le deuxième, un sens *spécialisé* ;

le troisième, la *fonction dans la proposition*.

Ainsi, dans ἐρπ-ετό-ν = *serpent*, propr. « *ramp-eur* », l'idée de *ramper* est rendue par ἐρπ- ; -ετο- est un suffixe servant à former des noms possédant la qualité ou accomplissant l'action exprimée par la racine ; -ν est la désinence du N. V. A. neutre singulier.

Ce que nous appelons *racine* est, simplement, *ce qui reste*, ablation faite du suffixe et de la désinence.

C'est donc un élément *parfaitement concret*, mais aussi *parfaitement empirique*.

Nous n'avons, en effet, aucun moyen de savoir si cette racine est ou n'est pas un résidu d'un mot antérieur.

1. Le titre et le plan du présent travail excluent la *phonétique*. Ce n'est pas que nous considérions cet aspect de la question comme peu intéressant, ou secondaire; bien au contraire. Mais les imperfections inhérentes au syllabaire cunéiforme; les variations, parfois suggestives (v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 204, s. v. *r), des graphies; la valeur *morphologique* éventuelle qu'il y aurait lieu d'attribuer, p. ex., au *gunu* (peut-on songer à un *alourdissement* tel qu'il existe dans le *guna* et la *vrddhi* du sanscrit?); tout cela exigerait une étude spéciale des plus détaillées; étude dont les éléments, fort nombreux, sont, d'ailleurs, encore loin d'avoir été systématiquement rassemblés. Ce sont là les raisons qui, malgré le haut intérêt intrinsèque de cet ordre de faits, nous ont décidé à nous cantonner strictement sur le terrain morphologique. Aussi bien, au point de vue *parenté* qui nous occupe en ce moment, est-ce le plus immédiatement important. Voir, en outre, notre remarque, p. x, n. 14, et plus loin.

2. Comme tout travail français concernant la linguistique i.-e., cet exposé doit beaucoup aux publications et à l'enseignement de M. Meillet.

L'existence de *fausses racines*¹, en d'autres termes de groupes phoniques traités par les sujets parlants comme des bases formatives irréductibles, bien que l'analyse linguistique soit en mesure de remonter d'un degré plus haut, montre la notion *toute relative* à laquelle répond ce terme.

Racine signifie donc, en principe, que l'*histoire antérieure de tel groupe sémantique initial nous échappe* ; pas autre chose. Les *racines* linguistiques n'ont, par suite, pas plus de rapports avec l'origine du langage que les racines d'une plante avec l'origine de la végétation.

Vu sa fonction, vu aussi la place qu'elle occupe dans le « complexe » qu'est le *mot*, la racine indo-européenne se trouve relativement très bien protégée.

Aussi, bien qu'elle ne puisse correspondre à rien d'*historiquement* « primitif », et que ce dernier mot n'ait, même, linguistiquement, aucun sens pratique, elle n'en a pas moins, *dans certains cas bien déterminés*, un indéniable archaïsme. Archaïsme dont l'étude comparative est en mesure de faire foi.

Les racines indo-européennes **ag-* = *conduire*, **dhegʰh-* = *brûler*, **dēm-*, **dōm-*, **dm̥-* = *bâtir*, **gen-* = *engendrer*, **r-* = *aller, venir*, **kr-* = *faire*, *(*s*)*khid-* = *fendre*, etc., p. ex., sont dans ce cas.

Elles offrent donc un incontestable intérêt *archéologique*. Leur présence en i.-e. s'y démontre, en effet, comme immémoriale et quasiment « endémique ». Elles sont, en quelque sorte, liées à son histoire.

Les racines font partie du *vocabulaire*. Elles ne sauraient donc, *en aucun cas*, suffire à établir entre l'i.-e. et une langue *x*, qui en posséderait d'identiques, la preuve d'une *parenté* quelconque.

Cependant, si, entre l'i.-e. *commun* et une langue *x*, plus anciennement attestée, l'on vient à constater la coïncidence de *tout un ensemble*² de ces racines anciennes ; racines répondant à des notions fondamentales et communes, telles que : *agir, aller, bâtir, brûler, commander, engendrer, faire*,

1. Citons le cas, classique, de sscr. *gopāy-*, verbe dérivé (de *go-pā-*, *pasteur de bovidés*) comme si la racine était *gup-*.

2. Cette condition est, en effet, *indispensable*. Une coïncidence isolée ne saurait jamais avoir *aucune valeur*.

*fendre, pouvoir, terminer*¹, cette coïncidence créée, à tout le moins, entre l'i.-e. et cette langue *x*, une *présomption de corrélations* plus particulièrement intimes.

Des *ensembles* de cette nature constituent, bien évidemment, un élément lexicologiquement aussi stable qu'un ensemble morphologique proprement dit. Il est donc indispensable de leur accorder l'importance qu'ils méritent. Mais une *présomption de corrélations* n'équivaut point à une *preuve de parenté*.

Cette preuve, c'est le *mode d'exploitation de la racine* qui peut nous aider à la dégager.

Comment l'i.-e. exploite-t-il ses racines ?

En i.-e. classique, *racine, suffixe, désinence* n'ont d'individualité que théorique.

Rien ne prouve, cependant, que, en des temps plus anciens, cette individualité n'ait pas été effective.

L'évolution de certaines langues — le finnois, par ex. — du type dit « *agglutinant* » vers le type dit « *fléchi* » ; l'emploi morphologique que l'i.-e. continue à faire de certains éléments indépendants, qu'il postpose ; éléments qui, peu à peu, se muent en désinences, ou en suffixes² ; la manière dont se sont formés, à date pleinement historique, des suffixes tels que le *-ment* adverbial du français, le *-like, -lich* de l'anglais et de l'allemand ; la régularité même avec laquelle certaines variations suffixales coïncident avec des variations, définies et régulières, de signification ; la forme abrégée, souvent radicale, que prend le premier terme d'un composé ; tout cela autorise à concevoir le complexe : *racine + suffixe + désinence* comme un résultat possible, voire même probable, d'une *normalisation* progressive.

L'idée d'une solidarité *fonctionnelle* et *nécessaire* de ces trois éléments ne s'en trouve, en tout cas, nullement fortifiée ; car l'on voit fort bien par quel mécanisme, à la fois simple et rationnel, l'on peut passer de la *composition* à la *suffixation* et à la *flexion* authentiques.

1. V. quelques faits suméro-indo-européens signalés par nous dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 199-207 et plus bas, ici même.

2. V. quelques exemples, plus bas.

D'une langue de type général dit « *agglutinant* » à une langue de type général dit « *fléchi* », il ne saurait, par conséquent, y avoir irréductibilité de *principe*.

En des mots faisant, d'ailleurs, partie de la couche *la plus ancienne*, tels que : **pěd-*, **pōd-* :: *pied*; **něř-* :: *homme*; **weik-* :: *lieu d'habitation, village*; **wek-* :: *parole*; **rēġ-* :: *seigneur, roi*, **rk-* :: *chant*; **ud-*, **ut-* :: *sortie*, etc., l'i.-e. se sert, comme thème nominal, de la *racine nue*.

Ceci prouve que la langue archaïque connaissait, effectivement, ce type morphologique élémentaire et s'en accommodait, même, couramment. Tous ces mots, en effet, sont des mots d'usage.

Aussi est-ce précisément sous la forme d'un idiome où la racine à l'*état nu* faisait fonction de *mot*, que certains linguistes, K. Brugmann, par exemple¹, ont conçu l'i.-e. de la période préclassique.

Sous le rapport purement théorique, pareille aperception n'offre, en soi, rien que de légitime, morphologiquement. Une racine *vivant* à l'état nu implique à peu près inévitablement l'indépendance originelle de ce qui, dans la suite, est venu s'agréger à elle².

L'élément vocalique d'une racine i.-e. est susceptible de variation. Cette variation a lieu suivant un schème général défini. Un type classique en est : γέν-ος (vocalisme *e*), γόν-ος (vocalisme *o*), γί-γν-ο-μαί (vocalisme zéro). Le *e* et le *o* peuvent être *. Cette alternance a également lieu dans certains suffixes : cf. γενε-τήρ avec γενέ-τωρ et *gene-tr-ix*.

La forme *lourde* (γόν-ος, τροφ-ός, γενέ-τωρ) implique fréquemment une *activation* de la notion fondamentale, par rapport, à la forme en *e*. Mais ce n'est pas absolu.

La faible surface vocalique de la racine i.-e. s'opposait, toutefois, à ce que le procédé reçût une bien grande extension. Aussi l'i.-e. a-t-il beaucoup plus développé les formations suffixales, qui s'y prêtaient à des combinaisons sensiblement plus nombreuses. C'est l'inverse qui s'est produit en sémitique.

1. V. *Grundriss*², I, 1, pp. 32 et seq. Rapprocher de S. FEIST, *Europa...*, pp. 48 et seq.

2. Il y a lieu, bien entendu, de faire ici une large part de principe aux influences analogiques. En matière de suffixation ces influences sont, évidemment, très actives. A date historique elles ont efficacement contribué au métamorphisme de nombreux suffixes.

Morphologiquement, les alternances de consonnes restent sans conséquence.

Il n'est pas toujours aisé de déterminer sûrement si une racine donnée était, en principe, mono- ou bisyllabique. Pour être en mesure d'en décider toujours à coup sûr, il faudrait connaître l'*histoire* de la racine considérée. Or, nous avons rappelé¹ que la notion de *racine* implique l'ignorance de l'histoire antérieure. Qui compare, p. ex., *ten- = *tendre* avec *genə- = *engendrer* peut considérer le *-ə (= sscr. *i* = grec *ε*) comme une ancienne voyelle thématique agrégée à une racine *gen-, de même type que *ten-.

Nous ne sachions pas que l'i.-e. ait possédé de racines trisyllabiques. Ce que nous entrevoyons du rythme i.-e. autorise à penser que de telles racines, eussent-elles été possibles, théoriquement, n'avaient à peu près point de chances de survie sous la forme trisyllabique².

Une racine i.-e. ne saurait consister en n'importe quelle formule phonétique.

Voici les types que l'i.-e. classique paraît avoir décidément écartés :

- A. Type à occlusives sonores non aspirées initiale et finale ;
- B. Type à occlusive sonore aspirée initiale, terminé par une sourde (ou son inverse) ;
- C. Type à deux sonantes ou à deux consonnes finales, consécutives et inséparables³.

Ceci, bien entendu, n'est certain qu'en tant qu'il s'agit de l'indo-européen classique⁴, tel qu'il nous a été conservé sous des graphies actuellement considérées comme dérivées, plus ou moins directement, de l'alphabet dit phénicien.

L'emploi, pour noter de l'i.-e., de graphies tout autrement équilibrées,

1. V. p. 13.

2. Nous faisons allusion, en l'espèce, aux très délicates observations de M. A. MEILLET, *Orig. indo-europ. des mètres grecs*, pp. 19-24.

3. A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 124-125, 142. Pour les non-linguistes, rappelons que les occlusives indo-européennes sourdes sont *p, *t, *k, *kʰ; sourdes aspirées [théoriquement, mais il y a controverse et la question reste fort obscure] : *ph, *th, *kh, (*kʰh (?), tout exemple fait défaut); sonores : *b, *d, *g, *gʰ; sonores aspirées : *bh, *dh, *gh, *gʰh; *s est sourde; *z en est la forme sonore; les voyelles sont sonores; de même les sonantes *l, *m, *n, *r, *y, *w.

4. Cf. avec ci-dessus, p. 5, n. 6.

telles que le syllabaire chypriote (ou les écritures qui s'y rattachent) ou le cunéiforme, obligerait à une vérification attentive de ces données pour tout ce qui n'est point i.-e. classique.

Le syllabaire chypriote confond, en effet, sous un même signe la sourde, la sonore et l'aspirée du même ordre ; le cunéiforme ne distingue pas toujours ni nécessairement les sourdes des sonores ; de plus, il manque de moyens pour rendre des occlusives aspirées, telles que **bh*, **ph*, etc. Ces phonèmes, y fussent-ils impliqués, s'y confondraient donc avec **b* et **p*. Lesdites écritures semblent, en outre, avoir été peu propices à la notation des diphtongues. Elles étaient, enfin, inaptes à exprimer, sauf par une déformation, des groupes tels que *tr-*, *dr-*, *pl-*, *ps-*, *kl-*, etc. L'aperception du phonétisme réel ne saurait, en de telles conditions, jamais y être qu'indirecte¹. Le phonéticien rigoureux doit donc, ici, se résoudre à n'exiger qu'une précision et une logique tout approximatives². La labio-vélaire **kʰ*, en hétéo-kaneši *ku-iš*, ne saurait s'exprimer qu'au moyen du même signe que *ku*.

Il peut, d'ailleurs, être bon de ne pas perdre de vue, à cette occasion, la réflexion judicieuse de M. H. Schuchardt (*Schuchardt-Brevier*, p. 251) : « *Noch weniger als einen eigenen romanischen Lautwandel, gibt es eigene romanische Laute* » ; car les considérations qui l'ont inspirée sont de celles qu'il paraît impossible d'exclure de l'i.-e. lui-même. Sur chaque terroir les

1. Il semble, p. ex., que le sumérien ait possédé un **r* (r voyelle) que la graphie cunéiforme ne pouvait rendre (V. dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 204, les différentes graphies *ir(i)*, *er*, *ra*, *ri* pour exprimer **r* = *aller* (*alāku*). Par contre, il a noté de façon le plus souvent distincte une gutturale sonore aspirée, d'un type voisin d'indo-européen **gh* (?) que Delitzsch rend par *ĝ* et M. Thureau-Dangin par *h*. Cf. sumérien *maĥ* (Delitzsch, *maĝ* = *élevé*, *grand* : sémit. *šīru* ; *rabū*), rapproché de μέγας, goth. *mikils* et de sscr. *mah-* dans *mah-ān*, *maj-mān-*. Il est fort remarquable que l'alternance consonantique **megh-* :: **meg-* que l'on constate en cette occasion ait une contre-partie en sumérien même, où *ĝ* et *g* se substituant éventuellement l'un à l'autre : *gar* :: *ĝar* ; *gil* :: *ĝil* ; *gul* :: *ĝul* (Cf. DELITZSCH, *Grundz. der sumer. Gram.*, Leipzig, 1914, p. 17, § 21, a). Il est encore certain que ce phonème était plus proche d'un **gh* que d'un *h* sémitique. Seul un dépouillement étendu et *chronologiquement classé* de faits lexicologiques du même ordre permettra de déterminer, sous la graphie cunéiforme, le clavier phonétique réel du sumérien à une époque donnée. Nous serions portés à croire que l'on est encore assez loin d'en avoir dressé, à ce point de vue, un inventaire approximativement complet.

2. Cf., p. ex., le traitement de l'*r* dans les inscriptions néo-susiennes (V. P. HORN, *Grundriss de Geiger et Kuhn*, I², p. 26, § 25, 6, Rem.).

systèmes phonétique et morphologique de l'i.-e. ont, bon gré mal gré, été forcés de s'accommoder des conditions particulières qui y prévalent. Ceci n'est pas moins évidemment vrai pour le passé que pour le présent.

Une *racine* ne nous est pas toujours ni nécessairement conservée sous une forme unique. $\Phi\acute{\eta}-\mu\iota$, *fā-ri*, rapprochés de sscr. *bhān-ā-ti* = *il parle* et d'arménien *ban* = *parole*; **bhar-*, **bher-* = *briller* ($\varphi\alpha\rho-\acute{\upsilon}\nu\epsilon\iota$), rapproché de **bh(e)r(e)g k̑* ($\varphi\phi\rho\kappa-\acute{\epsilon}\zeta$), nous attestent : les premiers une double forme, avec et sans *-n* ; les seconds une double forme, avec et sans gutturale finale.

Faute de mieux, ces éléments radicaux secondaires ont reçu le nom d'*élargissements*.

Ce terme — comme celui de *racine* — est tout empirique ; cela, forcément, pour les mêmes raisons. En fait, il est susceptible de recouvrir des cas d'espèce fort divers : usure, d'où concurrence de deux formes : l'une développée, l'autre réduite ; influences analogiques, favorables, ici, comme dans le cas des morphèmes, aux *élargissements* ; collisions homonymiques entre racines originellement différentes, devenues, phonétiquement et sémantiquement, contiguës ; incorporation d'anciens éléments morphologiques stéréotypés. Cette liste d'éventualités n'offre rien de limitatif.

Le plus souvent, ces « *élargissements* » sont en *-*k-*, *-*t-*, *-*p-*, *-*m-*, *-*s-*, *-*ms-*, *-*st-*.

L'*élargissement* peut aussi consister en une nasalisation (type sscr. *indh-* :: *indh-*, *ud-* :: *und-*). Mais c'est là un phénomène dont la raison d'être nous reste, somme toute, encore assez mal connue.

L'*élargissement* maximum — si tant est que le procédé puisse être qualifié de tel — est le *redoublement* pur et simple de la racine.

Le principe du redoublement est une recherche d'*intensification* (habitude, fréquence, continuité, insistance). Mais l'usage en a fréquemment (*gigno*, $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$) effacé la valeur.

Le redoublement comportait, à l'origine, la répétition totale de la racine. Ex. : $\chi\alpha\rho-\chi\alpha\iota\rho-\omega$ < * $\chi\alpha\rho-\chi\alpha\rho-j\omega$; sscr. *dhā-dhā-mi* < **dha-dhā-mi*. Le phonétisme interne et une tendance spontanée à l'allègement des mots ou à les conformer à certains types, devenus courants dans telle langue, ont apporté, ici, des atténuations apparentes et sensibles au redoublement intégral. Cf. le cas,

classique, de $\sqrt{\text{}}^*sthā-$, d'où avest. *hi-štā-mi* :: ἱ-στη-μι :: *si-sto* :: sscr. *ti-ṣṭhā-mi*.

L'indo-européen classique semble n'avoir pas eu recours à la *préfixation*. Il se distingue, à cet égard, nettement du sémitique.

Les deux seuls cas que l'on pourrait en invoquer sont l'*augment* et le *s*-initial mobile de certaines formes verbales.

Il ne semble, cependant, pas que l'augment puisse être considéré comme un *préfixe* proprement dit. C'est un élément **e*, probablement dialectal¹, extérieur au verbe, et traité comme tel².

L' σ - facultatif de σ -τέγ-ω :: *teg-o*; σχίζ-ω (pour σ -χιδ-ιω) :: sscr. *chid-*; $\mu\eta\rho$ -ύω, $\mu\eta\rho$ -ινθος et σ -μήρ-ινθος, etc., reste plutôt obscur. Y a-t-il lieu d'y voir un reste d'un ancien élément pronominal **(i)s* de la 3^e pers., stéréotypé devant la racine, comme cela semble s'être produit en caucasique³? C'est possible. L'hypothèse préfixale semble, en tout cas, devoir, ici encore, être écartée.

L'*infixation* n'intervient que dans les verbes dits *en nasale* (type sscr. : *chid-*, *chi-na-t-ti* = *fendre*, *il fend*). C'est peu, mais c'est très ancien.

Les possibilités de *suffixation* — comme celles, corrélatives, de *composition* — sont, en principe, illimitées.

Nous avons parlé plus haut⁴ de la *racine nue* faisant fonction de thème nominal.

Cette racine, dès l'époque archaïque, s'est aussi adjoint des suffixes : *-*o*, *-*i*, *-*u*, *-*ā*, *-*es*, etc. Ces suffixes ont pour effet d'en spécialiser le sens. Ils contribuent aussi quelque peu à différencier les formes nominales des verbales.

Des éléments secondaires de dérivation : le *-*to-* de *fac-tum*, le *-*tero-* de ὄσ-τερος, le *-*no-* de **op-no-* = *gain*, *produit du travail*, le *-*mo-* de **ghor-mo-s* = *formus*, θερ-μός, paraissent avoir, en des temps fort anciens, fait déjà une concurrence victorieuse aux formes en *-*o*, *-*i*, *-*u*, etc., précitées.

1. Ne se trouve qu'en Asie (indo-iranien, arménien) et en Hellade (grec).

2. Cf. A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 206-207, qui marque le traitement grec de l'augment comme *élément préverbal*, *originellement indépendant*.

3. Cf., p. ex., A. DIRR, *Grammatik der modernen georgischen (grusinischen) Sprache*, Wien-Leipzig, p. 28.

4. V. p. 15.

Les suffixes, dénommés aussi *morphèmes*, s'adjoignent à la racine, soit directement (*pa-ter*), soit par l'intermédiaire d'une voyelle thématique (*gen-i-tor*). A chaque morphème correspond un état déterminé de la racine.

Les principaux morphèmes i.-e. sont : *dhlo-*, *dhro-*, *do-*¹, *ed-*², *ek-*³, *en-*, *er-*, *es-*, *et-*, *eu-*, *istho-*, *ko-*, *lo-*, *men-*, *mo-*, *no-*, *ro-*, *tei-*, *ter-*, *tero-*, *teu-*, *to-*, *tro-*, *(i)yes-*, *(i)yo-*, *uent-*. Correspondants en grec : γενέ-θλη, κήλη-θρον, ἀρ-ήν, δα-ήρ, γέν-ος, προ-βλ-ής, ἡδ-ύς, φέρ-ιστος, θηλυ-κός, κτι-λος, βῆ-μα, φλογ-μός, ὑπ-νος, τάρ-ρος, φά-τις :: φά-σις, πα-τήρ, ἔν-τερον, ἀρ-τύς, ἔκ-τος, ἄρο-τρον, ἐλάσσω (acc. sing. m.-f.), πάτερ-ιος, corcyr. στονός-ῥεσ[σ] (pour στονο-ῥεντ-σ-)⁴.

La variation des désinences casuelles exerce des effets sur la longueur du mot et sur la place du ton. C'est pourquoi elle a aussi sa répercussion sur la vocalisation de la racine et sur celle du morphème. Pour ce dernier, cf. p. ex. : πα-τήρ; πά-τερ; πα-τρ-ός; πα-τέρ-α.

Les mots sont *simples* ou *composés*. Les composés peuvent comprendre des éléments de toute catégorie : éléments significatifs (« bien », « mal », « avec », « autour »; négation, privation, séparation, etc.), des noms et/ou des adjectifs, des pronoms (type sscr. : *kim-kara* = *qui fait [n'importe] quoi > serviteur*), des verbes.

Le premier terme est dépourvu de désinence. Le dernier, seul, se fléchit. Quant à la partie antérieure du composé, elle a, naturellement, tendance à s'alléger. Ce phénomène n'a rien de spécifiquement i.-e. Il est humain. La raison en est toute pratique.

La faculté de composition est remarquablement développée en indo-européen.

L'on peut même dire que, en indo-européen ancien, elle est, pour ainsi dire, *fonctionnelle*.

Aussi s'accuse-t-elle notamment en deux domaines archaïsants entre tous : l'*onomastique personnelle* et la *langue poétique savante*.

1. Autre forme de *to-*.

2. Autre forme de *et-*.

3. Forme athématique de *ko-*.

4. Cette liste pour les sumérisants non linguistes.

Sauf en quelques idiomes, relativement peu nombreux, elle n'a cessé de perdre en importance depuis l'époque archaïque.

Les composés peuvent être de pure *juxtaposition*, et énoncer, en ce cas, une simple séquence : *le ciel (et) la terre* : sscr. *dyāvā-prthivī* ; ou exprimer une modalité d'état (*αἰε-νῶω*) ou d'activité (**χεῖρο-φεργ-έω*).

A ce point de vue, l'i.-e. se distingue profondément du sémitique. L'hébreu, p. ex., ne saurait rendre *αἰε-νῶω* que par *אָשֶׁר לְעוֹלָם יוֹלַם* ou par *אָשֶׁר בְּכָל-יְמֵת יוֹלַם*. L'assyro-babylonien et l'éthiopien, seuls de la famille, témoignent d'une tendance assez nette à la composition. Mais cette tendance est restée à l'état rudimentaire et ne paraît, en somme, guère intervenir que pour la *traduction* de complexes antérieurs consacrés par l'usage.

Pour l'assyro-babylonien en particulier, le fait s'y explique normalement par le sumérisme sous-jacent. Des *composés* tels que *bīt-dūrāni*, *bīt-niširtišu*, *bīt-šarrūtišu* sont, en fait, de simples calques *sémitiformes* de « complexes » sumériens du type *uru-bād-da*, *ē-nig-gar-ra-ni*, *ē* (ou *ki-dūr-*) *nam-lugal-la-ka-ni*. Cf. de même *bēl-emūqi* et sum. *a-tug*, *rikis-matāti* et sumér. *dim-kūr-kūr-ra*. Ce serait se faire une idée linguistiquement inexacte de pareils « composés », en assyro-babylonien, que de les concevoir d'un point de vue *exclusivement sémitique*. L'influence du substrat est particulièrement sensible ici.

La *fin du mot phonétique* reste relativement indécise en i.-e. A ce point de vue encore l'i.-e. diffère assez sensiblement du sémitique. Ici, en effet, l'intégrité phonétique de la fin de mot — du moins au point de vue consonantique — est étroitement corrélatrice au fonctionnement même de la langue, les consonnes portant le sens fondamental.

En i.-e., par contre, la fin de mot est exposée à des altérations multiples (chute d'occlusives finales, de *-*m*, de *-*n*, de *-*r*, d'éléments vocaliques terminaux, changement de timbre de *-*os* devant sonore, etc.).

Il ne semble pas, à l'heure actuelle, que le *ton*, qui était de hauteur et non d'intensité, ait exercé sur les langues i.-e. anciennes d'influence vocalique appréciable.

Par elle-même, la *racine i.-e.* est indifféremment nominale et/ou verbale. C'est à sa flexion que l'on reconnaît si elle est l'une ou l'autre. On *décline*

le nom, l'on *conjugue* le verbe¹. Ceci répond à une différence morphologique fondamentale en i.-e.

* * *

B. La déclinaison en i.-e.

La distinction morphologique des genres n'est ni originelle, ni fonctionnelle en i.-e. Elle y résulte seulement d'une différenciation secondaire, où l'analogie a une large part. Aucun nom isolé ne saurait donc, d'emblée, être classé parmi les masculins-neutres ou parmi les féminins. La distinction n'est sensible que chez les — et peut-être seulement au moyen des — adjectifs. Ici même, elle paraît ne s'être établie qu'en vertu d'un développement morphologique intervenu après coup².

Sous le rapport de l'indistinction morphologique des genres, l'i.-e. classique se présente, par suite, dans des conditions assez similaires au caucasique.

Voici les principales désinences casuelles nominales de l'i.-e. Il suffit à notre objet actuel de faire figurer ici celles du masculin, singulier et pluriel. Le vocatif, qui est sans désinence, ne nous intéresse point. Pas davantage le duel.

1° Pour les thèmes en consonne ou sonante³ :

	Singulier	Pluriel
Nom.	-*s et zéro	-*es
Acc.	-*m, -*n (-m̄, -n̄)	-*ns (et -*ns)
Instr.	-*ē (?)	-*bh(i)-, -*m-
Dat.	-*ei, -*i (?) ⁴	-*bh(i)-, -*m-
Abl.	-* (e)s, -* (o)s	-*bh(i)-, -*m-
Gén.	-* (e)s, -* (o)s	-*ōm, -*ōn
Loc.	-*i et zéro	-*su ¹ et peut-être, en même temps, -*si, attesté par πατρά-σι, mais en grec seulement.

1. Aux modes impersonnels (infinitif, participe), le soit-disant *verbe* est, en i.-e., un *nom*, morphologiquement. Mais ce nom peut avoir un régime direct.

2. Cf., toutefois, J. WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax...*, Bâle, 1924, p. 130, et les réflexions de M. A. MEILLET, *BSLP.*, t. XXV (1925), p. 55.

3. Pour les sumérologues non indo-européanistes ou non linguistes, rappelons que *sonantes* = *l, *m, *n, *r, *y, *w sous leur double forme, consonantique et vocalique (*l̄, *m̄, *n̄, *r̄).

4. I.-e. -*ei à peu près sûr; -*i possible seulement.

2° Pour les thèmes en *-e/-o-* (type **vrk-o* = loup) :

	<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
Nom.	<i>-*o-s</i>	<i>-*ōs</i>
Acc.	<i>-*om, -*on</i>	<i>-*ō'-ns</i>
Instr.	<i>-*ē (-*ō ?)</i>	<i>-*ōis</i>
Dat.	<i>-*ōi</i>	<i>-*bh(i)-, -*m-</i>
Abl.	<i>-*d (-*l)</i>	<i>-*bh(i), -*m-</i>
Gén.	<i>-*o-syo (-*o-i ?)</i>	<i>-*ōm, -*ōn</i>
Loc.	<i>-*ei, -*oi</i>	<i>-*oisu/i</i> (indo-ir. et slave et hellénique) [possiblement pour <i>-*oi(s) + *su</i>].

Ainsi, sauf en ce qui concerne l'ablatif et le génitif singuliers, l'instrumental pluriel, les désinences casuelles fondamentales sont, en définitive, identiques :

	<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
Nom.	<i>-*s</i>	<i>-*s</i>
Acc.	<i>-*m, -*n</i>	<i>-*ns</i>
Instr.	<i>-*ē</i> (peut-être <i>-*ō</i>)	
Dat.	<i>-*ei, -*ōi (-*i, en tout cas)</i>	<i>-*bh(i)-, -*m-</i>
Abl.		<i>-*bh(i)-, -*m-</i>
Gén.		<i>-*ōm, -*ōn</i>
Loc.	<i>-*i</i> (au moins) et zéro.	<i>-*su/-*si</i> .

Ces désinences répondent à ce que l'on pourrait dénommer : l'arsenal de la déclinaison régulière, officielle.

Mais il en est un peu de la déclinaison *i.-e.* comme du spectre solaire. Elle s'étend bien au delà de sa limite apparente.

A côté de cette déclinaison normalisée, consacrée, l'*i.-e.* possède, en effet, de nombreux *cas par postpositions* ; « cas » du type σέ-θεν, ἐν-τός, Ἀθήναζε (< Ἀθήνας-δε), ἐν-δόν, ἦ-χι, πό-σε, ἐν-τε (locr. delph.), αὐτό-θι, etc.

L'existence de postpositions du même type en sscr. *i-há* (prācr. *i-dha*), v. sl. *kŕc-de*, lat. *u-bi*, osq. *pu-f*, ombr. *pu-fe*, latin *in-tus*, sscr. *i-táh*, avest. *vaēsmān-da*, etc., ne saurait laisser le moindre doute sur l'importance

du procédé, non plus que sur son emploi général dès l'i.-e. commun.

Il paraît, même, probable que la « déclinaison » actuelle en renferme des exemples régularisés. Le *-d* (*-t*) de l'ablatif singulier de la déclinaison thématique en *-e/o-*¹; le *bh(i)* des cas obliques², le *-*su*, *-*si*³ ne sont, apparemment, à en juger même *d'après l'i.-e. classique seul*, que d'anciennes postpositions.

En sanscrit, le suffixe *-tra*, dont le sens est local (*a-tra*, *amu-tra*, etc.), fait souvent fonction de locatif. L'on en peut dire autant de *-taḥ*. Entre *agra-taḥ* et *agr-e* = *en tête de*, comme entre *deva-tra* et *deve-su* = *chez les dieux*, il n'y a, pratiquement, aucune différence. L'on sait qu'il en va de même, en grec, pour *ἐμέ-θεν*, *σέ-θεν*, etc., par rapport à *ἐμοῦ*, etc. Il semble également que le génitif *ὀνόμα-τος* ne puisse être autre chose que le correspondant exact du pseudo-génitif à postposition sscr. : *nāma-taḥ*⁴.

Il y a lieu d'insister fortement sur cet aspect de la question. L'on y prend en quelque sorte « la nature sur le fait »; une partie au moins de la flexion en pleine voie d'organisation. L'on y voit en action les forces et le mécanisme grâce auxquels peut s'effectuer le passage de la postfixation à la flexion proprement dite. De l'une à l'autre il n'y a plus qu'une étape à franchir : la stabilisation; stabilisation qui résulte de la normalisation. C'est relativement assez peu de chose.

Les indo-européanistes sont loin d'être éclaircis quant à ce qui concerne l'origine desdits postfixes⁵. Il semblerait, à priori, que ce dussent être d'anciens éléments de même type que *év*, *éz*, etc. L'on doit même admettre qu'ils puissent comporter des résidus d'anciens substantifs⁶.

L'iranien, en effet, nous vaut ici un exemple assez remarquable pour être brièvement évoqué.

L'iranien possède un vieux thème nominal **rād-* = *chemin* que le vieux-perse emploie déjà sous forme d'appendice adverbialisant dans le complexe

1. Cf., p. ex., A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 283.

2. Cf. avec *ibid.*, p. 260.

3. V. *ibid.*, p. 258, mais à rectifier, selon nous (v. plus loin).

4. Cf., p. ex., BRUGMANN-THUMB, *Griech. Gram.*⁴, p. 265, § 260.

5. V., p. ex., BRUGMANN, *Grundriss*², I, pp. 33-35.

6. Cf. avec ci-dessus, p. 14, et l'exemple ci-dessous.

*avahya-rādiy*¹ = à cause de cela, proprement « de cela dans le chemin ».

En moyen-perse, ce *-rādiy* aboutit à *-rāy*, dont la signification reste la même, mais dont la valeur dative commence à s'accuser. Cf., p. ex., *u ōi Vīrāf-rāy haft xvah-būd* = et ce Vīrāf-à sept sœurs étaient².

Peu à peu cette valeur dative s'affirme (en *pārsī* et en *néo-perse*) sans, toutefois, que le sens à cause de, en vue de disparaisse, mais *-rāy* s'affaiblit progressivement en *-rai*, *-rā*.

En *baluči* la métamorphose est achevée. La particule *-rā* y fait régulièrement fonction de postposition dative complémentaire. L'on entend par là qu'elle s'affixe à la forme dative/accusative du singulier. Elle y sert à mettre fortement en valeur la fonction d'objet direct (ou indirect) du nom qu'elle accompagne, suppléant ainsi à ce que l'*ā-* casuel du *baluči* a, par lui seul, d'insuffisamment précis.

Outre le datif-accusatif *lōgā-rā* de bal. *lōg*, maison, il peut convenir de mentionner ici la forme *lōg-ē* = UNE maison, avec article indéfini postposé *-ē*. Cet *-ē* n'est autre qu'un résidu d'avestique *aēva-* = v. perse *aiva-* = un. L'on peut, sans effort, concevoir un procès théorique à la suite duquel cet *-ē* finirait par faire partie du mot lui-même; par en devenir, en quelque sorte, la désinence, au bout d'un temps *x*. Nos mots français *lierre*, *lendemain* sont le résultat d'un phénomène inverse, bien que, au fond, exactement symétrique: l'incorporation par un mot d'un élément originellement indépendant.

L'étude comparative de l'indo-européen n'a pas manqué d'attirer sur cet aspect du morphologisme flexionnel l'attention des spécialistes.

Dans un article de 1920³, M. A. Meillet remarquait, par exemple, que « les cas de la flexion nominale indo-européenne ne sont pas homogènes, comme le sont, par exemple, ceux de la flexion sémitique... »; que « les formes de la déclinaison indo-européenne ont des origines multiples et di-

1. Le *-iy* répond ici au locatif sing. Cf. *Pārsa-iy* = en Perse, *Māda-iy* = en Médie, etc.

Le slave possède aussi *radi* et l'emploie comme le vieux-perse. Cf. A. MEILLET, *Grammaire du v.-p.*, Paris, 1915, p. 27. L'on voit par là que v.-p. *rādiy* répond à peu près, au point de vue sens et usage pratiques, à grec ἐνδεχ.

2. Ex. excellent, fourni par C. SALEMAN, dans le *Grundriss der Iran. Philol.*, 1895-1901, I, 1, p. 285, § 57, à qui nous l'empruntons.

3. *MSLP.*, XXII, p. 49.

verses... [ce qui] peut contribuer à expliquer qu'elles varient sensiblement d'un ancien dialecte indo-européen à un autre¹ ». A propos du locatif et de l'ablatif, il croit même devoir dire que, « sans pouvoir rien prouver rigoureusement, l'on entrevoit que leurs désinences propres sont d'*anciennes postpositions*² ».

Nous avons, plus haut³, référé à d'autres passages où le même auteur entrevoit la possibilité pour le *-*d* (*-*t*) de l'ablatif singulier des thèmes en *-*e/*o-* d'« être dû à la fixation d'une postposition indiquant le point de départ »; note que l'élément *-*bh(i)-* n'a pas, dans les dialectes occidentaux, « une valeur *casuelle*⁴ bien précise »; que cette désinence a souvent un caractère adverbial plutôt que véritablement casuel⁵. Cette valeur *adverbiale* ne laisse pas que d'être assez suggestive; car, si l'on voit assez bien par quels intermédiaires l'on peut passer d'un postfixe à la flexion, le procès inverse, *portant sur une désinence seule*, paraît plus malaisément explicable.

Au point de vue préhistorique où nous sommes obligés de nous placer, est-il, d'ailleurs, possible de concevoir une délimitation bien nette entre des formations pseudo-casuelles de type adverbial et des formes casuelles proprement dites? Nous serions portés à en douter. La *normalisation* nous paraît, ici, constituer le critérium essentiel. Et ce critérium, comme de juste, est tout empirique. Si l'exemple donné par Euripide⁶ (après Homère) eût été suivi, nul doute que le grec n'ait eu de grandes chances de voir un génitif en *-θεν* des pronoms personnels *ἐγώ*, *σύ*, par ex., faire une concurrence, peut-être victorieuse, au génitif classique en *ἐμοῦ*, *σοῦ*. L'exemple d'*νᾶματα* :: *nāma-taḥ* précité⁷ nous paraît, à ce même point de vue, des plus instructifs.

1. *MSLP.*, XXII, p. 55.

2. *Ibid.*, p. 50. C'est nous qui soulignons.

3. V. pp. 24-26.

4. C'est nous qui soulignons.

5. *Introduction*⁶, p. 260, *infra*; aussi *BSLP.*, 1925 (XXV), p. 48.

6. Cf., entre autres, *Andromaque*, 836; *Troyennes*, 260, 333, 341; *Iphig. en Tauride*, 365-366, 368, 450, 596, 634; *Rhésos.*, 9, 460, 648; *Supplantes*, 114, 123, 133, 145, 566, 641, 1181; *Troyennes*, 333, 341, 694, 744, 751, 756, 896, 1092, 1214, 1234; *Cyclope*, 14, 237, 303, 377, 689, 697; *Héraclides*, 94, 208. Le fait que cette construction est surtout épique et poétique a sa valeur, vu les origines asiano-égéennes de l'épopée et de l'inspiration tragique en général.

7. V. p. 26.

Dans le type linguistique de l'i.-e. préhistorique tel que le conçoit, p. ex., M. K. Brugmann¹, il semble même que le problème des rapports casuels n'ait guère pu se résoudre, en principe, *que par voie d'affixation d'éléments originellement indépendants*.

Ces éléments, qui, pour remplir leur office, devaient être susceptibles d'adverbialisation, peuvent se concevoir comme ayant fourni une carrière analogue à celle de v.-p. *-rādiy* : d'abord, état d'association; puis, *élément régulièrement postposé*; enfin, grâce aux réductions opérées par le temps, *assimilation extérieure à une désinence* (et fonction de désinence qui s'ensuit).

La preuve du caractère relativement secondaire et surérogatoire de la flexion se peut, en outre, déduire du fait que l'i.-e. ancien ignore souvent la désinence casuelle (lors même qu'elle est devenue inséparable du nom) là où la forme sans désinence peut aisément se suffire.

Des composés tels que *nr⁻²pa-*, *δρυ-τόμος*, *βου-πλήξ*, *au-spex*, etc., nous montrent, en fait, des verbes : *pa-*, *τέμ(-νω)*, **πληκ(-ιω > πλήσσω)*, *spic(-io)*, régissant de véritables régimes directs nominaux : *nr-*, *δρυ*, *βου-*, *αμ-*; régimes dépourvus de toute désinence accusative, sans que, pour cela, le sens de ces complexes soit moins clair.

Ceci s'applique aussi bien au locatif dit *sans désinence*.

Ces exemples — qu'il serait aisé de multiplier et de diversifier — sont du plus haut intérêt. Ils nous indiquent un état linguistique où ce que l'on pourrait dénommer la *juxtaposition* ou *coordination immédiate d'éléments radicaux à l'état nu* peut largement tenir lieu de l'expression analytique des rapports casuels qui a prévalu dans la suite. Vu l'époque incontestablement archaïque et commune à laquelle appartiennent ces sortes de composés³ — *qui sont, en fait, de véritables petites propositions*, — nous retombons, suivant la formule de Brugmann et Delbrück⁴, sur un type de langue « *in der den Wörtern noch keine suffixalen Elemente fest anhafteten* »; où « *was man unter Wortbildung und Flexion zusammenfasst, entstand, so weit wir schauen*

1. V. référence, p. 27, n. 4. Cf. avec l'édition de 1886, I, pp. 14 et seq. Rapprocher de ce qui a été rappelé plus haut de la remarquable faculté de composition de l'i.-e. archaïque.

2. Pour *nr-*, cf. peut-être sumér. *na* (pour **nar*?) qui = aussi *homme*.

3. Cf. avec ci-dessus, pp. 20-21.

4. *Grundriss*, I, 1^{re} édit., p. 14 (§ 13); 2^e édit., p. 32 (§ 22).

können, durch KOMPOSITION, d. h. dadurch dass eine Wortgruppe, die ein syntaktisches Gefüge bildete, zu einer Einheit verschmolz, bei der das Ganze, seinen Elementen gegenüber in irgend einer Weise isoliert wurde ».

Ce type est-il donc si foncièrement différent de celui auquel répondent, p. ex. sumérien :

Nig-nu-til-la (analyser : *nig*⁽¹⁾-*nu*⁽²⁾-*til*⁽³⁾-*a*) = proprement : « chose⁽¹⁾ — ne pas⁽²⁾ — fin⁽³⁾ » ; *nig-nu-gar-ra* (= *nig-nu-garr-a*) = chose ne pas faire, soit, respectivement : chose sans fin, infinité, d'où à jamais, sans cesse ; chose dont l'on ne peut rien faire, inutilisable, ou à ne pas faire ;

ou bien encore *kalam-dim-dim-me* (analyser *kalam*^(x)-*dim-dim*^(y)-*e*), « (du) pays^(x)-bâtitteur^(y) » = organisateur du territoire, instituteur de l'État ?

Nous ne le pensons pas¹.

Le parallélisme des deux formules a même, ici, quelque chose d'assez frappant.

* * *

C. Le pronom en *i.-e.*



a) *Le démonstratif.* — Se forme au moyen :


α) soit d'un élément comportant une voyelle (ou une diphtongue) :

e-*/o-*, **ā-*, **i-*, **ei-*;

β) soit d'un groupe consonne (+ semi-voyelle) + voyelle : **so-*, **sā-*;

**to-*, **tā-*; **sjo-*, **sja-*; **tjo-*, **tja-*; **ko-*, **ki-*, **kjo-*.

1. Le redoublement du *-l* de *til-la*, du *-m* de *dim-dim-me*, du *-r* de *gar-ra*, est purement graphique. Pour cet *-a* et cet *-e*, qui, quelle qu'en puisse avoir été l'origine, ont, pratiquement, fait fonction de *formatives nominales*. Cf. A. POEBEL, *Grundzüge*, pp. 43 (§ 116), 48 (§ 130), 123 (§ 341), 125-126 (§§ 344-345), 279 (§ 682), 284 (§ 693), 294 (§ 715, 2), 295 (§ 717), 297 (§ 721); cf. avec FRDR. DELITZSCH, *Grundzüge*, pp. 42 et seq., § 61, *a-d*. Au point de vue lexicologique, pour  = *dim* = façonner, édifier, construire (sémit. *banū*, *epēšu*), — qui figure ici sous sa forme redoublée, — voir mon article de *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201. Pour  *til* = compléter, terminer, parfaire (sémit. *gamāru*), voir *ibid.*, p. 205. L'*i* sumérien procède, non rarement, d'un plus ancien *e*, dont il paraît, d'ailleurs, avoir été, phonétiquement, proche.

V., à ce propos, POEBEL, *op. cit.*, p. 12 (§ 16); DELITZSCH, *Grundzüge*, pp. 12-13 (§ 17, a) et référ.; aussi la forme ancienne *e-* du préfixe verbal *i-* (POEBEL, § 534, p. 214); *e-me-*, forme ancienne du préfixe *im-mi-* (*ibid.*, § 590, p. 240). Il paraît donc probable que *til* répond à un plus ancien **tel*. Pour des analogies, cf., p. ex., *gig* et *geg*, *giš* et *geš*, *diš* et *deš*, *di* et *de*, *gin* et *gen*, etc. Pour *gar*  = faire, voir *Babyloniaca*, VIII, pp. 186 et 202.

[Cette note est, comme de juste, rédigée plus spécialement à l'usage des indo-européistes.]

Pour indiquer un objet éloigné, l'i.-e. a recours à **l*, **n*, **w*. Ce dernier élément est particulier à l'i.-e. oriental, cf. sscr. *asā-u*. Le **l* se retrouve, p. ex., dans le latin *ille* ; le **n*, dans aryen **a-na-*, grec *ἐ-νη* < i.-e. **e-no-*, **e-nā-*.

b) *Le relatif*. — Formes : **iō-* (= sscr. *ya-* ; grec *ὅ-ς* pour **iō-ς*) et **k^he-/o-*, **k^hei-*.

c) *L'indéfini et l'interrogatif*.

**k^he-/o-*, **k^hei-*, auquel on peut adjoindre **sm-mo-* = proprement *un* (cf. *sem-el*, gr. *ἄμ-ό-*, sscr. *sama-*).

La flexion de ces pronoms, différente à certains égards de celle des noms en **e-/o-*, ne nous intéresse pas spécialement ici.

d) *Le pronom personnel*. — L'i.-e. commun nous est imparfaitement connu, la plupart des dialectes ayant innové.

Voici ce que, à la rigueur, l'on parvient à distinguer

<i>Singulier</i> : 1 ^{re} pers.	Nominatif	<i>*egh-</i>
	Autres cas	<i>*em-</i> , <i>*en-</i>
	Génitif	{ <i>*méne</i> (avest. <i>mana</i>) <i>*même</i> (sscr. <i>māma</i>)
	Génitif atone	<i>*eme</i> (grec et armén.)
	Datif	<i>*(e)m(ē)ghi</i>
	Datif atone	<i>*moĭ</i> , <i>*meĭ</i>
	Accusatif	<i>*(e)m(e)</i>
	Ablatif	<i>*me-d</i> (cf. avec p. 24)
	Instrumental	incertain (<i>*mē</i> , <i>*mō</i> ??)
	Locatif	<i>*moĭ</i> , <i>*meĭ</i>
<i>Pluriel</i> :	Nominatif	<i>*ñeĭ-</i> (sscr., avest.) <i>*ns-mes</i> (grec, armén., balto-slave, refait sur l'accusatif).
	Autres cas	<i>*nō(s)-</i> <i>*n(s) + une particule -sm(e)(s) propre au grec et à l'indo-iranien¹.</i>

1. Analyser *-s-me(s)* ?

<i>Singulier : 2° pers.</i>	Nominatif	*t(ū)
	Autres cas	*teu-, *tu-, *t-
	Génitif	*téue
	Génitif atone	*tue/o
	Datif	*t _u ^e + bh(i)-
	Datif atone	*tuoi, *tuei
	Accusatif	*l(u)e
	Ablatif	*tued, *tēd
	Instrumental	incertain (*tue, *tūō ??)
	Locatif	*tuoi, *tuei
<i>Pluriel :</i>	Nominatif	*yūs
	Autres cas	*uō(s)-, *u(s), ce dernier s'adjoignant la particule -*sm(e)(s) dans les mêmes conditions que ci-dessus.
3° pers. (réfléchi).	Thème	*setv-, *stv-, *s-
	Génitif	*séue
	Génitif atone	*soi
	Datif	*s(e)-bh(i)
	Datif atone	*suoi, *suei
	Accusatif	*s(u)e
	Ablatif	*sued, *sēd
	Instrumental	incertain (*s(u)e, *s(u)ō ??) (= le datif *se-bh(i) ?; cf. le vieux-slave sobojo);
	Locatif	*suoi, *suei

* * *

D. Le verbe en i.-e.

Malgré le remarquable effort d'analyse de M. A. Pœbel¹, le verbe sumérien reste encore l'une des parties les moins élucidées de la morphologie sumérienne. Qu'il s'agisse des temps, des modes ou des voix, nos incertitudes sont innombrables.

1. Résumé dans ses *Grundzüge der sum. Gramm.*, pp. 168-324.

Le présent exposé n'ayant d'autre objet qu'un rapprochement comparatif entre les morphologies i.-e. et sumérienne un schéma des plus sommaires du vaste organisme qu'est le verbe i.-e. peut donc, actuellement, suffire.

Dans cet exposé nous nous attacherons, d'ailleurs, plutôt aux *procédés de fonctionnement* qu'aux *formes* elles-mêmes. Les premiers nous paraissent, en effet, dans le cas présent tout au moins, offrir un intérêt égal, sinon supérieur, aux secondes; car, pour ce qui touche aux formes, chaque dialecte i.-e. a beaucoup innové.

La racine i.-e. n'étant, par elle-même, ni nominale ni verbale, il n'y a *verbe* que lorsqu'elle est pourvue de suffixes et de désinences verbaux.

Elle n'est pas davantage, *in se*, transitive ou intransitive.

Quant aux thèmes verbaux, ils n'expriment pas le *temps*, mais seulement le *degré d'achèvement de l'action*. Ils indiquent aussi que le sujet *fait* (pour d'autres ou pour lui-même), *fait faire* ou *fait souvent l'action*. A cela se borne leur rôle.

Le temps s'indique uniquement au moyen de l'*augment*, du *redoublement* et de la *désinence*.

Il y a trois modes fondamentaux : *indicatif* (énonciation pure et simple d'une action ou d'un état); *optatif* (idée d'obligation, d'où de désir, de souhait); *subjonctif* (idée de possibilité, d'éventualité).

Le premier comporte le thème dit *temporel*, avec ou sans suffixe; le deuxième, le thème + un suffixe *-*yē- -*ī- -*i-* (ce dernier réservé aux formes athématiques); le troisième, le même thème + une voyelle thématique *-*e/-*o-*.

Les thèmes dits *temporels* comportent :

1° La racine, sous l'une quelconque de ses vocalisations¹.

2° Cette racine peut être élargie :

a) soit par infixation d'une nasale (*-*n(e)-*)²;

b) soit par adjonction d'une voyelle thématique;

c) soit au moyen d'un suffixe. Tels sont, p. ex., *-*éye/-ī-* (causatif et

1. V. p. 15.

2. V. ex., p. 19.

itératif)¹, *-*ne/*no-* (inchoatif), *-*s-* (aoriste), *-*se/*sye-* (futur), *-*ske/*sko-* (inchoatif), *-*ye/*yo-*/*-*i-* (procédé usuel de formation de verbes dérivés)²;

d) soit par redoublement (présent et parfait)³.

Chaque thème a sa vie propre et n'en exclut ni n'en suppose aucun autre. Il est, d'ordinaire, spécialisé dans une acception particulière.

Toutes les actions n'étant pas susceptibles de toutes les modalités, chaque action — c'est-à-dire, ici, chaque verbe — fait preuve d'une tendance à se normaliser sous les aspects propres et habituels à l'activité considérée. Les séquences d'école que nous appelons « *conjugaisons* » et/ou « *temps principaux* » ne doivent donc pas nous faire croire à l'existence de schèmes logiquement ni cohésivement construits. De pareils schèmes n'existent pas.

Voici les désinences⁴ :

A. — Voix active.

		Type athématique	Type thématique
a) Désinences primaires :	S.	1. <i>-*mi</i>	<i>-*ō</i> ⁵
		2. <i>-*si</i>	<i>-*ēi</i> ⁶ (+ <i>*s</i> ?)
		3.	<i>-*t(i)</i>
	Pl.	indo-iran.	<i>-*mas(i)</i> ⁶
		1. } grec dorien	<i>-μες</i>
		attique	<i>-μεν</i> (avec <i>-ν</i> secondaire)
		latin	<i>-mus</i>
		indo-iran.	<i>-tha</i> , pour <i>-*thas</i> (?)
		2. } grec	<i>-τε</i>
		latin	<i>-tis</i>
	3.		<i>*(e)</i>
			<i>*(o)</i> <i>nti</i>

1. Le suffixe du causatif s'accroche à la forme *lourde*. Cf. *προν-έ-ω* = *je fais se retourner* > *je mets en fuite*, où le *-έ-* répond à l'*-*éy(e)-* du causatif i.-e.

2. Certains de ces « suffixes » : *-*éye-*, *-*ne/*no-*, *-*ske/*sko-*, p. ex., sont, en fait, de véritables « modificateurs » verbaux, au même sens que l'entend M. DENY, pour le turc, dans sa grammaire (Paris, 1920, p. 362 et suiv.).

3. V. p. 18.

4. Nous laissons de côté le duel, qui ne nous intéresse point.

5. Départ impossible entre la désinence et la voyelle thématique.

6. Ces indications marquent que l'état i.-e. commun nous est inaccessible. (Note pour les non-linguistes.)

- b) *Désinences secondaires* :
- S. 1. $\begin{cases} -*m \\ -*n \end{cases}$
 2. $-*s$
 3. $-*t$
- Pl. 1. indo-iranien $-*m\ddot{a}$
 2. $\begin{cases} \text{indo-iranien} & -*t\ddot{a} \\ \text{grec} & -\tau\epsilon \end{cases}$
 3. $-*\begin{matrix} (e) \\ (o) \end{matrix}nt$
- c) *Désinences propres du parfait* : S. 1. $-*\alpha$
 2. $-*dha$ (ou $-*tha$)
 3. $-*e$
- Pl. 1. indo-iranien $-*ma$
 2. indo-iranien $-*\alpha$
 3. indo-iranien $-*ur$ (ou $-*\partial r$).

B. — *Voix médio-passive.*

- a) *Désinences primaires* :
- S. 1. $-*ai$
 2. $-*sai$
 3. $-*(t)ai$
- Pl. 1. $\begin{cases} \text{indo-iran.} & -*madhai \\ \text{grec} & -\mu\epsilon\theta\alpha \\ \text{indo-eur. prob.} & -*medhai \end{cases}$
 2. $\begin{cases} \text{indo-iran.} & -*dhuai \\ \text{grec} & -\sigma-\theta\epsilon^2 \end{cases}$
 3. $-*ntai$
- b) *Désinences secondaires* :
- S. 1. $\begin{cases} \text{indo-iran.} & -*i (< -*\partial ?) \\ \text{grec att.} & -\mu\eta\nu \end{cases}$
 2. $\begin{cases} \text{indo-iran.} & -*sa \\ \text{grec} & -\sigma o \\ \text{indo-eur. prob.} & -*se/o \end{cases}$

1. V. p. 32, n. 6.

2. Le $-\tau$ n'appartient peut-être pas à la forme. Le $-\theta\epsilon$ serait-il pour plus ancien $-*\theta f\epsilon$, influencé par $-\tau\epsilon$?

b) Désinences secondaires :

S.	3.	-*(t)e/o
Pl.	1.	{ indo-iran. -*madhi
		{ grec -μῆζ
		{ indo-eur. prob. -*medhə
	2.	{ indo-iran. -*dhuam
		{ grec -σ-ῆε ¹
	3.	-*(e/o)nte/o.

L'origine des désinences personnelles nous reste obscure. K. Brugmann² croyait retrouver dans le -*m de *e-bhero-m (= ē-ṛ̥ḡo-y), dans le -*mi de as-mi, εἰ-μι, etc., le pronom personnel *me. C'est possible.

En ce cas, les désinences personnelles i.-e. y seraient, comme en d'autres langues, des formes affixées du pronom personnel. Mais cette coïncidence est isolée. Elle ne saurait légitimer qu'une hypothèse, nullement une certitude.

Nous avons parlé plus haut³ de l'augment *e-, élément propre à l'Asie-Hellade : indo-iranien, arménien, grec, — et du redoublement. Notons seulement que l'emploi du redoublement au parfait s'explique du fait que le parfait i.-e. indique la *continuation dans le présent d'un résultat acquis dans le passé*. Nous rentrons donc exactement dans le secteur sémantique plus particulièrement affecté au redoublement⁴.

Avec la conjugaison i.-e. un certain nombre de particules invariables, dont l'origine est généralement inconnue (*ep- = à côté, sur; *et = outre; *en- = dedans; *perə- = devant; *ut- = hors de; *ne = ne pas, grec κα optatif, etc.), sont en rapports particulièrement étroits.

Non rarement, en effet, tels de ces mots remplissent des fonctions de préverbes.

Or il est à remarquer que ces particules et/ou préverbes — dont certains, le κα grec p. ex., se construisent avec un mode déterminé, l'optatif en l'espèce

1. V. note ci-dessus.

2. *Grundriss*², I, pp. 35 et seq.

3. V. p. 19, 31.

4. V. p. 32, 34.

— se sont, à l'occasion, soudés aux verbes. C'est là un fait des plus normaux ; qui n'offre, par suite, rien en soi de spécifiquement indo-européen.

Ce qui, par contre, est plus particulier, c'est que la présence, devant le verbe, de tels de ces préverbes, a, dans certains cas, pour conséquence d'attribuer à ce dernier une valeur *perfective*¹.

C'est là un mode d'exploitation du préverbe connu et signalé depuis longtemps² pour les langues i.-e. Le gothique, le latin, le lithuanien nous en valent des exemples plus ou moins accusés. Le slave lui a donné un développement considérable et l'a même constitué en mécanisme régulier de la conjugaison.

Pour être complet, pour être exact aussi, — car c'est là un aspect qui intéresse également l'Asie Mineure, — il est, toutefois, nécessaire d'ajouter que ledit mécanisme *ne fonctionne pas en indo-européen seul*.

Il a également une grande extension sur la lisière de l'i.-e. oriental : en caucasique méridional. Le mingrélien, le laze, le géorgien, les mieux décrits, à ce jour, de la famille, font, en effet, un très large usage des préverbes, *en tant que moyen de conjugaison*.

La fonction, éminemment importante, de ces préverbes en caucasique du sud est encore fort loin d'avoir été élucidée, fût-ce approximativement³. Il y a, là, un procès morphologico-syntaxique des plus complexes ; procès qui, par surcroît, paraît correspondre à de tout autres « catégories » que les nôtres, actuelles, dans la conception du temps, du mode, de la voix, du verbe.

Néanmoins, il paraît acquis qu'un certain nombre, au moins, de ces préverbes ont, en fait, une valeur nettement *perfective*, en géorgien, par exemple⁴.

C'est ainsi que l'on y dira, notamment : მე ვ-ხს- , soit *me v-hs-*

1. En d'autres termes, une valeur réservée à l'expression d'une action dont l'achèvement comporte une limitation précise.

2. Cf., p. ex., A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 312, qui cite le *ga-* du gothique, le *pa-* du lithuanien, le *cum-* du latin, etc.

3. Cf., p. ex., H. ADJARIAN, *Étude sur la langue laze*, dans *MSLP.*, t. X (1898), p. 421, § 94.

4. V., p. ex., A. DIRR, *Theoret.-prakt. Grammat. der modernen georgischen (grusinischen) Sprache*, p. 31, en bas.

nement même du verbe — fonctionnement si étrange, à notre point de vue — que la tentation est forte d'y voir un procès propre et organique ; héritage de quel passé ?

Bien que cet aspect de la conjugaison i.-e. soit, d'ordinaire, considéré un peu accessoirement, l'on verra plus loin pourquoi nous avons cru devoir nous y attarder ici quelque peu.

E. — La *phrase* ne fait point proprement partie de la morphologie. Nous nous bornerons donc à relever l'un des traits essentiels de la phrase i.-e. : cette phrase constitue *une sorte de grand mot unique*, « mot » dont les composantes n'avaient *guère d'autre ordre que celui imposé par leur importance ACTUELLE respective* ; où l'ensemble *avait tendance à s'ordonner, de préférence, autour du verbe*, toutes les fois que celui-ci y était exprimé.

Tel est, actuellement, croyons-nous, l'essentiel de ce qui paraît susceptible d'intéresser plus particulièrement les sumérologues en matière d'indo-européen.



CHAPITRE II

DU SUMÉRIEN

§ I. De quelques faits généraux. — § II. Schéma sommaire de la structure et du fonctionnement du sumérien.

I

DE QUELQUES FAITS GÉNÉRAUX

Toutes les fois que l'on aborde l'étude d'un peuple et/ou d'une langue porteurs d'une *grande culture* — et Sumer, des premiers, est du nombre —, il n'est que sage d'y admettre, *par principe*, le caractère composite du substrat. Ceci lors même que le recul des siècles nous rend ledit substrat pratiquement inaccessible.

Bien loin qu'une présomption de cette nature doive ou puisse être considérée comme hasardée, l'on doit, au contraire, n'y voir qu'une manifestation tout à fait élémentaire de la plus simple prudence.

C'est la richesse de la « pâte » qui, dans une toile de maître, constitue l'un des facteurs essentiels de la richesse des « fonds ».

A bien des égards, il semble que l'on en doive dire autant des civilisations. Des civilisations puissantes et de large valeur œcuménique ne paraissent, en fait, avoir été possibles qu'en certaines régions plus particulièrement propices à la constitution d'un riche sédiment humain. Cela est vrai de la Chine, de l'Inde, de l'Asie antérieure, de l'Égée, de l'Hellade, de l'Italie préromaine et latine.

Nulle part peut-être cette vérité, que la Renaissance illustre, mais que la préhistoire, longtemps, a paru méconnaître, ne s'impose avec plus de lumineuse évidence qu'aux abords du golfe Persique¹.

Là, en effet, au milieu de terres à céréales², se croisaient d'immémoriales routes d'échange. Routes marquées d'avance par de grands fleuves, par la mer, par des dépressions naturelles; routes menant, à volonté, soit vers le nord-ouest, soit vers le sud, est et ouest. Chemins reliant, par suite, deux vastes cantons du monde dont les richesses, de tous temps, ont gagné à se compléter³.

Le vieux mythe du cosmopolitisme de Babel; celui, plus effacé, mais à peine moins clair, de l'Oannès de Bérosee⁴; la tradition, plus rarement rappelée, mais de non moins grande conséquence, plaçant *aux rives mêmes civilisées par Oannès* le plus ancien foyer d'expansion religieuse, économique et maritime de ces Φολυαῖς⁵ — futurs colonisateurs de *Canaan*⁶ —; celui de la

1. Voir la belle et récente étude de J. MÄRZ, *Geopolitische Probleme am Persischen Golf*, dans *Freie Wege vergl. Erdk.* (Drygalski-Festg., 1925), pp. 163-174. Cf. avec ci-dessus, p. 11.

2. L'importance des terres à céréales dans le conditionnement de la civilisation à partir de l'époque dite *des agriculteurs* (v. p. 7 et n. 3) s'explique de soi. On est loin, cependant, de l'avoir assez fortement mise en valeur, car elle est capitale.

3. Dans ses excellents *Grundzüge der sumer. Gramm.*, p. 1, § 1, M. A. PÖBEL insiste avec raison sur le caractère *foncièrement cosmopolite* du terroir sumérien.

4. *FHG.*, II, pp. 496 et seq. FRDR. DELITZSCH, *Grundzüge der sumer. Gramm.*, Leipzig, 1914, p. 1, § 1, note, avec raison, l'intérêt archaïque de cette chronique suméro-gène semi-mythifiée.

5. HÉRODOTE, I, 1; VII, 89; STRABON, XVI, C. 766; Γέζα, ville « chaldéenne » proche, a des homonymes en Coélesyrie, en Batanée, entre Péluse et le mont Casios, et peut-être sur la petite Syrte (POLYBE, V, 46, 61; PTOLÉM., [Tauchn.], V, 15, 26; STRABON, I, C. 50, 56; XVI, C. 760; PTOLÉM., IV, 3, 45; ce dernier douteux). Des Κεζυαῖοι (dits aussi Γεζυαῖοι, HÉRODOTE, I, 125) sont proches (STRABON, XVI, C. 766), mais PLINIE (*HN.*, III, 8; rapprocher de SALLUSTE, *Jugurth.*, XVIII sqq.), qui rappelle une colonisation iranogène de l'Ibérie (nom caucasique; fleuve *Iber*; fleuve *Chalybs*), signale en ce même pays des *Germani* (*ibid.*, 25). Quant à *Arad* et *Tyros*, leur diffusion cananéο-méditerranéenne est bien connue. L'ensemble onymique, en tout cas, témoigne donc d'un glissement très net vers la Méditerranée. M. E. MEYER, comme il lui arrive souvent, substitue peut-être un peu trop aisément son autorité à celle des textes (*GA*³, p. 424, § 356), sans tenir compte, entre autres, de cet ensemble remarquable de convergences (v., à ce propos, *Babyloniaca*, *op. cit.*, pp. 145-151). Les raisons qui nous font considérer les plus anciens Φολυαῖς comme des Asiano-égéens, fort cosmopolites, d'ailleurs, ont été exposées sommairement par nous dans nos « *Phéniciens* », Paris, 1920.

6. Pour le type morphologique (finale en *-āna*) asiano-égéen de *kinah-na*, cf. F. STÄHELIN, *Festschr. f. Wackernazel*, Göttingen, 1924, pp. 150-153; pour l'origine sumérienne très pro-

Genèse¹, nous montrant les *constructeurs de villes* poursuivant leur œuvre dans la direction du nord; tout cet ensemble nous montre, en cet endroit, des groupes d'hommes déjà, forcément, des plus mélangés, frayant les uns avec les autres.

Apostolat religieux, apostolat économique, commerce nautique; qu'est-ce qui peut davantage contribuer à brasser les individus?

Nous appelons, par suite, *Sumériens* simplement le « complexe » dont certains éléments d'encadrement, constituant l'aristocratie de Kingir, ont, *les derniers*, contribué à déterminer l'apparence, antérieurement au quatrième millénaire av. J.-C.

Ce « complexe », que contenait-il, outre son substrat inconnaissable?

L'anthropologie, pour l'instant, nous orienterait plutôt dans la direction des arménoïdes². En l'état actuel de nos connaissances bio-psychologiques, anthropologie et linguistique demeurent, toutefois, deux domaines largement — sinon totalement³ — distincts.

L'indication est donc à retenir, car elle est importante. Mais elle n'implique et ne saurait impliquer de solution que partielle.

La tradition gréco-orientale, dont nous avons, plus haut⁴, rappelé l'essentiel, ne nous apprend avec certitude que deux choses :

1° l'ancien et prodigieux cosmopolitisme de la Mésopotamie préhistorique;

2° le caractère à la fois religieux, mercantile et *maritime* de sa civilisation.

bable de l'élément initial *kinah-*, כנע, cf. notre article dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 184, n. 3, et ce qui est dit des Γεφυραῖοι :: גִּשְׁרֵי et du sumérien *gušur* = *pont*, p. 183 et n. 4. Le témoignage toponomastique faisant de *Kinah-na/Kenag-an* une « colonie de KANAGGA » rejoindrait donc, ici, les affirmations d'Hérodote et de Strabon, etc. V. note précédente et *Genèse*, x, 6-19.

1. x, 10-12. C'est une civilisation essentiellement urbaine que celle qui peut déjà dénommer les enfers *uru-gal* = *la grande ville*. Un moderne eût-il trouvé mieux?

2. V. S. LANGDON, *Excavations at Kish...*, Paris, 1924, pp. 57 à 64; notamment pp. 58-59 et 63; aussi pp. 115-125.

3. Nous pensons ici aux *racés jaunes* hors desquelles nous ne sachions pas que les langues monosyllabiques aient d'existence appréciable; aux *racés nègres* auxquelles se superposent les *parlers nègres*. V. les justes remarques de M. A. MEILLET, à ce propos, *BSLP.*, t. XXV (1925), pp. 17-18.

4. V. p. 40 et nn. 3-5.

Ce dernier point est important. La mer étant l'intermédiaire essentiel des échanges, c'est, bien évidemment, le long du rivage et dans ses ports qu'une civilisation puissante et maritime constituera ses principaux, ses plus durables stocks de richesses.

Le fait s'est vu, plus tard, en Canaan ; sur la côte « troyenne » de l'Asie. Il paraît donc au moins probable que la marche de la *civilisation* dans la direction du nord¹ correspond, au fond, à celle de l'*enrichissement procuré par la mer*.

Si, en des temps ultérieurs, la culture sumérienne a résisté, vivace, *surtout sur la côte sud*², le phénomène s'y explique, apparemment, par des raisons exactement du même ordre. La marche de la richesse et celle des individus sont deux choses fort différentes.

La plus ancienne histoire nous montre les Sumériens déjà en recul. Ici, comme avec le Véda, comme avec les Gâthas, comme avec Homère, ce qui, pour nous, est « *origines* », est donc, en réalité, la fin d'un âge.

Depuis Bergaigne et Pischel l'on ne se fait plus beaucoup d'illusions sur le caractère « primitif » du Rg Veda. Les Gâthas coïncident avec une profonde réforme religieuse. C'est la fin d'une civilisation que décrit l'Iliade, que représente cette langue de l'épopée, d'où l'élément égéen, peu à peu, achèvera de s'éliminer.



Les Sumériens rentrent donc dans une loi commune à toutes les « *origines* ».

Autrefois, ils avaient occupé toute la Babylonie³. Ceci résulte du caractère manifestement sumérisant, conservé par la culture babylonienne. On le peut déduire aussi de telle constatation de toponomastique. Ainsi que le note

1. V. p. 41.





2. V. A. POEBEL, *Grundzüge...*, p. 3. Cf. aussi avec l'épisode d'Oannès, rappelé plus haut, p. 40 et n. 4.

3. Il semble que la *Babylonie du Sud* ait dû être extrêmement marécageuse au temps où les Sumériens entreprirent de l'organiser et de l'exploiter. Le travail considérable et constant que nécessite le maintien en état d'une contrée de ce genre paraîtrait indiquer des raisons concrètes et précises à cette occupation : nécessités politiques (refoulés d'ailleurs) ; nécessités économiques (exploitation du sol ; accès libre à la mer).

Delitzsch¹, c'est, sans le moindre doute, sumérien *i(d)* , *fleuve* (= )², qui se survit sous l'*Is*, fl. d'Hérodote, I, 179 (pour **I(δ)ς*).

Restent l'écriture, la langue, la structure économique et sociale, qui forment un ensemble.

Sous le rapport images, l'écriture ne nous apporte aucun renseignement dont l'on puisse déduire directement qu'elle s'est élaborée dans une zone montagneuse et septentrionale.

Il est vrai que *kūr* :: *pays* :: accad. *mātum* s'y rend par le même mot et par le même signe  (trois montagnes) que *kūr* :: *montagne* :: accad. *šadū*³. Mais il est sage de ne pas prétendre forcer l'argument. L'égyptien  s-t, qui sert à désigner les *pays étrangers*, nous en avertit. L'on en peut dire autant de , qui > à , et montre le soleil se levant entre deux *montagnes*.


Tel nom divin, celui d'*En-lil*, « Seigneur de la tempête », dénommé *kūr-gal* = « *montagne-grande* », dont un temple s'appelle *ē-kūr* = « *demeure de la montagne* », paraît, pourtant, impliquer un culte où les montagnes élevées participent à la sainteté des dieux. Un clergé dont la doctrine s'est, tout entière, élaborée dans la plaine n'appelle pas son dieu suprême : *montagne*.

La part que cette écriture accorde, par exemple, au *capridé de montagne* (qui, précisément, sert à désigner un dieu grand et ancien)⁴, au *bovidé*, à tel *rapace*, tel le *faucon*, qui se nourrit avant tout de menu gibier et d'insectes des champs, évoquerait plutôt un pays de pâture alpestre et boisé.

Ceci répondrait assez aux caractéristiques des régions sub-caucasiennes comprenant et entourant les actuelles Géorgie, Arménie.



L'on sait que ces territoires, notamment la Kachétie, sont remarquables par leur culture vinicole, qui y est immémoriale. C'est dans ces parages que la Genèse⁵ place les plus anciens souvenirs relatifs à la culture de la vigne, ce que la linguistique confirme⁶.

1. *Grundzüge*..., p. 2, n. 1.

2. Le correspondant bien connu de *šadū* est  qui, en hébreu, désigne la *campagne ouverte*, la *plaine*, les *champs*, et répond à peu près pour le sens à sumérien *edin*.

3. Cf., p. ex., le cas de *dār/dara* (v. ci-dessus, p. x, n. 14) et de *sigga*, *sigga-bar*, désignant le *capridé*, emblèmes et noms occasionnels d'Éa. V., avec ci-dessus, pp. ix-xi.

4. ix, 20 et seq.

5. La culture de la vigne est venue à l'Hellade de l'Orient. Grec *οἶνος* :: *vīnum* ::  < 



Or, il semble que la feuille de la vigne soit figurée dans le syllabaire hiéroglyphique sumérien¹. Ceci, comme l'usage immémorial du *vin* dont témoignent la langue² et le culte³, nous orienterait donc assez nettement vers une région où la *vitis vinifera* était, en quelque sorte, endémique.

Les indices anthropologiques, graphiques et cet important témoignage d'ordre agricole convergeraient donc.

La représentation de pis et de mamelles d'animaux, rapprochée des données connues touchant les « gestions » des temples, atteste la part importante qu'occupait l'élevage dans la *vie économique et sociale*. Les animaux domestiques sont les bovidés⁴, capridés⁴, moutons, ânes⁴, porcs.

font partie du lexique méditerranéen. Le géorgien *ḡvini*, qui est indépendant, indique un archétype **ḡvinā*. L'on sait que l'aire antique de la *vitis vinifera* est limitée et que l'origine en paraît être asiatique.

1. V. BARTON, *Babyl. writ.*, s. n° 425.

2. Sumérien *tin* [= , *geštin* [= , désignent respectivement la *boisson fermentée* et le *vin*. Étymologiquement, ces mots signifient aussi : *vie* et *bois/arbre de vie* (cf. notre *eau-de-vie*). L'on peut rapprocher, sémantiquement, persan *nōš* (< avest. *an-aoša-* = *immortel, impérissable*) qui = « *Lebenselixir* » et que Firdausi emploie au sens de *vin* (cf. GEIGER et KUHN, *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 20). Il est, dès lors, permis de suspecter une corrélation étymologique directe entre *vīta* (< **ḡuej-*) et *vītis*, *vī-num* (< **ḡuī-*).

3. Cf. la divinité dite *dGeštin-an-na* = *vin du ciel*. Sa qualité de *sœur de Tāmuz*, dieu qui meurt et qui ressuscite (cf. DEIMEL, *Panth. Bab.*, p. 87, n° 539), autorise à la rapprocher, théologiquement, du cycle d'Osiris, Adonis, Dionysos, etc. Nous avouons que ce « *vin du ciel* » évoque aussi pour nous la *boisson-nourriture d'immortalité*, dont nous avons parlé dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 214-216. L'on rapprochera la *charrue*, emblème de *dGeštin* (DEIMEL, *op. cit.*, p. 87, n° 538 et référ.), de Dionysos, principe mâle dans les mystères céréalicoles de la déesse des labours : Demeter. Cf. encore les variantes de *dGeštin* : *dNin-geštin-na*, *Gāšan-gū-edin-na*, *dMu-ti*, *dMu-ti-an-na*. Il nous paraît assez probable que l'*il. Belit šēri* (« *dame de la campagne* ») qui répond à *dGeštin-an-na* pourrait être un archétype de la *πρωτη θεα*. Dans les textes post-archaïques (v. DEIMEL, *op. cit.*, p. 87, b), *dGeštin-an-na* s'est confondue avec la déesse de la *plante d'immortalité* : *Nin-in-ni-si-na*. L'on en peut donc conclure que, en principe, cette plante poussait dans l'*ager coelestis* : *gū-edin-na*. Pour un exemple parallèle d'évolution de Soma en Dionysos, cf. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, etc., I, p. 146. Cf. avec p. 47, n. 6.

4. Il nous paraît certain que sumér. *gu(d)* = i.-e. **ḡu̯d̯u-* (v. ci-dessus, p. iv, n. 1, et *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 202); *anšu* nous paraît, comme à M. Feist (v. ci-dessus, p. iv, n. 1), correspondre à *ὄνος*. En principe, il n'y a pas impossibilité, nous semble-t-il, que *sigga* (qui vaut aussi *šega*; cf. BARTON, *Babyl. wr.*, n° 496) réponde à une forme plus archaïque de grec *αἴξ*, *αἰγ-ός*, arm. *aic*, avest. *īšaēna-* = *de cuir* [de chèvre] < **īz-*, **īšā* « cuir » [de chèvre]. Un intermédiaire iranisant pourrait justifier l'esprit doux de *ziγ-*. Voici donc, en tout cas, au moins deux animaux domestiques dont les noms se répondent, de Sumer à l'Égée pré grecque. Le caractère religieux, la valeur liturgique insigne du bovidé dans le monde indo-iranien nous

Des filets, des pièges nous montrent un peuple pêcheur et chasseur; le nombre des représentations de bâtisses diverses et de mobilier, une nation possédant une technique de l'habitation à peu près comparable à celle de certaines peuplades africaines, mais très développées¹; des bateaux, une familiarité ancienne avec la navigation; des pièces d'étoffes, la connaissance du tissage (de la *laine*, tout au moins). La céramique a fourni de nombreux caractères. La musique est représentée. Un système de poids et mesures est institué. Indice de commerce actif. Il semblerait même que la métallurgie — qui possède en commun avec le latin et le grec les termes *urudu* = *raudus* et *zabar* = κύπρος — témoignerait de quelque relation plus particulièrement étroite avec la région tibaréno-pontique² (ce qui, économiquement comme archéologiquement, n'offrirait, en soi, rien d'in vraisemblable).

Tels signes paraissant représenter des canaux ou réseaux de canaux d'irrigation montrent un peuple foncièrement agricole; qualité que confirment et l'emploi d'𐎶𐎵 = *anu* pour désigner à la fois le *ciel*, le *dieu* et l'*épi de froment*, et le titre de *nourricier, agriculteur*, décerné couramment aux monarques³.

C'est également vers les régions caucaso-caspiennes et élamites que nous orienteraient les apparentements graphiques de l'écriture.


paraissent susceptibles de procéder de la liturgie de Sumer, dont les dieux, souvent, sont qualifiés de « *gu(d)* ».

1. L'on peut rapprocher d'A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 30, 4^e alinéa.

2. Nous pensons ici plus particulièrement au terme *ti-bi-ra* que nous a transmis une glose explicative du caractère : 𐎶𐎵 𐎶𐎵, que l'assyro-babylonien rend par *gurgurru* = « *Metallarbeiter* » (cf. DELITZSCH, *Sumer. Glos.*, p. 273, et *Ass. H.W.-B.*, 1896, p. 203, col. 2). Nous penchons à voir dans ce *Ti-bi-ra* un simple équivalent sumérien à Τίβαρ-ηνός :: תיביל :: תיביל :: *Tabal*, immémoriaux métallurgistes (*Genèse*, iv, 22), dont les voisins, *Chalybes*, ont fourni aux Grecs leur nom de l'acier : χαλκός; dont d'autres voisins, les Μοσ(σ)όν-οικοι, étaient, effectivement et étymologiquement, ἐν πύργοις οἰκοῦντες, experts dans la fonte de l'*airain* (cf. ARISTOTE, *Mirab. ausc.*, 62, avec DENYS HALIC, I, 26; STRABON, XII, C. 549; rapprocher Τίβαρ-ηνοί et Πυργ-ῖται). L'on sait que le dieu-sage *Ēa*, mentionné plus haut, était le « patron » officiel de ces « *gurgurru* », tout comme Hephaistos l'était des forgerons. Ceci paraîtrait singulièrement favorable à un caractère igné originel du dieu (cf. avec ci-dessus, pp. ix-xi). Au temps où le signe ci-dessus a été conçu, c'est l'*airain* (*erū*) qu'ils façonnaient; puisque accadien *erū* (sumérien *urudu*) est rendu par 𐎶𐎵 et que 𐎶𐎵 répond, en assyro-babylonien, à *amīl-namgaru*, soit *charpentier*; les *Tibira* sont donc des « *charpentiers de l'airain* ». Nous voyons ici évoquée la technique du bois, devancière et préparatrice de celle du métal.

3. V. pp. 7-8 et 40.

Tout récemment, un travail bref, mais substantiel, de M. F. Bork¹ (à propos des « Strichinschriften » de Suse) a mis en valeur le fait remarquable qu'au III^e millénaire av. J.-C. environ², une région de l'Élam faisait usage d'un système graphique apparenté à l'écriture paléo-babylonienne. Les caractères HI, LA(L), RU, p. ex., sont identiques; UM, ^B_PU, KŪ(A), NIN. AZAG, extrêmement proches³.

M. F. Bork remarque, à ce propos⁴, que le signe susien KŪ(A), p. ex., indique les écailles du poisson (sumérien *kū*, *kūx* ): précision qui manque à sa contre-partie babylonienne.

Il semble, en outre, que la « Strichschrift » possède des signes qui font défaut à la babylonienne⁵.

Le plus remarquable de ses caractères est la liberté dont use le susien à l'égard de l'image babylonienne. Cette liberté, qui, fréquemment, s'accompagne d'un archaïsme et d'une précision plus accusés⁶, paraîtrait indiquer des écrivains ayant gardé le souvenir précis de l'image hiéroglyphique *intégrale*.

C'est pourquoi M. Bork incline à penser que le paléo-babylonien a peu de chances, ici, d'être l'archétype. Nous aurions, apparemment, affaire à deux « dialectes » graphiques; dialectes procédant, peut-être indépendamment, d'un modèle plus ancien. Le savant allemand rappelle, à ce propos, la suggestion, si souvent émise, d'une diffraction sumérienne en terroir iranien.

Tout cela reste encore bien obscur, bien incertain. L'indiscutable et prodigieuse affinité des deux graphismes; leurs différences presque autant que leurs ressemblances n'en donnent pas moins beaucoup à penser.

Mais cette écriture n'est pas seulement instructive de par les *images* qu'elle nous livre ou par l'*état économique et social* qu'elle décèle. Elle l'est aussi du fait de l'une de ces *caractéristiques phonétiques* essentielles.

Cette caractéristique consiste en une indécision fréquente entre les occlu-

1. V. p. x, n. 8.

2. *Op. cit.*, pp. 17-18.

3. Cf. *op. cit.*, pp. 21 et seq., nos 24, 52, 57 et 16, 32, 33, 41, 58.

4. *Op. cit.*, p. 20.

5. Ceci pourrait être tout provisoire.

6. L'exemple de KŪA précité est fort net à ce point de vue.

sives sourdes et sonores¹ : *bar* et *par*; *bār* et *pār*; *gal* et *qal*; *mug* et *muk*; *kil* et *gil*; *tag* et *tak*; *ug* et *uk*; *dah* et *tah*; *gi* et *qi*; *āg* et *ak(a)*; *gām* et *kam*; *rug* et *ruk* en constituent des illustrations très nettes.

C'est là un trait remarquable et très particulier de la phonétique caucasique². Trait dont le grec et le turc actuels de Cappadoce, l'arménien, certains parlers locaux iraniens, où l'influence caucasique est évidente, portent la marque plus ou moins profondément accusée.

La confusion qui se constate, occasionnellement, entre l'occlusive gutturale sonore et l'aspirée³ complète, semble-t-il, l'indice. Car elle témoigne d'une indistinction pratique évidente entre la sourde, la sonore et l'aspirée; indistinction qui se retrouve en caucasique; que nous avons, après bien d'autres, signalée en asiano-étrusque⁴ et qui est, en quelque sorte, fonctionnelle dans le syllabaire chypriote⁵.

Il y a donc là un signe extrêmement important et suggestif d'incontestable *solidarité phonétique*. Cette solidarité se constate non seulement entre le sumérien et la plus ancienne Anatolie-Cappadoce, en tant qu'elle relève du monde caucasique, mais encore avec l'Élam (dont la phonétique et la langue rappellent de très près les systèmes caucasiques⁶) et le Mitanni.

Nous voici donc, une fois de plus⁷, ramenés dans la direction du haut pays de l'Asie occidentale. Particularité insigne, ce haut pays se montre, jus-

1. Voir, entre autres, A. POEBEL, *Grundzüge...*, pp. 17-18, § 37. Les variantes graphiques témoignent dans le même sens que l'écriture elle-même.

2. Ce trait se retrouve particulièrement dans certains dialectes austro-asiatiques qui possèdent un système d'occlusives indécisées entre la sourde et la sonore. Y a-t-il lieu d'y admettre une influence caucasogène? Nous ne saurions en décider.

3. V. ci-dessus, p. 17, n° 1, et DELITZSCH, *Grundzüge...*, p. 17, § 2.

4. V. notre *Tarkondemos*, chap. II.

5. Même signe pour *ta*, *da*, *tha*; *pa*, *ba*, *pha*, etc.

6. La solidarité de Sumer avec le plus ancien monde asiano-égéen, qui se peut déduire des caractéristiques phonétiques sus-énoncées, est, d'ailleurs, attestée par un certain nombre d'indices archéologiques. Signalons, entre autres, quelques faits précis recueillis par M. G. CONTENAU, *Glyptique syro-hittite*, Paris, 1922, pp. 42 (*Gula sous l'arbre d'immortalité*; cf. avec *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 215-216), 87, 120, 174-176. Quelques-uns des objets trouvés par M. S. LANGDON, à Kish, ne sont pas moins démonstratifs. Linguistiquement, voir nos remarques dans *Babyloniaca*, *op. cit.*, à propos de *temen* :: τέμενος; *asam* :: ἀσάμηνος; *gušur* :: γέφυρα (pp. 179-184; 184-185), plus haut, pp. x, n. 14; 17, n. 1; 28, n. 1; 44, n. 4, et plus bas.

7. L'on pourrait compléter cette liste d'indices par le rappel du type, si caucasique, de la conjugaison à préfixes de Sumer (cf. avec ci-dessus, p. 35 et plus bas).

qu'au II^e millénaire av. J.-C., toujours actif dans son rôle de « trait d'union »¹ entre les régions mésopotamienne et asiano-égéenne. Nous y retrouvons des documents sumériens. Aux jours de la ruine de « Priam », n'est-ce pas de là, suivant la tradition des aèdes², que serait même venue l'armée ultime destinée à empêcher, si possible, la consommation du désastre ?

Mais ce haut pays lui-même offre une caractéristique climatique qu'il peut être utile de mentionner ici, pour finir. La canicule y est souvent tout particulièrement sévère. Seules de précoces et bienfaisantes pluies d'automne en atténuent heureusement la désastreuse rigueur.

Or, l'on sait la place cosmo-théologique éminente que les Iraniens, plus longuement exposés que leurs autres frères *aryens* à ce dur régime estival, ont, jusqu'après la réforme zoroastrienne, conservée à l'astre de la *Canicule*, à *Sirius*³, leur *Tištrya*⁴.

Les prérogatives de cet astre caniculaire, dit *semence des eaux* :: *afš-čithra*⁵ sont anciennes. Elles datent, sans le moindre doute, de l'époque pré-iranienne et indo-iranienne⁶. Là même, il semble qu'elles soient un archaïque héritage.

Nous avons rappelé ailleurs l'évidente corrélation linguistique, et sémantique, et théologique dont paraissent témoigner le sumérien *sir* = *lumière, éclat*, p. r. à *šlq-ı̄*⁷ ; sum. *a-edin* = *sperme/eau de la campagne*, p. r. à *afš-čithra*⁸.

1. Cf. G. CONTENAU, *op. cit.*, pp. 86-87 ; 180 et seq. ; 184 et seq.


2. *Odyssée*, XI, 522. G. HÜSING (*Einh. Guellen*, etc., I, pp. 10 et seq. et références) songe, ici, à des contingents venus de l'Élam (cf. avec THUCYD., VI, 2, et *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 145-146).

3. V., à ce propos, *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 193-195. Cf. avec FRDR. SPIEGEL, *Eran. Altert.*, I, 479 et seq., et surtout II, 70 et seq. J. DARMESTETER, *Zend-Avesta*, II, pp. 411 et seq. (erroné en ce qui concerne *Tir* ; cf. avec, plus bas, n. 7) ; GEIGER et KUHN, *Grundriss*, II, pp. 642, 661, 701. Cf. avec ci-dessus, p. II, n. 5.

4. Ce nom reste sans explication jusqu'ici. Une origine non iranienne nous paraît probable.

5. *Avesta*, Yt., VIII, 4 : 39 ; 45 ; cf. avec 50. Tout le Yt., VIII (*Tir Yasht*), serait à citer. Cf. aussi *Bundehesh*. 9.

6. Pour Sirius chez les Cariens, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 3-4.

7. Pour  et *šlq-ı̄*, cf. *Babyloniaca*, pp. 193-195. Il semble que l'iranien (?) *Tir* (sans étymologie) n'est qu'une forme dialectale du même mot. Pour *t* :: *s* en sumérien, cf. A. POEBEL, *Grundzüge*, p. 27, § 69. Pour crétois *τίριος* *θέριος*, *Κρητες*, vid. FICK, *V. O.*, pp. 138-139.

8. M. l'abbé Ch. Jean veut bien me signaler que, dans V R., pl. XLVI, l. 46, *mulu a-edin*

Il nous surprendrait, même, assez peu que le combat annuel du libérateur des eaux de la mer Vouru-Kaša-¹ contre le dragon *Aži-Dahāka*-² — combat décrit en détail par le Tīr Yasht — se soit maintenu, sous une forme chrétienne, dans les exploits de saint Georges *de Cappadoce*³.

En cette région, en effet, nous possédons la preuve tout particulièrement précise⁴ d'antiques et très puissantes influences sacerdotales venues — ou revenues (?) — de la Babylonie⁵.

Si nous ajoutons qu'en Sumer, comme chez les Caro-Méoniens (anciens occupants de la région du Tanais)⁶, comme en Bactriane, comme dans l'Avesta, comme chez les Aryas de l'Inde⁷, la lune est divinisée *sous un aspect* MÂLE : celui de *Sin*⁸, nous aurons, croyons-nous, résumé l'essentiel des données susceptibles de nous orienter.

= *ba-na-at ri-ḫu-tum* ; Sirius = donc : « l'étoile qui bâtit le semen virile ». V. aussi *Babyloniaca*, VIII, 3-4, *loc. cit.*, et ci-dessus, pp. 11, 8, 48.

1. Mer mythique — et prob. céleste — au milieu de laquelle se trouve l'arbre de vie (v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 195 ; 214-217. Pour des exemples iconographiques de *Gula/Nim-in-si-na* sous ledit arbre, cf. G. CONTENAU, *Glypt. syro-hittite*, p. 42 et réf. Aussi plus haut, p. 47, n. 6.

2. Avesta réc. *āzi-* = sscr. *āhi-* = ἔχιδνα ; donc *serpent*. Mais, dès l'Avesta, le mot a la valeur de *monstre, dragon* (Cf. BARTHOLOMÆ, *Altir. W.-B.*, 266). Le correspondant persan *āzdahā* = *dragon*.

3. La légende de ce « saint » a, en effet, des racines antiques et profondes en Cappadoce même. D'excellents juges, comme M. F. CUMONT, *Textes et mon. rel. aux myst. de Mithra*, t. II (1894), p. 73, n. 1, l'en croient, même, originaire.

4. STRABON, XV, C. 733, et note ci-dessus.

5. F. CUMONT, *op. cit.*, I, p. 8, n. 5 ; 9 et seq. ; 230 et seq. Ces observations sont d'une importance capitale. On les rapprochera des suggestions de DELITZSCH (*Grundzüge*, p. 17, § 21), qui pense à rattacher μάγος, 𐎠𐎵 au titre sacerdotal sumérien *maĝ* (transcrit aussi *maḥ*, v. plus haut, p. 17, n. 1) = soit [*prêtre*] *suprême*, [*pater*] *sublimis* (cf. *rabbi* et רַבִּי). V. nos remarques, *Babyloniaca*, VIII, 3-4 : pp. 179-183, pour *temen* :: τέμενος ; 183-184, pour Γεφυραῖοι et *gušur* ; et plus bas, pour sumér. *sangu* (= *prêtre*), p. r. à āz-o-maḫ, ἄζ-ως, *sac-er*, *Sanc-us*.

6. PLINÉ, VI (7), 20. (Nous pensons au Mā carien.)

7. Les noms sanscrits de la lune : *candrā-*, *indū-*, *ōṣadhi-pati-* (= *brillant, goutte, seigneur des plantes*) sont du masculin. Il y aurait lieu de se demander si la masculinité de la lune ne serait pas en rapports étroits et directs avec sa qualité de *soma* céleste, le *soma* étant un principe génétique essentiellement mâle, dénommé, non rarement, le mâle (*vīśan*), le *laureau* (*vīśabhā-*) dans le Rg Veda. Le *Toth* lunaire égyptien, « *fiis de la pierre* » (*s' inr*), « *sortant de deux pierres* » (*pr m inrty*), du *Livre des Morts* (chap. 134, l. 6, édit. BUDGE, 1898), dieu-sage, nous évoque les épithètes connues de *soma* : *ādri-dugdha-* (*trait de la pierre*), *adri-jā* (*né de la pierre*), etc. Il y a là une remarquable coïncidence, en tout cas.

8. Pour ce dieu, v. mon *Tarkondemos*, pp. 163-170.

Tout s'accorde, par conséquent, à nous indiquer le secteur arméno-médique ou, si l'on préfère, *ponto-irano-caspien* comme de toute particulière conséquence pour l'histoire immémorée de Sumer. Il ne serait peut-être pas prudent, pour l'instant du moins, de chercher à préciser davantage.

II

SCHÉMA SOMMAIRE DE LA STRUCTURE ET DU FONCTIONNEMENT DU SUMÉRIEN

A. *Le mot sumérien.* — Le mot sumérien peut comporter plusieurs éléments :

1° D'abord, et *nécessairement*, la *racine*, qui indique le *sens*, indifféremment nominal ou verbal, et qui *s'emploie couramment à l'état nu*.

2° *Éventuellement*, un morphème *-a, -e, -e(d), -ed-a*; morphème réservé à la formation des *noms d'agent* ou *d'action*.

3° La *désinence* *i, -e, y* est remplacée grammaticalement :

A. *Pour le nom*, par un ou plusieurs suffixes et/ou postfixes qui indiquent le nombre¹, le rapport possessif, le rapport casuel. Chacun de ces éléments n'exprime qu'un seul des rapports précités. Ainsi, dans *nin-a-ni-ra* = *à sa dame*, l'idée de *suzeraineté*, de *seigneurie* est rendue par *nin*². Le *-a* est un morphème nominal dont les noms sont presque toujours pourvus lorsqu'ils sont suivis d'un suffixe personnel. Le *-ni-* est le suffixe possessif de la 3^e personne. Le *-ra* est une postposition marquant un rapport casuel répondant à peu près à un allatif³.

1. Ceci sous certaines réserves et pas régulièrement, v. plus loin.

2. Il est possible que ce *nin* se retrouve dans *Nwos*, vieux nom oriental et asianique, notamment de monarques. *Seigneurie*, *suzeraineté* se dit, naturellement, *nam-nin*. V., à ce propos, pp. 52-53.

3. *Allatif* paraît, en effet, plus exact que *datif*. V., à ce propos, F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 169, note 1. Pour un rapprochement avec le *-ra* directif du basque (= à peu près *vers*; cf. Azkue, *Dict. basque-esp.-fr.*, t. II, p. 193, a), v. *ibid.* Rapprochement sujet à révision, vu l'aversion caractérisée du basque par les mots à *-r* initial. Le *dido* (langue du groupe lesghien) possède un « datif » en *-r*, mais le rapport éventuel de ce *-r* avec le *-ra* sumérien doit demeurer réservé.

B. *Pour ce qui concerne le verbe*, la désinence verbale i.-e. est remplacée par un jeu d'infices et de suffixes sur lequel nous aurons à revenir. Les préfixes, en tant qu'ils servent à indiquer les temps, servent également de substituts partiels à la désinence¹.

Soit, par exemple : *immi-in-dû* ($\sqrt{\text{in}} \text{ dû}$) = *il a bâti*; *mu-na-an-gi-ni-eš-a* ($\sqrt{\text{gin}} \text{ gin}$) = *ils lui ont établi*, *immi* est un préverbe temporel; *-in-* indique la 3^e pers. pronominale; *dû*, l'idée de *bâtir, construire, édifier*; *mu-* est un préverbe; *-na-*, un infixe pronominal de la 3^e pers. marquant le complément indirect; *-an-* joue le même rôle que *-in-* (avec une vocalisation influencée par le *-na-* précédent); *gin(i)* exprime ici l'idée active d'*établir, fonder solidement*, *-eš* indique que le sujet est au pluriel².

Ce que nous appelons *racine* est, en sumérien comme en i.-e., *ce qui reste*, ablation faite des morphèmes éventuels.

Pas plus qu'en i.-e., et pour les mêmes raisons, il ne nous est possible de remonter au delà de ce que nous appelons *racine*. La *racine* sumérienne, comme l'i.-e., répond donc à une notion parfaitement empirique.

Le sumérien est une langue incontestablement très usée³. Les causes d'ordre général qui ont contribué à protéger la racine i.-e. n'y ont cependant pas été sans action. Il y a donc un nombre appréciable de « racines » sumériennes que l'on est en droit de considérer comme fort archaïques⁴.

Comment le sumérien exploite-t-il ses racines ?

Nous avons mentionné tout à l'heure certain usage de morphèmes. Nous y reviendrons.

La langue sumérienne étant d'un type dit « agglutinant »⁵, le dévelop-

1. Pour la désinence et le temps en i.-e., v. p. 31.

2. Le rôle (grammatical ?) de l'-a nous échappe ici. Il se peut qu'il s'agisse d'une finale emphatique. Cette forme se trouve dans *Cuneif. textes from Babyl. tabl. Br. Mus.*, XXI, pl. 47, n° 91083, col. I, ll. 14-15.

3. V., à ce propos, les justes remarques de M. A. POEBEL, *Grundzüge...*, p. 31, § 89. Cette usure paraît, d'ailleurs, être une conséquence fatale du cosmopolitisme pour ainsi dire *fonctionnel* de la région. Cf. avec pp. 40-41.

4. Cf. *op. cit.*, p. 32, §§ 89-90. Il y a donc certainement de « fausses racines » en sumérien comme en sanscrit. V. ci-dessus, p. 13. Des exemples tels que *umuš* :: *uš*, *intelligence*, paraissent indiquer la possibilité soit de contractions, soit d'abrègement, par chute de la syllabe initiale. Ceci montre combien une « racine » est chose relative.

5. V., à ce propos, F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 169.

pement des formations morphématiques y comportait d'assez promptes limites. Sinon, les mots y eussent été exposés à devenir d'une longueur démesurée. La clarté s'en fût, en outre, ressentie.

D'autre part, pour utiliser les ressources qu'eût pu fournir à sa morphologie un jeu éventuel d'alternances vocaliques, le sumérien était également mal à son aise. La tendance sensible à l'harmonie vocalique, qui s'y manifeste, eût appréciablement fait obstacle à la normalisation du procédé.

C'est pourquoi le sumérien a, de préférence, recours :

a) soit au mot-racine à l'état nu, c'est-à-dire sans aucun élément adventice d'aucune sorte : Ex. : *ab* :: océan, mer ; *agar* :: champ ; *edin* :: plaine, campagne ; *ur* :: chien ; *gal* :: grand ; *ki* :: lieu ; *udu* :: brebis, etc. ; *utu* :: soleil, clarté du jour, etc. ;

b) soit à la composition. Ce dernier moyen y a reçu une extension considérable. L'on peut dire, même, que l'un des principes formatifs essentiels du lexique sumérien est précisément la composition.

Il n'y a là, d'ailleurs, qu'une conséquence assez naturelle et de la propension à la « Kettenbildung »¹ propre à cette langue ; un effet aussi de la nécessité où cette langue se trouvait de recourir à un procédé de différenciation secondaire susceptible de restaurer dans une certaine mesure son lexique, fortement éprouvé d'innombrables collisions homonymiques. Des complexes tels que *á-tug-(e)* = « de force pourvu » (cf. ἀλκὴν ἐπιειμένοζ, *bēl emūqi*), d'où puissant, puissance ; *ur-sag* = homme-chef > capitaine, héros ; *šú...tag* = proprement : main...toucher > toucher avec la main, manier (cf. des composés grecs du type *χειρο-φέρω par exemple), *lù-gal* = homme-grand > roi ; *ē-gal* = maison-grande > palais, *ki-dūr* = lieu (d')habiter > séjour, demeure, etc., lui en fournissaient le moyen².

Certains de ces composés : notamment ceux en *nam* (𒌦𒀭) et en *nig* (𒀭), se sont stabilisés, normalisés.

Ces mots, qui signifient respectivement attribution et/ou détermination³ ;

1. Pour la « Kettenbildung », voir A. POEBEL, *Grundzüge*, pp. 35 et seq., §§ 98 et seq. Cf. avec F. N. FINCK, *Haupttypen des Sprachbaus*, Leipzig, 1910, p. 144, à propos du géorgien.

2. Cf., ci-dessus, pp. 20-21. Cette faculté de composition s'associe, en sumérien comme en sanscrit et en grec, à de riches ressources poétiques, dont la liturgie sumérienne a profité.

3. *Nam* = proprement ce qui est déterminé, fixé, assigné (*šimtum*). Ce terme est essentielle-

chose, bien, avoir, ont fini, en effet, par servir d'éléments formatifs réguliers des noms abstraits. C'est ainsi qu'à *lugal* = *roi* répond *nam-lugal* = *royauté*; à *nin* précité, *nam-nin* = *suzeraineté*; à *til* = *vivre*, *nam-ti-la* = *vie*; à *gar* = *déposer*, *nig-gar* = *dépôt, trésor*; à *halam* = *exterminer*, *nig-halam-a* = *destruction, anéantissement, extermination*.

L'on doit donc se garder de voir dans ce *nam* ou dans ce *nig* des *préfixes*¹. La constance de leur emploi en des complexes de sens défini d'avance ne saurait nous tromper ici. Ces composés, « standardisés » qu'ils soient, n'en restent pas moins de francs *composés*. Ils ne diffèrent à aucun point de vue de noms tels que *á-šú-gir* = *membres* (proprement : *bras-main-pied*²) ou (1) *igi*. . . (2) *tuh* (ou *tuĝ*) = (2) *ouvrir* (1) *l'œil* = *voir, regarder*.

Dans les « complexes » de cette nature, les mots-racines se juxtaposent donc à l'état *nu*, exactement comme dans les complexes indo-européens précités³. Le dernier nom seul prend, éventuellement, morphème : cf. *ki-gub*, mais aussi *ki-gu(b)-ba* (= *ki-gub-a*) = « *Stand-ort* », et non pas **ki-a — gu(b)-ba*.

L'élément vocalique d'une racine sumérienne est susceptible de variation. C'est ainsi que nous trouvons *su(d)* = *asperger, arroser*⁴, sous les formes *se* et *st'*; *tú(g)* = *revêtir, vêtement*, sous la forme *te* (pour **teg* prob.)⁵; *dug* = *dire, parler*, sous la forme *de* (pour **de(g)* prob.)⁶; *lāh* ou *lāĝ* = *briller, être*

ment juridique et sacerdotal, en principe. Nous ignorons s'il est en rapport étymologique quelconque avec *véμ-ω* et *véμ-ος*. La coïncidence, en tout cas, est à signaler, car elle porte, à la fois, sur la forme et sur le sens.

1. Ce qu'a fait, p. ex., M. B. MEISSNER dans son petit livre, d'ailleurs, des plus estimables, *die Keilschrift* (Göschel, 708), 1922, p. 24.

2. Cf. aussi en géorgien, p. ex., des composés du type *mama-deda* = *père (et) mère* = *parents*, *sa-col-kmar-o* (სა - ცოლ - კმარ - ო.); *sa — o* forment une capsule réunissant *col(i)* [prononcer *tsoli*] = *femme* et *kmar(i)* = (*homme*) = *marital*.

3. V. p. 27.

4. Un **su-* indo-européen a le même sens; cf. *δ-ετδ-ς*, *υ-ω*, etc. < **suH-etδ-s*, **su-iō*, etc.

5. Réf. dans DELITZSCH, *Glossar*, s. v., p. 250.

6. *Ibid.*, p. 160. Cf. avec *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 205.

7. Mentionnons l'homonyme i.-e. **deik*, **dik* = *indiquer* [*δελx-νυ-μι*, *dīc-o*, etc.]. Notons, à ce propos, que *u* et *i* permutent fréquemment en sumérien; cf. *sur* :: *sir* = *chanter*; *dub* :: *dib* = *toucher, saisir*; *sub* :: *sib* = *pasteur*, etc. La nature réelle du phonème demeure donc indécise. S'agirait-il d'un *ū*?

brillant, sous la forme *luḥ* (*luḡ*)¹, *ḥalah* (ou *ḡalah*) = *effrayer*, aussi *ḥuluḥ* (ou *ḡuluḡ*); *dim* = *bâtir*, *façonner*, « *finger* », à l'image de², aussi *dam*, etc.

Ces variances n'ont encore fait l'objet d'aucune étude d'ensemble systématique. Il est, par suite, impossible de déterminer si elles sont, ou non, partie d'un procès morphologique régulier tel qu'il existe en i.-e., ou si elles constituent, au contraire, un simple accident *graphique*, dénué de toute portée morphologique³.


Morphologiquement, les variances de consonnes ne paraissent pas avoir été de conséquence, comme le prouvent *bar* et *par* = *briller*, *tug* et *dug* = *parler*, ainsi que les exemples mentionnés plus haut.

Ici encore, vu le flottement inhérent à la graphie, il est malaisé de déterminer les parts respectives du phonétisme et de l'écriture.

Une grande partie des racines sumériennes est monosyllabique. Nous en avons donné quelques spécimens ci-dessus (pp. 51-55). Nombreuses également sont les bisyllabiques, parmi lesquelles nous citerons *azag* = *clair*; *erim* = *ennemi*; *dagal* = *large*; *dirig* = *oultrepasser*; *dugud* = *lourd*; *arad/urud/erid* = *esclave, serviteur*; *bulug* = *fendre*, etc.

Le vocalisme des racines bisyllabiques témoigne d'une tendance manifeste à l'harmonisation. A cet égard, *erid/urud*, *ḥalam/hilim*, comme *ḥalah* :: *ḥuluḥ* précités, rappellent le grec (allogène) κελυθ-, κολουθ- (avec double alternance vocalique) dans κελυθ-ος, α-κολουθ-ος⁴.

Nous ne connaissons point en sumérien de *mots-racines* comptant plus de deux syllabes. Il serait, à la rigueur, possible que le ton⁵ fût pour quelque chose dans cette limitation.

1. DELITZSCH, *Glossar*, p. 169; = . L'on évoquera, comme de juste, l'homonyme i.-e. impliqué par *lux*, *luc-eo*, ἀμφι-λῦ-η, sscr. *ruc-*, *roc-*; avest. *raok-*, etc.; de même sens.

2. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201.

3. L'on peut concevoir une troisième hypothèse : variation graphique provoquée par la présence d'un phonème que l'écriture (ou le scribe) n'était pas en mesure de reproduire exactement. Ainsi le doublet *ḥalam* :: *hilim* (*exterminer*) pourrait se justifier par un réel **ḥlm* ou **ḥalam*.

4. Pour ce mot, cf. A. MEILLET, *Introduction*⁶, pp. 134-135. En sumérien, il semble que les voyelles aient formé deux séries : l'une *e* :: *i*; l'autre *a* :: *u*. C'est là, toutefois, une classification des plus superficielles et certainement en grande partie sujette à révision et à complétion.

5. La nature de ce ton, qui, en des formes comme *babbar* (< **bar-bar*), *gigir* (< **gir-gir*), paraît avoir porté sur la première radicale (PÖBEL, *Grundz.*, p. 35, §§ 95-96), nous échappe.

Voici les types de racines que le sumérien paraît avoir préférés :

1° Voyelle + occlusive sonore, nasale, liquide, sifflante ou chuintante (ou l'inverse). Ex. : *ag* = *faire*; *ag* = *cherir*; *ib* = *être en colère*; *ed* = *sortir*; *ug* = *être fort*; *ba* = *diviser, partager*; *gà* = *porter*; *tù* = *verser, répandre*; *an* = *être élevé*; *aš* = *maudire*; *il* = *lever, élever*; *ir, ra, ri* = *aller, marcher*; *uš* = *couler*; *lù* = *troubler*; *na* = *s'élever, se dresser*; *zi* = *en-ceindre, enfermer*; *ša* = *couper, amputer, etc.*

2° Occlusive, liquide, nasale, sifflante ou chuintante + voyelle + occlusive sonore, liquide, nasale, sifflante ou chuintante. Ex. : *bad* = *ouvrir*; *bal* = *dire, parler*; *gál* = *être*; *gam* = *s'incliner*; *gir* = *courir*; *gur* = *tourner, se tourner*; *kal* = *être ferme*; *kid* = *fendre*; *kùš* = *reposer, se reposer*; *sur* = *chanter*; *dul* = *couvrir*; *dùr* = *habiter, demeurer, etc.*

Par contre, le sumérien paraît avoir évité, en tant que mots-racines susceptibles de faire fonction de *verbes* :

1° les bisyllabes terminés par une voyelle¹;

2° tout groupe bi- ou trilitère terminé par une occlusive sourde²;

3° tout groupe comportant *graphiquement* un assemblage de deux consonnes (soit deux occlusives, soit occlusive + sifflante [ou l'inverse], soit occlusive + liquide ou nasale). Il est, cependant, difficile de déterminer si et dans quelle mesure nous avons affaire ici à un phénomène graphique ou organique. Si nous ne connaissions le grec que sous des graphies chypriote ou hétéenne, des mots comme *κλέος* nous apparaîtraient tout autres.

Les voyelles terminales sont, par ordre de fréquence : *-u, -a, -i, -e*. Les consonnes : *-b, -d, -g, -l, -m, -n, -r, -š* sont finales dans des proportions sensiblement équivalentes; *-h, -s* et *-z* le sont beaucoup plus rarement.

La fin de mot est particulièrement sujette à dégradation en sumérien. Il semble qu'elle y ait fait l'objet d'une sorte d'écrasement.

C'est pourquoi les limites du mot phonétique ne paraissent pas y avoir été très nettes.

1. Il y a quelques peu nombreuses exceptions; ex. : *aka* = *mesurer, aka* = *aimer, etc.*

2. Ceci sous réserves de ce qui a été dit plus haut, p. 47. Le sumérien ne comporte donc pas, à notre connaissance, de mot-racine terminé par un *-k*, un *-p* ou un *-t*. L'on y trouvera, par suite, des mots-racines du type *pab* ou *pad*, mais nul du type **pap* ou **pat*.

En fin de mot, l'-a témoigne d'une résistance relative; de même l'e-, l'-i, l'-u.

Les consonnes, par contre, se montrent plus sujettes à amuïssement.

Cet amuïssement affecte de préférence les gutturales et dentales sonores, nasales (surtout labiale) et liquides. Aussi trouvons-nous à la fois *esig* et *esi* = *fort, puissant*; *dirig* et *dir(i)* = 1° *outrepasser*, 2° *s'incliner*; *dug* et *dû* = *faire, bâtir*; *dug* et *du* = *dire, parler*; *id* et *i* = *fleuve*; *bad* et *ba* = *ouvrir*; *kid* et *ki* = *faire*; *pād* et *pā* = *distinguer, choisir*; *ušum* et *ušu* = *unique*; *kurum* et *kur* = *couper, trancher*; *ennun* et *ennu* = *veiller, garder*; *kin* et *ki* = *terre*; *til* et *ti* = *virre*; *lal* et *lā* = 1° *peser*, 2° *être plein*, 3° *lier*; *bar* et *ba* = *être clair, briller*; *dur* et *dū* = *habiter*¹, etc. La chuintante -š fait preuve d'une solidité appréciable. Il y a peut-être lieu, cependant, de faire ici une part à la graphie pure et simple.

Ignorant certains détails phonétiques importants, p. ex., en quoi, *phonétiquement*, *lā* (< *lal*) différerait, en fait, d'un *la*², nous ne saurions dire si ces sortes d'amuïssements avaient ou non pour conséquence certaines modalités secondaires d'articulation.

Ce qui, par contre, est certain, c'est que, de ce fait, un certain nombre de mots-racines nous sont connus sous deux formes. L'on voit de reste la part importante revenant à ce phénomène dans les homonymies, si fréquentes en sumérien.

Le sumérien comportait aussi des cas de nasalisation. Nous avons, par exemple, *umbara*, *protection*, à côté de *ubara*; *gazimbu*, à côté de *gazibu*; *ki-in-dar*, à côté de *ki-dar-ra*; *unkin*, à côté de *ukkin*³; *ambar(ra)*, à côté d'accadien *apparu*. La nature et la cause exactes de ce phénomène nous échappent.

Le redoublement est d'emploi courant. C'est, pour les noms, ici comme dans toutes langues, l'un des procédés normaux d'expression du pluriel⁴;

1. Tous ces exemples, avec leurs références, sont donnés dans le *Glossar* de DELITZSCH.

2. L'*ā* du *lā* (𒀭) n'est qu'une notation *conventionnelle*, distincte de *la* (𒀭). C'est tout ce que nous pouvons dire. (Note pour les non-sumérologues.)

3. Cf. le phénomène analogue des deux γ dans ἄγγελος, par exemple.

4. Aussi hésiterions-nous à y voir avec M. F. BORK, *OLZ.*, 1924 (n° 4), Sp. 175, 3° alinéa, un indice *spécifique* de caucasisme.

pour les verbes, un moyen courant indiquant qu'une action se répète, est habituelle, persiste, etc.

Le redoublement comportait, en principe, la répétition intégrale de la racine. Des réactions de phonétique interne et l'influence du ton ont, toutefois, provoqué des tassements. De là *babar* pour **bar-bar*, *gigir* pour **gir-gir*, etc.

La *préfixation*, comme l'*infixation*, sont réservées au verbe¹.

Quant aux possibilités de *suffixation*, — ainsi que de *composition*, — elles sont, en principe, illimitées.

La racine nue fait couramment fonction de thème nominal; nous l'avons vu².

Cette racine, dès l'époque archaïque, s'adjoint des morphèmes formatifs : *-a*, *-e*, *-ed*, *-ed-a*, *-de*; morphèmes dont la vraie nature n'est pas toujours des plus claires, mais qui paraissent, en tout cas, avoir été dûment réservés aux noms d'agent, ou d'action abstraite, ou à l'infinitif (qui, en fait, est un simple nom verbal)³.

A côté de *edin* = *campagne*, *plaine*, nous trouvons donc la forme « thématique » *edin-na* (= *edin-a*)⁴, à côté de *kalam* = *pays*; *ka-la-ma* (= *kalam-a*), à côté de *dûl* = *dépression*; *dûl-lâ* (= *dûl-â*), à côté de *ḫalam* = *détruire*, *exterminer*; *ḫa-lam-e-dè* (= *ḫalam-ed-e*) = *action d'exterminer*⁵, etc. Malheureusement cet *-a* et cet *-e* se confondent, extérieurement, avec l'*-a* local et avec l'*-e* démonstratif postposé, en sorte qu'il n'est pas toujours possible de déterminer si l'on a effectivement affaire à la forme « thématique » ou à l'autre. La chute éventuelle de la dentale sonore de *-ed* en fin de mot n'est pas faite pour réduire nos incertitudes. Le principe formatif demeure, néanmoins, acquis.

La racine sumérienne est indifféremment nominale ou verbale. *Dug* (𒍪𒍪) signifie également *dire*, *parler* et *parole*, « *dit* ». Lorsque ce mot est

1. Cf. avec ci-dessus, p. 51.

2. V. pp. 50-52.

3. V. ci-dessus, pp. 50-53. Dans des mots comme *urum* :: *ur*, qui désigne un poisson *x*, *-um* est-il un morphème ou *ur* un mot apocopé ?

4. DELITZSCH, *Glossar*, p. 31.

5. Nombreux exemples dans les glossar et grammaires de DELITZSCH et POEBEL. Pour *ḫa-lam-ed-e*, voir inscription de Utu-ḫe-gal, roi d'Érech, THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyr.*, IX (1912), p. 112, I, l. 16. A couper peut-être *ḫalam-e-dè*.

employé à l'état nu, il est absolument impossible de savoir s'il est nom ou verbe. Mais *dug-bi* ne peut signifier que *sa parole* et *mu-na-dug* que : *il lui a dit*. L'exploitation de la racine est donc radicalement différente selon qu'il s'agit de son *aspect nominal* ou de son *aspect verbal*.

* * *

B. La pseudo-déclinaison du sumérien.

Le sumérien ignore la distinction morphologique des genres. Cette distinction s'y fait, soit graphiquement, au moyen de déterminatifs appropriés, soit par l'emploi de mots différents selon le sexe : *lù :: homme*; *gême :: femme*; *sigga :: bouc*; *ûz :: chèvre*; *en :: seigneur*; *nin :: dame*, etc., ou encore *nita(h)-dam = homme-conjoint*, plus précis que *dam = conjoint*, de l'un ou l'autre sexe.

A ce point de vue, le sumérien se rapproche non seulement du caucasique (où la situation est identique¹), mais encore de toute langue où l'indistinction morphologique des genres est un fait constant².

Ce n'est pas à dire, toutefois, que le sumérien ait confondu en une seule catégorie grammaticale les diverses espèces de noms. Il semble, en fait, avoir réparti ceux-ci en deux classes : celle des personnes et celle des non-personnes (animaux, choses, abstraits). Aux premières paraissent avoir été réservés le pluriel en *-ene* ainsi que le suffixe possessif *-ni* de la 3^e pers. du singulier³.

Les mots désignant des non-personnes *peuvent* se prendre dans une acception collective. Ceci les dispense, éventuellement, de tout affixe pluralisant. Pour le pluriel de ces mots, voir, en outre, plus bas.

L'usage sumérien d'exprimer l'équivalent des rapports « *casuels* » i.-e. au moyen d'indices postposés n'y a pas supprimé le procédé de juxtaposition pure et simple, dont les textes nous valent de nombreux exemples⁴.

1. Cf. *važ-k'aci*, *deda-k'aci*, etc., en géorgien, par exemple.

2. Cf. avec ci-dessus, p. 22.

3. Cf., à ce sujet, A. POEBEL, *Grundzüge...*, §§ 132, 135, et F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 175, 2^e alinéa, et références.

4. Cf. avec DELITZSCH, *Grundzüge...*, p. 48 et seq., § 66, a.

Il semble, par suite, que sa pseudo-déclinaison soit le résultat d'un développement, sinon secondaire, du moins parfaitement distinct¹.

Des expressions courantes telles que : *lugal*⁽¹⁾ *an*⁽²⁾ — *ub-da*⁽³⁾ — *lim-mu*⁽⁴⁾ :: *roi*⁽¹⁾ (des) *quatre*⁽⁴⁾ *régions*⁽³⁾ (du) *ciel*⁽²⁾; *tukundi*⁽¹⁾ *dam-e*⁽²⁾ *dam-na*⁽³⁾ (au lieu de *dam-a-ni-ra* ou *dam-na-ra*, que l'on trouve également)... *ba-an-na-an-dug*⁽⁴⁾... :: *si*⁽¹⁾ *une épouse*⁽²⁾ (à) *son époux*⁽³⁾ *dit*⁽⁴⁾, le prouvent².

Ceci explique probablement pourquoi l'expression graphique du postfixe « casuel » nous paraît, si souvent, avoir été négligée. Cf., p. ex., ^d*Nin-Girsu* :: *Seigneur de Girsu* (pour : ^d*Nin-Girsu-k(a)*, forme « génitive »); *ibila* ^d*En-lil-la* :: *héritier d'Enlil* (pour : *ibila* ^d*En-lil-la-k(a)*).

Indices du pluriel :

1° Répétition pure et simple du nom. Ce procédé se retrouve dans un grand nombre de langues des familles les plus différentes.

2° Suffixe *-e-ne* (cf. avec ci-dessus, p. 58).

3° Suffixe *-me(s)* (valeur peut-être indéterminée).

4° Suffixe *-hi-a* (?)³.

Il arrive que 1° et 2° soient combinés.

Le sumérien ignore le duel.

Indices casuels :

- a, dans, à, sur, sorte de locatif⁴ sans mouvement (question *ubi*); a aussi une valeur de locatif temporel;
- e, vers, à, sur, sorte de locatif (question *quo?*), dont la valeur ne se distingue pas toujours clairement de celle du précédent;
- ta, marque le *point de départ*, la *provenance*, l'*origine*; exprime l'idée de : *en venant de*, *du côté de*, *hors de*, *en sortant de*;

1. Cf. avec les remarques de F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 170, 174.

2. Pour ce dernier exemple, cf. DELITZSCH, *Assyr. Lesest.*⁴, p. 116 (= col. IV, ll. 1-2 et 5). L'on trouve *dam-na-ra* dans le même texte, p. 116 (col. IV, l. 9).

3. Selon M. A. POEBEL, *Grundzüge...*, p. 52, § 141. L'emploi de *-dil* répété (*ibid.*, p. 56, § 149), dont le sens propre paraît équivaloir à peu près à *quelques*, ne nous paraît pas répondre exactement à celui d'un suffixe proprement dit. *Dil(i)* seul signifie, en effet, *un*. Par suite, *-didli* < *-dil-dili* rentre dans le cas mentionné sous 1°.

4. Le locatif s'exprime aussi *sans indice d'aucune sorte*. Cf. avec ci-dessus, p. 27.



-da,	indice d'adjonction à, avec, association à, accompagnement, du côté de;
-š(u),	} indice de <i>locatif-directif</i> , d'où indice de <i>but</i> , et valeur adverbiale qui s'ensuit;
-š(i),	
-r(a),	<i>allatif</i> , sorte de datif ¹ ou attributif;
-(a)k(a),	indice du complément déterminatif; sorte de génitif ² ;
-g(é),	même valeur ³ (aussi <i>he</i> ³ ; cf. avec p. 17, n. 1);
-dem,	} indice de comparaison = <i>comme</i> , à l'instar de;
-dim,	
-gim,	} même valeur;
-gim(i(n)),	
-gen,	
-gin,	
-bi,	sorte d'instrumental; sens de : <i>avec</i> , <i>au moyen de</i> , et les valeurs adverbiales en résultant ⁴ .

Le vocatif, en sumérien comme en i.-e., s'exprime sans « indice » d'aucune sorte.

De ces particules deux au moins ont une origine nominale à peu près certaine. Ce sont : -da et -dim/-dem, qu'il est difficile de séparer de da = *côté* et de dim/dem = *structure, façon*⁵. Le sens *côté*, attribué à ta par Delitzsch⁶,

1. Ce « datif » permute parfois avec l'-a local. Pour un phénomène analogue en germanique, cf. H. WINKLER, *Germanische Casussyntax*, I, der Dativ..., Berlin, 1896, in-8°.

2. Cette particule sert aussi à indiquer le *locatif*. Ex. dans DELITZSCH, *Grundzüge...*, p. 47, § 65, a. L'on sait que, en latin de même, dans les thèmes en -*o- (type *dominus*) les formes génitive et locative sont identiques. Les indo-européanistes ne sont, néanmoins, pas d'accord sur l'interprétation qu'il y a lieu d'assigner au phénomène (collision homonymique, développement secondaire ou identité effective). V. F. SOMMER, *Hdbuch. d. lat. Laut- u. Formenlehre*²⁻³, 1914, pp. 338-341 (§ 193). Pour les thèmes en -*ā, v. *ibid.*, pp. 325 et seq. (§ 181). — Le suffixe -ene du pluriel se place *avant* ou *après* l'indice [en gutturale] du génitif selon que le génitif forme ou non avec le nom qu'il détermine un « complexe » perçu ou non comme un nom composé.

3.  , .

4. C'est à dessein que nous omettons ici les « complexes » tels que -bida, -da-nu-me-a, etc., qui se résolvent en -bi + da, etc.

5. V. à ce propos *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201.

6. *Glossar*, p. 152.


repose sur une interprétation étymologique de l'auteur et ne s'impose pas absolument. Mais l'explication paraît admissible.

Nous verrons au chapitre III des exemples de l'emploi de ces « indices ». Un certain nombre de noms : *šag* = cœur, *ut(u)* = temps, *igi* = œil, *aga*, *egir* = partie postérieure, *gab* = poitrine, remplissent les fonctions de véritables adverbes au sens de : à l'intérieur de, dans; lorsque; devant; derrière; en face de, etc. Cf. avec nos expressions suivantes : au cœur de la bataille, à mes yeux (pour : devant moi), etc.; de même grec $\pi\epsilon\delta\text{-}\acute{\alpha}$ = après, avec, « sur les talons de »; cf. aussi le baluči *-rā*, cité p. 24 et seq.).

*
* * *

C. Le pronom en sumérien.

a) *Le démonstratif* indépendant est *nē*, pluriel *nē-meš*; à l'état suffixé, il se confond avec le pronom personnel de la 3^e personne *-ni*, *-bi*¹. L'on trouve aussi l'élément démonstratif *-e*, qui semble faire aussi fonction de déterminatif. La forme *-ne* paraît pouvoir résulter d'une confusion entre *-ne* et *-ni*. Mais c'est peut-être un simple *nē* postposé.

, à lire soit *har* (Del. *gar*), soit *hur*² (*gur*), — prononciation sujette à revision, — a la valeur adverbiale d'*ainsi* (sémit. *kīam*) et répond, pronominalement, à sémit. *šūātu* = *même*, *lui-même*.

L'élément pronominal *-bi* précité paraît avoir à peu près correspondu, pour le sens, à latin *ille*, *ipse*.

b) *Le relatif*. — Le sumérien ne connaît pas, à proprement parler, de pronom *relatif*³. La construction relative y est, d'ailleurs, souvent exprimée par un détour plutôt que directement.

Notre *qui*, *que*, *lequel*, etc., y sont remplacés par *lū* = *homme*, *galu*, même sens (eme-sal : *mu-lu*). L'on trouve aussi, dans le même emploi, *gēme*

1. L'on trouve aussi les vocalisations *-na* et *-ba*.

2. L'on trouve aussi, au lieu de *hur*, *ur* avec chute par amuïssement de la gutturale initiale, phénomène qui se retrouve parfois en asianique côtier, que l'on constate en hétéo-kaneši, en élamite, et qui paraît indiquer une prononciation semi-occlusive. Cf. peut-être en grec même des doublets comme $\chi\lambda\eta :: \text{?}\chi\lambda\eta$.

3. V. à ce propos F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 174-175.






= femme, *nig* = chose, *hi* = lieu; termes généraux servant, en quelque sorte, à reprendre la construction et à faire repartir la phrase. Des tournures telles que : *il l'a donné à Pierre*, HOMME d'un grand courage, etc., ou : *il l'a déposé aux Tuileries*, LIEU bien connu pour..., peuvent peut-être nous donner une idée approximative de la tournure sumérienne en des cas de ce genre.

A côté de constructions « relatives » telles que¹ : *lù*⁽¹⁾ — *dug*⁽²⁾ — *dingir-ré-ne*⁽³⁾ — *dûr*⁽⁴⁾ — *ba*² = *qui*⁽¹⁾ — (la) parole⁽²⁾ — des dieux⁽³⁾ — a accompli⁽⁴⁾; *Gu-de-a pa-te-si Sir-bur-la*^{KI} *lù ē-ninnu*³ *Nin-gir-su-ka mu-dû-a* = G., *pa-tes* de S., *qui* l'ē-ninnu (nom d'un temple) du dieu Nin-girsu a édifié³, l'on en trouve du modèle de : *ē*⁽¹⁾ *dingir*⁽²⁾ *babbar*⁽³⁾ — *dim*⁽⁴⁾ *kalam-ma*⁽⁵⁾ *ē*⁽⁶⁾ — *a*⁽⁷⁾ = la demeure⁽¹⁾ du dieu⁽²⁾ (= le temple) *qui*⁽⁷⁾, à l'instar de⁽⁴⁾ *Babbar*⁽³⁾, brille⁽⁶⁾ sur-le-pays⁽⁵⁾⁴; en⁽¹⁾ *a*⁽²⁾ — *huš*⁽³⁾ *gē*⁽⁴⁾ — *a*⁽⁵⁾ = seigneur⁽¹⁾ *qui*⁽⁵⁾ l'eau⁽²⁾ furieuse⁽³⁾ détournes⁽⁴⁾ (ou retiens)⁵, où l'-a vaut à la proposition, à notre point de vue, une valeur relative. Notre traduction de -a par *qui* n'en reste pas moins purement conventionnelle. Il semble, en fait, que, en des cas de ce genre, la tournure soit d'ordre plutôt *participial*⁶.

c) *L'indéfini et l'interrogatif* :

a) *Indéfini* : *name* = *quelqu'un*, *quelque chose*⁷; ou avec *lù* = *homme* antécédent : *lù-na-me* = « *homme-quelqu'un* », *quicumque*, *quisquis*; *nig*,

1. Cône d'Entemena, DE SARZEC, *Découv.* (partie épigr.), pl. XLVII, col. 5, dern. ligne.


2. Le  (=  du texte) nous paraît avoir été employé ici dans le sens de *du(r)*   (aussi du )¹, *parfaire*, *accomplir*, *achever*. Cf. avec DELITZSCH, *Glossar*, p. 150, s. vv. I *dur* et II *dûr*. Pour des exemples de substitutions du même ordre, cf. les *Grundzüge* du même, p. 9, § 12.

3. Gudea, statue A, cartouche à l'épaule, DE SARZEC, *op. cit.*, p. vi.

4. Gudea, cylindre A, 30, 6 (= THUREAU-DANGIN, *SAK.*, pp. 120-121, *ad loc.*, *Babbar* = *le brillant*, l'un des noms du dieu-soleil. Quant à *ed* > *ē*, le sens propre en est de *monter*, *se lever* (en parlant d'un astre), d'où *briller sur*, *éclairer*, et anal., cf. DELITZSCH, *Glossar*, p. 30.

5. Gudea, cylindre B, 1, 17 (= *SAK.*, p. 122, n., *ad loc.*).

6. Le sanscrit, on le sait, remplace, non rarement, la construction directe par une tournure participiale équivalente. Cf., p. ex., V. HENRY, *Élém. de sscr. class.*, 1902, p. 87 (= § 183, Rem.). Dire : *l'homme qui fait cela* ou *l'homme faisant cela* est une simple affaire d'usage. Cf. avec p. 50.

7. Aussi *quelconque*. Ce *na-me* se postpose au substantif auquel il se rapporte. Suivi de la négation *nu* ()¹, il prend le sens de *personne*, *nul*. Faut-il interpréter *na-me*, étymologiquement, par *na* :: *homme* (v. p. 27, n. 2) + *me* :: *être*, *étant* (v. p. 64) ?

nig-nam = quelque chose, quidquid¹; *a-na* = tout ce(ux) qui; aussi *nig-a-na*; quelquefois un numéral : *áš, dili, diš, ge*.

β) Interrogatif : *a-ba* = qui? *a-na* = quoi? *me*² = quel? En *eme-sal* : *ta, ta-ám, te, te-ám* = quoi? pourquoi?

d) Le pronom personnel.

Ce pronom peut, en sumérien, être *indépendant*, *suffixe* ou « *infixe* ».

α) Sous sa forme indépendante, il a les formes :

Singulier.	1. <i>má, má-e</i>	<i>je, moi</i> ; <i>eme-sal</i> : <i>mē</i> ³
	2. <i>za, za-e</i>	<i>tu, toi</i>
	3. <i>e-ne</i>	<i>il, lui, elle</i>
	<i>hur, ur</i>	<i>elle.</i>
Pluriel.	1. <i>me(n)de(n)</i> ⁴	<i>nous</i> ; <i>eme-sal</i> : <i>mēne</i>
	2. <i>menzen</i>	<i>vous</i>
	3. <i>e-ne-ne</i> <i>e-ne-ne-ne</i>	<i>eux, elles, les.</i>

Ces formes s'adjoignent, au besoin, les indices casuels : *ma-ra, za-ra, ene-ra*, etc.

β) Sous sa forme suffixée⁵ — dite aussi *enclitique* :

Singulier.	1. <i>-me(n)</i>	<i>je (suis)</i>
	2. <i>-me(n)</i>	<i>tu (es)</i>
	3. <i>-am</i>	<i>il (est).</i>
Pluriel.	1. <i>-me(n)de(n)</i>	<i>nous (sommes)</i>
	2. <i>-menzen</i>	<i>vous (êtes)</i>
	3. <i>-meš</i>	<i>ils/elles (sont).</i>

1. A l'occasion, *nig-nam* s'emploie aussi pour les personnes. Cf. DELITZSCH, *Grundzüge*..., p. 40, § 55, c.

2. Cet emploi de *me* n'est pas sûr; il a été déduit de constructions telles que *ki-me-a, ki-me-šu* = *ubi? quo?* *Me* n'est connu, en dehors de là, que comme interrogatif *adverbial local* : *où?* (avec et sans mouvement). Voir les *Grundzüge* de POEBEL, p. 87, §§ 240-241, et de DELITZSCH, p. 37, § 53, a.

3. Pour l'indo-européen **me*, v. ci-dessus, p. 34; pour le caucasique *me* = *je, moi*, v. p. 35.

4. = *menden, mende, meden, mede*.

5. La forme dite *renforcée* de M. A. POEBEL, *Grundzüge*, pp. 74 seq., §§ 193 et seq., est une simple combinaison de α) avec β) : *má-e-men*, etc.; pluriel : *mede-nde(n), zae-menzen, enenene*.

Le suffixe possessif, qui se rattache directement au pronom personnel, a les formes :

Singulier.	1. - <i>mu</i> , - <i>má</i>	<i>mon</i>
	2. - <i>zu</i> , - <i>za</i>	<i>ton</i>
	3. - <i>ní</i> , - <i>na</i> - <i>bi</i> , - <i>ba</i>	<i>son</i> (personnes) <i>son</i> (non-personnes).
Pluriel.	1. - <i>mē(n)</i>	<i>notre</i>
	2. - <i>zu-(e)-nē-ne</i>	<i>votre</i>
	3. - <i>nē-ne</i> - <i>bi</i> , - <i>bi-ne</i> , - <i>bi-e-ne</i> , - <i>bi-(e)-nē-ne</i>	<i>leur</i> <i>leur</i> (valeur collective; réservé de préférence aux non-personnes).

Le pronom personnel régime direct a les formes suffixales :

Singulier. 1. -*en*, 2. -*en*, 3. - . — Pluriel. 1. -*enden*, 2. -*enzen*, 3. -*eš*.

γ) Les formes infixées, réservées à l'expression de rapports soit directs, soit indirects : *avec*, *vers*, *auprès de*, *à*, *sur*, *en*, — rapports qui, en outre, s'indiquent au moyen d'*indices casuels*², — sont :

Singulier.	1. -' (= voyelle de tonalité indéterminée)
	2. - <i>e</i> -
	3. - <i>n</i> - - <i>b</i> -.
Pluriel.	1. - <i>me</i> -
	2. - <i>ene</i> -
	3. - <i>n(e)</i> -.

Le jeu de ces infixes est, forcément, intimement lié au fonctionnement organique de la conjugaison³.

Les formes *me(n)de(n)*, *menzen*, -*me(n)de(n)*, -*menzen*, -*meš*, -*men*, paraissent renfermer la racine verbale *me* = *être* ; racine qui, dès lors, aurait

1. Au prétérit seulement, semble-t-il, jusqu'ici du moins. Cf. POEBEL, *Grundzüge*, p. 206 et seq., §§ 517-518.

2. Pour ces indices, v. p. 59. Ces « indices » sont postposés aux éléments susindiqués. L'on aura donc -*n-da* = *avec lui*, -*n-šü* = *vers lui*, etc.

3. Ce mécanisme est, incontestablement, très caucasisant. Cf. avec p. 47, n. 7.

fini par faire corps avec les éléments pronominaux intéressés. Le processus d'une pareille soudure s'expliquerait de soi. Il semble possible que *-am* également soit pour *-*a-me*, avec le même *-me* = verbe *être*.

e) *Le réfléchi*. Se rend par *ni* (𒀭𒌦), occasionnellement *ni-te*, suivis des éléments pronominaux suffixés. *Ni* est proprement un substantif paraissant signifier à peu près *personne*, *personnalité*, mais peut-être identique dans le principe à 𒀭𒌦 *ni* = *crainte*; soit une sorte de formule polie et humble : « *ma révérence* », ou analogue¹, pour se désigner soi-même¹.

Quant à la nuance réfléchie du verbe, elle s'indique au moyen de préfixes : *al-*, *ba-*, *imma-*².

* * *

D. *Le verbe sumérien*. — C'est un organisme étrange — du moins à notre point de vue i.-e. —; organisme encore bien insuffisamment défini, que la conjugaison sumérienne.

L'impression déroutante qu'elle nous cause évoque, à bien des égards, celle que suscite en nous l'étude, si curieuse, soit du verbe basque, soit du verbe caucasique.

Ce sont là, en effet, des verbes dont les *économies générales*³ semblent avoir été similaires, bien qu'un récent travail de M. H. Schuchardt sur le basque⁴ et l'état encore rudimentaire de nos connaissances en caucasologie comparée⁵ montrent à l'évidence tout ce qui nous reste à apprendre, à définir,

1. Cf. DELITZSCH, *Glossar*, p. 199, s. v. *ni* B.

2. Ceci a été mis en évidence par M. A. POEBEL, *Grundzüge...*, §§ 598 et seq.; 604; 614; v. aussi §§ 281-284.

3. H. WINKLER, *Das baskische u. d. vorderasiatisch-mitelländische Völker- u. Kulturkreis*, Breslau, 1909, pp. 18-30. Cf. avec H. SCHUCHARDT, *Über den passiven Charakter des Transitiivs in den kaukasischen Sprachen*, Wiener Akad. Sitzgsber. der phil.-hist. Kl. Bd. CXXXIII, 1, pp. 1-90.

4. *Primitivæ linguæ Vasconum*, Halle, 1923; notamment pp. 2 et seq.; 6 et seq.; 8; 9; 10-11; 14; 15; 16; 18-19; 21-22; 27. Cf. aussi le travail de M. SCHUCHARDT, précité, n. 3, et celui de M. H. ADJARIAN, cité p. 35, n. 3.

5. H. WINKLER, *op. cit.*, p. 18, écrit avec raison : « Wenn man die Mannigfaltigkeit und die Selbständigkeit bedenkt, die die Herstellung des Verbalausdrucks in den einzelnen Gruppen der kaukasischen Sprachen zeigt, so kann man unmöglich erwarten, dass das baskische Verb auf den ersten Blick seine Verwandtschaft mit dem kaukasischen Erkennen lasse. »

à classer avant de pouvoir prétendre *connaître* soit le verbe basque, soit le verbe caucasien¹.

Le verbe joue un rôle capital en sumérien.

C'est lui, peut-on dire, qui donne à la phrase sumérienne son allure si particulière².

C'est lui encore qui, placé à la fin de la proposition, en coordonne, toujours plus ou moins lâchement, les éléments, généralement groupés autour de particules.

C'est enfin parce que sa valeur, *en tant que verbe*, paraît à notre sentiment linguistique singulièrement atténuée que le sumérien éprouve constamment la nécessité de « reprendre la construction » ; ceci soit au moyen d'éléments pronominaux, soit au moyen de tournures qualifiées, plutôt inexactement, de « relatives »³.

Comme la « philosophie » de sa conjugaison nous reste obscure, le sens *strict et littéral* qu'il y a lieu d'attribuer au mot-verbe sumérien, reste, souvent, tout approximatif.

Nous traduisons, par exemple, *gur* par les infinitifs *tourner* (actif), *retourner* (actif), *tourner* (neutre), *se tourner vers*, *se retourner*. Ce sont là des *équivalents*, au point de vue européen. Ce n'est peut-être pas un mot à mot plus *littéral* et plus *critique* que lorsque nous rendons géorgien

გზიგნა სზლ par il est écrit, alors que l'analyse rigoureuse de la

1. L'on n'ignore point que le verbe du groupe kartvélien (mingrélien, géorgien, souane, laze) n'est point équilibré de la même manière que dans les groupes septentrionaux (abchaze, circassien, tchéchéno-lesghien, kourinien). Mais, en matière de linguistique caucasique, la « philosophie » générale des faits grammaticaux est souvent plus instructive pour l'intelligence de l'ensemble que la comparaison des faits particuliers, chaque idiome ayant beaucoup innové et s'étant, en outre, fortement laissé contaminer par des influences allogènes.

2. Le verbe occupe la fin de la proposition. Voici une phrase bien caractéristique du rôle du verbe : *ē-ninnu*⁽¹⁾ *dIm-dugud*⁽²⁾ *mušen-ba(r)-ba(r)*⁽³⁾ *ra-ni*⁽⁴⁾ *mu*⁽⁶⁾ *na*⁽⁵⁾ *dū*⁽⁶⁾ *ki*⁽⁷⁾ *bi*⁽⁸⁾ *mu*⁽¹⁰⁾ *na*⁽⁹⁾ *gē*⁽¹⁰⁾ *šā(g)*⁽¹¹⁾ *ba*⁽¹²⁾ *gi-unu*⁽¹³⁾ *ki-āg*⁽¹⁴⁾ *ni*⁽¹⁵⁾ *šim-erīn-na*⁽¹⁶⁾ *mu*⁽¹⁹⁾ *na*⁽¹⁸⁾ *ni*⁽¹⁷⁾ *dū*⁽¹⁹⁾. *Son*⁽⁴⁾ *ē-ninnu*⁽¹⁾ [un sanctuaire], *dIm-dugud* [oiseau divin de la tempête; v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 211 et seq.] *brillant*⁽³⁾, *il lui*⁽⁵⁾ *a*⁽⁶⁾ *bâti*⁽⁶⁾, *place*⁽⁷⁾ *sa*⁽⁸⁾ *il lui*⁽⁹⁾ *a remis-en-état*⁽¹⁰⁾; *intérieur*⁽¹¹⁾ *son*⁽¹²⁾ *sanctuaire*⁽¹³⁾ *chéri*⁽¹⁴⁾ *son*⁽¹⁵⁾ (de) *cèdre-parfumé*⁽¹⁶⁾ *il*⁽¹⁷⁾ *lui*⁽¹⁸⁾ *a-bâti*⁽¹⁹⁾, *Gudea*, statue B, col. V, ll. 15 et seq.; DE SARZEC, *Découvertes*, partie épigr., p. ix.

3. Cf. avec ci-dessus, p. 61.

forme nous donne $sz(a)+L = il\ y\ a + sz(a) =$ adjectif verbal en $-a$, dérivé de la racine $sz = écrire$.

Il y aurait donc lieu de se demander si le mot-verbe sumérien n'aurait pas, par hasard, à l'état nu, une valeur soit de simple nom verbal, ou un sens purement participial, ou encore une valeur naturellement passive, telle que M. Schuchardt l'a déterminée pour le mot-verbe caucasien¹.

Ce sont là des questions fort complexes, fort délicates, dont la discussion ne saurait être de mise ici.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'intelligence intime du mécanisme de la conjugaison sumérienne et de son économie résoudra, le jour où elle aura pu être acquise, l'une des principales difficultés que cette vieille langue nous oppose.

Pour l'instant, essayons d'en fournir un schéma sommaire, dans la faible mesure où c'est possible.

Plus haut² nous avons rappelé que la « racine » sumérienne n'est, par elle-même, ni nominale, ni verbale.

Il n'y a donc *verbe fini* que lorsque cette racine est accompagnée d'éléments caractéristiques de sa fonction verbale.

Cette racine peut, d'ailleurs, être employée soit à l'état simple, soit à l'état redoublé. Ce dernier emploi, qui n'est pas rare, paraît avoir correspondu (en principe du moins) à une intensification (durée, fréquence, énergie, etc.) du concept verbal.

À l'état nu, la « racine » peut exprimer la 2^e personne de l'impératif, l'équivalent de notre infinitif, l'équivalent de nos participes présent et passé.

1. Cf. *supra*, p. 65, n. 3, et les observations de M. F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 170, 173. L'on peut comparer, à ce point de vue, le verbe caucasique. Cf. des tournures telles que géorgien $მე ბსზ-ა-ლ = mi\ bar-i-s$ (verbe $ბსზ-მბს = se\ réjouir$; même racine que $\chi\alpha\iota\rho\omega < * \chi\alpha\rho-j\omega ?$ emprunt du géorgien ?) = *je me réjouis*, proprement : *pour moi réjoui il (y a)*; $მ-გონ-ა-ს = m-gon-i-a$ (verbe $გონ-ე-ბს = penser$) = *moi-pens-ée-(il) y a = je pense*.

2. V. p. 50.

En tant qu'elle fait office de *verbe conjugué*, la « racine » sumérienne vit en état d'association intime avec trois groupes d'éléments :

1° avec des éléments (ou particules) préverbiaux ; éléments dont l'origine et le rôle, encore des plus obscurs, paraissent rappeler ceux, à peine plus clairs¹, des préverbes caucasiens ;

2° avec des éléments (pourvus ou non d'« indices » casuels)² se rattachant au pronom personnel ;

3° avec des éléments postverbiaux.

1° *Éléments préverbiaux*. Nous en connaissons, pour l'instant, environ une douzaine : *ab-*, *abba-*, *al-*, *ba-*, *bi-*, *i-*, *ib-*, *imma-*, *immi-*, *mu-*, *ne/i-*, auxquels il y a lieu d'ajouter des particules préverbiales optatives *he-*, *de-* (eme-sal), *u-*, *ga-* (eme-sal : *da-*).

L'origine, comme le sens propre de ces éléments, nous échappent à peu près entièrement.

Ab- figure dans des formes que nous rendons par des présents ou des participes.

Abba-, qui, en tant qu'élément morphologique, n'est même pas encore entièrement sûr³, reste inexpliqué.

Al- avait, apparemment, une valeur permansive et indiquait, croit-on, un procès intransitif⁴ ; procès accompli mais dont l'effet se continue encore dans le présent. Paraît interéchanger avec *ni-*.

Ignorant comment la forme de ce préverbe a pris naissance, nous ne sommes pas en mesure de dire s'il se trouve en rapports étymologiques quelconques avec le *l-* (vocalisé⁵ *la-*, *le-*, *li-*, *lo-*) du laze (cf. *BSLP.*, X, 422, § 95).

1. V. *supra*, p. 35 et n. 3.

2. Pour ces « indices », v. *supra*, p. 59 et plus loin.

3. Cf. A. POEBEL, *Grundzüge*, p. 255, §§ 623-624. N'apparaît, semble-t-il, que dans un seul texte, pour l'instant du moins.

4. L'on ne saurait dire que, dans le *dû-dê*⁽¹⁾ *al-ne*⁽³⁾-*dug*⁽²⁾, (*de*) *construire*⁽¹⁾ (*il*) *leur*⁽³⁾ *dil*⁽²⁾, de l'inscription de *Nur-Adad*, par exemple, ceci soit particulièrement sensible. L'opinion que nous rapportons ci-dessus est celle de M. A. POEBEL, *Grundzüge*..., pp. 230 et seq., §§ 572 et seq.

5. La question de la vocalisation des éléments préverbiaux est bien, en sumérien comme en caucasique, l'une des plus délicates et des moins élucidées qui soient. V. aussi plus bas.


Ba-, qui, à certains égards, se confond avec *bi-*, possède en commun avec ce dernier préverbe une valeur *sémantique* à peu près identique à celle de grec *ἐπι* et/ou *ἀνά*.

En outre, il paraît donner au verbe une valeur réfléchie et « moyenne » (*action accomplie pour, ou dans l'intérêt du sujet*). De là son emploi ultérieur au sens passif : *dim* = « *fingere* » ; *ba-dim* = *être, a été confectionné*.

Comme l'a remarqué M. Poebel¹, dans *bi-*, par rapport à *ba-*, comme dans *immi-*, par rapport à *imma-*, l'idée réfléchie ou « moyenne » pourrait avoir été attachée à la présence de la voyelle *-i*.

Il est incontestable que pareil jeu des voyelles rappellerait de très près celui des voyelles préverbales en caucasique². Mais *imma-*, souvent, a le sens réfléchi. Il n'y a donc rien de sûr.


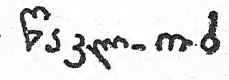









Le laze possède bien un préverbe *b-*, mais nous ignorons s'il y a lieu d'y voir un correspondant du préverbe sumérien de même phonème.

Bi- (anciennement *bi-* = ) a été mentionné précédemment. Il est possible qu'il faille l'analyser en *b-i*³. La valeur propre n'en est pas très claire *en tant qu'il fait office de préverbe de conjugaison*. Il paraît avoir exclu l'emploi d'un infixé, ce qui semble être un résultat logique de sa valeur « moyenne » précitée. Delitzsch, lui, ne voit pas de différence foncière entre *ba-* et *bi-*.




I-, anciennement *e-*, est assimilé par M. Poebel⁴ à l'indice pronominal

1. *Op. cit.*, p. 249, § 609.

2. Cf. avec ci-dessus, p. 68 et n. 1, et rapprocher, par exemple, géorgien


 -  -  = *v-c'avl-ob* = *je saisis, je comprends*; mais  -  -  = *v-A-c'avl-i* = *je fais comprendre, j'enseigne*;  -  = *v-c'er* = *j'écris*;
 -  -  = *v-I-c'er* = *j'écris pour moi*. V., à ce sujet, DIRR, *Gram. d. mod. georg.*

(*grus.*) *Sprache*, p. 29; cf. avec F. BORK, *OLZ.*, 1924, Sp. 174. Beaucoup de choses restent obscures dans ce procès. « Pourquoi, par exemple, dit M. Schuchardt, dit-on *m⁽³⁾-qav⁽²⁾-s⁽¹⁾*,

il⁽¹⁾ est⁽²⁾ à moi⁽³⁾ = *j'ai*, cependant que l'on dit *ma-kv-s* ( -  - ) = aussi *j'ai*

(synonyme du précédent) (*Stzgsber. Ak. Wien, Philos.-hist. Kl.* 133 [1895, April/Juli], p. 87)? »

3. V. note précédente.

4. *Grundzüge...*, p. 214, § 534. L'on trouve aussi  = *i*.

-e. Ceci ne s'impose peut-être pas absolument, les places respectives et les rôles de l'e-, i- et de l'-e ne paraissant pas se recouvrir.

Nous pencherions bien plutôt à voir dans cet e-/i- (qui, parfois, se mue en u- devant labiale) un élément préverbal distinct.

Cet élément, peu à peu, a fini par se souder à la racine verbale sans en avoir, semble-t-il, appréciablement modifié le sens.

Il est difficile, pour l'instant, de lui attribuer une valeur temporelle ou modale quelconque, car on le trouve en des tournures où il s'agit certainement du passé, comme en d'autres où il semble s'agir du futur¹.

Le laze, lui aussi, possède un préverbe e-, i-, dont la valeur morphologique ne nous est guère plus claire. Comme dans les cas précités, toute question d'identité de cet e-/i- avec l'e-/i- du sumérien doit demeurer réservée.

Íb-, de valeur sémantique indéterminée, s'emploie occasionnellement dans les formes optatives en he-, entre le he et la racine verbale. Mais on le trouve aussi dans les formes conjuguées se référant au présent, au passé, ou au futur.

Imma- (anciennement emα-)² est rendu en accadien par l'istafal. Ceci paraîtrait impliquer une valeur passive que les textes, toutefois, ne semblent pas accuser particulièrement.

Immi-³ (plus anciennement eme-) possède également un correspondant homophone em- en laze. Mais c'est là, peut-être, une pure et simple coïncidence, qu'il convient, toutefois, de relever; car ce n'est pas la seule.

Peut-être, comme bi-, a-t-il une valeur locale rappelant celle de grec ἐπί et/ou ἀνά.

Quoi qu'il en soit, la modalité particulière dont il affecte la racine verbale nous reste des moins claires. Y a-t-il lieu de l'analyser, avec M. Pöbel, en e- + me- ? Nous l'ignorons.

Ma-, mu-, qui, lui encore, possède un homonyme préverbal en cauca-

1. Selon DELITZSCH, *Grundzüge...*, pp. 90 et seq., §§ 135-137, e- exprimerait une idée de temps passé.

2. A date tardive, l'on trouve aussi imme-.

3. DELITZSCH, *Grundzüge...*, §§ 135 et seq. (pp. 90 et seq.), penche à rattacher eme-, emα- à e-. Au lieu de imma-, l'on trouve aussi la prononciation ingα-. Pour le phonétisme, cf. l'analogie de dingir = dieu, aussi dimer.

sique méridional : *mo-* en géorgien, *m-* (avec vocalisations *a, e, i, o, u*) en laze, paraît interéchanger assez souvent avec *i-*.

Il est possible qu'il eût une valeur *imperfective*¹ associée à celle d'indice de *prétérit*. Le sens propre comme l'origine étymologique nous en sont encore inconnus. S'agit-il d'un indice du « narratif » ? Le sens premier de « une fois », « jadis », « autrefois », préconisé par M. Poebel (*Grundzüge...*, § 561), demeure hypothétique.

Ne/i-, simple variante graphique d'un préverbe qui, lui encore, possède un *homonyme* dans le *n-*, préverbe du laze (vocalisé *a, e, i, o, u, ü*; cf. *BSLP.*, X, p. 421, §§ 94-95), est d'origine aussi incertaine que tous ses pareils. Delitzsch² veut y retrouver le *n* pronominal de la 3^e pers. + le *-e* démonstratif (ou déterminatif), ce qui ne s'impose aucunement. La valeur sémantique propre de ce préverbe n'est pas claire. Il se trouve en des formes que nous rendons tantôt par des *prétérits*, tantôt par des *participes*³.

A ces préverbes, il y a lieu d'adjoindre, en raison de leur place (également antécédente au « complexe » verbal), les préfixes (ou particules) optatifs ou désidératifs.

Ces particules préposées sont :

*he-*⁴, *de-* (en *eme-sal*) ; *u-* (écrit aussi *û-* et *ü-*), *ga-* (*eme-sal* : *da-*).

En l'état, il semble que les trois premières aient été réservées aux 2^e et 3^e personnes et *ga-* à la première. Mais, en sumérien plus que partout ailleurs, il est bon de se garder de conceptions grammaticales rigides.

Notons, toutefois, que, au temps de Hammurabi, *he* (vocalisé aussi *ha-* et *hu-* devant *ma-*, *mu-*, etc.) s'emploie couramment en un sens purement emphatique, sans impliquer la moindre idée optative.

1. C'est-à-dire excluant toute limitation précise de l'activité énoncée. Cf. avec ci-dessus, p. 35. Y a-t-il, comme le veut Delitzsch (*Grundzüge*, § 151, p. 102), un indice préposé *mu*, *ma*, *mi*, *im*, spécial à la 1^{re} pers. du sing. ? Cela paraît peu probable, car l'on ne voit point pourquoi un indice correspondant en *z-*, réservé à la 2^e pers., ferait alors défaut.

2. *Grundzüge*, p. 92 sqq., § 140.

3. Faut-il voir dans *in-* un préverbe distinct, ou une autre graphie pour *ni-*, ou un complexe à analyser *i-n* ? Il y a controverse. Ceci s'applique aussi à *an-*.

4. Dont le sens est exactement identique à celui du *xe* homérique. Vu les origines au moins partiellement asiano-égéennes de la poésie et de la langue homériques, cette coïncidence mérite peut-être attention.

Mentionnons, enfin, le *ù* dont la présence devant le verbe indique, occasionnellement, l'impératif.

2° *Éléments procédant du pronom personnel*¹.

Ces éléments peuvent répondre :

A, au sujet ;

B, au régime direct ;

C, au régime indirect.

A. En tant qu'ils se rapportent au *sujet*, ils ont les formes suivantes :

a) *Prétérit de sens actif*².

Singulier.	1. - ²⁻³	Pluriel.	1. - <i>me</i> -
	2. -(e)-		2. -(e) <i>ne</i> -
	3. $\left\{ \begin{array}{l} -n- \\ -b- \end{array} \right.$		3. $\left\{ \begin{array}{l} -n- \dots -(e)\$ \\ -b- \end{array} \right.$

b) *Prétérit de sens intransitif*³.

Singulier.	1. -(e) <i>n</i>	Pluriel.	1. -(e) <i>nden</i>
	2. -(e) <i>n</i>		2. -(e) <i>nzen</i>
	3. zéro.		3. -(e) <i>\$</i>
			- <i>meš</i> (à l'époque post-sumérienne) ⁴ .

c) *Présent-futur de sens actif et intransitif*².

Singulier.	1. -(e) <i>n</i>	Pluriel.	1. -(e) <i>nden</i>
	2. -(e) <i>n</i>		2. -(e) <i>nzen</i>
	3. -(e).		3. -(e) <i>ne</i> .

Les tirets (- -; -) indiquent les cas où lesdits éléments sont *incapsulés*

1. Nous suivons ici, à peu près, l'excellent exposé de M. PÖBEL, *Grundzüge*, pp. 173 et seq.

2. Les noms des temps donnés par M. Pöbel n'ont qu'une valeur toute relative.

3. Voyelle de tonalité indéterminée.

4. Pour l'origine de ce -*meš*, v. ci-dessus, p. 64, s. *Pronom personnel enclitique*. Le fait semble s'être produit vers 2200-2000 av. J.-C. Ce -*meš* est, en Babylonie septentrionale, souvent précédé d'une sorte d'*e* « thématique » ; d'où -*e-meš*, *e-me-eš*. Quant à -*eš*, il paraît, d'après les graphies archaïques, avoir été réduit de plus ancien -*e-šù* (cf. A. PÖBEL, p. 177, § 455).

dans le « complexe » verbal et ceux où ils sont finaux, tels des sortes de désinences.

Il n'y a, en effet, pas, à proprement parler, d'INFIXES en sumérien, du moins dans le sens où il en a été question à propos de l'indo-européen¹.

L'élément i.-e. *-*ne-*, *-*n-*, qui, lui, s'*infixe* dans sscr. *yu-nā-k-ti*, comparé à *yug-ā-m* et à *yuñj-ā-nti*²; dans *chi-na-t-ti*, comparé à *chid-ra-* et à *chet-tum*³; dans *ri-nā-k-ti*, comparé à *rik-ta-*, à *riñc-mās*, *li-n-qu-o* et à *λεῖπ-ω*⁴, s'insère à l'intérieur des « racines »⁵, **yeug-*, **khid-*, **leiq-*⁶.

Ce que nos grammaires sumériennes dénomment *infixe* est, en réalité, un *élément intercalaire*; élément pronominal, muni ou non d'« indices » causuels⁷, qui s'incapsule *entre le préverbe* (*mu-*, *al-*, etc.) *et le reste du « complexe » verbal*⁸; nullement à l'intérieur de la « racine ». Cet élément intercalaire pronominal rappelle donc de très près, semble-t-il, son symétrique en caucasien⁹.

B. — En tant qu'ils se rapportent au *régime direct*, ces éléments ont les mêmes formes que sous A, b)¹⁰.

C. — En tant qu'ils se rapportent au *régime indirect* (équivalent à nos datif, locatif, instrumental, etc.), ces éléments ont les formes :

1. V. p. 19.

2. Respectivement *jungit*, *jugum*, *jungunt*.

3. Respectivement *scindit*, *scissio*, *scindere*.

4. Respectivement *linquit*, *(re)-lic-tus*, *linquimus*.

5. Pour la valeur toute relative de ce terme, v. ci-dessus, pp. 12 et seq.

6. Cette question de l'*infixe nasal*, sous laquelle on a groupé des espèces aussi différentes que *chi-na-t-ti* et *delx-vu-mi* est, d'ailleurs, l'une des moins élucidées de la morphologie verbale indo-européenne, quant à l'origine dudit *-*ne-*, *-*n-*. Il paraît hors de doute que ce *-*n(e)-* était, dans le principe, un élément indépendant. Mais cet élément, qu'était-il ? Un élément pronominal ? une particule, adverbiale ou autre ? un rudiment de verbe substantif ? Nous l'ignorons.

7. Pour ces « indices », v. p. 59.

8. Ce reste peut comprendre encore, avant la « racine » proprement dite, un élément pronominal répondant au sujet et un élément morphologique propre au causatif. V., à ce propos, POEBEL, *Grundzüge*, p. 188, § 486.

9. Cf., p. ex., l'élément intercalaire géorgien dans : *še-mi-qvarebi-a*, proprement : *il y a* (-a pour *ar(i)s*) + *aimé* (*še* préverbe + *qvarebi*) + *de moi*, *par moi*; le tout > à *j'aime*; *mo-u-k'vda-t* = *il leur mourut*, où *mo-* est le préverbe, et *-u-* (+ *t* du pluriel) l'indice pronominal.

10. V. p. 72. Il semble que l'on doive conclure de ce fait que, au point de vue sumérien, comme à celui des idiomes caucasiens actuels, les notions de *sujet* et d'*objet* ne se présentaient pas sous l'aspect qu'elles ont aujourd'hui en i.-e.


Singulier.	1. - ² -	Pluriel.	1. -me-
	2. -e-		2. -ene-
	3. $\left\{ \begin{array}{l} -n- \\ -b- \end{array} \right.$		3. $\left\{ \begin{array}{l} -n- \\ -b-, \end{array} \right.$

auxquelles s'adjoignent, lorsqu'il y a lieu, les indices casuels : -*da-*, -*ra-*, -*šü-*, -*ta-*, précités.

Voici un bon exemple de « complexe » verbal à éléments intercalaires, qui aidera à en comprendre le mécanisme :

nam-šag-ga⁽¹⁾ *mu-tar-ri-ēš-a*⁽²⁾
šü-na⁽³⁾-*mu*-[']-*da*⁽⁵⁾-*ni*⁽⁶⁾-*bal*⁽⁷⁾-*e-ne*⁽⁴⁾¹
 (la) bonne fortune⁽¹⁾ qu'ils ont décidée⁽²⁾
 (que) point⁽³⁾ ils⁽⁴⁾ ne⁽³⁾ me⁽⁵⁾ la⁽⁶⁾ détruisent⁽⁷⁾.

COMMENTAIRE. — Pour *nam*, voir p. 52. *Šag-ga* est pour *ša(g)g-a*; voir p. 57. Le sens propre de *šag* est : clair, lumineux, d'où favorable. *Mu-* est préverbe. *Tar* = proprement : *couper*, d'où *décider, conclure, déterminer*, etc. *Tar-ri-ēš-a* = morphologiquement *ta(r)r-i²-ēš³-a⁴*. *Šü—bal* est un verbe composé, répondant à peu près à ce que serait un grec théorique (et barbare) **χειρο-πέρθειν*; verbe de même type que *šü—tag* = proprement : *main—toucher* > *toucher*⁵. *Na* est la négation *ne... point*⁶. *Mu-* est le préverbe.




1. THUREAU-DANGIN, *Sum. u. Akk. Königsinschr.*, pp. 156-157. La lecture *ēš* de  (au lieu de *šü*) paraîtrait plus conforme aux exigences de la morphologie.

2. Même rôle que l'-e- mentionné p. 72, n. 4.

3. Pour -ēš, cf. avec -eš, p. 72.

4. Pour le -a « relatif », v. p. 62.

5. L'on évoquera de suite l'homonyme i.-e. latin *tang-o* (v. lat. *tag-o*), grec *τε-ταγ-ών*; goth. *tēk-an* = « *berühren* »; angl. *take*. Les verbes du type *šü—bal*, *šü—tag* constituent un spécimen de composés verbaux des plus développés en sumérien. Ces composés peuvent, même, comporter plus de deux éléments : Ex. : *šü—gibil—ag* = proprement : *main—neuf—faire* « *manu-facturer-à-neuf* » > *faire à neuf*. L'élément nominal initial peut même comporter l'indice casuel. Ex. : *ki-a—dib* = *mettre-par-terre*.

6. L'on évoquera, comme de juste, le *na* sanscrit = *ne... point*, et ses correspondants indo-européens. V. aussi p. 62, n. 7, pour *nu* = *ne... point*, *ne... pas*, *non* = aussi *a-* privatif i.-e. Ex. : *lū dumu-nu-tuku* = *homo filium-non-habens*, *ἀνὴρ ἄπαις*; *mu nu-ti(l)-la* = *mu in-complet* = *μὴ ἀ-τελής*; (nom sumérien du caractère ); de même  = *uš-nu-til* =  *pas fini* (BRÜNNOW, 1662, 3343).

L'indice $-'$ de $-da$ a été négligé comme il arrive souvent. Le sens propre de ce membre $[-']da-$ est d'*avec moi*. *Ni* répond à la 3^e personne du pronom personnel. Pour *-ene* du pluriel, voir p. 59.

Mentionnons, pour en terminer avec cet exposé schématique du verbe, la valeur causale des éléments *-b-* et *-n-*, placés devant la « racine » verbale.

3° Éléments postverbiaux.

L'élément $-(e)d-$ postposé à la « racine » verbale semble noter un futur.

Un *-ab* postposé à la « racine » verbale paraît avoir répondu à une sorte d'impératif. Cet *-ab* peut se combiner avec l'*ù* dont nous avons parlé p. 71.

Un *-ba* final, que l'on rencontre dans quelques textes¹, paraît avoir répondu à une sorte d'indice du passif. Pour le *-da*, *-dè* du nom verbal, dénommé, si l'on veut, infinitif ou participe, voir p. 57.

Nous avons eu (p. 64) l'occasion de citer la forme du verbe substantif *me(n)* = *être* (écrit souvent *me-en*). L'on trouve aussi une forme enclitique *-en* (vocalisée aussi *-in*). Est-ce une forme distincte ou apocopée du même mot ?

Une autre forme enclitique de même sens est *-am* (écrit $\Upsilon \rightarrow \Upsilon$), que l'on peut, si l'on veut, rendre à peu près par *il y a*, *il est* (impersonnel) : disons, par exemple : *toi . . . il y a*, *ton nom . . . il y a*, etc. (le prédicat s'insérant à la place des points).

E. — Mentionnons, enfin, quelques mots accessoires tels que *na*, *nu*, négation, déjà citée²; *bara-*, négation prohibitive; *-bi*, *-bida*, *-da*, à basse époque *-bidage* = *et*; *-n-ga*, *-inga* = *aussi*; *tukum-bi*, *tukundi-bi* = *si*, *au cas où* (fréquent dans les textes légaux : si un époux dit à sa femme : *tukundi-bi dam-e dam-na-ra . . . ba-an-na-an-dug*, etc.), *he/a*, *a*, *i*, *u*, particules emphatiques, *gana*, *ganu* = « eh bien » (ou analogue); *na(m)*, *ša* = *en vérité*, *certes*, etc.

Il semble que ces données, toutes sommaires soient-elles, puissent, pour l'instant, suffire à notre dessein actuel.

1. Cf., p. ex., *Inscription de Nur-Adad*, CT., XXXVI, pl. 3, *šú-mu-un-ḫul-a-ba* = *il avait été détruit* (verbe *šú-ḫul*).

2. V. p. 74, n. 6.

CHAPITRE III

COMPARAISON DES ORGANISMES MORPHOLOGIQUES

A. *Le mot.*

a) Pour tout ce qui touche à la *structure phonétique des « racines »*¹, il n'y a pas lieu, en l'état actuel de la science sumérologique, de s'y attarder, à notre avis du moins. Tout système phonique, sur tout terroir, est obligé, tant bien que mal, de s'accommoder aux conditions locales.

En outre, la raideur foncière, en même temps que les imprécisions² et les inaptitudes³ graves, de la graphie cunéiforme font d'elle un témoin phonétique plutôt approximatif. Il est, par suite, nécessaire (et il peut être sage) d'admettre ici quelque latitude⁴. Quiconque a seulement pris la peine de comparer entre elles les différentes graphies d'un même nom, celui de *Tamuz*, par exemple⁵, se sentira peu porté à faire preuve d'une extrême rigueur.

b) En ce qui concerne certains *parallélismes phoniques* et *sémantiques remarquables d'un nombre appréciable de « racines »* entre le sumérien et l'indo-européen, nous avons, plus haut⁶, eu l'occasion d'exposer notre point de vue.

Nul linguiste n'ignore, au surplus, qu'en l'absence de séquences phoné-

1. Cf. avec ci-dessus, pp. 16 et 55.

2. En ce qui concerne les occlusives sourdes et sonores, notamment. Cf. avec ci-dessus, pp. 17 et 46-47.

3. V. pp. 17 et 55.

4. Cf. avec ci-dessus, p. 17, n. 2.

5. Cf. A. DEIMEL, *Panth. Babyl.*, p. 104, s. n° 765.

6. V. pp. 13 et seq.


tiques continues et dûment attestées, les comparaisons de vocabulaires gardent toujours, et nécessairement, quelque précarité.

Il est des cas, cependant — et celui-ci est du nombre —, où l'expérience se présente¹ en des conditions telles qu'il paraît indiqué, voire nécessaire, de la tenter; ceci à la seule réserve d'apporter à l'épreuve un minimum de circonspection, une grande froideur d'esprit, sans se départir jamais, par surcroît, d'une méthode sage, — notre meilleure garantie. Quelques scrupules que nous puissions éprouver, nous sommes bien forcés d'opérer avec les seuls éléments qui soient à notre disposition. Interdit-on au chimiste l'emploi de ses réactifs sous le pauvre prétexte qu'un corps donné n'est pas encore défini? N'est-ce donc pas là l'un des moyens, scientifiques entre tous, d'arriver à le mieux connaître?

Nous avons donc pensé qu'omettre de parti-pris (non sans quelque petite lâcheté) tout cet aspect de la question constituerait, vis-à-vis de nous-mêmes et de nos devoirs d'*expérimentateur*, une omission grave.

C'est pourquoi, sans nous exagérer le moins du monde la valeur ni la portée de ces parallélismes de *bases*, nous n'estimons pas inopportun d'ajouter quelques spécimens à ceux déjà cités par nous ailleurs².

SUMÉRIEN

ab (accad. *tāmtum*), océan, eau primordiale, mer. Le même signe  signifie aussi, avec la même valeur *ab*, demeure. Est-ce l'effet d'une collision homonymique?

INDO-EUROPÉEN

**ab-*, eau, fleuve, contenu dans latin *amnis* < **ab-nis*; celtique **abō* (prob.) = eau; à rapprocher probablement d'indo-iran. **āp-* = eau; v. prus. *ape* = fleuve, *apus* = source, fontaine³.

1. En partie grâce à l'écriture; en partie aussi du fait de certaines données générales évoquées plus haut, pp. 1-iv, vii-x, 3-6, 7-10.




2. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 199-207. — Le travail cité par nous ici sous le nom de HEIN est le premier de ceux auxquels nous avons fait allusion, *ibid.*, p. 209, n. 1; travail intitulé H. HEIN, *Sumerer und Indogermanen*: Mannus, 11/12 1/2, 1919-1920, pp. 183-204. Le chiffre entre [] marque la pagination du tirage à part.

3. Pour le sémantique, cf. sscr. *ārṇa-*, *ārṇas*, *arṇavā-* signifient à la fois *flot*, *fleuve*, *mer*; océan; eau; *sindhu-* = *rivière*, *flot*, *océan*, *eau(x)*.

ad (accad. *abu* = père); cf. avec F. BORK (*OLZ.*, 1924, S. 175 : élam. *atta*; mitann. *attai*; basque *atta*¹).

ag (accad. *epēšu*, *banū*) = faire, construire.

agar (accad. *ugaru*), champ, terme d'agriculteurs, s'il en fut (cf. avec pp. 7-8 et 44-45) (forme eme-sal *adar*). Parallélisme déjà noté par HEIN, *op. cit.*, p. 184.

ambar (accad. *apparu*, *šuzū*, *šusū*), désigne tout endroit où de l'eau s'est rassemblée : lac, lagune, étang, marais. Le mot en question est exprimé au moyen de ; soit  = « collectio » +  = « aqua(rum) ». Voir aussi *imbari* (index).

ar (accad. *tanittum*, *tanādātum*), gloire, proprement : exaltation, exalter, célébrer.

**atta-*, père, petit-père; mot enfantin. Cf. homérique ἄττα; hétéen : *at-ta-aš*¹.


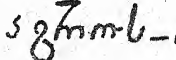

I.-e. **ag-* (ἄγ-ω; *ago*; ἄγ-α-μι, etc.).


Latin *ager*; i.-e. **agro-s*; grec ἄγρός; goth. *akr-s*; v.-h.-all. *ackar*; (arm. *art* < **atr-*, selon Pedersen, *KZ.*, XXXIX, 352. Cf. la forme eme-sal ci-contre ?); sscr. *ājra-*. Cf. aussi géorgien *agar-i*².

I.-e. **mbhró-s*, qui se retrouve dans latin *imber*, dans sscr. *abhrá* = nuage pluvieux (cf. avec les « eaux d'en haut » de Genèse, 1, 6-7), avest. *awra* = même sens et pluie, grec ἄφρό-ς, écume (osque *anafriss* = *imbribus* n'est pas sûr); sscr. *āmbu-* = eau, *āmbhaḥ* = eau; a peut-être lieu d'être évoqué ici.

I.-e. **er* ou **ṛ*, être élevé, s'élever; sscr. *ar-*; causatif *ar-p-āy-a-ti* = il fait être élevé, il élève; ἄρ-τα =

1. Cette comparaison portant sur un terme du langage enfantin n'a, bien entendu, qu'une portée toute relative. Ces sortes de mots sont quasiment des onomatopées. Ce n'en est pas moins l'un des premiers termes qui ont révélé à Oppert (*Athenæum français*, 21 oct. 1854, p. 993, col. 1) l'existence d'un sumérien derrière la façade sémitique du cunéiforme babylonien.

2. Géorgien  = champ, maison de campagne, villa, est-il un emprunt au grec ? En ce cas, l'on s'attendrait plutôt à une forme *  = **agrosi*. Le  est une finale courante en caucasique méridional.

ara (accad. *tēnu*), *broyer*, *moudre*; d'où, par extension, idée de *travail pénible* (cf. avec le *travail de la meule*, le plus pénible de tous); cf. notre familier « être moulu »; *nā ara* = *pièce à moudre, meule* (accad. *erū*). Le signe archaïque  représente, semble-t-il, une pierre à broyer (le grain). Terme céréaliste (cf. pp. 9 et 45). Se rappeler l'importance de la religion mystique des céréales dans la Méditerranée des rois-prêtres asiano-égéens. V. aussi p. 19, n. 5, ce qui a été dit de *gušur*, *sangu* et *temen*. L'Asie-Égée paraît avoir été l'initiatrice du monde méditerranéen et occidental pour tout ce qui touche à la technique de la culture des grandes céréales (cf. DÉCHELETTE, *Manuel*, I [1908], pp. 343 et seq.; P. FOU-CART, *Mystères d'Eleusis*; et ci-dessus, pp. 9, 45).

āš (accad. *edu*) = *un*. Rapproché de de latin *ās* par HEIN, p. 189 [7].

ὄρ-το; lat. *or-ior*, *or-tūs*; ὀρούω, ὄρ-νυ-μι; ἔρ-ε-το = ὠρμήθη.

I.-e. **ar* = *moudre*; v.-perse **ar-ta* = *moulu*; avest. réc. *aša-* (pour **ar-ta*) = *moulu, broyé*; iran. comm. **ar-ta*; armén. *alal* = *moudre*; persan mod. *ārd* (avec *ā* moderne) = *farine*; grec ἄλεω (et son groupe), *moudre*. L'on notera que avest. *aša-* dans *Vendidad*, V, 58, est un mot de la série liturgique, qui se retrouve aussi en sogdien, en hindi (*ālā* < **artā*) (< Indo-eur. **elā*?). Ce terme constitue un des rares vestiges du vieux vocabulaire *agricole* de l'indo-iranien; vocabulaire perdu dans la suite. Il est entré tardivement dans le vocabulaire avestique, mais faisait, apparemment, partie d'un vieux fonds populaire, ce qui explique qu'il se soit maintenu. V. aussi plus bas, s. v. sumér. *mu* = *moudre*.

Pour un rapport avec latin *ās*, gén. *assis*, « das Ganze als Einheit » (WALDE², p. 64), v. ci-contre. Cf. avec ci-dessus, p. IV, n. 1, à propos d'*urudu* :: *rudus*.

E 752 | 69 | 27

bar = élever, lever, porter, se porter vers (cf. accad. *elit enim* = sumér. *igi... bar* = porter les yeux sur, regarder, voir).

bi (accad. *gabū, nabū*) = dire, parler, proférer; synonyme de *dug* (v. pour ce dernier mot, pp. 53, n. 7; 57 et seq.). Un **ba* sumérien de même sens n'aurait, phonétiquement, rien d'impossible (cf. *dib* :: *dab* :: *dub* = toucher, prendre; *nagga* :: *niggi* = plomb; etc.). Pour la phonétique, cf. DELITZSCH, *Grundzüge*, pp. 12-13, § 17; pp. 43-44, § 61, d; PÆBEL, *Grundzüge*, §§ 15 et 16.

buru (accad. *inbu, illūru*) = fruit. Pour l'impossibilité, en cunéiforme, d'exprimer un groupe initial occlusive + sonante sans le déformer, v. ci-dessus, p. x, n. 14; p. 17; p. 55. L'on peut aussi concevoir *buru* pour plus ancien **burug* (v. p. x, n. 14).

dub, imprimer un cachet dans une tablette; cf. avec élamite *tuppi* = inscription; sscr. *dipi* (*lipi*) = écriture. Pour le phonétisme,

I.-e. **bher-o*, je porte; = φέρ-ω = *fer-o* = *bhār-a-mi*; avest. *bar-*; *bar-ai-ti*, il porte, etc.; arm. *ber-em* = je porte, et leur groupe.


I.-e. **bhā-*, **bha-* = parler, dire, conter, proférer; *fāri*; φη-μι, armén. *bay* (< à **bha-tis*) = parole; sscr. *bhā-n-a-ti* = il parle, etc., et leur groupe.

Latin *fruor, fruitus*, etc., a donné lieu à de nombreuses discussions. Il semble qu'il y ait ici une racine *fru-*, avec élargissement en *frug-/fruc-*. Le terme paraît, de toutes façons, faire partie d'un *lexique agricole*; *lexique technique, juridique et sacerdotal* (cf. avec pp. 7-8). V. *Venus Frutis* (*ū?*), dont l'origine est achéotroyenne (SOLIN, II, 14) et la céréale par excellence : le *fro-ment*.

Grec τύπος = *coup, empreinte* (en creux ou en relief), *figure, image*; τυπ-οῦν = *marque d'une empreinte*; τύπ-τω; ἔ-τυπ-ον; et son groupe.










v. pp. 16-17. Accad. *túppu*,
« *das Siegel eindrücken* ».

dug (accad. *banū*, *epēšu*) = *bâtir*,
faire; sens premier : *façonner*
la terre.

eze (accad. *šenu* = ) , *petit bétail*
(*moutons* et *chèvres*). Terme
d'élevage. Cf. avec ci-dessus,
p. 44, n. 4.

ga (accad. *šizbu/i*), *lait* (de femme,
ou d'animal). Terme d'élevage.
V. ci-dessus. *Ga-li* = *lait gras*
(accad. *lildu*)².

gar } *enclore, rassembler*;
har (*gar*) } *grouper*.

gar () = *broyer* (accad. *hamāšu*;
angl. *crush*).  = aussi accad.
akālu. La présence d'un  dans
la bouche (  ) :    pour
exprimer *ku(r)* = *manger auto-*

L'importance de la glyptique su-
méro-asianique et de ses rapports
avec l'Égée¹ est à se rappeler ici.

Cf. got. *digan* = latin *fin-g-ere*;
sscr. *deh-t* = *rempart*, etc. Voir aussi
l'index.

I.-e. **azó-s*; fém. **azā* (= sscr.
ajāh; fém. *ajā-* = *bouc, chèvre*; lith.
ožys = « *bouc* »).







Grec γάλα (gén. γάλακ-τος); rap-
ports certains, mais peu clairs, avec
lat. *lac, lactis* (cf. BOISACQ, p. 139).
Grec γαλαθηνός et alb. *ḡalē* paraissent
indiquer une racine **gala-* (élargie
de **ga-*?)³.

I.-e. **ger-* = *réunir, rassembler*
dans latin *grex* = *troupeau*; sscr.
jār-a-nte = *ils se rassemblent*, etc.

I.-e. **g^{er}* (et peut-être aussi
**ger-*) dans sscr. -*gara-* = *qui avale*,
qui ingère; avest. *gar-* = *ingérer*;
βορά, βι-βρώ-σκω; βορ-ός, *vor-āre*,
carni-vor-u-s; armén. *ker, kur* = *re-*

1. Cf. G. CONTENAU, *Glyptique syro-hittite*, notamment pp. 42, 56, 87, 120, 144 et seq., 180 et seq.; *Rev. d'Assyr.*, 1918, 95 et seq.

2. Pour ce *li*, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 187. Le *ga-li* paraît avoir pu être une sorte de babeurre.

3. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 190, ce qui a été dit de *ubur* = *sein, mamelle*   (BRÜNNOW, 5553). M. HEIN, *op. cit.*, p. 185 [3], avait, de son côté, rapproché *ubur* de *uber*, οὔαρ, etc. Il est intéressant de noter que     , qui = *ga* (= *lait*) est contenu dans le complexe graphique employé pour exprimer *ubur*. Cf. avec un autre recouplement grapho-lexicologique remarquable, cité par nous immédiatement à la suite de ce tableau.

rise à déduire un sumérien *gar* = *nourriture*. Cf. en outre BRÜNOW, 11943, 11953-11954, 11997, 12031, où les idées de *manger, croquer, nourriture, repas* sont exprimées (*akālu, ukultu, makalū*). V. aussi DEIMEL, *Vocab. sumér.*, p. 19, b, n° 349 (*GAR(-ra), cibus, panis, etc.*).

garaš (accad. *tibnu*) = *paille, foin, fourrage sec*. Terme agricole et d'élevage. Rapport étymologique avec *gar* ?

gir, gur, kir (accad. *nagarruru*) = *courir*; se trouve dans *gi-gir*, pour **gi-gir* (v. p. 57).

gen (eme-sal) = *femme* (de service) — (accad. *ardatu, amta*) — et *épouse, femme*. L'importance du rôle social et politique de la femme en Sumer¹ est bien connue (cf., par ex., DELITZSCH, *Grosse Täuschung*, 15-16^e m., I, p. 81; 121-122; II, p. 37).

gu = *brin, lien, fil* (accad. *qū, qā*). Terme de tissage.

pas, nourriture. Cf. avec nos remarques, p. 9. Il est probable que D (archaïque pour V) représente un bol de nourriture.

I.-e. **gres-men* dans *grā-men*; **γράφ-μι* (conservé dans *γράφ-θι*, impératif cypriote) :: *γράφω; γράσ-τις* :: *γράφ-τις* (avec alternance suspecte de la gutturale); sscr. *grās-a-ti* = *il dévore*.

I.-e. **ger-s-* dans *cur-r-o, cur-r-us*, *ἐπι-κour-ο-ς* < **ἐπι-κour-σ-ος*; m. h.-alle. *hur-r-en*; angl. *hur-r-y*.

I.-e. **g^uen-ā-, *g^uηⁿ-ā-, *g^uon-ā-* = *femme, épouse*; béot. *βανᾶ*; véd. *gan-ā-* (terme du *vocab. liturg.* désignant les femmes des dieux); avest. *gonā-, γnā-*; armén. *kin*, etc. Ce terme paraît avoir fait partie d'un vocabulaire sacerdotal et aristocratique.

I.-e. **gu-* dans sscr. *guṇa-, fil, brin*; d'où *qualité*, etc.

1. Comme dans l'Égée préhellénique et dans l'aristocratie méditerranéenne survivant dans la tragédie grecque (Sophocle et Euripide en particulier).

hūl (ḡūl)¹, *se réjouir* (accad. *hādū*); *joie* (*hidūtū*); *briller, se réjouir* (*nigū*; *rēšu*); *soie* (*hidūtu*, *ri-šātu*).

ku(d) = *frapper, couper, trancher* (accad. *nakāsu*, *parāsu*, *kašāsu*, etc.); d'où *juger, jurer* (cf. ὄρκια τέμνειν; כרת ברית, *fœdus icere*). Terme technique et sacerdotal.

kuš = *corps, peau* (accad. *zumru*, *mašku*); d'où *personne*. L'avestique *kāhrp-a-*, qui = latin *corpus*, et = le corps physique (opposé au principe spirituel), montre la valeur religieuse dont sont susceptibles les mots de cette sorte.

lah, *lāh*, *luh*, *briller, reluire*, etc.; *ud-lāh* = *jour clair*; *lah-lah-ga* = *brillant, flamboyant* (se dit du feu).

mu, *ma*, *moudre, broyer, réduire en farine* (accad. *tēnu*; *qamū*; *tēnu ša qēmi*). Cf. avec *supra*, s. v. *ara*. Terme céréaliste.

mulu = *sandale, pied* (accad. *šēnu*, *šēpu*).

I.-e. **gel-* ou **gl-* dans γελ-άω, γέλως; armén. *cal-r*, « *rire* ». Selon Boisacq (p. 143), parenté probable avec γελ-εῖν· λάμπειν, ἀνθεῖν (cf. notre « *être rayonnant* »).

Latin *cūdo*, *in-cūs* est rattaché par WALDE², p. 207, à une racine i.-e. **qouā-* **qāu-* = *frapper, em-preindre, taper*, etc. Cf., cependant, aussi m. irl. *cuad* = *frapper, combattre*.

I.-e. **qudh-* ou **qut-so-* dans latin *cut-is*, grec σ-κῦτ-ος (cf. αἰγ-ίς, *bouclier des dieux*), ἐγ-κῦτ-ί-ς; angl. *hide*; allem. *Haut*. Le commerce des peaux d'Asie Mineure reste important. Il est lié à l'élevage.

I.-e. **leuk-*, **leuq-* (v. ci-dessus, pp. 43 et 54, n. 1).

I.-e. **mel-* (élargissement en -l?). Cf. μύλη, μύλος, *mola*; allem. *mahlen*; arm. *mal-em* = *je concasse, je broie*.

I.-e. **mel-*, **mol-* dans βλώ-σκω, aor. μολ-εῖν = *aller, venir*. Cf. l'ana-

1. Le signe archaïque (BARTON, n° 495) paraît avoir désigné une sorte d'instrument de musique. L'on peut, à cet égard, comparer, sémantiquement, égyptien $\frac{\dagger}{\circ}$ = *n-f-r*, représentant une sorte de νότα = hébreu נבל, qui sert aussi à exprimer l'idée d'*agréable, enjoué, heureux*, etc.

na = homme (pour **nar*?).

nam = ce qui est attribué (par le sort, ou le destin). Cf. avec ci-dessus, p. 52, n. 3. Le signe archaïque représente certainement un oiseau (cf. l'art augural?). Terme sacerdotal et politique.

nu, *na* (= négation), *ne* ... point.

ra, arroser par inondation; laver (acc. *raḥāṣu*). Terme agricole. L'image archaïque évoque un réseau de canaux [d'irrigation].

raḥ, frapper, abattre avec le tonnerre, foudroyer (se dit, notamment, du dieu de l'orage, Adad).

ru, fondre sur, renverser, abattre; foncer sur.

sag, tête, chef (acc. *rēšu*, *qaqqadu*); d'où *premier*, qui est en tête, considéré (*rēštū*, *rabū*, *kabtu*).

sanga/u (accad. *mullilu*) = prêtre. Mot sacerdotal ^{lu} *Sanga-mah* = prêtre élevé = grand prêtre. Le prêtre est l'intermédiaire obli-

logie du sscr. *pad-* = marcher, p. r. à *pād-* = pied.

I.-e. *(a)nēr-. Cf. avec p. 27, n. 2.

I.-e. **nem-*, **nom-* dans νέμ-ω, νόμ-ο-ς; *nummus*, *num-erus*, etc. L'idée étant celle de répartir, rétribuer, assigner et anal. — Sumér. *nam* est traduit par DELITZSCH : *Bestimmung*.

I.-e. **nē*, **n̄*-; même sens; v. ci-dessus, p. 74.

Grec épique et poétique παίνω < **paiv-jw*, *πά-μα*, *asperger*, *arroser*, impliquent, semble-t-il, un i.-e. **ra-n*- ou **r̄n-*.

I.-e. **a-rāgh-*, **u-rāgh-*, *frapper*, *battre*, *abattre*; se dit aussi des manifestations du courroux céleste (ἀράσσω, ῥάσσω).

I.-e. **reu-*, **ruu-*; cf. *dī-ruo*, *ē-ruo*, *ob-ruo*, et leur groupe.

I.-e. **sāg-*, **sag-* dans ἡγεμών, ἡγήτωρ, ἡγέ-ο-μαι = chef, capitaine, conducteur (mot militaire et aristocratique). — Rapprochement de HEIN, *op. cit.*, p. 201.

Grec ἄγ-ιος, ἐν-αγ-ίζω; ἄζ-ο-μαι (< **āγ-i-o-μαι*); *sac-er*, *sanc-i-o*, *Sancus*, *sangu-alis*, etc. Mots de culte. Le dieu *Sancus* passait pour être venu de

gatoire entre le fidèle et le dieu. Cf. nos remarques antécédentes (pp. 8, n. 0; 17, n. 1; 40, n. 6; 44, n. 3; 48, n. 7; 49, n. 5, à propos de *temen*, *mah*, *gušur*, *sir*, tous mots du *lexique religieux*). L'on sait que *sangu* se rend par 𒍪 ; v. n. 2, *in fine*.

si(g) = *répandre, verser* (une offrande sur le feu, p. ex.). — Accad. *šapāku*; cf. avec 𒍪 , de même sens, terme rituel, I *Sam.*, vii, 6; *Lévit.*, iv, 7, 18, p. ex.

tag = *atteindre, toucher* (v. p. 74); d'où aussi *frapper*.

tāl (accad. *rapāšu*), *être ample, être large, large*.

tu(d) = *façonner, fabriquer* (d'une pierre une statue, p. ex.); d'où

l'Asie Mineure¹. C'est un dieu-prêtre, comme Agni², ainsi que l'indique le qualificatif de *Medius* qu'il porte. (Le rattachement de $\alpha\gamma\iota\omicron\varsigma$ à sscr. $\gamma\acute{\alpha}j\text{-}\acute{a}\text{-}ti$ a été contesté, avec raison, par M. KRETSCHMER, *Einl.*, 81; et par M. A. MEILLET, *MSLP.*, XII, 225; *BSLP.*, XXV (1925), p. 46³.)

Sanskrit *sic-* (*sīnc-ā-ti*; verbal *sik-tā-*) = *épancher, verser, répandre* (aussi avec prép. *abhi*, *āva*, *pāri*, *sām*) = terme rituel; avest. *hāēk-*, même sens.

I.-e. **tēg *dēg*, *toucher*; d'où $\tau\epsilon\text{-}\tau\alpha\chi\text{-}\acute{\omega}\nu$; *tang-o*, *tac-tum*, angl. *take*, et leur groupe.

Sanskrit *tala-* = *surface*; v.-irl. *talam* = *terre* (cf. avec sscr. *pr̥thivī-* = « *la large* », nom de la terre)⁴; rapproché de *tellus* par WALDE², pp. 766-767.

I.-e. **tud-* dans sscr. *tud-ā-ti* = *il frappe*; latin *tund-o tu-tud-i* = *frap-*




1. V. à ce propos *Babyloniaca*, VHI, 3-4, p. 145 et référ., et 155.

2. Les qualificatifs d'Agni : *hōtar* (prêtre essentiel du sacrifice védique; ex. : RV. III, 5, 4; IV, 1, 8, etc.), *dūtā-* (= *messenger*; RV. III, 5, 2, 9; IV, 1, 8), *vāhniḥ* (*voiturier*, « *véhiculeur* » [de l'offrande], RV. III, 5, 1; cf. avec I, 65, 1), sont bien connus. Cf. entre autres A. BERGAIGNE, *Manuel pour étudier le sanscrit védique*, Paris, 1890, pp. 335-336, 242, 298, auquel nous empruntons ces références. L'on sait que *vāhniḥ* est devenu l'un des noms courants d'Agni en sanscrit classique; cf. 𒍪 𒍪 pour le dieu du feu.

3. Comme l'on trouve *digir* à côté de *dingir* (DELITZSCH, *Glossar*, p. 139; voir aussi ci-dessus, p. 56), une variante **sagu* :: *sangu* serait des plus normales. Sumér. *zag* :: *temple* serait-il en rapports étymologiques avec *sangu*? Nous ne saurions en décider. Le *z* :: *s* ne ferait, en tout cas, pas difficulté (cf. A. POEBEL, *Grundzüge*, § 38).

4. Cf. avec $\alpha\pi\omicron\varsigma$ $\chi\theta\omicron\nu\omicron\varsigma$ $\epsilon\upsilon\rho\omicron\upsilon\delta\epsilon\iota\tau\epsilon\varsigma$, II., XVI, 635.

engendrer. Terme de métier (cf. p. ex. *Gudea*, statue A, col. III, ll. 1-3; *ibid.*, I. 5, etc.).

ug = *voir, considérer, regarder* (accad. *barū*). L'œil , qui fait partie du signe ( = ), est bien caractéristique.

ug, uku = *peuple* (accad. *nīšu*). Barton (s. n° 268) suggère que le signe² archaïque représentait une sorte d'enseigne ou d'étendard de clan.

ur(u) = *protéger, garder* (accad. *na-šāru*). Terme essentiel de tout lexique religieux ou féodal, où les rapports du dieu ou du suzerain et de ses féaux sont le fondement de la société.

ur(u), ūr(u) = *homme* (accad. *amēlu; edlu* = *héros*)⁴.

per, marteler, façonner au marteau, et son groupe.


I.-e. **oqʷ-* = *voir, regarder*; *δοσε* (pour **δκ-ε*), *δπ-ωπ-α*; *oc-ulus*; arm. *akn* = *œil*, et leur groupe¹.

I.-e. **uoik-o-s* = *οἶκ-ο-ς* (cf. béot. *φυκιᾶ*) = *vicus* = goth. *weihs*; avest. *vīs* = *village, clan*; sscr. *viç-* (locat. plur *vik-ṣu*) = proprement : « village, community, tribe, race, subjects, people, troops, the people *κατ' ἐξοχήν* in the sense of those who settle in the soil »³.


I.-e. **urū-*, **uerū-*, **uer-* dans sscr. *var-*, *vṛ-*, *ūr-* = *couvrir, protéger* et son groupe (*ap-*, *op-uer-i-o* > *ap-/op-erio*; **ἑρυσθαι* > *ἑρυσθαι*; *ἑρυσί-πτολις*, allem. *wehren*, etc.). Cf. toutefois aussi **uer-* = *faire attention, veiller sur* (*ver-eor*, *θυρ-ωρός*, etc.).

I.-e. **vīr-o-s* dans latin *uir*; ombr. *uiro*, *ueiro* = « *viro*s »; sscr. *vīrā-*, avest. *vīra-* = *homme fort, héros*.

1. Pour sumérien *igi* = *œil* et sscr. *īk-ṣ-a-te*, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 203.

2. Qui = aussi *kalam(a)* = *pays*; cf. DELITZSCH, *Glossar*, p. 292, s. v. .

3. MONIER-WILLIAMS, s. v. *vīś-* (= *viç-*), p. 989, b.

4. *Umun*, qui signifie *seigneur, maître*, paraît susceptible de rapprochement avec *homo(n)*; cf. *ē-gal* avec . — Pour ce qui concerne *ur(u), ūr(u)*, la forme sumérienne implique-t-elle une voyelle inexprimée ?

L'ensemble de ces correspondances, ajouté à celui fourni par nous d'autre part, présente, évidemment, un certain intérêt.

Des recoupements grapho-lexicologiques d'autre sorte; tel celui, remarquable, que nous relevons, par exemple, à propos de 𐎶𐎵, qui exprime à la fois :

1° *dag* = *être clair*;

2° *lah* = *être clair, brillant, lumière* (autre forme : *luh*, cité aussi PP. 53-54 et n. 1 p. 54);

3° *babar* [pour **bar-bar*] et *par* = *être clair, briller*;

4° *had* = *clair, brillant*;

5° *pirig* = *clair, brillant*;

6° *zalag* = *clair, brillant*;

rapprochés d'indo-européen :

1° **dagh-* = *arder, flamboyer*;

2° **louq-* = *briller, éclairer*;

3° **bher(e)-* = *brillant* (φάρναι);

4° **kand-* = *brûler, arder, flamboyer*;

5° **bhereg/k-*, **bherēg/k* = *flamber, brûler, être ardent*;

6° enfin de grec-égéen *σελαγ-ειν*, *briller*; *σελαχ-ος*, « poisson phosphorescent »,

donnent, eux aussi, beaucoup à penser. Il est, en effet, au moins curieux que, en i.-e. comme en sumérien, *toutes ces notions puissent se grouper — phonétiquement et sémantiquement — autour d'un même signe exprimant l'idée de LUIRE au moyen du SOLEIL À SON LEVER*¹.

Mais des linguistes ne sauraient, en aucun cas, perdre de vue qu'à des correspondances, si remarquables paraissent-elles, entre des *bases* doivent faire pendant (dans une certaine mesure, tout au moins)² des ressemblances similaires entre éléments morphologiques.

1. V. ci-dessus, p. 43. Cf. aussi *ara* et *mu* = *moudre* en indo-iranien comme en sumérien.

2. Cette réserve en raison des innovations inévitables propres à chaque groupe. Nous avons vu (pp. 32 et seq.), à propos de la conjugaison, par exemple, que, à l'intérieur de l'i.-e. classique lui-même, la forme « commune » pouvait être assez souvent irrestituable. Dans son *Introduction*⁶, p. 22, M. A. MEILLET a justement noté la part, nécessairement importante, de

Ceci nous amène donc tout naturellement à un second aspect de la question; celui que nous dénommons, conformément à l'usage : la *déclinaison*.

* * *

B. La déclinaison¹.

Les éléments « casuels » — ou assimilés² — susceptibles d'être considérés comme communs au sumérien et à l'indo-européen (éléments dont les formes et les fonctions sont, en tout cas, tout à fait similaires) sont au nombre d'une demi-douzaine³.

Ce sont :

- a) le *-ta* d'origine (v. p. 59);
- b) le *-da* d'adjonction et/ou de direction (v. p. 60);
- c) le *-š(u)*, *-š(i)* de locatif-directif (v. p. 60);
- d) le *-bi* instrumental-adverbial (v. p. 60);
- e) et peut-être même le *-ra* d'allatif et de but.

f) A ces *postfixes* ou *indices* « casuels », l'on peut, pour la commodité, joindre le *-dim* = *à l'instar de*; mot et construction sur lesquels nous reviendrons en temps et lieu⁴.

Nous allons examiner le cas de chacun de ces éléments, l'un après l'autre.

a) *postfixe -ta*. — La valeur *ab-lative*⁵ de ce postfixe, en sumérien, est bien acquise.

divergences qu'il y avait lieu de prévoir entre l'i.-e. et une langue *x*, éventuellement apparentée à celui-ci.

1. Si nous ne croyons pas devoir aborder la question des « morphèmes » *-*o/-*a* et *-*ed-*, qui, évidemment, peuvent se retrouver des deux parts (v. pp. 7, 19, 20, 50), c'est en raison de ce que ces sortes d'éléments ne se prêtent, dans le cas actuel, qu'à des comparaisons des plus précaires, et, par suite, sans portée sérieuse. Il est donc, évidemment, plus sage de les laisser entièrement hors de débat.

2. Nous pensons ici plus spécialement à *dim* = *à l'instar de* (v. p. 60 et n. 5).

3. C'est à dessein que nous laissons de côté les « locatifs » en *-a*, *-e* du sumérien, bien que, *théoriquement*, vu la tendance dûment attestée de l'*a* et de l'*e* sumériens vers *i* (cf. A. POEBEL, *Grundz.*, §§ 15-16 [p. 12], et DELITZSCH, *Grundz.*, §§ 17, a [pp. 12-13] et 61 [p. 43]), rien ne s'opposerait, en principe, à ce qu'un *-i* locatif i.-e. réponde à un plus ancien *-a* ou *-e* sumérien. Mais, dans un exposé tel que le nôtre, il paraît opportun de ne pas prétendre épuiser d'un coup toutes les possibilités éventuelles.

4. V. p. 60 et réf., n. 5 et plus bas. V. également ci-dessous.

5. Nous coupons ce mot pour bien marquer qu'il est pris dans sa pleine valeur étymologique.

Voici quelques spécimens de son emploi :

Bad⁽¹⁾-*Zimbir*⁽²⁾ ^{KI} *sahar*⁽⁴⁾ — *ta*⁽³⁾ *har-sag*⁽⁵⁾ — *gal*⁽⁶⁾ — *gim*⁽⁷⁾ *sag*⁽⁸⁾-*bi*⁽⁹⁾ *he-mi-il*⁽¹⁰⁾ (*Inscription d'Hammurabi*, édit. L. W. KING, vol. I [n° 58], pp. 102-103, ll. 10-14). *Le rempart*⁽¹⁾-*de-Sippar*⁽²⁾ *de*⁽³⁾ — *la terre*⁽⁴⁾, *montagne*⁽⁵⁾ — *grande*⁽⁶⁾ — *comme*⁽⁷⁾, *cime*⁽⁸⁾ — *sa*⁽⁹⁾ *j'ai élevé*⁽¹⁰⁾.

Hammurabi a donc, *du sol*, dressé, tel une chaîne de montagnes, le mur de Sippar.

Gudea nous dira, de même (THUREAU-DANGIN, *Sum. u. Akkad. königs-inschr.*, p. 66 = Statue A, 2, 6 à 3, 3) :

kür⁽²⁾ *Mā-gan*⁽³⁾ ^{KI} — *ta*⁽¹⁾ *nā esi*⁽⁴⁾ *im-ta-ē*⁽⁵⁾ *alan-na*⁽⁸⁾-*ni*⁽⁷⁾ — *šū*⁽⁶⁾ *mu-tud*⁽⁹⁾.

du⁽¹⁾-*pays-montagneux*⁽²⁾-*de-Magan*⁽³⁾ *terre diorite*⁽⁴⁾ *il-l-(fait)-chercher*⁽⁵⁾ *en*⁽⁶⁾-*sa*⁽⁷⁾ (*de Nin-har-sag*) *statue*⁽⁸⁾ *il-[l']a-façonnée*⁽⁹⁾².

Gudea a donc, *du pays de Magan*, fait venir de la diorite, dont un bloc a servi à façonner l'image de Nin-harsag, sa dame.

Lū⁽¹⁾ *Ē-an-na*⁽³⁾ — *ta*⁽²⁾ *ib-ta-ab-ē-ē-a*⁽⁴⁾ = *celui qui*⁽¹⁾ *d'*⁽²⁾ *Ē-an-na*⁽³⁾ *le bougera*⁽⁴⁾... (*Gudea, statue C*, DE SARZEC, *Découv. part. épigr.*, p. xvii = col. IV, ll. 5-6). En d'autres termes : « celui qui enlèvera ce sanctuaire de *Ē-anna* où il se trouve »...



Mu-ud-na⁽¹⁾ — *mu*⁽²⁾... *uru*⁽⁴⁾-*ta*⁽³⁾ *ba-ra*⁽⁵⁾ — *ē*⁽⁶⁾ = *époux*⁽¹⁾-*mien*⁽²⁾... *hors de*⁽³⁾ *la cité*⁽⁴⁾ *point ne*⁽⁵⁾ *sors*⁽⁶⁾ (*Hymne à Tammuz*, col. I, l. 26; *Rev. d'Assyr.*, VIII [1911], p. 163; cf. avec XII [1915], p. 35);

ē⁽²⁾ — *ta*⁽¹⁾ *uru*⁽⁴⁾ — *ta*⁽³⁾ *ē-a*⁽⁶⁾ — *ni*⁽⁵⁾ *ug-banda*⁽⁷⁾ *na-nam*⁽⁸⁾ = *de*⁽¹⁾ *la demeure*⁽²⁾, *de*⁽³⁾ *la cité*⁽⁴⁾ *son*⁽⁵⁾ *sortir*⁽⁶⁾, *jeune-lion*⁽⁷⁾ *en vérité*⁽⁸⁾ (*Cuneif. Tabl.*, XV [1902], pl. 16 = n° 29631, revers, l. 8)³.

Cf. encore des formules telles que *ab*⁽¹⁾ — *ta*⁽²⁾ *zah*⁽³⁾ = *de*⁽²⁾ (*la*) *maison*⁽¹⁾ *s'en aller*⁽³⁾ = *partir en campagne*, où la valeur ablative du *-ta* est très claire.

Voici quelques autres exemples :

Formules fréquentes : *a-ab-ba*⁽²⁾ — *igi-nim*⁽³⁾ — *ta*⁽¹⁾ *a-ab-ba*⁽⁵⁾ — *sig-*

1. Nous transcrivons , arch. , par *šū*.

2. Le sens de *tud* répond exactement à celui de latin *ingere*. Cf. avec ci-dessus, p. 86.

3. = « Était celui d'un jeune lion ». Il s'agit du dieu de l'orage, *Iškur*.

ga⁽⁶⁾ — *šû*⁽⁴⁾ = DE(*puis*)⁽¹⁾ *la mer*⁽²⁾ *supérieure*⁽³⁾ *jusqu'à*⁽⁴⁾ *la mer*⁽⁵⁾ *inférieure*; *ud*⁽²⁾ — *e'*⁽³⁾ — *ta*⁽¹⁾ *ud*⁽⁵⁾ — *šu*⁽⁶⁾ — *šû*⁽⁴⁾ = DU⁽¹⁾ *soleil*⁽²⁾ *levant*⁽³⁾ *jusqu'au*⁽⁴⁾ *soleil*⁽⁵⁾ *couchant*⁽⁶⁾; *id*⁽³⁾ — *nun*⁽²⁾ — *ta*⁽¹⁾ *gû-edin-na*⁽⁵⁾ — *šû*⁽⁴⁾ = DU⁽¹⁾ *grand*⁽²⁾ *fleuve*⁽³⁾ *jusqu'à*⁽⁴⁾ *(la) rase-campagne*⁽⁵⁾.

Citons enfin :

... *Nim*⁽³⁾ *Nim*⁽²⁾ — *ta*⁽¹⁾ *mu-na-tum*⁽⁴⁾ = DE⁽¹⁾ (*l'*)*Élam*⁽²⁾ *l'Élamite*⁽³⁾ *lui a apporté*⁽⁴⁾ (*Gudea, cylindre A, 15, l. 6*), qui achève de définir la valeur ablative de *-ta*.

A ces constructions, où le *-ta* manifeste son rôle d'indice d'origine, de provenance, l'on en peut ajouter d'autres où cette fonction ablative a conduit (tout comme c'est le cas pour telle particule i.-e. de valeur similaire) à une notion locale répondant à peu près à : *en venant de, du côté de*, et analogues. Processus d'évolution sémantique des plus normaux.

C'est ainsi que, exactement à l'instar du *-tos* i.-e. en des expressions telles que sscr. *mukha-tāḥ* = *de la bouche*; *ā-tāḥ* = *d'ici*; *amū-tāḥ* = *de là*; *kū-tāḥ* = *d'où*; *dakṣiṇa-tāḥ* = *de la droite, sur la droite, à droite*; *sarvā-tāḥ* = *de tous (côtés)*; *agra-tāḥ* = *du côté du front, en tête*; *patsu-tāḥ* = « *du côté de, aux pieds* » > *aux pieds de*; *ānti-tāḥ, parī-tāḥ* = *de près, autour, où -tāḥ* indique le côté d'où le sujet parlant est censé se placer pour observer, nous trouvons sumérien : *sig-ta* (= accad. *šapliš* = *du côté du bas* > *en bas* (*sig* = *inférieur*); *nim-ta* = *du côté du haut* = *en haut* (= accad. *eliš*; *nim* = *être haut, élevé*); *ki-ta* = *du côté de la terre* = *en bas* (= accad. *šapliš*; *ki* = *terre*); *an-ta* = *du côté du ciel* = *en haut* (= accad. *eliš*; *an* = *ciel*); *sag-ta* = *à la tête de*; *me-a-ta* = *de quel côté?* *me-a-ta* = *venant de quel côté* (*wherefrom, woher*)? *uru-ta* = [*venant*] *de la cité*; *ā-gū-zi-ga-ta* = *ḫw-θεν* = accad. *ina šēri*; *ud*⁽¹⁾ — *ul-li-a*⁽²⁾ — *ta*⁽³⁾ = *temps*⁽¹⁾ *ancien*⁽²⁾ *depuis*⁽³⁾ = *autrefois, jadis, au temps passé*; *murgu-ta* = « *afterwards* », propr. *murgu* = *après* + *ta*.

Cf. encore *šag...ta* = propr. latin « *corde...ex* » = *de dedans, de l'intérieur de, hors de*; *u(d)...ta* = propr. « *die...ex* » = *depuis, du jour où*; *murub¹...ta* (propr. *matrice, milieu... + ta*), *à l'intérieur de* (symétrique à *εν-τός*, lat. *in-tus*, etc.); *egir...ta* = *ensuite...de, d'où après* (propr. *à*

1. Pour *murub* = *matrice* et un correspondant i.-e. possible : **gʷelbh-*; avest. *garəbuš-* (= *jeune animal*); sscr. *gārbha-*; grec *δελφός, δολφός*, etc. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 204.

l'arrière . . . de); toutes expressions adverbiales dont le mot à mot n'offre nulle difficulté.

Ce sont là des formes évidemment de *même structure* que : *ὀρθρό-θεν*, *ὑπερ-θεν(ν)*, *ἔνερ-θεν(ν)*, *ἐν-θεν*, *ἐξεί-θεν*, ou que *ἐν-τός*, *in-tus*, *coeli-tus*, ou que les expressions sanscrites rappelées plus haut.

Nous comprenons donc, semble-t-il, GRÂCE À L'I.-E., l'*unité substantielle du concept sémantique* auquel le *-ta* sumérien doit d'avoir été rendu, approximativement, en sémitique tantôt par *ana*, *ina*, *kirib* = *dans*, *à l'intérieur de*; d'autres fois par *ištu*, *ultu* = *de*, *depuis*, *en venant de*, *en partant de*; d'autres fois par *itti* = *du côté de*, *avec*.

Ce sont là, manifestement, des « traductions » plus ou moins approximatives; non des *équivalents* exacts¹.

Prenons-nous, par contre, des éléments indo-européens symétriques, tels que *-*tos* ou *-θε(ν)*, en conservant à ceux-ci leurs valeurs sémantiques fondamentales : *en partant de*, *du côté de*, la tendance sémantique intime comme les fonctions morphologiques du *-ta* sumérien nous apparaissent aussitôt sous un aspect grammatical logique, cohérent et clair.

Cette constatation présente, même, d'autant plus d'intérêt que le *-ta* sumérien, nous l'avons vu, signifiait à peu près sûrement : *côté* (cf. le *-seits* allemand)².

Enfin, avec le *-*tos* indo-européen le *-ta* sumérien offre une dernière et remarquable concordance.

Il sert aussi (cf. avec sscr. *nāma-taḥ*, cité plus haut, p. 24) à exprimer un *sens génitif*. C'est ce que l'on constate, par exemple, à propos de tel nom de temple, baptisé *ē⁽¹⁾ di-kud⁽³⁾-ta⁽²⁾* = *demeure⁽¹⁾ de⁽²⁾ (la) justice⁽³⁾*³, ou en des formes courantes telles que : *I ma-na⁽¹⁾ sig⁽³⁾-ta⁽²⁾* = *1 mine⁽¹⁾ de⁽²⁾ laine⁽³⁾*⁴; *I ma-na urudu-ta* = *1 mine d'airain*.

1. Pour des exemples de ces « approximations » accadiennes, cf. DELITZSCH, *Grundzüge...*, pp. 3 et 4, §§ 5 et 6.

2. V. ci-dessus, pp. 60-61, et DELITZSCH, *Glossar*, p. 152.

3. *Inscription relative à Ammizaduga*, KING, *op. cit.*, n° 69 [t. I, p. 130], l. 5.

4. De sumérien *sig* = *laine* peut-on rapprocher le nom de métier égéo-grec : *σίξος* (ou *σιξός*) = *γναφεύς* (Hésychius) = *cardeur*, *foulon*, qui, dès lors, serait, proprement, le *lain-ier* :: *σίξ-ος* ? Les équivalences *gušur* = *γέφυρα*; *asam* :: *ἀσάμ-ισθος*, mots du *vocabulaire technique* l'un

L'on conviendra que, confrontées les unes avec les autres, ces formes, tant sumériennes qu'indo-européennes, prennent un relief inattendu. Serait-ce un effet du hasard ?

Encadrée comme elle l'est, pareille coïncidence nous paraît ne pouvoir guère s'accommoder d'une telle explication. Car il faudrait, en ce cas, admettre que, *quatre fois au moins*, ce « hasard » aurait singulièrement bien fait les choses.

Resterait à savoir, néanmoins, à laquelle des postpositions pseudo-casuelles i.-e. *de sens ablatif*, à *dentale sourde initiale* ; il pourrait être permis de songer à propos du *-ta* sumérien.

Nous déclarons ici notre indécision.

L'on peut hésiter, à notre avis, surtout entre deux solutions ; solutions que nous serions portés à considérer comme à peu près les seules probables.

La première consisterait à voir dans ce *-ta* une forme antéclassique de ce *-d/ou -t* ablatif auquel M. Meillet faisait allusion tout à l'heure¹.

Théoriquement, c'est possible².

Nous avouerons, cependant, qu'une autre explication ; explication selon laquelle ce *-ta* répondrait au *-*tos* (*-tah* sscr. ; *-τος* grec ; *-tus* latin), aurait nos préférences.

Cette formation en *-*tos* se trouve en effet :

1° en *grec*, langue dont les contacts avec l'Asie-Égée et le monde archaïque de la Méditerranée orientale et du Pont asiatique sont anciens et intimes ;

2° en *indo-iranien*, dont les rapports avec les sociétés « amarnienne » et

et l'autre, permettent d'y songer. Tout ce qui, dans l'Égée pré grecque et mycénéo-hellénique, touche aux industries du vêtement et des tissus se rattache, à date ancienne, à l'activité manufacturière et aux exportations de l'Asie antérieure. Cf. déjà *Illiade*, VI, 286-296 et le mot bipartite $\chi\iota\omega\acute{\nu}$:: $\kappa\iota\omega\acute{\nu}$, qui n'est ni grec ni sémitique, mais qu'un texte d'Hérodote (V, 88) indique avoir fait partie du vocabulaire asianique, probablement du carien : Ἔστι δὲ ἀληθὲς λόγῳ γεομένοισι οὐκ ἴασι αὖτε ἡ ἰσθμὸς τὸ παλαιόν, ἀλλὰ Κέειρα κτλ. Signalons, à ce propos, l'existence, en sumérien, d'un mot *gada*, *gaḍu* signifiant *toile*, *vêtement de toile* (cf. DELITZSCH, *Glossar*, p. 76, qui suggère à ce propos l'assyrien *kitū*, de sens analogue).

1. V. pp. 24 et 26.

2. La voyelle finale serait tombée, phénomène qui a eu lieu en sumérien même pour le *-ra* et pour le *-šū*. V. plus loin à ce sujet. V. aussi ci-dessus, p. 55.

mitanno-cappadocienne sont dûment attestés dès la moitié du 2^e millénaire¹;

3° en *latin*, c'est-à-dire en *italique*; dans une région, par conséquent, où une tradition formelle² rapporte l'immigration d'importants éléments aristocratiques « troyens », ce que d'étroites corrélations onomastiques asiano-étrurisantes confirment³.

Ce sont donc là trois régions linguistiques dont les connexions économiques, politiques, religieuses, avec cet ancien monde d'Asie, monde tout imprégné lui-même de culture élamo-sumérienne⁴, sont aussi nombreuses qu'évidentes.

Pourquoi, en i.-e., nous trouvons un **-to + s* contre un *-ta* en Sumer; cela pourrait, croyons-nous, s'expliquer par la même raison qui nous vaut un ἀμψι-ς à côté d'un ἀμψι, un εὐβύ-ς à côté d'un εὐβύ, un οὐτως à côté d'un οὐτω, etc.; toutes formes où le *-s* adverbial est évidemment secondaire.

Aussi bien l'origine de la plupart des particules de ce genre en i.-e. se prête mal à la spéculation.

La coïncidence du pseudo-génitif-ablatif en **-tos* de l'i.-e. avec celui en *-ta* du sumérien mérite, en tout cas, d'attirer sérieusement notre attention.

Elle le mérite d'autant plus que ce n'est pas la seule, comme nous le remarquons tout à l'heure.

Le postfixe *-da* nous le prouve à son tour.

b) *Postfixe -da*⁵. — Le sens propre de ce postfixe a été, aussi, celui de

1. Rappelons à ce propos ce qui a été dit p. 6 et les vocabulaires suméro-accado-«hé-téens» de Boghaz-Keui.

2. PLINÉ, III, 50. Pour les origines «irano»-casiennes de *Sabus Sancus* et de l'aristocratie de Sabine, v. SERVIUS, *ad Æn.*, VIII, 638, et nos remarques dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 145, 150, 155; pour l'aristocratie rutule, v. *ibid.*, pp. 145, 149, et OVIDE, *Fastes*, IV, 79 et seq., rapproché de *Trist.*, IV, 10, 3 et seq.; SILIUS, IX, 70 et seq., rapproché de VIII, 510. Le passage bien connu d'Hérodote relatif à l'immigration des «Tyrènes» venus de la côte lydienne est dans toutes les mémoires (I, 94), ainsi que les souvenirs groupés dans l'Énéide. Pour les Élymes de Sicile, v. THUCYDIDE, VI, 2; D. HAL., I, 22, 53; APD., II, 5, 10, et *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 146.

3. G. HERBIG, *Kleinasiatisch-etruskische Namengleichungen*, Sitzgsber. de Munich, 1914; v. aussi notre *Introduction à l'étude critique du n. pr. grec*, Paris, 1923 et seq. Cf. aussi l'ancien nom : Κίτιοι des Latins (SUIDAS).

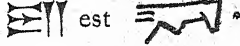

4. V. G. CONTENAU, *Glyptique syro-hittite*, pp. 180-186, et ci-dessus, p. 47, n. 6.

5. Nous n'ignorons pas que géorgien *da* = *et*.

*côté*¹. De là au sens de : *du côté de*, *à côté de*, *avec*, il n'y a, évidemment, qu'un pas, — qui a été franchi.

Sumérien *-da* répond donc sensiblement, pour la signification, à latin *cum*, *in*, *ad*. M. S. Langdon, avec raison, insiste² sur le sens de « *motion toward* ». Mais il se trompe, manifestement, lorsqu'il croit ce sens : « *apparently incompatible with the original meaning of contact with* ». Ne disons-nous pas : *aller du côté de Paris*? De l'idée de « *mouvement vers* » se déduisait, tout naturellement, celle de *jusqu'à* qui s'accuse, par exemple, en des expressions telles que : *nig—nu-til-li*⁽²⁾—*da*⁽¹⁾ = *jusque*⁽¹⁾—*à-jamais*⁽²⁾ > *sans fin*³, *pour toujours*; *itu*⁽¹⁾—*itu*⁽³⁾—*da*⁽²⁾ = propr. *mois*⁽¹⁾ *jusqu'au*⁽²⁾ *mois*⁽³⁾ > *mois par mois*, *chaque mois*⁴.








kūr-kūr⁽³⁾—*da*⁽²⁾ *du-du*⁽¹⁾ = (*toi qui*) *es belle*⁽¹⁾ *dans*⁽²⁾ *les contrées*⁽³⁾ (ou *qui fonces*⁽¹⁾ *sur* ou *devers*⁽²⁾ *les pays*⁽³⁾), — il s'agit d'Innana, « *dame* » d'Utu-ḫegal, roi d'Uruk, qualifiée immédiatement auparavant de *lionne du combat*⁵.

1. Cf. ci-dessus, p. 60. V. aussi A. DEIMEL, *Vocab. sum.*, n° 476, p. 27, b; DELITZSCH, *Grundzüge*, p. 52, § 74, et *Glossar*, p. 130. Le signe archaïque répondant à  est . Que désigne-t-il au juste? L'accadien traduit *iltu* = *côté*. Est-ce un bras sortant d'une manche, comme on l'a supposé? C'est possible.

2. *Sumerian Grammar*, Paris, 1911, p. 76, § 100. L'indistinction fréquente entre occlusives sonores et sourdes (v. ci-dessus, pp. 17 et 46-47) a provoqué parfois des confusions entre *-da* et *-ta*. M. S. Langdon (*op. cit.*, p. 78, § 110) signale avec raison que le « *-ta* » of *motion toward*... *is probably a confusion with -da*. C'est même certain. Le sumérien a été pour les scribes accadiens, qui nous en ont conservé l'essentiel, quelque chose d'analogue à ce qu'a été le latin pour les clercs ou lettrés de notre moyen âge ou l'avestique, pour les rédacteurs iraniens l'Avesta. Ceux qui l'écrivaient n'en connaissaient pas toujours bien exactement la morphologie (cf. des exemples d'erreurs manifestes dans DELITZSCH, *Grundzüge*, p. 3).

3. Pour *nig—nu-til-li*, v. ci-dessus, p. 28. Pour l'exemple ci-dessus, v. THUREAU-DANGIN, *SAK.*, p. 208, 5, 1, 16.

4. KING, *Lett. et inscr. of Hammurabi*, t. II, n° 99, p. 214, l. 90. Sumérien *itu/i* = *mois*, *nouvelle lune*. La correspondance avec le latin (?) sacerdotal : *idus* a déjà frappé (cf. *Glotta*, IV, p. 303). Ce terme paraît donc devoir rejoindre la série de vocables religieux mentionnés plus haut, p. 47, n. 6.

5. THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyr.*, IX (1912), p. 114 (= col. I, l. 28).  indique, selon DELITZSCH, *Glossar*, p. 143, *l'acte du taureau qui fonce*. Dans ces conditions,       paraît pouvoir s'entendre : *toi qui fonces sur les contrées [ennemies]*, ce qui s'accorderait aussi avec *ug mē*.

Cf. encore :

¹ *Nin-zag-ga*⁽²⁾ — *da*⁽¹⁾ *á-mu-da-ág*⁽³⁾ = *á*⁽¹⁾, chez⁽¹⁾ *Nin-zag-ga*⁽²⁾ mandement fut enjoint⁽³⁾ ;

² *Nin-sikil-a* — *da á-mu-da-ág* = *á*, chez *Nin-sikil-a* mandement fut enjoint² ;

Umma^{KI(2)} — *da*⁽¹⁾ *dam-ha-ra*⁽³⁾ *e-da-ag*⁽⁴⁾ = *in*⁽¹⁾ *Umma*⁽²⁾ *praelium*⁽³⁾ *contulit*⁽⁴⁾ ;

Nous n'entendons rien apprendre à aucun indo-européaniste en rappelant à ce propos le rôle du postfixe i.-e. **de*, **dē* en des locutions telles que οἶκόν δε, ἀγρόν-δε, παδίων-δε¹ (cf. sumérien *edin-da*, de même sens), ἀγορήν-δε, avest. *vaēsmān* — *da* (= vers la maison), v.-latin *en-do*, anglais *to*, allemand *zu*, v.-slave *do*, etc.

La superposition des phonétismes, comme celle des fonctions morphologiques, est, ici encore, remarquable.

L'indo-européen possède, en outre, un autre **de* (**dē*), construit avec l'ablatif; **dē* qui sert à indiquer l'origine, la provenance¹. Il n'est peut-être pas interdit d'en rapprocher le *-da*, *-dē* sumérien, que M. S. Langdon² dénomme « the *-da* of agent », à propos des exemples : *sag*⁽³⁾ — *engur*⁽²⁾ — *da*⁽¹⁾ ... *igi-gar-bi*⁽⁴⁾ *e-da-aga*⁽⁵⁾ = *de par*⁽¹⁾ *le fermier*⁽²⁾ — *chef*⁽³⁾ ... *l'inspection*⁽⁴⁾ fut effectuée⁽⁵⁾; *utul*⁽²⁾ — *dē*⁽¹⁾ *ba-tum*⁽³⁾ = *de par*⁽¹⁾ *le berger*⁽²⁾ a été apporté⁽³⁾. Ici, toutefois, vu l'inaptitude du cunéiforme à noter les occlusives aspirées, l'on pourrait aussi bien songer au *-*dhe* d'origine i.-e., que nous trouvons dans grec πό-θεν, οὐρανό-θεν, σέ-θεν, Κυπρό-θεν, etc. Il est donc, semble-t-il, plus sage de laisser, pour l'instant, du moins, en suspens ce dernier aspect de la question.

1. *Gudea*, cylindre A, 15, 11 (= THUREAU-DANGIN, *SAK.*, p. 104, *ad loc.*).

2. *Ibid.*, 15, 15 (= THUREAU-DANGIN, *loc. cit.*, *ad loc.* M. THUREAU-DANGIN lit ici *dNin-e-la-da*).

3. Cône d'Entemena; cf. THUREAU-DANGIN, *SAK.*, p. 38, 1, 25-27. *Egit* serait plus mot à mot que *contulit*. Pour *ag* (𒀭𒁺) = *faire* (accad. *epēšu*) et lat. *ag-ere*, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 199.

4. *Iliade*, XI, 492; *Odyssée*, XV, 183. Dans le dernier passage, le sens est bien dans la direction de, du côté de la plaine.

5. Cf. K. BRUGMANN, *Abrégé...* (traduct. MEILLET-GAUTHIOT), 1905, p. 498.

6. *Sumer. Gram.*, p. 74, § 95.

La coïncidence du *-da* de direction avec le *-*do*, *-*de* i.-e. n'en reste pas moins à ajouter à celle de *-ta* :: *-*to-s*.

c) *Postfixe -š(ù), -š(i) de locatif-directif*. — Nous avons, plus haut¹, rappelé que, parmi les « désinences » casuelles indo-européennes, celles du locatif-directif en *-*s(u)*, *-*s(i)* sont, dès longtemps, suspectes d'être d'anciennes postpositions.

Cette opinion, qui est celle d'indo-européanistes éminents, est aussi la nôtre. Elle nous paraît d'autant plus fondée qu'aux parallélismes « casuels » indo-européo-sumériens relevés jusqu'à présent s'ajoute, ici encore, la coïncidence remarquable du locatif-directif *-š(ù), -š(i)* sumérien avec le *-*su*, *-*si* indo-européen, de même sens.

C'est, en effet, un locatif-directif que celui de Rg Veda, I, 1, 4, p. ex. :

agne yām yajñām adhvarām viçvātaḥ² paribhūr āsi sá id devēṢU ga-
chati :: *ô Agni, le sacrifice, l'office-pieux³ que, de toutes parts, tu patronnes,*
celui-là il s'en va chez les dieux (ou auprès des dieux).

Ce sens apparaît également dans certaines expressions adverbiales telles que : sscr. *aparī-ṣu* = *à l'avenir, plus tard, dans la suite*; dans *ῶρᾱ-σι* = *en temps convenable, à l'heure venue, à point*; *θύρᾱ-σι*, *Ἀθήνῃ-σι*, *Πλαταιᾶ-σι*; véritables formes *adverbiales*⁴, du même type que sscr. *çarāt-su* = *à l'automne*.

A propos de cette dernière, l'on notera que le sens *adverbial* s'y accuse plus fortement même que le sens *pluriel*. Nous ferons, tout à l'heure (p. 101), une constatation similaire à propos du *-*bhi-* instrumental. Il semblerait que l'ancien rôle de *postpositions* entrevu pour ces « désinences » pourrait bien être pour quelque chose dans cette prévalence occasionnelle du sens adverbial sur le sens numérique.

Le *-*su*, *-*si* du locatif-directif i.-e. a fait l'objet d'assez nombreuses

1. V. pp. 24 et 26.

2. Pour *viçvā-taḥ*, v. ci-dessus, p. 91.

3. *Adhvarā-* signifie proprement le *chemin*; c'est l'acte religieux accompli par le « pontifex »; acte qui relie le monde des dieux à celui des hommes. Cf. avec ci-dessus (pp. 85-86) pour cette notion liturgique.

4. Cf. BRUGMANN-THUMB, *Griech. Gramm.*⁴, p. 465, § 473.

études¹. Au point de vue purement intra-indo-européen, l'on ne saurait dire que le cas soit encore entièrement élucidé.

L'élément **su* se trouve en indo-iranien et en balto-slave (sous les formes respectives de sscr. *-su*, avest. *-hu*, v.-lith. *-su*, v.-sl. *-chū*)²; en grec, où il a les formes *-σι* et *-ς* (avec chute de la voyelle finale; phénomène qui s'est produit également pour le *-šū*, *-ši* sumérien)³. En latin il ne reste que *-s*.

C'est donc exclusivement en *i.-e. oriental* et en *i.-e. « méditerranéen » ancien*, deux domaines où les influences issues d'Asie ont été intenses⁴, qu'il reste attesté.

Pourquoi ces trois formes **su*, **si*, **s*? Comment se répartissaient-elles, primitivement, entre les divers dialectes? Ce sont là deux questions que les indo-européanistes ont, jusqu'ici, laissées sans solution.

Faute de mieux, ils ont cru pouvoir admettre que les variances **u*, **i*, répondaient à d'anciennes particules postposées; particules qui ne figureraient point dans les formes en *-s*⁵. Les raisons alléguées pour justifier cette solution sont, à notre avis, fort loin de s'imposer.

Si l'on prend en considération les trois parallélismes « casuels » remarquables, constatés jusqu'ici entre sumérien et *i.-e.*, l'on est au moins aussi fondé à alléguer ici la triple forme *-šū*, *-ši*, *-š*, prise, en Kingir même, par la postposition locative-directive sumérienne.

Cette triple forme s'y explique, d'ailleurs, tout naturellement :

la variance *u :: i* par une confusion fréquente entre l'*u* et *i*, dont il existe

1. Bibliographie sommaire dans le *Grundriss* de BRUGMANN et DELBRÜCK, t. II (1889), pp. 699 et seq.; dans la 2^e édit. (K. BRUGMANN), t. II, pp. 699 et seq. [§§ 356 et seq.]; BRUGMANN-THUMB, *Griech. Gramm.*⁴, p. 277 et seq. Pour les années subséquentes, v. l'*Indogerm. Jahrb.* Aussi plus haut, p. 26. Une identité foncière du **su* avec **si* ne paraît « *nicht zwingend* » à WALTER, *Festschr. W. Streiberg*, Heidelberg, 1924, pp. 344-345. C'est, à notre avis, aller trop loin.

2. L'on a songé aussi à le retrouver dans *μεταξέ*, mais cette explication paraît des moins probables.

3. Cf., p. ex., A. POEBEL, *Grundzüge...*, p. 131, §§ 360, 362.

4. En ce qui concerne la Baltique, l'on sait que, notamment, le commerce de l'ambre y avait, dès une époque fort ancienne, créé des relations permanentes avec l'Égée préclassique.

5. V., p. ex., A. MEILLET, *Introduct.*⁶, p. 258, et ci-dessus, p. 24, n. 3.

bien d'autres exemples : cf. *umun* :: *imin* = *sept*; *dub* :: *dib* = *saisir*; *uru* :: *eri* = *ville*, etc.¹;

la chute de la voyelle finale en vertu d'une caractéristique phonétique profonde de la langue; caractéristique à laquelle, plus haut², nous avons fait allusion. *-šù, -ši, -š* est donc conforme à un *processus sumérien courant*.

Quelques exemples nous aideront, pour finir, à faire comprendre l'exacte portée sémantique de ce locatif-directif.

Qu'à sscr. *pat-sù* = *aux pieds* [*de*], qu'à *θύρᾱ-σι*, à *forā-s* répondent très exactement les formes adverbiales sumériennes : *šà(g) — šù* = *à l'intérieur* [*de*] (propr. *au cœur* [*de*]); *igi — šù* = *devant* (propr. [*à l'œil de*]), *egir — šù*; *li-šù* (*eme-sal*) = *jusques à quand*; *du-ri-šù*³ = *pour la durée* > *pour toujours*; *an-šù* = *dans la direction du ciel*, d'où *en haut*, *vers le haut*; *ki-šù* = *dans la direction de la terre*, d'où *en bas*, *vers le bas*⁴; *sig-ba — šù* = *aux pieds de*⁵; *ugu — šù* = *au-dessus de*, *sur*; *ud — šù* = propr. *à (son) jour*, *en (son) jour* > *un jour*; *ki-bi-šù* = *à sa place*; *ta-š(ù)* = *en vue de quoi*, *pour quoi*; *me-šù* = *vers*, *où* (angl. *where ... to*), etc., c'est que l'on pourrait, croyons-nous, malaisément contester.

L'adjonction de ce *-š(ù)* à un adjectif ou à un nom verbal a, couramment, pour résultat (exactement comme pour le *-*su, -*si* indo-européen) de muer ce nom ou cet adjectif en adverbe⁶. Cf. *zid-a* = *fidèle*; *zid-e-š(ù)* = *fidèlement*; *nig-à-zig* = *méchanceté*; *nig-à-zig-šù* = « *en méchanceté* » = *méchamment*.

Cette construction reste donc conforme au même procès qui, en indo-européen, crée les locatifs adverbiaux sscr. *dūr-é ār-é*, « *loin* »; latin *temer-e*,

1. Cf. A. POEBEL, *Grundzüge...*, p. 12, § 15; S. LANGDON, *Sumer. Gramm.*, p. 35, § 34; FRDR. DELITZSCH, *Grundzüge...*, p. 13, § 17, b.

2. V. pp. 55-56.

3. Sumér. **dūru* est-il emprunté au lexique sémitique (assy. *dūru, dāru* = *durée, éternité*; aram. ܕܪܐ = même sens, etc.); où le sémitique a-t-il est « refait » sur le modèle d'un verbe trilitère concave, d'après un archétype sumérien ou autre? La coïncidence avec latin *dūrare* est, en tout cas, curieuse.

4. Ces deux formes en *eme-sal*.

5. Cf. avec sscr. *pat-sù* précité.

6. Remarque très judicieuse de M. A. POEBEL, *Grundzüge...*, §§ 389-390, auquel nous empruntons nos exemples.

propr. « dans l'obscurité »; $\pi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\upsilon\sigma\text{-}\iota$, « l'an dernier », etc.¹, et notre familier « en vitesse », pour : vite, rapidement.

Le directif s'accuse « casuellement » en des formules telles que $\dot{s}\dot{u}\text{-}a\text{-}ni\text{-}\dot{s}\dot{u}$ = en ou à ses mains; $uru\text{-}ni\text{-}\dot{s}\dot{u}$ = en ou devers sa ville.

Dans une expression telle que *Gudea, statue A*, col. II-III, ll. 6-1-3 : $k\ddot{u}r\text{ }M\ddot{a}\text{-}gan^{(2)}\text{-}ta^{(1)}\text{ }n\ddot{a}\text{ }esi^{(3)}\text{ }im\text{-}ta\text{-}\acute{e}^{(4)}\text{ }alan\text{-}na\text{-}ni^{(6)}\text{-}\dot{s}\dot{u}^{(5)}\text{ }mu\text{-}tud^{(7)} = de^{(1)}\text{ }Magan^{(2)}\text{ }diorite^{(3)}\text{ }il\text{ }importa^{(4)}\text{ }[et]\text{ }en^{(5)}\text{ }son\text{ }image^{(6)}\text{ } (de\text{ }la\text{ }divinité)\text{ }façon\text{-}na^{(7)}$; il n'est pas moins sensible.

Cf. encore : $id^{(1)}\text{ }Buranum^{(2)}\text{ }Zimbir^{KI}\text{-}\dot{s}\dot{u}^{(3)}\text{ }hu\text{-}mu\text{-}ba\text{-}al^{(4)} = le\text{ }fleuve^{(1)}\text{ }Euphrate^{(2)}\text{ }jusqu'à\text{ }Sippar^{(3)}\text{ } (je)\text{ }l'ai\text{ }creusé^{(4)2}$;

$a\text{-}d\ddot{u}g^{(1)}\text{ }he\text{-}g\ddot{a}l^{(2)}\text{ }n\ddot{ig}\text{-}nu\text{-}til\text{-}li^{(4)}\text{-}da^{(3)}\text{ }uru^{(6)}\text{-}ma\text{-}da\text{-}ni^{(7)}\text{-}\dot{s}\dot{u}^{(5)}\text{ }im\text{-}mi\text{-}in\text{-}gar\text{-}ra\text{-}a^{(8)} = eau\text{-}bonne^{(1)}\text{ }abondance^{(2)}\text{ }jusqu'à\text{ }infinité^{(4)3}\text{ }pour^{(5)}\text{ } (sa)\text{ }ville^{(6)}\text{ } [et]\text{ }son\text{ }pays^{(7)}\text{ }il\text{ }a\text{ }procuré^{(8)4}$;

$L\ddot{u}^{(1)}\text{ }nam\text{-}lugal^{(2)}\text{ }ki\text{-}en\text{-}gi\text{-}rá^{(3)}\text{ }k\ddot{u}r\text{-}\dot{s}\dot{u}^{(4)}\text{ }ba\text{-}tum\text{-}a^{(5)} = qui^{(1)}\text{ }la\text{ }royau\text{-}té^{(2)}\text{ }de\text{ }Sumer^{(3)}\text{ }dans\text{ }les\text{ }montagnes^{(4)}\text{ }avait\text{ }emporté^{(5)5}$;

$gir^{(3)}\text{-}ni^{(2)}\text{-}\dot{s}\dot{u}^{(1)}\text{ }mu\text{-}nad^{(4)} = à^{(1)}\text{ }ses^{(2)}\text{ }pieds^{(3)}\text{ }il\text{ }se\text{ }coucha^{(4)6}$.

Mentionnons enfin la proposition déjà citée à propos de *-ta* :

$a\text{-}ab\text{-}ba\text{-}igi\text{-}nim\text{-}ta\text{ }a\text{-}ab\text{-}ba\text{-}sig\text{-}ga\text{-}\dot{s}\dot{u} = de\text{ }la\text{ }mer\text{ }supérieure\text{ }jusqu'à\text{ }la\text{ }mer\text{ }inférieure$, où les sens respectifs de *-ta* et de *-\dot{s}\dot{u}* sont bien clairs.

La phonétique ne saurait faire difficulté. Le grec, dépourvu de chuintante, rend le \dot{s} sémitique et asianique par un σ . D'autre part, le $-\ast s\text{-}$ du $-\ast su$ indo-européen devient, en sanscrit, un phonème de type \dot{s} après tout autre phonème que a ou \bar{a} , k et r .

Nous ne pensons pas que la spécialisation d'i.-e. $-\ast su$, $-\ast si$ dans l'emploi locatif *pluriel* puisse constituer une objection de principe sérieuse à une corrélation avec l'indice « casuel » sumérien $-\dot{s}\dot{u}$, $-\dot{s}i$. En suspectant dans cet affixe

1. K. BRUGMANN, *Abrégé...*, pp. 479 et seq., § 578.

2. L. W. KING, *op. cit.*, t. I, n° 58, p. 103, ll. 16-18.

3. Proprement : chose-point-de-fin-jusqu'à = toujours, à jamais.

4. *Cône de Sin-idinnam*, DELITZSCH, *Beitr. zur Assy.*, I, p. 305, l. 15-18.

5. *Inscription d'Utu-hegal*, THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyr.*, IX (1912), col. I, ll. 4-6 (= p. 111).

6. *Ibid.*, col. IV, l. 28 (= p. 117).

une ancienne *posposition*, les indo-européanistes eux-mêmes ont témoigné que sa valeur pluralisante restait, à leurs yeux, *toute secondaire*¹ et pouvait résulter d'une pure et simple normalisation.

Nous n'ignorons point, d'ailleurs, que le caucasique méridional fait usage de l'indice de locatif *-ši* (géorgien ში), qui s'emploie indifféremment avec une valeur *locale* et *temporelle*.

L'on a également suspecté le *-si*, *-ši* étrusque de correspondre à un cas oblique, qui, dès lors, aurait pu faire fonction aussi de locatif².

A l'heure où la linguistique préclassique du « grec » asiano-égéen s'amorce; où les finales *-σος*, *-ηνος*, *-ιθος*, etc., de l'hellénique sont connues pour asianiques; où la linguistique dénonce un élément étrusquant en pré-Grèce³; où M. Kretschmer⁴, non sans fortes raisons, songe sérieusement à rattacher *ιερός* = *sacré* directement au vieux lexique rituel pré-grec-tyrrhénien; à **aisar-os*, **eiser-os* = « *den Göttern* » ou « *einer Gottheit gehörig* »⁵; où le même savant, reprenant la suggestion de tels de ses devanciers, penche à voir dans le *-x-* de l'aoriste et du parfait grecs un héritage pélasgo-tyrsène de formes telles que étr. *lupu-ce* :: *il mourut*; *tur-ce* :: *il a consacré*; *zilax-nu-ce* = *il a exercé les fonctions de zilax*⁶; où, par suite, le caractère de « *Mischsprache* » de l'un des plus fidèles témoins de l'indo-européen archaïque s'accuse de plus en plus, il peut être utile de rappeler ces faits.

Nous nous garderons, pour l'instant, de vouloir en conclure quoi que ce soit. Mais nous pensons que cette troisième coïncidence d'éléments morphologiques de mêmes formes et de mêmes sens entre ce sumérien et cet

1. Car les postpositions n'ont jamais servi à indiquer le *nombre*.

2. Références dans le *CIE.*, vol. II, sect. 2, fasc. I, p. 98 (*ad inscr.* 8.126).

3. Cf. Ἰστ-ηνία = Τετράπολις et étrusque *huθ* = 4; Σαπυσ-ελ-ἄτων κώμη et *šapusa*, *šepusa*, *šepusl-a*, *CIE.*, 1936, 1768, 4619, avec *rum-ate*, *CIE.*, 1944, 4885; *carpn-ate*, 2051, 4810; *petin-ate*, 2278 sq., 2548 sq.; *manθv-ate*, 2422, 2846, etc. V. à ce propos notre *Introduction à l'étude critique du n. pr. grec*.

4. *Glotta*, XI (1921), pp. 278 et seq.

5. Étrusque *ais-*, *ais-*: plur. en *-ar*: lat. *aes-ar*; étr. *ais-ar*.

6. KRETSCHMER, *op. cit.*, p. 285. Le *zilax* est un magistrat étrusque dont nous ignorons les fonctions exactes. Pour *zilaxnuce*, cf. FABRETTI, I, 388; SKUTSCH. dans PONTRANDOLFI, *Gli Etruschi e la loro lingua* (Florence, 1909), p. 150; v. aussi dans *Klio*, XIV (1915), l'article intitulé *Etruskische Beamte*, pp. 191-192 et 205; ROSENBERG, *Der Staat der alten Italiker*.

indo-européen, qui voisinent à Boghaz-Keui comme en Mitanni et en Canaan¹, a lieu d'être, à ce titre, prise, elle aussi, en mûre considération.

d) *Potsfixe -bi*, de sens instrumental-adverbial. Du *-*bhi-* instrumental-adverbial i.-e. nous avons parlé plus haut². Nous avons signalé le caractère originellement postpositionnel que l'on tend, dès longtemps, à lui attribuer en raison de sa valeur *casuelle* relativement faible.

A son propos, Brugmann-Thumb³ remarquent : « Die Hauptschwierigkeit, welche sich der sprachgeschichtlichen Einordnung des $\varphi(\nu)$ -Kasus entgegenstellt, besteht darin, dass die Formen sowohl singularisch als pluralisch fungieren. Man hat teils angenommen, dieses numeral indifferente $-\varphi$ repräsentiere noch ein uridg. *-bhi* ohne Numerusbedeutung, teils es sei im Griech. einst nur singularisch gewesen und erst sekundär auch pluralisch geworden, oder auch, es sei im Griech. einst nur pluralisch gewesen und erst sekundär singularisch geworden (letzteres ist jetzt DELBRÜCK'S Ansicht, Grundr., 3, 274 f)⁴. Für keine von diesen drei Ansichten sind triftige Gründe vorgebracht, und mindestens gleichberechtigt mit diesen Ansichten ist die Annahme, dass $-\varphi$, $-\varphi\nu$ einmal im Griech. nur Adverbialausgang gewesen war und dann in derselben Weise zum lebendigen Kasussuffix wurde, wie *-tas* im Altindischen, das als Ablativsuffix alle Numeri vertrat (vgl. auch ἐμέθεν mit ἐμοῦ, § 290). Mit dieser Möglichkeit ist um so mehr zu rechnen, als $-\varphi$, $-\varphi\nu$ als lebendiges (nicht adverbiales) Kasussuffix nur in einem Kunstdialekt auftritt⁵. »

L'on ne saurait mieux dire.

Ce $-\varphi$, qui apparaît surtout chez Homère et chez ses imitateurs, a une valeur *instrumentale*. Il signifie *au moyen de, avec*, d'où, parfois, par extension, *dans*.

1. Les noms de dynastes mentionnés dans les lettres de Tell el-Amarna sont, en effet, caractéristiques. Pour le sumérien en Canaan, cf. הִיָּקָל et *ē-gal* = *palais*; גִּזְרִי :: Γεφυραίοι et *gušur* = *pont*; מַרְיָם = *lac, marais*, et sumérien *agam* de même sens, etc. V., entre autres, P. S. LANDERSDORFER, *Sumer. Sprachgut im A.T.*, Leipzig, 1916.

2. V. p. 24 ; p. 26.

3. P. 280, § 276, Rem.

4. Cf. avec ci-dessus, pp. 100-101, à propos de *-*su*, *-*si*.

5. Le $-\nu$ peut très bien être épheleystique, donc secondaire.

6. Pour ceci, qui est juste et de grande importance, v. notre chap. IV, p. 133.

Des locutions incontestablement anciennes, telles que : Τενέδοιό τε ἱ-φι ἀνάσσεις (Il., I, 38), βίη-φι(ν), ναῦ-φιν ἀμυνόμενοι, et même ἐκ θεό-φιν = d'AVEC les dieux, ἀπὸ στρατό-φι = venant d'AVEC l'armée, ne sauraient laisser le moindre doute à cet égard. Le sens local n'est, ici, qu'une conséquence secondaire de la signification primordiale, qui est : *avec*.

Ce *-*bhi-* se retrouve en indo-iranien et en arménien (donc en Asie occidentale, à portée culturelle de la Mésopotamie) ; en celtique (probablement celtique commun *-*bis* ; v.-irl. *-b*) ; en latin : *ti-bi* ; toutes langues où les influences égéo-méditerranéennes furent, de tous temps, très fortes².

La valeur adverbiale en a été signalée tout à l'heure. Il est évident que, de : *avec force* à *fortement*, le passage n'a rien que de naturel. C'est pourquoi la formation d'adverbes au moyen de l'instrumental est chose courante en i.-e. Les exemples sscr. *sáho-bhih* = *avec force, fortement* ; *táviṣi-bhih* = *avec impétuosité* sont classiques.

Or le *-bi* instrumental sumérien sert précisément, lui aussi, à former des adverbes. C'est même, avec l'emploi de *-š(u)*, l'un des procédés adverbialisants les plus courants.

egir-bi signifie donc « *after-wards* » ;

gibil-bi — *nouvelle-ment* ;

mah-bi — *d'une manière grande, élevée* ;

gal-bi, *gal-gal-bi*, nous est traduit en sémitique par *rab-iš* (avec *-iš* adverbial) ; donc *grande-ment* ; *šur-bi*, par *ezz-iš*, donc, *avec colère, colériquement* ; *diš-bi* (dérivé de *diš*, *deš* = *un*) = proprement : *en un* (accad. *ištēn-iš*), d'où *ensemble, à la fois* ; *eme-sal* : *tur-tur-bi* : *petit à petit, doucement* (*rabb-iš*).

Le parallélisme morphologique de ces formes avec avest. *mazi-biš* (Yasht, 32, 11) = *magnopere*, est évident.

1. Nous n'avons point à nous préoccuper ici des rapports morphologiques originels ayant pu, selon certains, exister entre les postfixes instrumentaux i.-e. *-*bhi* et *-*mi*. Les deux positions sont distinctes, à notre avis.

2. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Littérature celtique*, t. VI (1899), a fortement marqué l'étroite ressemblance du guerrier gaulois avec le « héros » achéo-égéen. L'on sait, d'ailleurs, que, jusqu'à relativement basse date, le costume gaulois a conservé une physionomie bien orientale. Cf., p. ex., C. JULLIAN, *De la Gaule à la France*, Paris, 1922, p. 135.

Tel passage du Rg Veda (I, 2, 4) nous en fournit une contre-partie sanscrite excellente :

indrarāyū imé sulā upa prāyo—BHIR' ā gatam | = *Indra (et) Vayu auprès de ces pressurages AVEC DÉLECTATION approchez-vous.*

Mais ce n'est pas seulement le sens adverbial que nous fournit le sumérien. C'est aussi le sens *avec, parmi*, rappelé tout à l'heure, qu'il illustre.

Si, dans R. V., I, 1, 5, nous trouvons : *devó devé-BHIR ā gamat* = *dieu qu'il vienne avec (ou parmi) les dieux*, la statue B de Gudea, col. V, l. 36, nous parle de matériaux que ce souverain : *kūr-bi im-ta-é* = *parmi les montagnes a été chercher.*

Ce sont là des faits assez caractéristiques, nous semble-t-il, pour forcer l'attention sur l'extraordinaire parallélisme existant, ici encore, entre Sumer et l'indo-européen.

Pour la phonétique, il ne saurait s'élever nulle difficulté, le sumérien ne pouvant, dans son écriture, exprimer un **bh* que par un *b*².

e) *Postfixe allatif -r(a)*, très courant, indique l'idée de *vers, pour, à*³. Peut-être peut-on songer ici au **r* indo-européen dans sscr. *kā-r-hi* = *quand donc*; *tā-r-hi* = *alors donc*; **r* qui semble se retrouver dans latin *quō-r*, *cū-r*; dans gothique *tvā-r*, dans lith. *ku-ṛ* = *où ?* = proprement : *quoi—vers*. Le sumérien *-ra a*, en effet, le sens fondamental de « *towards* ».

Cf. par ex. : *ē-a*⁽¹⁾—*ni*⁽²⁾ *dū-ù-dé*⁽³⁾ *mā-a-ar* (= *mā-a*⁽⁴⁾-*ra*⁽⁵⁾) *ma-an-dug-ga*⁽⁶⁾ = *demeure*⁽¹⁾-*sa*⁽²⁾ *bâtir*⁽³⁾ *moi*⁽⁴⁾-*à*⁽⁵⁾ *il a ordonné*⁽⁶⁾⁴.

Cf. encore : *igi-ra* = *à l'œil de* = *devant*; *ki-ra* = *à la place de*.

La voyelle finale du *-ra* est tombée en d'innombrables cas. C'est pourquoi l'on trouve constamment des formes du type *dingir-ra-ni-ir* = *à son dieu*, pour *dingir-a-ni-ra*; *ama-a-ni-ir* = *à sa mère*, pour *ama-ni-ra*; *ḏA-nun-na-ge-ne-ir* = *aux Anunnaki*⁵, pour *Anunnage-e-ne-ra*, etc.

1. Cf. avec sumérien *hul (ḡul)-la—bi* = *avec joie, avec bonheur*.

2. L'iranien, comme l'arménien, comme le latin et le celtique rendent, on le sait, le **bh-* du **bhi-* par un *-b-*. Pour le cunéiforme, v. ci-dessus, pp. 17; 45-47.



3. P. ex., v. ci-dessus, p. 60.

4. THUREAU-DANGIN, SAK., Clou d'argile d'Arad-sin, p. 212, c, 2, 7.

5. Les *Anunnaki*, dont *ḏBabbar*, le dieu-soleil fait partie, tout comme Agni, Soma, Varuṇa

Pour le *-r(a)* comme pour les « indices casuels » précédents il y a donc, une fois de plus, coïncidence entre sumérien et indo-européen.

f) L'élément de comparaison *-dim* n'a rien d'un « indice casuel ». Mais, comme il est d'usage de le ranger avec ces derniers dans les exposés grammaticaux du sumérien, nous en dirons brièvement l'essentiel ici. Nous remarquerons seulement que la vraie place en serait bien plutôt dans notre liste, pp. 78 et seq.; car, au point de vue purement i.-e., il intéresse le vocabulaire plus que la morphologie.

-dim () n'est autre qu'une forme postposée de ; mot dont le sens propre est exactement celui de sémitique *banū*, *epēšu*, Il signifie donc proprement *bâtir, construire, fabriquer*, et répond, par suite, à latin *struere, structio* (cf. sémit. *bunnanu, binūtu*). De ce sens il a facilement évolué vers celui de : *à l'image de, à l'instar de, comme* (sémitique *kī, kiām, kima*).

Il semble que le caractère archaïque représente l'image sommaire d'un profil, une ébauche de figure. Ceci répond, en tout cas, au sens comme à la fonction de *dim, -dim*. De ce chef, *dim, -dim* se trouve curieusement parallèle et pour la signification, et pour la forme, et pour l'emploi avec *δέμ-ω*, qui = *struere*, avec *δέμ-ας*, qui = proprement « *structure* », « *stature* », d'où *image, ressemblance, apparence*; mot dont la langue homérique fait usage à plusieurs reprises au sens de : *à l'image de, à l'instar de, comme*, en des expressions telles que : *μάρναντο δέμας πυρός αἰθομένοιο* (*Iliade*, XI, 596; XVII, 366; XVIII, 1), où ce scoliaste traduit *πυρός τρόπον*.

Si cet usage homérique avait prévalu, nul doute que le grec n'eût connu un *δέμας*, préposition. L'hellénistique *χάριν* = *ἐνεα*, le classique *δίχην*, l'arménien *vasn* = *à cause de*, le latin *instar* représentent des cas exactement comparables. Au lieu de *δέμας⁽²⁾ πυρός⁽¹⁾*, le sumérien dirait *izi⁽¹⁾-dim⁽²⁾*; mais la tournure serait la même¹.

* * *

Comme on le voit, les coïncidences relevées dans ce paragraphe portent principalement :

font partie des *Ādityas*, sont des divinités très archaïques, gardiennes de l'ordre cosmique, qui paraissent avoir été en rapports avec les phénomènes orageux et avec les fontaines.

1. V. déjà notre article dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201.

Tel passage du R̥g Veda (I, 2, 4) nous en fournit une contre-partie sanscrite excellente :

indrarāyū imē sulā upa prāyo—BHIR' ā gamam | = Indra (et) Vayu auprès de ces pressurages AVEC DÉLECTATION approchez-vous.

Mais ce n'est pas seulement le sens adverbial que nous fournit le sumérien. C'est aussi le sens *avec, parmi*, rappelé tout à l'heure, qu'il illustre.

Si, dans R. V., I, 1, 5, nous trouvons : *devō devé-BHIR ā gamat = dieu qu'il vienne avec (ou parmi) les dieux*, la statue B de Gudea, col. V, l. 36, nous parle de matériaux que ce souverain : *kūr-bi im-ta-ē = parmi les montagnes a été chercher.*

Ce sont là des faits assez caractéristiques, nous semble-t-il, pour forcer l'attention sur l'extraordinaire parallélisme existant, ici encore, entre Sumer et l'indo-européen.

Pour la phonétique, il ne saurait s'élever nulle difficulté, le sumérien ne pouvant, dans son écriture, exprimer un **bh* que par un *b²*.

e) *Postfixe allatif -r(a)*, très courant, indique l'idée de *vers, pour, à¹*. Peut-être peut-on songer ici au **r* indo-européen dans sscr. *kā-r-hi = quand donc; tā-r-hi = alors donc*; **r* qui semble se retrouver dans latin *quō-r, cū-r*; dans gothique *twa-r*, dans lith. *ku-ṛ = où ? = proprement : quoi—vers*. Le sumérien *-ra a*, en effet, le sens fondamental de « *towards* ».

Cf. par ex. : *ē-a¹—ni² dū-ù-dē³ mā-a-ar (= mā-a⁴-ra⁵) ma-an-dug-ga⁶ = demeure¹-sa² bâtir³ moi⁴-à⁵ il a ordonné⁶⁴*.

Cf. encore : *igi-ra = à l'œil de = devant; ki-ra = à la place de*.

La voyelle finale du *-ra* est tombée en d'innombrables cas. C'est pourquoi l'on trouve constamment des formes du type *dingir-ra-ni-ir = à son dieu*, pour *dingir-a-ni-ra*; *ama-a-ni-ir = à sa mère*, pour *ama-ni-ra*; *⁴A-nun-na-ge-ne-ir = aux Anunnaki⁵*, pour *Anunnage-e-ne-ra*, etc.

1. Cf. avec sumérien *hul (gūl)-la—bi = avec joie, avec bonheur*.

2. L'iranien, comme l'arménien, comme le latin et le celtique rendent, on le sait, le **bh* du **bhi-* par un *-b-*. Pour le cunéiforme, v. ci-dessus, pp. 17; 45-47.



3. P. ex., v. ci-dessus, p. 60.

4. THUREAU-DANGIN, SAK., Clou d'argile d'Arad-sin, p. 212, c, 2, 7.

5. Les *Anunnaki*, dont *⁴Babbar*, le dieu-soleil fait partie, tout comme Agni, Soma, Varuṇa

Pour le *-r(a)* comme pour les « indices casuels » précédents il y a donc, une fois de plus, coïncidence entre sumérien et indo-européen.

f) L'élément de comparaison *-dim* n'a rien d'un « indice casuel ». Mais, comme il est d'usage de le ranger avec ces derniers dans les exposés grammaticaux du sumérien, nous en dirons brièvement l'essentiel ici. Nous remarquerons seulement que la vraie place en serait bien plutôt dans notre liste, pp. 78 et seq.; car, au point de vue purement i.-e., il intéresse le vocabulaire plus que la morphologie.

-dim () n'est autre qu'une forme postposée de ; mot dont le sens propre est exactement celui de sémitique *banū*, *epēšu*. Il signifie donc proprement *bâtir, construire, fabriquer*, et répond, par suite, à latin *struere, structio* (cf. sémit. *bunnanu, binūtu*). De ce sens il a facilement évolué vers celui de : *à l'image de, à l'instar de, comme* (sémitique *kī, kiām, kima*).

Il semble que le caractère archaïque représente l'image sommaire d'un profil, une ébauche de figure. Ceci répond, en tout cas, au sens comme à la fonction de *dim, -dim*. De ce chef, *dim, -dim* se trouve curieusement parallèle et pour la signification, et pour la forme, et pour l'emploi avec *δέμ-ω*, qui = *struere*, avec *δέμ-ας*, qui = proprement « *structure* », « *stature* », d'où *image, ressemblance, apparence*; mot dont la langue homérique fait usage à plusieurs reprises au sens de : *à l'image de, à l'instar de, comme*, en des expressions telles que : *μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο* (*Iliade*, XI, 596; XVII, 366; XVIII, 1), où ce scoliaste traduit *πυρὸς τρόπον*.

Si cet usage homérique avait prévalu, nul doute que le grec n'eût connu un *δέμας*, préposition. L'hellénistique *χάριν* = *ἐνεκα*, le classique *διῳην*, l'arménien *vasn* = *à cause de*, le latin *instar* représentent des cas exactement comparables. Au lieu de *δέμας*⁽²⁾ *πυρὸς*⁽¹⁾, le sumérien dirait *izi*⁽¹⁾-*dim*⁽²⁾; mais la tournure serait la même¹.

* * *

Comme on le voit, les coïncidences relevées dans ce paragraphe portent principalement :

font partie des *Ādityas*, sont des divinités très archaïques, gardiennes de l'ordre cosmique, qui paraissent avoir été en rapports avec les phénomènes orageux et avec les fontaines.

1. V. déjà notre article dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201.

a) soit sur des éléments qui, en indo-européen même, sont franchement postposés; qui font, à ce titre, partie de ce que l'on pourrait dénommer la *déclinaison officieuse*¹;

b) soit sur les éléments intégrés dans la déclinaison officielle, mais dont le caractère postfixal a, dès longtemps, frappé².

Dans les deux cas, il s'agit, c'est certain, d'un procédé *très ancien en indo-européen*; procédé qui, au temps où nous le constatons, ou se survit à côté de la flexion proprement dite, ou s'est normalisé à la faveur de celle-ci.

Nous nous rappelons aussi que les formes de la déclinaison i.-e. ont certainement « des origines multiples et diverses »³. Nous ne nous étonnerions donc point de n'en avoir retrouvé ici qu'une partie, bien que cette partie nous paraisse assez caractéristique.

Nous avons constaté que, sur l'aire indo-européenne, les « indices casuels » étudiés par nous se rencontrent *précisément en des régions, dans des idiomes dont les contacts avec les civilisations asiano-égéenne et méditerranéenne sont tout particulièrement évidents et certainement anciens*.

La double coïncidence des formes et des sens est aussi complète qu'on pourrait le désirer, eu égard aux termes dans lesquels la comparaison a lieu.

Il nous est, même, apparu que le -š(u), -š(i) sumérien était susceptible de nous rendre raison d'une variance -*s(u), -*s(i) indo-européenne, considérée jusqu'ici comme malaisément explicable.

Nous ne croyons pas que, du sémitique, ou du finno-ougrien, à l'indo-européen, l'on en ait jamais constaté autant, ni, surtout, rien d'aussi central.

* * *

C. Le pronom.

a) *Démonstratif*. — Le sumérien possède, nous l'avons vu, un *nē* démonstratif. En hétéo-kaneši, l'on rencontre un thème pronominal *na*-⁴. En indo-iranien, arménien, grec, vieux-slave, gothique, lithuanien, se trouve

1. V. ci-dessus, pp. 23-26.

2. V. note précédente.

3. A. MEILLET, *MSLP.*, XXII, p. 55.

4. Où l'on a voulu retrouver la particule *nu-* + l'*-a-* de la 3^e personne (*ZDMG.*, LXXIV, 420 et seq.).

une caractéristique **n* de l'objet éloigné. Le rapport de ces trois éléments, s'il existe, reste à démontrer. Mais le fait est à signaler.

Si l'on admet, avec M. Poebel, que l'élément démonstratif sumérien *-e* = l'*i-* préverbal¹, l'on peut, évidemment, songer à rapprocher cet *e* de l'**e-* démonstratif indo-européen (v. p. 23).

b) *Interrogatif*. — Rien ne s'oppose, théoriquement, à une corrélation originelle entre i.-e. **k^he-/ -o-/* et eme-sal *ta, te* = *quoi? pourquoi?* Il faudrait, en ce cas, admettre que la labio-vélaire initiale aurait, devant *a* et *e*, abouti à un *t* en sumérien, comme dans le grec *τις*.

Rien ne s'opposerait, néanmoins, à concevoir un emploi interrogatif de l'élément pronominal **to-* i.-e.

c) *Personnel*. — L'on peut songer à rapprocher :

1° sumérien *má, má-e*; eme-sal *mē, -mu, -má*, et i.-e. **me*. Mais l'on se rappellera aussi qu'en caucasique méridional **me* = *je, moi*;

2° sumérien *za, za-e, -zu, -za*, et i.-e. **tū, *t-*. Un passage ancien de la dentale à la sifflante sonore n'offre, par lui-même, rien d'impossible en sumérien².

Dans un certain nombre de formes : *ah-ám, t(u)v-ám, tú-bhy-am, vay-ám, yuv-ám, ay-ám, iy-ám, id-ám, im-ám*, le sanscrit nous montre un élément *-am* affixé.

Toute identification dudit élément avec l'*ŸŸ→Ÿ* = *-ám* sumérien³, dénommé par M. Poebel « hervorhebender *-ám*⁴ », que l'on retrouve dans eme-sal *ta-ám, te-ám* = *quoi? pourquoi?* doit être réservée. La coïncidence n'en vaut pas moins d'être relevée, car, de part et d'autre, il s'agit, apparemment, d'un élément similaire.

Citons enfin l'i.-e. **mes* de **ns-mes* (ci-dessus, p. 29 et n. 1; p. 30) > lesb. as. *āmu-μες*; lesb. *ūmu-μες* < **uσ-μες*; dor. *ā-μες*; armén. *mekh*; lith. *mēs*;

1. Pour cet *i-* < *e-*, voir plus haut, p. 28, n. 1.

2. V. A. POEBEL, *Grundzüge*..., p. 85, §§ 235.

3. V. p. 75. L'identité graphique en transcription ne doit faire illusion. *-ám* sumérien désigne un élément vocalique noté *-á + m*; l'*-ám* sanscrit représente un *a* portant le ton *+ m*.

4. *Grundzüge*, p. 85, § 235. DELITZSCH, *Grundzüge*, p. 46, § 63 c, rend *-ám* par « seiend » (v. aussi p. 137, § 197). Également POEBEL, *op. cit.*, p. 261, § 640 (*Beteuerungsformen*). L'on n'ignore pas que l'étrusque **am-* dans *am-ce* = lat. *fuit* (?) pourrait signifier *être*.

v.-pruss. *mes*, et le pluriel de la 3^e personne, sumér. *-meš* (v. p. 63 et 72 et n. 4). Y a-t-il lieu de rapprocher le suffixe pronominal de la 3^e personne du pluriel, hétéo-kaneši : *māš* ?

A côté de telles concordances plutôt curieuses, nous ne trouvons donc rien en sumérien qui paraisse répondre aux doubles formes du singulier et du pluriel en i.-e. ; rien qui, pour la 1^{re} personne du singulier, évoque la double forme i.-e. du nominatif et celle des autres cas.

Pour la flexion, l'on aura remarqué le *-*bhi-* de lat. *ti-bi*, sscr. *tū-bhy-am*.

Les formes du pronom personnel, à l'intérieur de l'i.-e. classique, diffèrent déjà trop, d'une langue à l'autre, pour que l'on ait pu, dans tous les cas, restituer l'état indo-européen¹. Le hétéo-kaneši nous montre, de son côté, des formes inattendues. Par exemple, *zik* = *tu, toi*, *anzāš* = *nous* ; mais nous y trouvons également *-naš* = *nous* (suffixé) et un datif pluriel *-ia-šmaš* du pronom (enclit.) de la 3^e personne². L'on ne saurait donc s'étonner, a priori, de rencontrer peu de concordances. L'état de langue sumérien est antérieur de vingt siècles, *minimum*, à nos plus anciens textes indo-européens et à l'état de langue qu'ils nous permettent d'entrevoir.

* * *

D. Le verbe. — Les divergences, ici, sont nombreuses.

Nous ne trouvons, en sumérien, rien qui nous rappelle les différents thèmes verbaux de l'i.-e. ; rien que l'on puisse songer à rapprocher du causatif-factitif en *-*éye-*, du futur en *-*se-/-*sye-*, de l'aoriste en *-s-* ; rien qui semble comparable à des alternances vocaliques telles que *λείπω* :: *ἔ-λιπ-ον*. La répartition des formes en *actives* et *moyennes-passives* ; en *primaires* et *secondaires* ; des désinences spéciales pour le *duel* ; tout cela paraît bien y être inconnu.

A tout prendre, l'économie de la conjugaison sumérienne paraît avoir été sensiblement plus simple que celle, si étonnamment riche, de l'indo-européen.

Nous avons noté que, par son emploi des préverbes de conjugaison, le

1. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 293.

2. F. SOMMER et H. EHELOLF, *Ritual des Pāpanikri...*, Leipzig, 1924, I, 20 ; II, 18.

sumérien offrait une ressemblance frappante avec le caucasique. La récente publication de M. A. DEIMEL, *Theorien über die Verbal-Präformative im Šumerischen*¹, ne saurait que contribuer à fortifier cette impression. L'auteur y allègue, en effet, non sans bons arguments, la valeur *locale* originelle des préverbes *mu-*, *ni-*, *e-*, *ba-*. Il va même² jusqu'à rapprocher ces éléments des préverbes latins. Rappelons que, à ce même propos, nous avons cru devoir y faire allusion tout à l'heure³.

Cette interprétation nous semble, dans ses grandes lignes, exacte. Elle nous ramène, par suite, à un type de conjugaison courant en caucasique méridional. Mais ce type même, nous l'avons vu⁴, n'est pas sans être assez largement représenté en indo-européen sur une aire relativement étendue. L'on peut donc concevoir, surtout en terroir oriental, un état de langue i.-e. ou indo-européanisant où ce procédé ait été à la fois ancien et normal.

Comme autres procédés communs, citons :

1° le redoublement de la « racine » verbale; moyen d'emploi courant, non spécialement caractéristique;

2° *possiblement* une sorte d'*augment*, ou, du moins, si le mot effraie, d'élément préverbial susceptible soit d'en tenir lieu, soit de devenir tel. L'on n'ignore point, d'ailleurs, que, à l'intérieur de l'i.-e. même, l'*augment* ne se trouve qu'en indo-iranien, en arménien, en grec. Ce sont là trois aires situées soit en Asie occidentale, soit à portée directe et prochaine de celle-ci.

3° Un type de conjugaison i.-e. à formes pronominales suffixées nous est fourni par le hétéo-kaneši. Nous nous permettons, à ce propos, de renvoyer aux remarques de MM. A. Pœbel et A. Meillet, rappelées plus loin⁵.

Il n'y a donc rien *en soi* qui, dans la conjugaison sumérienne, puisse ou doive, d'emblée, être considéré comme non indo-européen. Mais cette conjugaison, ce n'est pas moins certain, offre, par rapport à celle de l'i.-e. classique, une physionomie nettement à part.

1. *Orientalia*, I (1920), pp. 10-55.

2. Dans son § 3.

3. Rapprocher de ce qui a été dit ci-dessus, p. 35 et n. 2 (où il est question, à ce propos, de latin *cum-*).

4. V. p. 35 et seq. et n. 1; p. 36.

5. V. pp. 115 et 136-137.

Pour terminer, voici quelques « désinences » verbales *susceptibles* d'être, étymologiquement, corrélatives :

SINGULIER

- | | |
|----------------------------------|-------------------------------------|
| 1. Indo-européen : $-*mi$, $*m$ | Sumérien : $-me(n)$, $-mu$, $-mā$ |
| 2. $-*si$, s (?). | $-zu$, $-za$. |

PLURIEL

- | | |
|--|---|
| 1. { $-*mas(i)$
$-μες$
$-μεν$
$-mus$ | { $-meš$, de la 3 ^e personne plur. (?)
$-mē(n)$, de la 1 ^{re} personne plur. |
| 1. $-*mā$ (indo-iranien) | V. ci-dessus, p. 33. |
| 1. $-*ma$ — | |
| 1. { $-*madhai$ (indo-iranien)
$-μεθα$ (grec) | { $-me(n)de(n)$ |
| 2. { $-*dhuai$ (indo-iranien)
$-σ]-θε$. | $-zu-(e)-nē-ne$ (?). |

* * *

Les quelques observations suivantes ont trait à certains points soit de phonétique, soit de morphologie, susceptibles d'offrir un intérêt particulier pour les comparatistes. Bien que la phonétique en particulier ait, à dessein¹, été exclue du présent exposé, nous avons pensé rester fidèle au plan que nous nous étions assigné en mentionnant (ou en rappelant) telles notions de linguistique indo-européenne et/ou caucasique, dont l'importance générale n'échappera certainement pas aux lecteurs avertis.

L'aspect phonétique.

Il semble que certaines des caractéristiques essentielles du sumérien aient été dues à l'accent. Cet accent, qui, dans les mots bisyllabiques, porte sur la première² (*bábbar*, *gígir*), paraît avoir été un accent d'intensité.

1. V. p. 12, n. 1.

2. V., à ce propos, A. POEBEL, *Grundzüge*, p. 35, §§ 95-96.

Cet accent était, certainement, déjà fixé avant nos premiers textes, mais peut-être pas avant l'invention de l'écriture.

C'est lui qui paraît avoir fortement contribué à donner au sumérien son aspect. Le passage de **ia-min* à *imin*, soit 5 [+] 2 > 7; de *umun* = *seigneur*, à *ūn*; de *dumu* = *filz*, à *dū*; de *sumun* = *agé*, à *sūn*¹; de *umuš* = *intelligence*, à *ūš*; de *gimin* = *comme*, à *gim*, etc.; l'amuïssement total ou partiel courant de la dernière syllabe que l'on constate, par exemple, dans *ari(b)*, *eri(b)* = *fille du beau-père*, *am(a)* = *buffle sauvage*, *an(u)* = *ciel*, *im(i)* = *vent*, *tempête*; autre : *argile*, *glaise*; de *dir(ig)* = *s'incliner*, *choir*, etc., s'explique, semble-t-il, par la même cause. L'on sait que les langues caucasiennes du Sud ont, elles, un accent d'intensité sur la pénultième et que cet accent est, certainement, l'une des causes qui, dès l'époque ancienne, a puissamment contribué à donner à l'arménien son aspect si particulier².

Cette tendance invétérée, qui, en sumérien, a provoqué la chute de nombreuses finales, est peut-être, au fond, la même qui, en arménien comme sur le sol iranien, s'est, à la longue, exercée dans le même sens.

Ce que nous avons noté³ du flottement entre occlusives sourdes et sonores, comme de certaine permutation⁴ entre une gutturale (occlusive?) sonore aspirée et la non-aspirée, incite à penser :

1° que les sourdes étaient prononcées avec une faible occlusion (phénomène endémique en Asie antérieure);

2° que la sonore aspirée gutturale ne se distinguait pas foncièrement de la non-aspirée.

Ce système phonétique apparaît, au premier abord, très différent de l'indo-européen — pour ce qui regarde les consonnes. — Nous avouerons,

1. Le caractère marqué *ū* désigne seulement que cet *ū* résulte d'une *évolution*. Il n'a aucune portée phonétique propre.

2. Pour cet aspect en arménien, v. A. MEILLET, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne, 1903, pp. 1 et seq. Noter, à cette occasion, que le passage de *š* à *l* dénoncé par arménien *ult* = *château* répondant à sscr. *uṣṣraḥ* et à avest. *uštra-* se constate dès le sumérien (*šad* :: *lad*; *li(m)* :: *ši*). — Pour le phonème originel (*š* de type liquide, voisin de *r/l*), v. A. POEBEL, *Grundzüge*, §§ 35, 83. C'est là une petite précision à apporter à la concise « *Esquisse* » de M. A. MEILLET (p. 109, § 110).

3. V. pp. 46-47.

4. V. p. 17, n. 1.

toutefois, douter qu'il existe, à proprement parler, un système phonétique que l'on soit en droit de taxer de *spécifiquement indo-européen*. L'aspect commun n'est, certainement, qu'un aspect des plus partiels. Le « roman commun » nous le montre.

D'ailleurs, à l'intérieur de l'indo-européen même, les sourdes aspirées ont peu d'importance, et les sonores aspirées se sont assimilées aux sonores ordinaires dans quatre dialectes². L'imperfection phonétique grave inhérente à la graphie cunéiforme s'ajoute donc, ici, aux caractéristiques profondes du terroir pour nous inciter à considérer le phonétisme sumérien comme une *unité en soi*. Unité dont l'on ne saurait conclure, quoi que ce soit, ni pour, ni contre l'indo-européanisme au sumérien.

Ni l'absence probable d'un ton de hauteur, ni celle, possible également, d'un rythme quantitatif, ni le défaut apparent de « sonantes », ne constituent des obstacles dirimants. Les tendances articulatoires paraissent procéder du terroir, bien plutôt que des langues. Elles sont fonction des organes d'émission³; organes dont le jeu est conditionné surtout par le mode de nutrition de l'organisme entier. Ce que l'on commence à entrevoir du rôle important des endocrines dans les phénomènes d'assimilation et de désassimilation cellulaires porte à penser que l'*ambiance biologique* pourrait bien être ici l'un des facteurs essentiels. L'importance croissante que prend, au point de vue phonétique, l'étude des *substrats* est loin d'exclure cette éventualité. La phonétique, dès lors, est susceptible de nous apparaître quelque jour comme étroitement dépendante de l'*anthropologie* au moins autant que de la *linguistique*. Ceci modifierait de la façon la plus heureuse, à notre avis, la position de certaines questions.

* * *

Alternances (?). — Un certain nombre de « racines » verbales comportent des variances vocaliques du type $a :: \frac{e}{i} :: u$ (ou seulement $a :: i$, ou $e :: u$, ou $a :: u$). Tel est le cas, p. ex., pour *dar* :: *dir* = *s'incliner, tomber*; *te* (pour

1. V. ci-dessus, p. 17.

2. Albanais, baltique, celtique, slave.

3. Qui sont aussi des organes de *respiration* et d'*alimentation*, ne l'oublions pas.

*teg?) :: *tûg* = *vêtement*; *ma* :: *mu* = *moudre*; *gal* :: *gul(a)* = *grand, être grand*; *h̄alam* :: *h̄ilim* = *exterminer, anéantir*¹; *dab* :: *dib* :: *dûb* = *saisir, prendre*; *g/kar* :: *kur* = *lier, rassembler*, etc. L'on peut, *théoriquement*, concevoir la possibilité d'une alternance vocalique. Rien n'indique, cependant, que les variantes de ce genre soient d'ordre proprement morphologique. Devons-nous y voir le résultat de flottement ou de normes orthographiques? L'on ne saurait décider.

*
* * *

Le nom en général.

Le sumérien est une langue certainement déjà *très usée*. Cela se déduit, entre autres, du grand nombre de monosyllabes de significations totalement différentes que l'on y trouve². En ce qui touche la déclinaison, l'on aura remarqué qu'il possédait deux « génitifs » : l'un en *-k(a)*, l'autre en *-g(e)* dont l'i.-e. ne possède, que nous sachions, nul équivalent. La valeur propre et spécifique de chacune de ces formes nous échappe, d'ailleurs.

Comme, toutefois, en dehors de l'indo-iranien, du slave et du baltique, aucun dialecte i.-e. n'a conservé, avec leur pleine valeur originelle, tout l'ensemble des cas primitifs, cette lacune n'offre, à notre avis, qu'assez peu de conséquence.

Dans une recherche telle que la nôtre, l'important était de retrouver, si possible, des coïncidences suffisamment nombreuses, assez frappantes aussi, pour écarter, en tout cas, l'hypothèse de rencontres fortuites. Nous croyons y être parvenus.

L'on notera, en sumérien, le trait, courant en caucasique méridional, consistant à *substituer le collectif au pluriel proprement dit*³. Sur ce point, l'arménien, bien qu'indo-européen, a, lui aussi, fortement subi l'influence du terroir⁴.

1. Pour ce mot, que M. POEBEL, l'on ne sait trop pourquoi, pense avoir pu être emprunté au sémitique (*Grundzüge*, p. 33, § 91), v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 203.

2. Cf., p. ex., J. D. PRINCE, *Striking phenomena of Sumerian*, *Journ. Amer. or. Soc.*, XXXIV, 3, 1914, pp. 321-328.

3. V. ci-dessus, p. 58. Le caractère caucasique de ce procédé, en ce qui concerne le sumérien, a été rappelé par M. F. BORK, article de l'*OLZ.*, 1924, Sp. 169 et seq.

4. V., p. ex., A. MEILLET, *Esquisse...*, pp. 59-60.

Il est inutile d'insister sur l'importance bilatérale de la composition, tant en sumérien qu'en indo-européen. Cet aspect-là nous paraît des plus intéressants.

L'on notera, de même, les procédés parallèles d'expression du superlatif absolu dans sumérien *gal-gal* = très grand et dans arménien *mec-a-mec*, de même sens. (Pour sumérien *mah*, v. ci-dessus, p. 17, n. 1¹.)

Dans les deux cas, il s'agit de composés, du type le plus régulier.

* * *

Morphèmes.

Le sumérien, nous l'avons vu², ne paraît avoir eu qu'assez faiblement recours à ce procédé de dérivation. Ce n'est point, toutefois, qu'il dût y être, par définition, impossible. Un processus analogue à celui qui, de *Leiche*, a abouti à *-lich*, ou de latin *mens* à français *-ment*, permettrait fort bien d'y concevoir, p. ex., comment *tur* = petit (d'animal) que nous trouvons dans *ug-tur* = lion-ceau, *ur-tur* = jeune chien, *hu*⁽¹⁾-*tur-tur*⁽²⁾ = tout petit⁽²⁾ oiseau⁽¹⁾, etc., pouvait, théoriquement, y donner naissance à un « suffixe » de valeur soit diminutive, soit patronymique³.

L'on peut, au reste, concevoir qu'outre les morphèmes de dérivation peu nombreux, mentionnés plus haut, le sumérien en ait possédé quelques autres. Difficilement l'on séparera, p. ex., *inim* = parole (*amātum*) — pour

1. Selon M. F. THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyriologie*, t. XVII (1920) : *H* ou *G* en sumérien [pp. 33 et seq.] (*Notes assyriologiques*, XXXIV), il faudrait toujours lire *h* ; un *g* ferait défaut en sumérien. Cette solution ne rend pas raison du flottement fréquent *g* :: *g* signalé par DELITZSCH. V. ci-dessus, p. 17, n. 1.

2. V. pp. 51-52.

3. M. G. SIGWART, *Glotta*, 1917 (t. VIII, fasc. 1-2), pp. 148 et seq., a même cru devoir suggérer un rapport étymologique entre ce *tur* et le *-tur* des noms propres étrusques *lar* :: *larthur*, *pel* :: *velthur*, etc. SCHULZE, *Zur Gesch. lat. Eigenn.*, 1904, pp. 339 et seq., et, surtout, p. 341, est porté à voir dans ces noms en *-tur* des patronymiques équivalant, sémantiquement, à peu près à ceux en *-γνητος* du grec, ou au germanique *-ing*. Ce *-tur* est rendu en latin par *-tor*. Les noms « héroïques » grecs en *-τωρ* ne sont pas rares dans les familles lycœoniennes, lyciennes, « pélasgiques », etc. (*Ἀρέστωρ*, *Κλείτωρ*, *Ἀλέστωρ*, etc.). C'est tout ce que l'on peut dire pour l'instant. L'intéressante suggestion de M. Sigwart, qui cite les noms propres sumériens *Adda* et *Adda-tur* (THUREAU-DANGIN, *SAK.*, 158, 8 et 8 m), demeure donc sujette à vérification ultérieure. En élamite, *tur* = fils. Coïncidence à relever.

plus ancien **enim*¹? — du verbe *en(n)a* = *parler*². Ceci nous donnerait un morphème *-im*. Des mots tels que *absin* = *croissance*, *apin* = *canal d'irrigation* (couper *a-pin*?), *agarin* = *matrice*, *mère*, *edin* = *plaine*, *erin* = *cèdre*, *ukkin*, *unkin* = *réunion*, *rassemblement*, *ulin* = *pièce d'habillement X*, *ulutin* = *temps*, *durée*, *bunin* = *conduite pour l'eau*, impliquent possiblement un morphème *-in*; morphème de nature peut-être participiale, à en juger du moins par *dubbin* = *proprement : saisissant*, *qui saisit* > *serre*, *griffe* d'oiseau ou d'animal, manifestement dérivé de *dub* = *saisir*³.

Les faits sûrs à cet égard sont, toutefois, trop peu nombreux pour autoriser encore des conclusions morphologiques de quelque portée.

Aussi bien semble-t-il qu'une tendance à réduire le mot à l'état d'un BLOC irréductible, — tendance très accusée en sumérien et qui semble exister aussi en arménien⁴, — ait été plutôt peu favorable à la constitution d'une dérivation perçue comme telle de *racine* + *suffixe*. Le procédé, *supposé qu'il existât*, devait, fatalement, soit y rester rudimentaire, soit s'y dégrader promptement.

* * *

Le verbe.

La conjugaison sumérienne, lorsqu'elle nous apparaît, est en pleine crise d'évolution. Telle est, d'ailleurs, aussi l'opinion que semble en avoir M. A. Pöbel. L'auteur des « *Grundzüge* »... écrit en effet⁵ : « *Obwohl auch diejenigen Wortarten (oder Wortkomplexe) welche die grammatischen Beziehungen ausdrücken, ihre Selbständigkeit im allgemeinen in hervorragendem Masse wahren, so sind sie doch, besonders beim Verbum, oft schon eng mit den Hauptwurzeln verbunden und auch bereits lautlich z. T. so reduziert, dass sie bisweilen schon eine gewisse Ähnlichkeit mit den grammatischen Bildungselementen der flektierenden Sprachen haben*⁶. »

1. V. p. 113, pour le phonétisme.

2. Cf. H. F. LUTZ, *Two Sumerian Lexicographical notes*, Amer. Journ. Sem. Langu., XXXIV, 4, 1918, pp. 284 et seq. — Rapport avec ὄνομα?

3. DELITZSCH, *Grundzüge*, § 196. Remarque.

4. V., p. ex., A. MEILLET, *Esquisse...*, pp. 51-52.

5. *Grundzüge...*, § 7, p. 6.

6. Déclarations intéressantes à rapprocher de K. BRUGMANN, *Grundriss*², I, 1, § 22, pp. 32 et seq. (cité dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 198 et seq.).

Il semble donc que la conjugaison sumérienne témoigne alors d'une tendance évidente à perdre un assez grand nombre des caractères considérés par d'autres, et par nous-même, comme caucasisants, pour se normaliser sous une forme « flexionnissante » ; forme évidemment plus proche, à ce titre, du type indo-européen.

Malgré tout, l'écart entre les deux économies reste sensible. Mais le vaste organisme qu'était le verbe indo-européen pourrait difficilement avoir été conçu d'une seule pièce. Comme pour la déclinaison, l'on y peut suspecter quelques indices d'une histoire qui, certainement, n'est pas simple. Sa grande variété et multiplicité de formes (dont certaines nous paraissent surérrogatoires) s'explique difficilement comme un phénomène fonctionnel, originel. Cette conjugaison luxuriante s'est, d'ailleurs, largement allégée d'une langue à l'autre. Chaque dialecte indo-européen s'est recréé, à son usage, un type plus simple ; type plus ou moins bien équilibré, mais suffisant, pratiquement, à ses besoins. Le fait s'est produit en iranien, en arménien, en italique, en grec même, avec les « normalisations » que l'on sait. De tous les domaines de la morphologie indo-européenne, il n'en est peut-être aucun où les refontes, où les innovations particulières suscitées par le besoin de clarté, de simplicité, de régularité formelle soient plus sensibles.

Qu'il s'agisse donc de la période où elle s'est élaborée, ou de celles où elle s'est adaptée aux besoins de collectivités déterminées, la conjugaison européenne nous apparaît comme susceptible de modalités à peu près infinies. N'oublions point, ici encore, l'écart des temps entre l'état de langue sumérien et l'indo-européen.

La coïncidence d'un nombre appréciable de « racines verbales » ne saurait avoir et n'a qu'une valeur linguistique réduite. L'emploi de *pa* pour désigner le *bâton pastoral*¹ ; de *pa* encore pour l'*aile d'un oiseau*² ; de *bar* pour signifier *lever, élever*³ ; *gar* pour dire *manger* (subst.), *nourriture*⁴ ; de *gan*

1. Accad. *ḫattu* = *sceptre*, v. p. 145.

2. Accad. *kaḫpu*. Cf. avec i.-e. *péto-* = *voler* (πέτομαι, πετηνός, sscr. *pat*, etc.). Élargissement en *-t-* d'une racine primitive **pe-*? Ou sumérien *pa* < à **pa*^t_d?

3. V. p. 81.

4. V. p. 82.

dans le sens d'*engendrer*¹; de *gi/en* dans celui d'*aller*²; de *peš* dans celui de *déployer*, d'*étendre*³, etc., ne nous en paraissent pas moins suggestifs. Il faut qu'ils soient, véritablement, bien intimes les rapports de contact entre deux langues pour que d'aussi archaïques « racines » verbales de ce genre et de ces sens concordent en aussi grand nombre.

* * *

De quelques locutions.

Sous un autre aspect, le sumérien rappelle encore curieusement nos langues. Nous disons couramment un *rendez-vous*, un *faire-part*, un *propre à rien*, un *vaurien*. Le sumérien, de même, dit couramment un « *dis-lui* » pour une *lettre*⁴, un *lù-nig*⁽²⁾-*nu*⁽¹⁾-*garra*⁽³⁾ = *homme* [de] *ne rien faire*⁵ (proprement : [de] *ne*⁽¹⁾ *chose*⁽²⁾ *faire*⁽³⁾).

Nous disons aussi pour : *regarder* : *lever les yeux sur* (*quelqu'un*), ce qui, mot pour mot, répond à sumérien *igi... bar* (accad. *elit inim*); pour *faire*, *fabriquer* : *manufacturer*, sumérien *šù-gar* (accad. *gamālu*). Une expression telle que *lù*⁽¹⁾ *dumu*⁽²⁾-*nu*⁽³⁾-*tuku*⁽⁴⁾ = *homme*⁽¹⁾ *enfant*⁽²⁾-*n'*⁽³⁾-*ayant*⁽⁴⁾ = *homme sans enfants* apparaît, du premier abord, comme étrangement coïncidente avec grec *ἀνὴρ παίδων οὐ τυχών*⁶; cf. de même *dam-tuk* = *prendre femme*, *se marier*. Le sens linguistique des sujets parlants ne s'éloigne, en ces locutions courantes, pas appréciablement du nôtre. Ce fait nous paraît remarquable, bien que le facteur purement *humain* en soit, au moins pour une part, la cause.

1. V. p. 122.

2. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 202.

3. Cf. i.-e. **petā-*, *déployer*, dans *πετάνωμι*, *patefacio*, etc. Un **pep(ə)-* serait susceptible de réunir les deux formes. Cf. peut-être, à ce propos, avest. *paθana-* = *déployé*, *large*.

4. Accad. *unneḍukku* = *lettre* < sumérien *ù-na-dug*. Cf. A. UNGNAD, *Ein merkwürdiges sumerisches Lehnwort...*, OLZ., 1918, Sp. 115 et seq.

5. Pour sumér. *g/kar* = *faire* et sscr. *kar-* *kṛ-*, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 202.

6. L'on remarquera l'étrange concordance de sum. *tug/k* (𒄠) « *zu eigen nehmen, eignen* » (accad. *rašu*), — *posséder*, *avoir*, *obtenir* (aussi *tuk(u)*) et grec *τυγχάνω* :: ἔ-τυχ-ον :: *τυχ-εῖν*, et le sens, à la fois religieux et savant, de *τύχη*.

CHAPITRE IV

BILAN GÉNÉRAL. — CONCLUSIONS

I

NATURE, ÉTENDUE ET PORTÉE DES COÏNCIDENCES RELEVÉES

A nous en tenir strictement aux principes et à l'objectif définis au début de ce travail, il nous semble avoir satisfait au moins à l'essentiel de notre tâche.

Cette tâche, l'on s'en souvient, était double.

Elle consistait, d'abord, à essayer de montrer le profit, d'ordre linguistique, que sumérologues et indo-européanistes pouvaient avoir à communiquer, désormais, non par accident ou par boutade, mais d'une manière large, courante et régulière.

Pour y parvenir, le mieux paraissait être de rechercher si et dans quelle mesure un certain nombre de concordances curieuses, relevées par nous ou par d'autres, entre sumérien et indo-européen, n'auraient point, par hasard, pour complément d'autres corrélations plus profondes; corrélations intéressantes, elles, directement les organismes morphologiques de ces langues. C'était là, pour ainsi dire, le second aspect, plus spécial, de la même question fondamentale, posée en commençant.

Qu'avons-nous donc obtenu ?

Nous avons relevé une quantité plus qu'appréciable de similitudes, qui sont venues enrichir nos observations antérieures.

Ces concordances, décidément, ne se présentent point à l'état sporadique.

Elles ne nous donnent nullement l'impression de ces rencontres fortuites, comme il peut toujours s'en produire entre deux grandes cultures; cultures dont la seconde — fût-elle linguistiquement distincte — ne pouvait guère ne pas beaucoup hériter de la première (en Asie occidentale tout au moins).

Elles paraissent, bien au contraire, constituer un très solide, un très convergent faisceau.

Dans ce faisceau se groupent plusieurs éléments nettement distincts.

* * *

a) Le premier consiste en *de nombreuses coïncidences de vocabulaire; coïncidences qui s'offrent dans des conditions véritablement toutes particulières.*

Relevées, avant nous, en très petite quantité par quelques linguistes, toujours plus ou moins par accident¹, ces coïncidences se sont, à l'épreuve, montrées sensiblement plus nombreuses que l'on n'eût pu l'attendre, au premier abord.

Qu'à *elles seules*, elles soient des moins démonstratives, nous le savons fort bien et n'avons fait, d'ailleurs, aucune difficulté pour le dire. Notre avis ne saurait changer.

Lors, toutefois, qu'elles *ne sont pas seules* — ce qui est le cas —; lorsqu'elles portent, en outre, non sur des mots quelconques glanés plus ou moins au hasard, mais sur des mots-racines, d'archaïsme démontrable, dont la fortune est liée à celle de l'indo-européen même, l'argument prend tout de suite une portée sérieuse.

Il en prend même d'autant plus que la vague indo-européenne, dénommée par nous l'*aryenne*², ne reflète, certainement, qu'un aspect — aspect plutôt pastoral et guerrier — d'une culture indo-européenne vers 1500 av. J.-C. Pour apprécier la mesure du changement de mœurs susceptible d'être provoqué par la seule différence d'habitat, il suffit de relire ce qu'Hérodote et

1. V. p. iv, n. 1.

2. = l'*indo-iranien*. La première qui nous apparaît, sous la forme i.-e. classique, en Asie Mineure.

Xénophon rapportent de l'ancienne simplicité perse, rapproché du faste ultérieur du « grand Roi ». *Mœurs* et *langue* sont, fatalement, des plus solidaires. Or, l'habitat détermine les mœurs.

Mais nous avons, par ailleurs, la preuve que la culture indo-iranienne a gardé trace d'une culture agricole antérieure. Ce qui l'atteste, c'est, par exemple, le rôle éminent, sacré, qu'elle assigne à la *plante* dans le *culte*, dans l'*alimentation*¹. C'est aussi tel vieux mot, comme avestique *aša-* (pour **arta-*) = *chose moulue, farine* (persan *ārd*); mot faisant partie d'un très ancien *vocabulaire agricole indo-irano-celtique; vocabulaire perdu dans la suite*², mais que le terroir a conservé; qui, dès lors, a été restitué à l'iranien plus tard, où nous le retrouvons.

Un vocabulaire d'habitants de hauts plateaux, demi-civilisés, peu techniciens, peu agriculteurs, ne saurait, bien évidemment, convenir à des éléments cultivateurs, depuis longtemps solidement installés dans une plaine féconde, pourvus d'un outillage et de techniques développées, commerçants, et, par surcroît, possédant une liturgie riche, largement répandue.

C'est notamment pour cette raison que le vocabulaire varie, d'une langue indo-européenne à l'autre, et que les termes restés communs à toutes sont peu nombreux. En arménien, par exemple, « le nombre des groupes de mots arméniens qu'on peut avec quelque vraisemblance considérer comme étant d'origine indo-européenne ne va pas à quatre centaines³ ».

Cela s'explique aisément si l'on tient compte de la part éminente, à peu près exclusive, revenant aux aristocraties (économiques ou spirituelles) dans la propagation de toute grande culture technique, dont le but essentiel est la *création de richesse*.

A l'intérieur de l'indo-européen classique, même, l'on n'a pas manqué de relever le fait; car, ici encore, « dans une certaine mesure, c'est seulement le vocabulaire de l'aristocratie qui s'est conservé⁴ ».

1. V. ci-dessus, p. 8.

2. Pour sumérien *ara* = accad. *tēnu* = *moudre*, v. ci-dessus, p. 80.

3. MEILLET, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne, 1903, p. 108, § 109.

4. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 342.

Les correspondances constatées n'en deviennent, dès lors, que plus remarquables, portant, comme elles le font, sur des termes d'un fonds ancien. Ceci, d'autant qu'un exemple cité p. 87 (𐎶), nous a permis de constater certains recoupements grapho-lexicologiques difficilement explicables par un cas fortuit. L'évocation de 𐎶 *gál* :: *gul*¹; *mulu*²; *murub*³; *gēm(e)*⁴; *šal*⁵, donne lieu à des constatations paraissant fort similaires (le caractère archaïque représentant une *vulve* et signifiant *ouverture* [sexuelle], *fente*).

Nous avons donc affaire à tout un ensemble de recoupements; recoupements dont le hasard seul — ou même des emprunts purs et simples — paraissent difficilement pouvoir rendre raison.

* * *

Cette impression s'accroît lorsque l'on considère avec quelque attention.

b) *La nature du vocabulaire que ces coïncidences affectent.*

L'on y trouve, en effet, des termes de deux grandes catégories. L'une intéresse plus particulièrement la *vie agricole, économique, technique, voire militaire*; l'autre, *l'influence sociale du sacerdoce*, pour autant que le prêtre est porteur de science (médecine⁶, cosmo-théologie, arts du feu, arts de l'ingénieur, etc.).

a) Dans la première l'on peut ranger des vocables tels qu'*agar* = *champ*; *mar* = la *marre*; *dūr* = le fait d'*habiter, habitat*; *gan* (aussi *gam*) = le fait d'*engendrer*; *gū(d)*, *guz* = le *bovidé*; *id*, *ab*, *ambar*, *imbari*, qui désignent le *fleuve*, les *collections d'eaux* (*océan, mer, lagune*), la *pluie torrentielle*; des termes tels que *b/par* = *être clair, briller*; *di/e*, de même sens; *dim* = *bâtir, construire*; *dim* = *lier, assujettir*; *g/kar* = *faire*; *gir/gur* = *courir*; *gu* = *parler*; *guru* = *épais, gros, grand*; *kīd* = *fendre (du bois), déchirer*;

1. Cf. sscr. *gal*; allemand *Quelle*, etc.

2. Cf. *μύλλω* = *futuere* et son groupe, dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 203 et seq.

3. Pour *murub* et *δελφός*, v. *ibid.*, p. 204.

4. Rapport probable avec *γάμος* = acte de *prendre femme*.


5. Le mot *baluči zāl* = *femme épouse* prête à plusieurs solutions. Il est donc mieux de l'exclure, en principe. Faut-il comparer *colī* (prononcer *tsolī*) = *femme* en géorgien ?


6. L'un des mots désignant le *prêtre* : *azu*, *uzu* (accad. *bārū*), sert également à désigner le *médecin* (*āsū*). Ici, on le voit, l'accadien a pris au sumérien le mot (et la science), que Kingir avait portés à un degré supérieur.

ku(d) = couper, trancher; *ru* = fondre sur; *ra* = arroser par inondation; *rah* = frapper (du tonnerre, surtout); *tu(d)* = façonner; *tug, te* (pour **te(g)*?) = vêtement, habit; *ara, ma, mu* = moudre, broyer; *gar* = nourriture, ce qu'on mange; *til* = parfaire, terminer; *sag* = tête, chef, etc.


Le nom de l'arme offensive en laquelle, au temps ancien, les Asiatiques étaient passés maîtres : l'*arc* (sumérien *giš b/pan*) mérite une mention spéciale.

Le déterminatif *giš* indique qu'il s'agit d'un objet en bois¹.

La forme archaïque du caractère est encore très proche de l'image de l'objet lui-même :  .

Sumérien *pan* = accadien *qaštum* = donc . M. H. Hein² a évoqué, à ce propos, sanscrit *bāṇā-*, qui = *flèche*, les noms de la flèche et de l'arc étant, on le sait, susceptibles de se substituer l'un à l'autre.

Cependant, M. J. Przyluski, considérant de son côté le même terme sanscrit *bāṇā-*, en rapproche³ les formes indo-nésiennes du type *panah*, désignant en ces langues soit l'arc, soit la flèche, et celles : mon, khmer, stieng, rōngao, muong, annamite : *pān, bāñ, pēñ, pāñ, pān, bān*, qui = « tirer de l'arc ».

Sumérien  *pan* répondant à *qaštum* et représentant, dans le principe, un *arc*, l'on est en droit de se demander si, dans toutes ces langues, nous n'aurions pas tout simplement affaire à la conservation simultanée d'un vieux terme assez bien construit pour résister à l'usure phonétique; terme dont le sumérien représenterait, en ce cas, le spécimen le plus ancien. La question vaut, ce nous semble, la peine d'être posée. Car elle est du plus haut intérêt.

β) Parmi les vocables dénotant une influence sacerdotale et scientifique, l'on peut distinguer deux groupes : l'un intéressant proprement le *vocabulaire*⁴; l'autre témoignant plutôt de communauté de *conceptions*.

I. Dans le premier l'on peut, croyons-nous, ranger, p. ex., *bur*, qui = *βύριον*; *gušur*, *poutre*, *pont*, qui = *γέφυρα*. Rappelons Jean Lydus (*Mens.*,

1. Ceci pour les indo-européanistes qui l'ignoraient.

2. *Op. cit.*, p. 197 [15].

3. *BSLP.*, t. XXV (1924), pp. 56-69.

4. Pour tous ces termes, se reporter aux références de notre index.

III, 21) : ... ἐν Ἀθήναις τὸ πάλαι γεφυραῖοι πάντες οἱ περὶ τὰ πάτρια ἱερὰ ἐξηγή-
ται καὶ ἀρχιερεῖς (διοικηταὶ τῶν ὄλων) ὀνομάζοντο... ; citons encore *temen* = *bar-
rillet de fondation*¹; *itu*²; *su(d)* = *salāhu* = « *besprengen* »; *si(g)* = *šapāku* =
verser, répandre; *sangu* = *prêtre*.

Un vieux nom sacré du feu, que le monde hindou a perdu dans la suite,
mais que la collectivité indo-iranienne a possédé en commun avec d'autres
terroirs d'Asie Mineure, présente un intérêt spécial.

Ce nom n'est autre que sscr. **athar-*, avest. *ātar-*; mot que l'on suspecte,
en raison de la variance de la dentale, et surtout à cause de son aspect
étrange : *ātar-š*, en avestique, d'être un immigré en indo-iranien.

Peu nous importe ici cet aspect, car la *liaison religieuse* ne s'effectue pas
toujours, ni nécessairement, sur la base de vocables munis d'un certificat
d'origine *pure*.

Un fait certain, en tout cas, c'est qu'*ātar-* est le nom liturgique et normal
du feu en iranien; qu'en sanscrit ce mot figure sûrement dans *athar-van*,
proprement : *muni du feu* > *prêtre du feu* > *prêtre* (lexique rituel).

Le feu, en tant qu'objet de révérence cultuelle, nous intéresse spéciale-
ment. Nous avons, en effet, signalé, ailleurs³, que ce dieu, dénommé *le très
jeune* (*yaviṣṭha-*), *le jeune* (*yahvā-*, *yahū-*, *yūvan-*), *le jeune de la force*
(*sāhaso yūvan*) en védique; dieu *né des eaux*, portait, en Sumer, le qualifi-
catif, exactement symétrique, de *gibil* = *le jeune, le nouveau*, et que *Gibil*⁴
était, tel *Apām nāpāt*, le descendant du dieu sage des ondes; d'*Éa*.

De plus, les *Atharvans* et les *Bhrgus*⁵ ne sont pas seulement les *porteurs
du feu*. C'est à eux que la tradition hindoue rattache l'importation des rites
concernant la *plante d'immortalité*; du *soma-haoma*⁶. Cette association s'ex-
plique assez naturellement, le *soma*⁷ (comme le *vin*) étant censé véhiculer ces

1. D'où *charte de fondation*, d'où *fondation* en l'honneur d'un dieu.

2. *Nouvelle lune, mois*. Voir déjà, pour *itu* :: latin *itus* :: *idus*, H. WEIDNER, dans *Glotta*, IV
(1913), p. 303, et nos remarques dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 187.

3. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 210, n. 1.

4. Rapport avec géorgien *gvalva* = *brûler*?

5. Cf. avec nos remarques, *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 204, à propos de sumérien *pirig* =
être brillant, briller, lumière feu.

6. Principales références dans BÖHTLINGK et ROTH, I, Sp. 118.

7. Peut-on songer ici à sumérien *su(d)* = *asperger, arroser* (p. 53, n. 4)?

énergies vitales dont le *feu*, dans le Vêda comme dans l'Avesta, constitue le principe essentiel¹.


L'on sait de reste que cette liturgie a été importée dans l'Inde par le nord-ouest². Les belles recherches de M. A. Hillebrandt à ce sujet ; le rôle des *Paṇis*, ou *marchands*, dans le commerce de la plante sont présents à l'esprit de tous³. L'on n'ignore pas davantage que le végétal fournissant l'« *eau-de-vie* » varie, fatalement, selon les climats, les terroirs⁴. Le *nōš* persan n'en est pas moins l'héritier sémantique direct d'*an-aoša-*, d'*Amarataḥ*, d'*Amṛta-*, de *geštin*. Partout la notion fondamentale est la même : *exaltation du voltage vital au moyen de la liqueur alcoolique*, dont les formules ultérieures n'ont, d'ailleurs, cessé de porter le même nom⁵.

La part éminente des *peuples indo-européens* dans la fabrication, dans la propagation des produits de cette nature, est connue. L'on n'ignore même

1. V. les judicieuses remarques de R. EISLER, à ce propos, dans *The Dionysian fire baptism in the « Pistis Sophia »* (*The Quest*, July 1925 (vol. XVI), pp. 468-469 et références). Cf. avec nos remarques à propos de sumérien *geštin* et de persan *nōš*, ci-dessus, p. 44, notes 2 et 3, et notre observation dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 211-216.

2. Paraît indéniable. Cf. récemment E. B. HAVELL, *The history of Aryan rule in India*, Londres, 1918, pp. 4-5 ; v. aussi *The Cambridge history of India*, Cambridge, 1922, t. I, pp. 38-39 ; 43 et seq. ; 46 et seq. ; 50 ; cf. avec 69-70 ; V. A. SMITH, *The Oxford history of India*, Oxford, 1919, pp. 7, 8, 13-14, 22-24. P. GILES, *Cambr. hist. of India*, t. I, pp. 69-70, situe ce qu'il dénomme l'immigration aryenne dans l'Inde vers 2500 av. J.-C. Les Sumériens ne sont pas des *Aryens*, au sens linguistique du terme. Il est bon de noter, toutefois, que, vers le même temps, leur culture subit une éclipse encore inexpiquée. C'est également au cours de la deuxième moitié du 3^e millénaire que se place cette migration d'éléments venus du golfe Persique en Canaan, dont parlent HÉRODOTE (I, 1 ; V, 89) et STRABON (XVI, C. 766). Cf. avec ci-dessus, p. 40, n. 5. Il paraît donc incontestable que la vieille civilisation de Basse Mésopotamie fut, à cette époque, fortement éprouvée et, probablement, en partie déracinée.

3. A. HILLEBRANDT, *Ved. Mythol.*, Breslau, 1891, t. I, pp. 1-116.

4. Le caractère « somatique » de Dionysos reste, d'ailleurs, très net. Cf., p. ex., les *Bacchantes* d'Euripide, l'*Ion* de Platon. Le *koça-*, vase à soma, védique (HILLEBRANDT, *op. cit.*, p. 183), se retrouve dans le *lexique religieux* d'Israël sous la forme בֹּשֶׂם, assyr. *kāsu*. Nous avouons hésiter à séparer ce terme de sumérien  = *kaš* = « *Rauschtrank* », « *berauschendes Getränk* » (*šikāru*), le signe archaïque représentant un récipient (BARTON, n° 217). Pour בֹּשֶׂם, cf. *Genèse*, XL, 11, 13, 21 ; II *Sam.*, XII ; I *R.*, VII, 26, etc. Le cas, tout similaire, de *a-gùb-ba* désignant et l'eau de purification et le récipient qui la contient (accad. *agubbū*, *egubbū*) illustre le passage du contenant au contenu.

5. Cf. *whisky* = v.-gaél. *uisge-beatha* ; écoss. *usque bough* = « *eau-de-vie* » ; aram. מְרִיטָא = peut-être *moût* et *amṛta* - sscr. V. sur tout ceci R. EISLER, *op. cit.*, pp. 468-473.

qu'ils ont fait, non rarement, de ces sortes de liquides, d'efficaces et navrants « agents de pénétration ». Il est certain que c'est *chez eux* — et non ailleurs — que cette vieille « religion » est le plus fortement, le plus anciennement enracinée. Ce n'est pas là un aspect indifférent. Car le « lien » est réel.

Or, nous avons également relevé, à propos, précisément, de la *plante d'immortalité*, un autre remarquable parallélisme entre Sumer et le monde paléo-indo-européen, notamment l'indo-iranien¹. Le rôle bilatéral du faucon céleste porte-foudre fait partie du même ensemble². Tout ceci, des deux parts, est donc bien et dûment cohérent.

L'on ne saurait, par suite, être très surpris de retrouver en Sumer, tout comme en Arménie, dans l'Urartu, chez les Cosséens, en Canaan³, voire en Méditerranée préclassique⁴, peut-être même dans l'*atr-ium* romain, ce *vieux nom sacré du feu*, élément prêté par le ciel à la terre⁵, sous la forme bien connue $\rightarrow\text{𐎶}\text{𐎵}\text{𐎶}$, soit *Asar*, ou mieux ^d*Asar*, avec déterminatif divin $\rightarrow\text{𐎶}$. Le signe en question sert, on le notera, à désigner à la fois le *dieu de la tempête* et le *dieu du feu*⁶. L'identité foncière de la conception initiale est donc manifeste. Il n'est pas indifférent pour l'histoire d'une civilisation agricole de noter l'affectation de ce même signe à l'expression de l'accadien *amel ispu* = le *moissonneur*, le *pasteur*. Agni-soma n'est-il pas le *go-pā-*, l'*ōṣadhi-pati-* par excellence ?

Vu sa diffusion initiale, il semble que ce nom d'**Athar-* ait été indigène à la haute Asie Mineure irano-ponto-caspienne. C'est là, d'ailleurs, que la tradition situe les plus anciens foyers de ce que l'on dénomme le *culte du feu* :

1. V. ci-dessus, p. 8, et *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 214 et seq.

2. V. *ibid.*, pp. 221 et seq.

3. Arménie : *airēl* = *consumer* ; Canaan ארר* dans אררמלך, dieu du feu de Sepharvaïm ; cf. aussi les noms propres יתנארר, אררבעל ; *Adaruta*, dieu du feu de l'Urartu ; *Adar*, dieu du feu solaire des Cosséens (époux de *Hala* :: *Gula*, déesse de l'arbre d'immortalité), dieu identique en substance à *Gibil*.

4. Ἀδρ-αυός, dieu du feu en Sicile, vieille terre de colonies élymes, venues d'Asie (PLUT., *Tim.*, 12, 16 ; ÉLIEN, *Nat. anim.*, XI, 20 ; cf. avec THUCYDIDE, VI, 2 ; DEN. HALIC, I, 22). Il est remarquable que cet *Adranos* protège spécialement les hommes *pris de vin*. Le *geštin* :: *vin* :: *vigne* :: et « *Lebensbaum* » (DELITZSCH, *Sumer. Glossar*, p. 96) se retrouve donc ici. Cf. avec ci-dessus, pp. 44, nn. 2 et 3 ; 47, n. 4.

5. Son culte sur des hauts lieux est, à cet égard, fortement caractéristique. V. *op. et loc. cit.*

6. Pour $\rightarrow\text{𐎶}\text{𐎵}\text{𐎶}$ = ^d*Iškur* et ^d*Bel* et *Marduk*, v., p. ex., BARTON, s. n° 44.

l'Arménie-Atropatène-Kurdistan-Luristan¹. Or, c'est précisément en cette même région que la Genèse² place l'invention de cette liqueur au nom étrange $\pi\acute{\iota} :: \sigma\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$, que les Sumériens dénomment *geštin* = « *Lebensbaum* » (*geš-tin*), comme les Persans *nōš* (avest. *an-aoša-*)³.

Fait remarquable, le survivant persan moderne de l'*ātar-š* avestique : *taš a*, dans le *Shahnameh*, le sens de *hache*⁴. La conscience populaire restait donc imprégnée de la vieille *conception du monde*, suivant laquelle la *hache fulgurante* était le véhicule des énergies célestes auxquelles la terre et les hommes devaient la fécondité, la vie, la richesse.

Ceci nous reporte, par conséquent, à cette *labrys* fulgurante, que les fouilles d'Égée nous ont, à tous, rendue familière. Insigne sacré du *feu du ciel*, que Plutarque⁵ nous dit être descendu des régions de l'Halys jusque sur la côte caro-myso-lydienne⁶, cependant que l'iconographie de Sumer nous le montre déjà investi de sa valeur rituelle en Mésopotamie⁷.

Le rôle de ces *Mages* dont nous avons eu occasion de parler⁸ dans la propagation de cette croyance est trop connu pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter⁹.

Si nous avons cru devoir entrer en plus de détails à propos de cet exem-

1. V. déjà à ce sujet G. RAWLINSON, *Ancient monarchies*, t. II, pp. 322 et seq.

2. IX, 20 et seq.

3. V. ci-dessus, p. 44 et n. 2, et DELITZSCH, *Sumer. Glossar*, p. 96. V. aussi plus bas, p. 143, n. 3.

4. GEIGER et KUHN, *Grundr. d. iran. Philologie*, I, 2, p. 22 < HÜBSCHMANN, *Pers. Stud.*, p. 269 (NÖLDEKE).

5. *Quæst. græcæ*, XLV. — Pour les *Mages*, dont on sait le rôle dans la propagation de ce culte, plus que probablement antérieur à l'Iran iranien, v. ci-dessous, n. 8.

6. Pour d'anciens éléments, incorporés plus tard par les Caro-Myso-Lydiens en cette région, cf. PLINIE, VI, 20.

7. S. LANGDON, *Tammuz and Ishtar*, Oxford, 1914, pp. 36, 79. Cf. avec le nom de *dama-ga* = *mère-lait*, du dieu porte-hache, si caractéristique pour des indo-européanistes au courant de la liturgie du soma, mais que M. Langdon ne parvient à s'expliquer. Cf., p. ex., le soma appelé *lait* (*amčós páyah*), *gras de lait* (*páyasā pínvamānah*), etc. Nombreux exemples dans GRASSMANN, *W.-B. z. Rg Veda*, s. vv. *páyas*, *páyasvat*, *payo-dūh*, qui qualifient et le *feu* et le *soma*. Les affinités profondes de Tammuz avec le Dionysos égéen sont bien connues.

8. V. ci-dessus, p. 49, n. 5, et p. 84.

9. Noté déjà par G. RAWLINSON, *op. cit.*, p. 345 et seq. Il y a lieu de tenir compte qu'à l'époque où écrivait l'auteur, les langues que nous dénommons aujourd'hui asiatiques, alarodiennes, élamites, vanniques, étaient couramment désignées sous le nom de *touraniennes* ou *scythiques*, ce que nous savons être inexact.

ple, c'est qu'il nous paraît illustrer d'une façon toute particulière les corrélations sacerdotales; corrélations qui, en Asie Mineure ancienne, ont certainement joué un rôle capital dans l'orientation politique comme économique des collectivités¹.

L'on voit donc, à ce propos, entre Sumer et une partie au moins du monde indo-iranien et arméno-cappadocien proches, s'accuser tout un ensemble de termes religieux communs de singulière portée². La présence bilatérale de termes, tels que : sumér. *bar* :: i.-e. **bhar-*, *briller*;

dag :: **dhagh-*, *brûler*;

dī/e :: **di/iē-*, *briller*;

ḥad :: **kand-*, *briller*;

pirig :: **bh(e)re(g)-*, *arder, briller*;

tab :: **tap-*, *brûler*,


de même sens des deux parts³, prend un singulier relief. Il semble que les porteurs de cette vieille culture aient été particulièrement familiers avec le feu et les arts du feu. Car la concordance est vraiment impressionnante.

Sous le rapport phonétique, l'égalité **athar-* :: *asar* n'offre, que nous sachions, nulle difficulté. L'occlusive dentale aspirée manque, graphiquement, au sumérien. Celui-ci, dès lors, peut la rendre : soit par la sourde, soit par la sifflante, sourde ou sonore. L'exemple de *Nidaba* :: *Nisaba*, celui de *gud* :: *guz* et l'interéchange fréquent de *z* et de *s* sont là pour attester combien cette mutation, peu importante, est normale⁴.

Cet ensemble insigne de coïncidences lexicologiques sacerdotales ne se borne point là.


Il s'accompagne de la corrélation insigne des doctrines concernant *Sirius*,

1. Pour le caractère essentiellement théocratique de ces institutions de « Mages », cf. *op. cit.*, p. 347.

2. Les trouvailles de Boghaz-Keui en témoignent aussi, à un autre point de vue. Aux termes relatifs aux *arts du feu*, l'on peut, croyons-nous, joindre le nom du *four* : *udun* (assyro-babylonien *utūnu*) —  —. Eu égard à la variance fréquente *a* :: *u* en Mésopotomie suméro-accadienne (*agar* :: *ugaru*; *arum* :: *urum*; *ama* :: *uma*), cf. peut-être le persan *atūn*, *tūn* = *four*, dont le sémitisme ne s'impose, dès lors, aucunement.

3. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 200 et seq.

4. Consulter pour cet aspect de la question POESSEL, *Grundzüge*, §§ 69, 70, 84; aussi §§ 33, 38, 85.

dont nous avons parlé plus haut¹. Σελ-ιος est formé sur  = sir = lumière (accad. *nūru*), éclat, inflammation, ardeur du feu.

L'on nous permettra de rappeler, à propos de *Sirius* et d'*Orion*, les remarques très justes d'O. Gruppe. Ce savant note, en effet², que « [*diese Gestirne*]... für den ältesten Festkalender³, sowohl im Orient wie in Griechenland wichtiger gewesen sind als irgend ein anderes Sternbild »... *Orion* — c'est-à-dire apparemment le culte de cette constellation et de *Sirius*, qui s'y rattache, mythiquement et théologiquement — passait pour être mort en Crète⁴. Le foyer de cette foi, en Hellade, était la Béotie⁵, vieille colonie de Γεφυραῖοι⁶. Les épithètes de *nimbosus*, d'*aquosus*⁷ répondent à celle d'*a edin*, mentionnée plus haut⁸. La qualité de *constellation agricole* n'est pas à démontrer, non plus que l'association de *Sirius* aux *Pleiades*, *pluvieuses*, elles aussi; association ancienne en Canaan⁹, mais aussi en paléo-indo-européen¹⁰. Gruppe a même suspecté son identité foncière avec *Adonis*, *Osiris* et *Tammuz*¹¹. L'épouse de l'*Orion*, assyro-babylonien, *Ninib*, est précisément *Gula*, déesse de la *plante d'immortalité*¹², commune à Sumer et aux plus anciennes croyances indo-européennes¹³. Dès lors, la connexion si étroite d'*Orion-Sirius* avec la culture de la *vigne* et le *vin*¹⁴, plante et chose « soma-

1. V. pp. II, 8 et n. 1; 48.

2. *Griech. Myth.*, p. 945.

3. C'est nous qui soulignons. L'on sait combien le *calendrier* est chose sacerdotale.

4. PLINIE, VII, 73.

5. GRUPPE, p. 68.

6. HÉRODOTE, V, 57.

7. GRUPPE, 955, 1; 1428, 0; cf. avec *Avesta*, *Tīr Yasht*.

8. P. 48.

9. Cf. JOB, XXVIII, 31 et IX, 9, et STERN, *Geigers Jüd. Ztschr.*, 1865, p. 258; HOFFMANN, *Ztschr. f. Altt. Wiss.*, t. III, p. 107.

10. CHR. BARTHOLOMÆ, *Der i.-g. Name der Plejaden, Indogerm. Forsch.*, 31 (1912-1913), pp. 35-48.

11. Cf. GRUPPE, 1355, 1; 1567, 1; 945 et seq.; 1424. Rapprocher à ce point de vue les hymnes cités par S. LANGDON, *Tammuz and Ishtar*, pp. 11, 13, 14-15, 22-23, avec *Avesta*, *Tīr Yasht*, 5, 29, 33, 42.

12. V. ci-dessus, pp. 44, n. 3, et 47, n. 6.

13. Caractère *central* des rites somatiques à l'époque védique fortement marqué par HILLEBRANDT. Bien entendu, ceci n'exclut pas les autres courants. L'Inde, de tous temps, a eu une vie religieuse des plus complexes.

14. GRUPPE, pp. 946, 948, 951, 955. Le nom de *fou* (פֶּזֶז) que la Bible emploie (cf. Gese-

tiques », s'il en fut¹, se justifie. Le grand rôle de pasteur des étoiles, que *Sirius-Tištrya-* a conservé dans l'Iran ancien², s'accuse déjà dans son nom sumérien : *Sib*⁽¹⁾-*zi*⁽²⁾-*anna*⁽³⁾ = *pasteur*⁽¹⁾ *fidèle*⁽²⁾ *du ciel*⁽³⁾³; indice de son importance dans le calendrier.

C'est donc là encore tout un ensemble; *ensemble grave, au point de vue des plus anciennes croyances indo-européennes*⁴, que l'on ne saurait, croyons-nous, se dispenser de rappeler. Il implique une construction, une mécanique de l'univers. A ce titre, il est capital.

II. A côté de ces mots sacerdotaux associés à des représentations communes, se trouvent, avons-nous dit, certains *concepts* symétriques.

En voici quelques exemples.

Nous citerons, entre autres :

1° L'idéogramme accadien, de prononciation inconnue, écrit ŠAG⁽¹⁾-GIG⁽²⁾, soit *intérieur*⁽¹⁾-*sombre*⁽²⁾, désignait une maladie, peut-être l'ictère. Zimmern a remarqué⁵ l'évidente corrélation avec *μελαγ-χολία*. Nos « *blue devils* » et nos « *humeurs noires* » sont là pour témoigner que nos conceptions maîtresses n'ont guère changé, sous ce rapport du moins.

2° La notion du *mauvais œil*; notion sur laquelle M. A. Meillet⁶ a rappelé l'attention, à propos d'avestique *asi*, mot du vocabulaire ahrimkien.

Le sumérien ne nous offre, ici, rien de lexicologique. Mais l'écriture, qui rend l'idée de *nuire, détruire, exterminer, méchanceté, mal (hul)* par *œil* (𒀭) + *chien* (𒍪), nous montre, comme le note judicieusement Bar-

NIUS, *Thesaurus*, Leipzig, 1839, t. II, p. 701, b) s'explique de soi par ses corrélations avec la liqueur qui enivre. Remarquer que le dieu « somatique » Dionysos est *précisément celui* dont la tradition associe le souvenir à celui d'une expansion culturelle vers l'Inde.

1. V. ci-dessus, p. 44, n. 2, et index.

2. Cf. J. DARMESTETER, *Zend-Avesta, Index*, s. v. *Tištrya-*.

3. Cf. dernièrement encore H. ZIMMERN, *Akkad. Fremdw.*, p. 63.

4. Pour *Sirius* et *Isis*, voir *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 156. M. BAL GANGADHAR TILAK, *Orion*, etc. Poona, 1916, place ce qu'il dénomme l'« *Orion period* » des Indo-iraniens entre 4000 et 2500. Selon V. A. SMITH, *Oxf. hist. of India*, Oxford, 1919, p. 8, n. 1, cette date serait trop élevée. Nous estimons que ces évaluations ne sauraient, pour l'instant, avoir qu'une valeur toute spéculative. Elles échappent, par définition, à toute vérification.

5. *Akkad. Fremdw.*, p. 49.

6. *Linguistique historique et Linguistique générale*, Paris, 1921, pp. 288-289. Pour *œil* en sumérien, v. ci-dessus, p. 87 et n. 1.

ton¹, le « mauvais œil » promu à la dignité de facteur d'idéogrammes².

3° Un nom indo-européen de l'*oreille*, dont la valeur religieuse a également été relevée³, prête à des observations lexicologiques plus concrètes. L'on notera, avec M. Meillet⁴, les « interdictions » probables qui « ont porté sur le nom de l'œil et aussi sur celui de l'oreille *aus-, *us-, qui se trouve n'être pas représenté en sanskrit, qui est ahrimanien dans l'Avesta et qui a disparu de bonne heure dans les dialectes iraniens ».

4° Il semble que *gubu*, *güb*, *gaba* (𐎡𐎢), qui signifie *main gauche, gauche*, par opposition à *zid* (cf. *ā-zi-da* = *main droite, place d'honneur*, [usage que nous avons conservé], n'ait ce sens que par suite d'une métaphore similaire à grec εὐνομος, ἀριστερός, avest. *vairyāstara-*. Ce n'est certainement pas par hasard que 𐎡𐎢 s'emploie en accadien pour désigner le *ciel* : *šamā*, siège des grands dieux bienfaisants. *Zi(d)* = comme chez nous, *droite, droit* (côté), mais aussi δέξιος dans le sens de : *favorable, de bon augure, bienveillant, favorable, fidèle*, etc.

5° Noter, dans le même ordre d'idées, l'emploi de 𐎡𐎠 = *an* (AN), qui, proprement, désigne *ce qui est en haut, le ciel*, d'où le *dieu du ciel*, le *dieu*⁵. L'on rapprochera, sous le rapport sémantique, sscr. *deva-* = *dieu* par rapport à *div-* = *ciel*. Ici encore, l'on peut concevoir une corrélation de doctrines théologiques. Il n'y a pas passage de *mots*, mais bien symétrie de *sens*. L'on sait

1. *Babylonian writing*, part. II (1913), p. 214, s. n° 413.

2. Le κυνὸς ὄμματ' ἔχων d'*Iliade*, I, 225, prend, nous semble-t-il, à ce rapprochement, un sens *néfaste* encore plus accentué.

3. L'*oreille* (avest. *uši* = « les (deux) oreilles ») fait aussi, en avestique, partie du vocab. ahrimanien (A. MEILLET, *op. cit.*, p. 289). Ce mot correspond à persan *hōš* = « Verstand », pāzend *hōš*, *huš*, même sens; armén. *uš* (*mémoire, souvenir*, [emprunt]), *ap-uš* = *insensé*, *šamb-uš* = *-d°-*; en avestique *uši a*, de même, le sens de « Verstand, Einsicht, Sinn » (GEIGER et KUHN, *Grundriss*, I, b, p. 35 et seq., § 9, 2). L'on rapprochera sumérien 𒌦 *uš* = « Einsicht, Verstand » (DELITZSCH, *Glossar*, pp. 53, 58) = accad. *šēmu*, possiblement réduit de *umuš*. La racine *gaoš-* = *entendre*, employée pour les êtres bons, que les *Gāthā* possèdent sous la forme *gauša-* = *oreille*, est rattachée d'ordinaire au même groupe que sscr. *ghōṣ-a-ti*, *ghōṣ-a-* = *il retentit bruit*. L'on rapprochera, nonobstant, sumérien *gi/eš* = *organe des sens, oreille* (DELITZSCH, *Gloss.*, p. 74, s. v. *pi*; p. 97 : « Organ... Speziell das Gehörsorgan »). Sumérien *gi/eš-tu(g)* = proprement : « prêter l'oreille ».

4. *Op. cit.*, p. 290.

5. Pour le sens de *dieu*, cf. RANKE, *Personennamm in der Urkunden der Hammurabidynastie*, p. 20. Cf. aussi le dérivé accadien *anūtu* = *divinité*. Cf. grec ἀνά ?

que l'équivalence *ciel* :: *dieu* est l'une des premières formulées par les indo-européanistes.

Pour *anu* et *div-ya-*, voir ci-dessus, page 9.

6° Quant aux *noms* des signes du zodiaque, dont l'importance théo-cosmologique se dispense de démonstration, les nôtres ne sont, en plusieurs cas, que la *traduction* pure et simple des noms sumériens. Tel est le cas, par exemple, pour *gu-(anna)* = *taureau* (du ciel); *maš-tabba gal-gal-a* = *les grands jumeaux*; *ur-gula* = proprement le *chien grand*, ce qui, rapproché de *ur mah*, de même sens, qui \equiv *lion*, répond, apparemment, au *lion*; *gir-tab* = proprement *poignard-brûlant* = *scorpion* (accad. *zuqaqīpu*). Aussi le rapprochement de grec *τείρεα* (plur. seulement) « *signes célestes* » (*Il.*, XVIII, 485 : τὰ τείρεα πάντα, τὰ τ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται), éol. *τερέων* (Alcée, fr. 155 B4) — qui ne se sépare pas de sscr. *tarā* = *étoile*, ni de védique *tārah* (plur.) = « *étoiles* », — et de sumérien *tir* = *demeure* (*admānu*, *šubtum*), suggéré par M. Hein¹, est-il de ceux qui paraissent devoir être retenus. *Tir*, en effet, semble servir à désigner le *zodiaque* dans l'expression *An*⁽²⁾-*tir*⁽¹⁾-*an-na*⁽³⁾, mot à mot : *demeure*⁽¹⁾ *élevée*⁽²⁾ *du ciel*⁽³⁾.

Certaines lacunes communes ne sont, elles aussi, pas sans intérêt.

C'est ainsi que le sumérien (pas plus que l'indo-européen) ne possède de nom spécial pour le *lion* et désigne cet animal par une périphrase : le *grand chien*, le *jaune* (ou *fauve*).

Oppert avait déjà noté le fait dans ses *Observations sur l'origine des Chaldéens*, dans les *Comptes rendus de la Société française de Numismatique et d'Archéologie*, t. I (1869), p. 74. Il en avait déduit que « ce peuple venait du nord de l'Asie ».

L'on nous permettra de clore cet alinéa par une observation que nous estimons importante. Cette observation consiste à attirer l'attention sur le *goût commun, intense et profond, que Sumériens et Indo-européens ont pour le GENRE ÉPIQUE*².

1. *Op. cit.*, pp. 194-195 [12-13].

2. SCHRADER, qui avait relevé cette particularité, avait cru devoir en déduire un caractère *touranisant* des « Chaldéens », comme on appelait alors les Sumériens. Il paraît, cependant, indéniable que le développement de l'*épopée* chez les peuples i.-e. est infiniment plus ample et

Ce trait n'a rien de proprement linguistique; c'est certain. Il n'en paraît pas moins des plus caractéristiques. L'épopée a fleuri en Grèce, à Rome, en Celtique, chez les Francs, chez les Burgondes, chez les Islandais, les Nordiques, les Germains; en France, en Espagne, en Italie, dans l'Inde — ici, avec quelle ampleur —. Il semble que les vieux récits mythologiques de l'Avesta nous en aient conservé comme un écho iranien. Chez les Sémites, ce genre manque (en tant que création spontanée). Chez les Finno-ougriens, nous n'avons guère que le Kalevala, ce qui est peu, comparé à l'extraordinaire exubérance épique de l'indo-européen.

Or, l'épopée, si elle n'est pas l'indice d'une famille de langues, — *ce qui exige des faits de langue*, — implique une certaine manière, à la fois poétique, dramatique et large, d'envisager de grands événements. Née dans les temples des dieux, au récit de leurs exploits, elle cesse, néanmoins, d'être proprement un hymne pour n'être qu'un récit; récit laïque, mais plus rythmé, plus sonore que le conte pur et simple; récit que des aèdes qualifiés conservent et colportent, glorifiant tel haut fait, tel héros, telle bataille. Il y faut un tempérament spécial; tempérament que l'expérience, aujourd'hui, nous montre exister à l'état endémique à peu près exclusivement chez les sujets parlants de langue indo-européenne.

Gardons-nous de nous exagérer la valeur, toute relative, de cette indication. Mais tenons-en compte. Elle le mérite, à notre avis. C'est un document qui s'ajoute à d'autres.

Des ouvrages tels que *Homer und Babylon* de H. WIRTH (*Frib. in Br.*, 1921); des remarques incidentes, comme celles de M. U. WILCKEN, dans sa *Griechische Geschichte im Rahmen der Altertumsgeschichte* (Berlin-Munich, 1924, pp. 8-11), marquent, à cet égard, une orientation nouvelle qui, certainement, sera féconde. Sumer en bénéficiera, des premiers.

* * *

plus riche que partout ailleurs. Ce n'est pas là un fait de langue, assurément. C'est, toutefois, un indice très précis de constitution psychique et littéraire. (Pour l'allégation de SCHRADER, v. *Die Höllenfahrt der Istar*..., Giessen, 1874, pp. 58 et seq.).

Ces contacts d'ordre surtout *aristocratique, technique et religieux*, à la fois amples et lointains, expliquent, à notre avis, pourquoi.

c) *Les concordances morphologiques relevées par nous ne sauraient être que peu nombreuses.*

Nous en avons déjà¹ sommairement fait pressentir les raisons.

Ce qui concerne l'économie générale de la conjugaison demeure à part. Sur ce point, les différences sont profondes².

Cet aspect réservé, notre acquêt se chiffre par :

1° des éléments morphologiques de la « déclinaison » ;
 2° très probablement, quelques formes ou éléments pronominaux ;
 3° comme noms de nombre (ou assimilés), l'on peut songer à ► *áš* = *un*, rapproché par M. H. Hein³ de latin *ās* (= **ass*), « *das Ganze als Einheit* » ; « *Pfund als Münze*⁴ » (origine peu claire) ; ► *tab* = *deux, paire*, le sumérien ne pouvant exprimer que par un artifice l'i.-e. **duo-*.

4° Relevons encore une particule optative et emphatique **ghe* ; très probablement la négation *na, nu* (i.-e. **n, *ne*).

5° Quelques désinences personnelles du verbe pourraient peut-être s'ajouter enfin.

Ce peu, vu les conditions, fort exceptionnelles, qui l'encadrent, nous paraît, cependant, susceptible de légitimer *une* parenté.

Aussi bien, cette maigreur même a-t-elle été dûment prévue, semble-t-il.

« Si l'on arrive un jour à établir une série probante de concordances entre l'indo-européen et tel ou tel autre groupe, ... une nouvelle grammaire comparée, SANS DOUTE RELATIVEMENT MAIGRE⁵, se superposera à celle des langues indo-européennes⁶... »

Notre aperception de l'indo-européen classique commun répond, en effet, à un ensemble d'observations *historiques*, très strictement limitées, dans le temps, comme dans l'espace.

1. V. p. 108.

2. V. cependant p. 109 et 115 à ce sujet.

3. *Op. cit.*, p. 189 [7] (v. ci-dessus, p. 80).

4. WALDE, *Etym. W.-B. d. lat. Spr.*², p. 64.

5. C'est nous qui soulignons.

6. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 22.

Elle n'implique, pour les époques antérieures à celle où se situent nos concordances, *nul type arrêté à priori*.

Il n'existe, par suite, *aucun caractère spécifique* dont on puisse affirmer qu'il constitue l'équivalent d'un certificat d'*indo-europeanisme authentique*¹.

Ni le phonétisme², ni les genres grammaticaux³, ni la déclinaison⁴, ni les voix verbales ne représentent, ici, des *criteria*. Qui donc, s'il l'ignorait, reconnaîtrait dans le français ou dans l'anglais actuels la conjugaison indo-européenne, si riche ?

Les métamorphoses susceptibles d'affecter l'indo-européen ont été jusqu'au point d'y provoquer, en bien des cas, un abandon à peu près intégral des caractères considérés comme « communs ». C'est un comble⁵.

Rappelons ici qu'un ensemble organique aussi vaste, aussi complexe qu'est l'indo-européen, ne saurait se résoudre d'un seul coup en ses éléments.

L'œuvre a, certainement, demandé bien des siècles. Siècles dont l'histoire, infiniment diverse, ne saurait tenir ni en quelques formes, ni en quelques mots.

Ce serait, certes, une illusion singulière que de s'imaginer qu'un rapprochement avec le seul sumérien — cette langue étant considérée comme un pré-indo-européen — dût, *à ce seul titre*, suffire à épuiser le sujet⁶.

Pour ne parler que d'un groupe propice entre tous à l'étude comparative, de quelle langue romane oserait-on prétendre qu'il suffit du latin pour en rendre raison⁷ ? Pour l'indo-européen, pourrait-il, dès lors, en aller différemment ?

1. Cf. avec ci-dessus, p. 5.

2. V. l'observation de M. H. SCHUCHARDT, rappelée p. 17 et seq.

3. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 20.

4. Cf. l'exemple du persan, du français, où la déclinaison n'existe plus.

5. Cf. avec les observations de M. A. MEILLET, rappelées par nous dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 197.

6. M. S. FEIST a exprimé sur le cosmopolitisme initial de l'i.-e. des idées qui nous paraissent fort justes dans son *Europa im Lichte der Vorgeschichte*..., p. 51, § 15.

7. V. à ce propos A. MEILLET, *Introduction*, édition de 1903, p. 23 : « La comparaison des langues romanes ne donnerait du latin vulgaire ni UNE IDÉE EXACTE, ni UNE IDÉE COMPLÈTE ; il n'y a pas de raison de croire que la comparaison des langues indo-européennes soit plus instructive. (C'est nous qui soulignons.) »

A notre sens, ce qui importe avant tout, en pareille matière, c'est la *continuité de la tradition*.

Au moins, autant que les formes, qu'un incessant travail d'innovation reforme et réforme, la continuité de culture et de conceptions maîtresses constitue un critérium fondamental.

Entre l'état de langue dit *indo-européen commun* — état que l'on peut, à la rigueur, dater de 2500 à 2000 environ av. J.-C. — et l'époque où le sumérien a acquis l'essentiel de ses traits fondamentaux, il s'est, en effet, écoulé, au bas mot, quelque vingt à vingt-cinq siècles.

Une période aussi longue, *et en Asie Mineure*, prête à bien des évolutions.

Il se trouve, du reste, que, *précisément au cours de ladite période*, le sumérien a concouru à l'institution d'une civilisation durable, puissante; civilisation essentiellement cosmopolite, du Pont au golfe Persique, de l'Élam à Canaan; civilisation qui, en grande partie, est devenue *la nôtre*.

Ce sont là des expériences qu'une grande langue de culture n'accomplit jamais sans subir au moins autant d'influences qu'elle en exerce. Ceci est vrai, en particulier, de celles que de fortes institutions religieuses et économiques, servies par une solide technique et par d'*amples ressources d'échange*¹, contribuent à propager.

Pouvons-nous, d'ailleurs, oublier que les premiers Indo-européens classiques, les plus remarquables sous le rapport religieux, — les *Aryens*, — nous apparaissent *en Asie Mineure*; qu'ils surgissent au sein d'un tohu-bohu de peuples digne de la tour de Babel?

La découverte des archives des rois de Cappadoce nous a, remarquons-le, valu quelque leçon de modestie.

Elle nous a montré l'étroitesse fâcheuse des constructions linguistiques par trop systématiques. Des *faits* nous ont révélé d'infinies possibilités que la *théorie* n'eût, peut-être, que difficilement admises.

« *Il n'avait été rencontré jusqu'ici que des langues indo-européennes*

1. Ce fait est capital dans l'histoire du rayonnement de la civilisation et des peuples de l'Asie occidentale, comme des Indo-européens actuels.

remontant à un original sensiblement un. Mais on peut se représenter que l'indo-européen commun ait été l'un des dialectes d'un groupe étendu dont les autres dialectes auraient disparu. Des textes notés en écriture cunéiforme, trouvés à Boghaz-Köi, en Cappadoce, ... offrent une langue, dite à tort hittite, qui, à en juger par l'état actuel du déchiffrement, ressemble trop à l'indo-européen pour en être séparée, et en diffère trop pour se laisser considérer comme un développement de la langue représentée par l'indo-iranien, le grec, etc. Il se pose ici un problème nouveau¹. . . »

Cet aspect inattendu de l'indo-européen, qui vient diversifier et compliquer encore nos idées sur la matière, épuiserait-il donc toutes les possibilités? C'est peu probable, on en conviendra. Le cosmopolitisme évoqué par M. S. Feist aux « origines » indo-européennes est un fait bien acquis, dont il faut tenir compte. L'on ne saurait davantage oublier que, sur les terroirs indo-européens, s'est, de tous temps, projeté, ombre immense, le profil de tout l'ouest de l'Asie. Voyons donc dans quelle mesure ce que l'on peut entrevoir de cette histoire générale lointaine peut contribuer à vérifier et à préciser nos aperceptions.

II

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

C'est dans l'histoire des terroirs indo-européens un phénomène insigne et de rare portée que l'influence exercée sur ces régions, en certaines heures décisives, par l'Asie occidentale, du Pont à l'Arabie. Pour l'Inde, pour l'Iran, pour l'Arménie, situées soit au cœur, soit à portée directe de ces territoires, toute démonstration paraît superflue. Pour l'Europe, l'expansion égéenne, celle du christianisme, des Huns, de l'Islam, des Tartares, des Turcs, sont présentes à tous les esprits.

Dans le beau livre où il vient de rassembler et de coordonner nos con-

1. *Introduction*⁶, p. 22. Cf. avec ci-dessus, p. 5.

naissances concernant « *Les hommes fossiles* », M. Marcellin Boule nous montre que le renouvellement décisif coïncidant avec l'âge dit « néolithique » s'est, lui aussi, consommé sous l'impulsion essentielle du même facteur.

En ces temps lointains, en effet, l'*homo alpinus* pénètre « comme un coin » entre les domaines respectifs de l'*homo nordicus* et de l'*homo mediterraneus*². Lentement, il s'infiltre à travers tous les pays correspondant aujourd'hui à « la plus grande partie de la Russie, de l'Asie Mineure, des Balkans, de la Bohême, de la Suisse, les Alpes occidentales, le Massif central de la France, la Bretagne, le Sud-Ouest et la côte cantabrique, l'Italie du Nord ».

« C'est, nous dit-il, l'*Homo alpinus* des anthropologistes modernes, ou l'*Homo indo-europæus*³ *brachymorphus alpinus* de Giuffrida-Ruggeri, la race *occidentale* ou *cévenole* de Deniker, les races *celtique*⁴ ou *rhétienne*, *celto-slave*, *arverne*, *laconoïde*, *arménoïde*⁵, de divers auteurs.

« Il va sans dire que cette distribution géographique actuelle des trois principaux types physiques⁶, qu'on est parvenu à dégager du bariolage ethnique européen, n'est que schématique. Leurs limites sont loin d'être tranchées; il y a des transitions insensibles d'une région à la région voisine; il y a aussi des pénétrations de toutes sortes, des îlots noyés dans une masse différente. Il y a surtout d'innombrables combinaisons de caractères, produisant des passages graduels d'un type à l'autre, et... il ne saurait en être autrement. Mais, pour le but que nous cherchons à atteindre, il faut prendre les choses en grand. A cet égard j'estime que le dégagement et la mise en lumière de ces trois principaux types physiques constituent une réelle conquête de l'anthropologie européenne. »

La période *holocène*, ou *actuelle*, à laquelle se situe l'arrivée en Occident des premiers hommes à tête ronde, coïncide avec « l'aurore⁷ des civilisations

1. Paris, 1921. La deuxième édition, parue en 1924, ne diffère que sur peu de détails de la première. C'est la première dont nous nous servons ici.

2. *Op. cit.*, pp. 326 et seq., 330 et seq., 350 et seq.

3. Appellatif ethnico-linguistique de valeur fort discutable. V. ci-dessus, pp. 2-3.

4. Même observation que ci-dessus.

5. Cf. avec ci-dessus, p. 41.

6. *Homo nordicus*, *homo mediterraneus*, *homo alpinus*.

7. M. BOULE, *op. cit.*, pp. 327-328.

historiques ». Elle commence « exactement avec le néolithique des archéologues ». On la divise de la manière suivante :

Holocène ou Actuel.	{	Temps historiques.....	Textes.
		Temps préhistoriques..	Époque { Age du FER des { Age du BRONZE métaux { Age du CUIVRE Époque NÉOLITHIQUE ou de la pierre polie ¹ .

Or, les débuts du néolithique coïncident avec des changements profonds, sous le triple rapport anthropologique, social et économique.

Ces changements ont été schématisés par M. Boule sous forme d'un tableau² dont nous reproduisons ici la partie qui nous intéresse, car il nous servira tout à l'heure³.

PALÉOLITHIQUE FINAL

Hommes dolichocéphales, nomades et chasseurs. Groupements sociaux rudimentaires.

Habitations surtout troglodytiques.

Pas d'animaux domestiques, ni de plantes cultivées.

Industrie lithique exclusivement taillée. Pas de poterie.

Pas de constructions en pierres.

NÉOLITHIQUE

Hommes dolichocéphales et brachycéphales, pasteurs et cultivateurs. Vie sociale plus avancée.

Habitations en plein air : huttes, palafittes.

Animaux domestiques et plantes cultivées; céréales, textiles.

Industrie lithique, taillée et polie; travaux de mines. Poterie. Tissus.

Architecture primitive, monuments mégalithiques : dolmens, menhirs.

1. BOULE, *op. cit.*, p. 328.

2. *Ibid.*, pp. 330 et 331.

3. V. pp. 144 et seq.

« Les contrastes sont donc nombreux et frappants », conclut M. Boule... « ... le Néolithique indique un ordre de chose tout à fait nouveau, notamment l'arrivée de populations à *industrie* et *mœurs*¹ très différentes de celles des derniers Paléolithiques²... » Un puissant « apport méditerranéen » paraît indéniable³. Le cosmopolitisme s'accroît considérablement, car l'on constate « un extraordinaire mélange de types⁴ ». En nos pays, « il semble bien que le nombre des brachycéphales augmente peu à peu, du début à la fin du Néolithique⁵ ». Or, « ces brachycéphales se confondent, d'un avis unanime, avec le type de l'*Homo alpinus*⁶... » Cette immigration n'alla, forcément, pas sans actes de violence, car l'on en trouve, semble-t-il, quelques indices⁷. Dans son ensemble elle paraît, toutefois (dans ses débuts du moins), s'être « faite lentement, plutôt par infiltration⁸ ».

Mais cet « *Homo alpinus* ne saurait être que d'origine asiatique. Il se rattache à l'immense stock de brachycéphales de l'Asie centrale, lequel comprend à la fois des Blancs et des Jaunes (Mongols). C'est probablement des régions ouralo-altaïques que sont partis les premiers brachycéphales en marche vers l'Europe occidentale. Ils avaient alors quelques caractères mongoloïdes⁹ qu'ils semblent perdre peu à peu en avançant vers l'Ouest. Leur migration a dû commencer dès la fin de la période glaciaire, en même temps que celle de la faune des steppes de leur pays d'origine. Au début, cette migration s'est faite lentement, plutôt par infiltration que par véritable inva-

1. C'est nous qui soulignons.

2. M. BOULE, *op. cit.*, p. 331, v. aussi p. 328.

3. Cf M. BOULE, p. 334, à propos de la période de transition; aussi p. 336 : « Tout cela paraît impliquer l'introduction dans nos pays d'éléments humains nouveaux et notamment d'apports méditerranéens. »

4. *Ibid.*, p. 337. [Fait difficilement explicable sans des facteurs économiques et religieux fort actifs.

5. *Ibid.*, p. 341.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 341. Cf. aussi en Espagne du Sud, la destruction de la belle civilisation de l'Argar.

8. *Ibid.*, p. 351.

9. Constatation curieuse à rapprocher du caractère touranien [ou tartaro-mongol], attribué jadis aux Sumériens et à leur langue. Sur toute cette question « touranienne », v. notre avant-propos et les références y indiquées.

sion. Plus tard, vers la fin du Néolithique, elle semble avoir été plus massive¹. Les *hommes bruns*², à tête ronde, deviennent brusquement très nombreux dans nos régions à l'âge du Bronze. De sorte qu'ils ont servi d'introducteurs et de propagateurs en Occident à la civilisation méditerranéenne qu'ils ont reçue du Sud. Leur répartition actuelle... accuse nettement leur origine. Ils forment comme une vaste traînée, très large au départ, c'est-à-dire en Asie³, et qui, dirigée de l'Est vers l'Ouest, diminue progressivement et finit en pointe vers la Bretagne française. C'est l'extrémité du coin enfoncé entre le domaine des dolichocéphales blonds du Nord, l'*Homo nordicus*, et celui des dolichocéphales bruns du Sud, l'*Homo méditerranéus*⁴. »

A dessein nous avons cité en ses termes littéraux, ou suivi pas à pas, cet exposé puissant, prudent et synthétique, indépendant, par définition, de toute considération linguistique.

Il nous montre aussi clairement que possible la métamorphose économique profonde — et, jusqu'à un certain point, *définitive*⁵ — qui s'inaugure avec l'âge dit néolithique.

Les métamorphoses de ce genre sont toujours des phénomènes extrêmement complexes. Leurs limites exactes, soit dans le temps, soit dans l'espace, ne sauraient être fixées avec une absolue rigueur. Aucune évolution radicale ne saurait se produire sans transitions, sans réactions, sans interpéné-

1. Cf. avec ci-dessus, p. 7.

2. Cf. avec le sumérien *lête(s)*⁽¹⁾-noires⁽²⁾ = *sag*⁽¹⁾-*kuga*⁽²⁾, *Cuneif. tabl.*, XV, 13 (Hymne à Enlil). DELITZSCH, *Glossar*, 126 : *sag-kuga* = « *Schwarzköpfig, die Schwarzköpfigen* » (d. i. *die Menschen*) = accad. *šalmāt qaqqadi*. Le rapprochement sémantique avec grec *ἄνθρωπος* s'impose, l'élément initial étant fort susceptible d'avoir signifié *noir, sombre* (cf. *ἄνθρωπος* = *charbon*).

3. Indications curieuses à rapprocher de celles, en grande partie mythiques, mais incontestablement anciennes, de la plus ancienne chronique indo-iranienne et helléno-romaine, qui nous reporte également vers le haut pays irano-caspien. Pour l'*Airyanam vaējō*, v. la littérature dans GEIGER et KUHN, *Grundr. ir. Phil.*, II, p. 38 et nn.; J. DARMESTETER, *Zend-Avesta*, II, p. 5, n. 4. Pour les Aryas de l'Inde, cf. H. BRUNNHOFER, *Urgeschichte der Arier in Vorder- und Centralasien; Hist.-geogr. Unters. über den ältest. Schauplatz des Rg Veda u. Avesta*, Leipzig, 1893. Rapprocher de G. IPSEN, *der Alte Orient u. die Indogermanen*, dans la *Festschrift für W. Streitberg* (Heidelberg, 1924), pp. 210-237, et des ouvrages cités, p. 2, n. 2. Aussi J. DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, Paris, 1925, t. I, pp. 185-193.

4. M. BOULE, *op. cit.*, p. 351.

5. Fait important, que l'on ne saurait assez fortement marquer, à notre avis. Cf. avec ci-dessus, pp. 7 et seq.

trations sans modalités, innombrables. Pourtant, si nous concevons largement, comme il peut et doit l'être, l'ample spectacle historique et humain évoqué ci-dessus, nous ne pouvons manquer d'y relever le rôle *essentiellement* moteur que joue l'Asie occidentale.

Ce rôle est incontestable.

C'est, en effet, en Asie que se trouve le principal stock de brachycéphales connus¹. C'est en Asie-également que la vie *sociale de type agricole* se montre plus précocement, le plus intégralement développée et *organisée*. C'est sur les tablettes proto-élamites et dans les caractères sumériens archaïques que se trouvent, actuellement, les plus anciens prototypes connus de nos *maisons*. C'est là que, grâce au terroir et à une situation économique incomparable, la vie des *créateurs de richesse* semble avoir d'abord pris quelque intensité, quelque ampleur ; là qu'elle s'est promptement créé un outillage ; outillage dont sa *religion*, saisonnière et de type si remarquablement *universaliste*, n'est pas le moindre chef-d'œuvre. La législation foncière de Sumer y dénonce une expérience immémoriale de la « village community » agricole. La répartition des fonctions dans la ville-temple de Lugalanda, par exemple, prélude déjà à *notre* « division du travail ». Tout y est organisé, aménagé pour l'*effort économique* en commun². La grande religion, qui, plus tard, verra dans l'*épi*, dans le *vin*, les emblèmes mystiques de la fécondité, de l'immortalité, se trouve déjà en germe dans la langue qui dénomme l'*épi anu*, la vigne (et le vin) *geš-tin*³. C'est en ce canton du monde que la tradition antique place le plus ancien foyer d'exportation des tissus. L'âge des métaux s'y ouvre quelque 2500 ans (minimum) avant chez nous⁴. Fait d'autant plus grave que la métallurgie implique, en ces temps plus qu'aux nôtres, une sorte de royauté économique, que les peuples indo-européens n'ont cessé d'y asso-

1. V. ci-dessus, p. 140.

2. V. l'intéressante étude de M^{me} A. SCHNEIDER, *Die Sumerische Tempelstadt*, Essen, 1920. L'auteur, parlant du « Berufskastenwesen » de ces cellules économiques à organisation sacerdotale, croit même devoir écrire qu'elles lui paraissent « ganz ähnlich dem indischen [Berufskastenwesen] » (p. 38).

3. V. ci-dessus, pp. 9, 45, et 44, nn. 2, 3, et 127, 129 seq.

4. V. M. BOULE, *Les hommes fossiles*, pp. 328-330 ; 346-347 ; J. DE MORGAN, *Préhistoire orientale*, t. I, p. 178 et seq.

cier ; royauté dont les correspondances : *urudu* :: *rūdus* ; *zabar* :: *cupr-um* ; *nagga* = *plomb*, *étain* = sanscr. *nāga-*, de même sens, nous conservent comme une lointaine chronique.

Ces termes ne sont peut-être pas « indo-européens d'origine ». Rappelons-nous, cependant, qu'une expression de ce genre signifie surtout que les vocables en question *ne font, actuellement, point partie d'un système d'équivalences à l'intérieur de l'indo-européen classique*. C'est donc là un argument de bien faible portée, si l'on considère surtout :

1° le nouvel aspect indo-européen dénoncé par les archives de Boghaz-Keui¹ ;

2° le rôle primordial, essentiel, quasiment *endémique*, que la métallurgie n'a cessé de jouer chez les Indo-européens — et *chez eux seuls* —. Ces peuples sont et restent, — et ceci depuis des siècles, — les principaux prospecteurs et les maîtres-fondeurs du monde entier. Le vieux lexique des *arts du feu*, que nous avons trouvé commun entre eux et Kingir², pourrait bien, ce nous semble, y être pour beaucoup.

A ces caractères, à ces produits, à ces techniques — qui sont autant de facteurs de pénétration — l'Asie occidentale joignait l'activité incontestable de fervents apôtres. Ce sont forcément eux, et non quelque anonyme « force des choses », qui ont colporté jusqu'en notre Occident cette antique vénération de la *hache* ; cette *plante d'immortalité*, ce Sirius *fécondateur des champs*, que nous avons rencontrés sur notre route³. Liturgie archaïque dont la seule authentique expression, avant la préhistoire indo-européenne, se trouve en Kingir.

1. V. à ce propos, p. 137.

2. V. p. 128 et n. 2.

3. V. index. La *plante d'immortalité* n'est, selon nous, qu'un équivalent pur et simple du *soma*. Comme lui, elle est, en principe, une *plante céleste* (HILLEBRANDT, *Ved. Mythol.*, I, pp. 277-290 ; cf. avec ci-dessus, p. 44, n. 3). Comme lui, c'est la plante qui croît sur les montagnes (cf. *Rg Veda*, I, 93, 6 ; III, 48, 2 ; V, 36, 2 ; 43, 4 ; 85, 2 ; IX, 18, 1 ; 46, 1 ; 61, 10 ; 62, 4 ; 79, 4 ; 82, 3 ; *Atherva Veda*, III, 21, 10 ; dans l'Avesta : *Yasna*, X, 3, 4, 11, 12, 17. Cf. avec G. CONTENAU, *Glyptique syro-hittite*, Paris, 1922, p. 155, qui note qu'à partir de la dynastie d'Agadé, l'arbre de vie « s'élève sur une silhouette conventionnelle de montagne ». V. aussi *ibid.*, pp. 122-123 ; 152 ; 154-156 ; 159 ; 163-164 ; 181 et seq., et références qui intéressent la propagation du motif depuis Sumer et l'Élam jusqu'en Méditerranée. V. aussi des représentations du plus haut intérêt au point de vue « somatique » dans les *Mém. de la Délégation en Perse*, t. XII,

C'est donc bien en Asie Mineure que de multiples arguments d'ordre anthropologique, économique, technique, *social*, religieux, nous obligent aujourd'hui à « placer... le principal centre de diffusion des *accroissements successifs* de la civilisation occidentale » — c'est-à-dire, pratiquement, d'une partie importante de la collectivité indo-européenne.

Le principe de cette expansion de l'Asie antérieure réside, par suite, autant en ce génie des choses divines, dont l'Asie antérieure donnera encore maintes preuves, que dans l'ascendant fatal d'une culture largement pourvue, dès ces temps, de ressources dont les zones périphériques devaient, de jour en jour, éprouver le besoin croissant.

Il n'est guère de diffusion « coloniale » qui ne procède, à degrés variables, de ces mêmes facteurs. Si l'on y ajoute l'avidité inexhaustible d'agriculteurs pour des terres nouvelles à défricher, de métallurgistes pour les gisements métallifères, d'industries textiles pour les matières premières : laine, chanvre, lin, colorants; l'urgence de trouver de la main-d'œuvre à bon compte, — car elle est déjà chère en Asie Mineure, dès 2200, — de s'assurer des débouchés; l'importance, pour le *renouvellement de la culture*, des grandes voies commerciales, si précocement ouvertes², entre Sumer et les principales aires indo-européennes, s'accuse dans son ampleur³.

Voyons maintenant si et dans quelle mesure nous pouvons parvenir à y retrouver Sumer.

Cette vie de l'*agriculteur*, que nous avons vue déjà si fortement organisée en Sumer, s'institue⁴. Est-ce donc par hasard que les noms du *champ* coïncident en i.-e. : **agros*, **agr-*, et en sumérien : *agar*⁵ ?

Ce *pâtre*, ce *cultivateur*⁶, dont Kingir nous vaut quelques termes si carac-

pp. 161, 164, 171, 176, 183, 184, 185, 188. En plusieurs, l'on verra reproduites des *gouttes*, autour de l'arbre; *gouttes* qui évoquent l'un des noms fréquents de soma (et de la lune qui le représente) : *indu-* = la *goutte*. (Pour *indu-* en sscr., v. HILLEBRANDT, *Ved. Myth.*, t. I, pp. 319 et seq.).

1. Cf. DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 313.

2. *Op. et loc. cit.*

3. Il n'en fallut même pas autant au XVI^e siècle pour « italianiser » fortement la France.

4. V. pp. 7 et seq.; 45; aussi p. 139.

5. V. p. 79.

6. V. pp. 44 et seq.; aussi p. 139.

téristiques — notamment *pa* (𐎱) = *sceptre, bâton pastoral* (*hattu*)¹, *anu* = *div-ya*² ; *geš-tin* = *vin* et *plante de vie*³ ; *gu(d)* = *bovidé*⁴ ; *ara, mu* = *broyer, moudre*⁵ (le grain) ; *mar* = *marre*⁶, impose peu à peu son type de civilisation et de vie⁷.

L'on quitte les grottes pour vivre en des huttes ou maisons⁸. Chose curieuse. Ici encore, les termes indo-européens anciens exprimant les idées, forcément nouvelles alors, de *bâtir, construire, habitation, porte, édifier, assembler* concordent des deux parts. Tels sont : *dug :: dû* ; *dim* (𐎠𐎢𐎡𐎢)⁹, *dûr, tur, tûr, dim* (𐎠𐎢𐎡𐎢 ; aussi 𐎠𐎢𐎡𐎢)¹⁰. Nous verrons plus loin le cas de *barag*¹¹.

Nos principaux animaux domestiques apparaissent. Or, nous avons eu précisément à citer le cas d'*anšu*, de *gu* (et peut-être même de *sigga*)¹². Nous aurons tout à l'heure¹³ à parler de *humunzir* = *porc*, attardé en sémitique, où il s'est fixé. Nous avons parlé de *dara* = le *bouc*, le *capridé*¹⁴.

Des plantes cultivées qui, alors, se manifestent, l'on ne saurait, malheureusement, dire que fort peu de chose. L'*huile* : *li* (𐎠𐎢𐎡𐎢), produit d'un arbre sacré : l'*olivier*, paraît procéder du même lexique¹⁵. L'*épi de céréale*, en

1. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 188.

2. V. p. 9 ; comparer avec p. 45.

3. V. p. 44, n. 2, et p. 11 et n. 6 ; aussi p. 9. Toute une théorie biologique est en ce terme. Pour le nom du *renard*, animal *jaune*, comme le *soma*, en rapports rituels avec la liqueur sacrée fermentée (cf. GRUPPE, *Griech. Mythol.*, pp. 1410, 9 ; 736, 1), v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 187, à propos de sumérien *lub-a* (lecture douteuse) qui signifie ἀλώπηξ.

4. V. p. 14, n. 1 ; aussi p. 44, n. 4.

5. V. pp. 80, 84.

6. V. p. 161 ; aussi *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 188.

7. V. p. 139 sqq.

8. V. l. c.

9. *Dû* (𐎠𐎢𐎡𐎢) est le terme courant pour *bâtir*, v. pp. 82, 170, pour ce mot. Pour 𐎠𐎢𐎡𐎢, v. ci-dessus, p. 28, n. 1 ; p. 104 et n. 1 ; aussi *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201, pour ce dernier terme.

10. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201, *re-dim-io*, etc.

11. V. p. 161.

12. V. ci-dessus, p. 44, n. 4.

13. V. p. 155.

14. V. p. x, n. 4. Mêmes remarques que pour *huile*, p. 145, n. 15.

15. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 187. Nous n'ignorons pas que ce terme, ancien emprunt du latin au grec, fait partie du stock dit « méditerranéen ». Vu le nouvel aspect que les trouvailles de Boghaz-Keui et le sumérien valent à la question indo-européenne (v. ici même, p. 136), nous n'avons pas lieu d'écarter ce terme de nos rapprochements.

sumérien comme en sanscrit, est le *divin* : *anu* :: *divya*¹. C'est là un aspect à la fois agricole et sacerdotal qui, rapproché du rapport sémantique évident entre *geš-tin* et *eau-de-vie*, peut, toutefois, donner à penser².

L'emploi des textiles se diffuse. Nous mentionnerons donc *gu*³. Mais n'est-il pas étrange aussi que **EL**, qui représente une *pièce d'étoffe*, et qui signifie : *habit, vêtement* (accad. *nalbašu* : *ce qui vét, ce qui couvre*), se dise précisément *tûg* (aussi *te* ; pour < **te(g)**) ?

Nous mentionnerons également l'étrange coïncidence de **ELLE** *sig* = *laine* avec *σῑκνς* = *foulon*, artisan spécialisé dans les soins à donner aux vêtements de laine.

L'industrie des récipients (de terre, puis de métal) se popularise⁴. Citons-nous donc *asam* et *ἀσάμ-ιθος* (préhellénique) avec M. Oštir⁶ ? De même *kaš* = accad. *kāsu* = כַּסָּ = sscr. *koṣa-*, cités p. 125, n. 4.

Les travaux de mines et d'ingénieurs absorbent de plus en plus d'énergie⁷. Rappelons donc *bur*⁸ et *gušur*⁹. Avec les mines, les métaux apparaissent. Évoquons, par suite, *Tibira*¹⁰; *urudu*¹¹ et *raudus*; *zabar*; *nagga*¹²; peut-être aussi *guškin*¹³, sans compter plusieurs termes : *dag*, *tab*, *pirig*, *sir*, *had*, *luh*, nécessairement associés aux arts du feu¹⁴ ?

La part prise par Sumer à d'anciennes institutions ou conceptions reli-

1. V. pp. 9, 45.

2. V. p. 44, n. 2.

3. V. p. 83.

4. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 205 et seq.; DELITZSCH, *Sumer. Gloss.*, pp. 160-161.

5. V. p. 139.

6. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 184 et n. 2.

7. V. p. 139.

8. V. ci-dessus, p. 47, n. 6, et *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 186.

9. Ci-dessus, p. 40, n. 6; 49, n. 6. Si le nom de la *lumière* (accad. *nūrum*) en sumérien : *izi*⁽²⁾-*g*/*kar*⁽¹⁾ doit bien s'analyser *produit*⁽¹⁾ (*du*) *feu*⁽²⁾, comme le suggère, avec vraisemblance, Delitzsch (*Glossar*, p. 27), nous aurions ici affaire à un terme philosophiquement des plus curieux. Pour *kar* = *faire*, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 202.

10. V. p. 45, n. 2.

11. V. p. IV, n. 1; *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 209, n. 1.

12. V. p. 152, s. v. **anag*.

13. V. p. 155.

14. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 190, 194, 200, 202, 204; et ci-dessus, p. 54, n. 1; v. aussi *asar*, p. 126 et l'index final.

gieuses s'accuse de même en des termes tels que *asar*, *gušur*, *sir*, *temen*, *tir*¹.

Le monde tel que cette civilisation s'est plu à le concevoir, à l'organiser, est donc encore en grande partie *le nôtre* ; les mots de sa langue coïncident avec les nôtres pour quelques termes fondamentaux et, notamment, pour ce qui touche aux *opérations courantes de l'artisan*².

Sous le rapport cosmo-théologique, domaine de prêtres, l'on imaginerait malaisément des coïncidences fondamentales plus frappantes.

Son *ciel* est une *Pierre*, comme le nôtre³. C'est un *mâle*⁴, aussi, comme *Oûpavós*, fécondateur de *Γαῖα*. De cette *Pierre* jaillit, comme Agni de la roche⁵, la *hache* fulgurante que l'*oiseau*⁶ porte à la terre et qui y stimule toute vie. Sa *lune* y est un dieu mâle⁷, dont les affinités avec *Soma* sont curieusement étroites⁸. L'*astre du chien*, d'une part comme de l'autre, y est le régent de la pluie⁹. Ici comme là se retrouvent la *plante de vie*, qui, en principe, pousse dans le ciel¹⁰, une *boisson d'immortalité*, boisson divine qui conserve sous son nom grec d'*Ambrosie*, ou indo-iranien d'*a-mṛta-*, *A-məratat-*, le souvenir de l'événement historique *considérable* que constitua l'invention de la *liqueur qui enivre*¹¹ et de ses effets, sur l'esprit comme sur le corps.

Il est vraisemblable, il est même certain que les « *peuples* » sumérien et indo-européen ne sont pas proprement des « *frères* ». Comme le marque si justement M. Boule, les mélanges sont trop prodigieux pour qu'une formule aussi simpliste ait la moindre chance d'être exacte. D'un point de vue purement anthropologique le terme ne saurait, ici, d'ailleurs, avoir aucun sens.

1. V. l'index.

2. V. l'index, s. vv. *barag*, *dim*, *dim*, *dug*, *dû*, *tud*, *kud*, *kîd*, *tab*, *pirig*, *dub*, *tûg*, *udun*, *urudu*, *zabar*, *nagga*, *asam*, *gušur*, par exemple.

3. V. p. 4, n. 2.

4. V. son nom de *na* = aussi *homme*.

5. Cf., p. ex., *Rg Veda*, II, 1, 1.

6. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 211-214.

7. V. ci-dessus, p. 49.

8. V. notre *Tarkondemos*, pp. 163-173.

9. V. index, s. v. *Sirius*.

10. V. p. 44, n. 3.

11. L'importance de ce souvenir dans l'histoire patriarcale est connue. Celle de la légende de Dionysos en Égée ne l'est pas moins. L'importation de la religion du *soma* dans l'Inde inaugure également une ère nouvelle.

Mais l'identité d'une partie ancienne des vocabulaires techniques, la continuité de certaines conceptions et/ou traditions sacerdotales, la persistance, de l'un aux autres, de certains *grands principes d'organisation économique* ont, à notre estime, un prix singulier. Nous avons, en effet, rappelé tout à l'heure¹ la part éminente revenant, dans toute transmission de ce genre, aux aristocraties. Ces Γεφυραῖοι :: 𐎶𐎶𐎵, au nom sumérisant², dont Hérodote³ fait des instructeurs de l'Attique, peuvent, tout comme l'*arbre de vie*⁴, nous être une manière de symbole. Tous ceux qui, dès Sumer, suivent l'*oiseau rouge* (פוֹנִיֶּץ) qu'est le *faucon céleste*⁵ sont, à n'en point douter, des Φοίνικες.

Sa plus ancienne expression est l'*Im-gig* sumérien. Ce culte est ancien en Asie Mineure. Jusqu'à basse époque il se maintiendra vivace, chez ces colonies de marchands civilisateurs⁶ dont une antique tradition⁷ faisait provenir des émissaires du golfe Persique vers 2700 av. J.-C.⁸.

Ce *dieu-jeune, fils des eaux*, dont l'un des aspects est la *foudre*, Sumer, dès avant les Aryas, le révere sous les noms de *Gibil*, fils d'Éa, puis d'*Asar*⁹. Il est encore bien le nôtre. L'on peut même dire que nous n'avons guère plus conservé que lui. Seul, au milieu de nos temples, tous plus ou moins désertés, le feu se dresse vivace, entouré d'innombrables fidèles. On ne l'adore plus, on le sert, ce qui, au fond, est bien davantage. La forge, le haut fourneau, la chaudière, le four sont restés les seuls vrais autels de vie de nos sociétés modernes. Auprès d'eux, chaque jour, *chez les nations indo-européennes plus que chez toutes autres*, des millions d'êtres humains s'efforcent et s'empressent pour que l'ardent brasier concoure à leur œuvre. C'est la flamme qui, soit sous son aspect familier des premiers âges, soit sous les formes plus subtiles

1. V. p. 121.

2. V. p. 40, n. 6.

3. V. 57-58.

4. V. p. 11, n. 6.

5. Pour cet oiseau en Sumer, voir *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 211 et seq.; aussi p. 193, n. 3.

6. HÉRODOTE, III, 37, avec II, 112; cf. avec Φῶς, Πῶρ, Φλόξ en Phénicie (PHILON DE BYBLOS, fr. 2, 5, 7).

7. HÉRODOTE, I, 1; VII, 89; STRABON, XVI, 3, 4, 27.

8. HÉRODOTE, II, 44. Pour l'importance de cet oiseau en Asie antérieure, v. CH. PICARD, *Éphèse et Claros*, Paris, 1922, pp. 490-496.

9. V. ci-dessus, pp. 124 sqq. L'on peut, de même, constater une insigne ressemblance entre les *Anunnaki* et les *Maruts*.

de vapeur ou d'électricité, pénètre de sa farouche énergie toute notre civilisation. Pour nous, cette héritière lointaine de la hache fulgurante est partout : dans les ondes de nos fleuves, dans les flots de la mer, dans les flancs de la montagne qui se dresse à l'horizon. Sans elle nous ne pourrions plus vivre. C'est elle, aussi, dont la force redoutable, dissimulée en des poudres tonnantes, nous fait, parfois, mourir. Elle est notre souveraine et sur sa « jeunesse », qui nous paraît devoir être éternelle, nous avons fondé notre civilisation. Car, malgré d'immenses et inévitables enrichissements théologiques, nous sommes, au fond, demeurés inexorablement fidèles à cet *ami*, à ce *compagnon*¹ des fondateurs de notre culture ; à l'antique tradition des prêtres du dieu de l'orage, qui réside dans la foudre et dans le feu. Le plus clair de notre puissance actuelle ne réside, possiblement, même qu'en cela.

III

LIAISON HUMAINE ET DISPERSION DU VIEUX VOCABULAIRE DE CULTURE

Nulle part, peut-être, plus qu'ici les documents susceptibles d'attester la liaison humaine et interculturelle à travers l'espace et le temps n'offrent d'intérêt. C'est pourquoi, malgré les difficultés, malgré les risques de la matière, nous avons pensé qu'une liste des mots du vieux fonds sumérien épars aux quatre vents du ciel² compléterait utilement notre exposé. Nous avouerons même que l'absence d'un paragraphe réservé à cet aspect spécial du sujet nous eût laissé l'impression d'avoir été à la fois quelque peu injuste et sérieusement incomplet.

Nous donnons donc dans les pages suivantes quelques exemples nous paraissant caractéristiques de la dispersion progressive du vieux vocabulaire de Kingir. Les indo-européanistes y trouveront, par surcroît, l'essentiel des

1. Épithète courant dans le Rg Veda : *sákhi-* = *ami*, *compagnon*.

2. L'archétype de cette expression nous paraît être dans le sumérien : *an*⁽¹⁾-*ub-da*⁽²⁾-*lim-mu*⁽³⁾ = *ciel*⁽¹⁾-*région*⁽²⁾-*quatre*⁽³⁾, expression du style officiel courant.

données lexicologiques actuellement éparses au travers d'une assez vaste littérature ; littérature qui, jusqu'ici du moins, demeure à la plupart relativement peu familière.

Nous voudrions aussi que ces spécimens incitassent les personnes que préoccupe surtout l'aspect ougro-finnois ou sémitique à se tourner également, parfois, de ce côté. Elles trouveraient, ce nous semble, dans notre collection quelques cas susceptibles de les faire réfléchir. De l'utile peut se trouver partout. Puis, sous l'influence d'une sorte de romantisme supérieur, les prestiges des « *Ursprachen* » ont souvent tendance à détourner l'attention des faits simplement archaïques ; faits autrement instructifs à bien des égards.

Aucune grande culture, si ancienne soit-elle, ne se perd autant qu'il peut le sembler. Parmi ces cultures, certaines : la sémitique, l'indo-européenne classique, ont, pendant des années, à peu près monopolisé l'attention. Il y a là un excès dont l'on commence à revenir. M. S. Lévi, avec sa pénétration ordinaire, écrivait récemment, à propos de l'Inde archaïque : « On a regardé l'Inde trop exclusivement du point de vue indo-européen. Il convient de se souvenir que l'Inde est un grand pays maritime, ouvert sur un immense bassin qui est si bien sa Méditerranée, une Méditerranée proportionnée à ses dimensions, qu'on l'a cru longtemps fermé au sud. Le mouvement qui a porté la colonisation hindoue vers l'Extrême-Orient, probablement aux environs de l'ère chrétienne, était loin d'inaugurer une route nouvelle. . . . Aventuriers, trafiquants et missionnaires, ils profitaient des progrès techniques de la navigation pour suivre, dans des conditions meilleures de confort et de rendement, la voie tracée, de temps immémorial, par des marins d'une autre race, que l'Inde aryenne ou aryanisée méprisait comme des sauvages, dont elle n'avait pas su apprécier plus tôt l'audace et l'habileté et dont elle continuait d'ignorer tout ce qu'elle leur avait dû'. »

« Décalons » ces observations d'un degré. Souvenons-nous des terroirs

1. *Journ. asiat.*, juil.-sept. 1923, t. CCIII, pp. 55 et seq. V. *ibid.*, les remarques, si fécondes à méditer, sur les variations de l'opinion scientifique à propos de *tābuvan* de l'*Atharva veda*, V, 13. L'on en revient aujourd'hui, après l'avoir traitée d'aventureuse, à voir tout le vraisemblable de l'opinion d'A. WEBER, qui considérait fort possible une parenté de ce terme avec l'australopolynésien *tabou*.

qu'ont occupés Indo-Iraniens, Arméniens, Sémites ; des influences asianiques intenses qu'attestent les correspondances d'Amarna, les archives de Boghaz-Keui, la toponomastique gréco-latine ; du rôle capital de trois mers, dans toute cette ancienne histoire ; de l'activité indéniable et considérable des aventuriers, des trafiquants, des missionnaires, à partir de l'époque néolithique ; de cette gigantesque emprise de l'Asie antérieure sur la Méditerranée, mais aussi sur le golfe Persique, sur le Pont, conséquence inéluctable de sa puissance économique ; de l'importance foncière de ces trois mers et des territoires qui les bordent dans l'économie vitale des nations indo-européennes ; l'on en arrivera, croyons-nous, à conclure avec nous que l'indo-européen, pas plus que l'Inde, ou la Grèce, ou l'Italie, ne gagne à se concevoir trop exclusivement d'un point de vue indo-européen classique.

Notre liste n'a nullement la prétention d'être exhaustive. Presque chaque jour, nous trouverions matière à l'enrichir. C'est véritablement à peine si cette antiquité, aujourd'hui, commence à s'entr'ouvrir.

Nous ne nous proposons pas, non plus, de remplacer les relevés de H. Redisch, *Sumerisches in der Bibel* (*Monatschr. f. Geschichte u. Wissensch. d. Judent.*, Dresde, t. 54, 1910, pp. 689-696) ; de S. Landersdorfer (*Sumerisches Sprachgut im Alten Testament*, Leipzig, 1916) ; de H. Zimmern (*Akkadische Fremdwörter als Beweis für babylonischen Kultureinfluss*, Leipzig, 1917) ; de J. Theis (*Sumerisches im Alten Testament*, Trier, 1912) ; de P. Leander (*Über die sumerischen Fremdwörter im Assyrischen*, Upsala, 1903).

Nous avons mis à contribution tous ces ouvrages, auxquels nous devons beaucoup. Mais notre objectif différerait, à certains égards, du leur. Ce qui nous importait surtout, c'était de bien marquer la *nature* de l'influence sumérienne, l'étendue de son *aire de rayonnement*, la *vitalité* dont ont fait preuve tels de ses *archaïques vocables*.

La question de l'intermédiaire : accadien, araméen, ou autre, offrait, dès lors, moins d'intérêt pour nous que le simple fait matériel de la *survie du mot*. Elles sont immémoriales, les routes le long desquelles l'humanité communie, depuis l'aube de notre histoire.

adam (𒀠𒄠 | 𒀠𒄠), Brünnow, 6635; cf. avec 6742 = accad. *namaššu bulu* = « *Lebewesen* », « *être vivant* ». Une relation étymologique directe avec 𒀠𒄠 a été suggérée par Landersdorfer (p. 59-60). Le terme hébreu est d'étymologie inconnue, et le récit dont il fait partie a certainement son prototype en Sumer (grec ἄνθρωπος, latin *homo* ne sont, jusqu'ici, pas bien éclaircis) (voir, pour ces mots, l'index).

agam = lac, lagune (𒀠𒄠); reparait dans accad. *agammu*; se retrouve en araméen, en syriaque et en arabe. Mot agricole. Hébreu 𐤀𐤁𐤍 (*Esaïe* et *Psaumes*).

agan (𒀠𒄠 | 𒀠𒄠) = mamelle de femme (synonyme de *ubur* :: οὐθαρ¹); reparait dans 𒀠𒄠, *réceptif* (en Touraine, notre *tine* a les deux mêmes sens); assyrien *agannu*; a passé en araméen, syriaque. Se trouve dans la Bible, *Ex.*, xxiv, 6; *Es.*, xxii, 24; *Cant.*, vii, 3.

**ana(g)* = plomb, étain (𒀠𒄠 | 𒀠𒄠), attesté sous les formes différentes : *nagga*, *niggi*, *anna*²; assyr. *anaku*, *a-na-ak*; hébreu 𐤀𐤁𐤍 = plomb et fil à plomb (aussi araméen 𐤀𐤁𐤍; mandaïte 𐤀𐤁𐤍; éthiopien *nāek*), mais aussi arménien *anag*³; sscr. *nāga*-. Si l'on rapproche *urud* :: *rūdus* :: sogd. *rwδ* (= **rōδ*) :: sscr. *lohā*-.; *zabar* et *cuprum* :: κύπρος; χαλυσ (v. p. 45, n. 2); χρυσός :: 𐤀𐤁𐤍 :: acc. *hurāšu* :: phén. *hrs* :: mitann. *ḫiarohhe*; *guškin*, et armén. *oski* = *or* (v. ci-dessous)⁴, il est difficile de nier que l'Asie Mineure et, sur ce terroir, Sumer (comme agent de trafic et de transit surtout) n'aient été les grands pourvoyeurs en métal du monde indo-méditerranéen. C'est là un fait de conséquences économiques et politiques

1. Pour ce mot, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 190.

2. H. ZIMMERN, *Akkad. Frmdw.*, Leipzig, 1917, p. 59; cf. avec DELITZSCH, *Glossar*, p. 197; DEIMEL, *Vocab.*, p. 81, b, n° 1762.

3. CIAKCIK, *Diz. armeno-ital.*, Venise, 1837, p. 61, col. 3; cf. avec H. HÜBSCHMANN, *Armen. Gramm.*, Leipzig, 1895-1897, I, 2, p. 300, s. n° 10, qui ne mentionne pas Sumer.

Mot venu peut-être par la Syrie. Ne s'impose pas, cependant. BÖHTLINGK et ROTH, t. IV, p. 90, col. b (= « *Blei* », AK., 2, 9, 106; TRIK. H., 1041; H. AN. MED.; — « *Zinn* », TRIK. H. AN. MED. — *Verz. d. B. H.*, n° 969, 971. Nach ÇKDr. masc. in medicin. Werken.) Cf. aussi MONIER WILLIAMS, *Sanscr. Dict.*, p. 533, col. 1.

4. L'on sait que σίδηρος, μέλυθος, κασίτερος sont également suspects d'asianisme. Assyrien *parallu* a des chances, vu l'-illu final, de provenir d'Asie N.-O. (ZIMMERN, p. 59).

incalculables. Que l'on songe au rôle international de la métallurgie¹, si sensible dans Homère² — et nos jours.

azag = *clair, pur* (𐎶𐎶), au sens rituel. Fréquent dans les noms divins (^d*Hé-dim*-(*me*)-*azag*, ^d*Azag-su*(*g*), etc.). Landersdorfer (p. 90) rapproche avec vraisemblance de 𐎶𐎶 (mot rituel sacerdotal), de même sens.

azu, uzu = *mage, médecin* (accad. *bārū, āsū*); a survécu dans syr. ܐܣܝܐ = *médecin*.

bar(i) = *étranger, ennemi*. Si le mot βάρβαρος du grec est d'origine sumérienne, comme le suggère WEIDNER, *Glotta*, IV (1913, pp. 303-304), cet emprunt jetterait un jour assez suggestif sur les anciens immigrés « barbares » en Hellade³.

bar/par = *clair, brillant, pur*; terme sacerdotal; passe dans 𐎶𐎶, de même sens. La « racine » 𐎶𐎶 paraît avoir été secondaire. Cf. φαρ-ύει.

bulug = *fendre* (du bois) et 𐎶𐎶𐎶 (au Pi'el) = « *spalten* »; 𐎶𐎶𐎶 (mot tardif) = *section, classe* (de prêtres). Terme de métier et d'administration.

bur (𐎶) = *fosse, puits, citerne*; se retrouve dans 𐎶𐎶, de même sens. Cf. *bure*.

di (𐎶𐎶) = *droit, justice* (assy. *dēnu, dīnu*); se retrouve dans 𐎶𐎶, terme aristocratique et sacerdotal. Rappelons, avec H. Zimmern (p. 24), que l'avestique *daēnā-*, qui = *religion, croyance*, est d'étymologie inconnue (cf. CHR. BARTHOLOMÆ, *Altir. W.-B.*, s. v.). Terme du lexique sacerdotal.

dub (𐎶𐎶𐎶𐎶) = *tablette* (pour écrire); accad. *duppu, tūppu*; var. *dappu*; élam. *tuppi* = *inscription*; sscr. *dipi-* (*lipi-*) = *écriture*; v.-perse *dipi-* = *inscription*; aram. ܕܡܬܐ = *tablette*; etc. C'est en Élam et Sumer que se trouvent les plus archaïques spécimens de l'écriture. L'apparence des sceaux de Mohenjo Daro et de Harappa offre certaines ressemblances avec cette graphie. Mais l'on ne saurait, pour l'instant, en conclure quoi que ce soit.

1. Un ouvrage romanesque, mais informé, de M. D. MÈREJKOWSKI, *La naissance des dieux*², a finement noté cet aspect de la question. V. *op. cit.*, p. 22.

2. *Il.*, II, 856; I, 593 et seq.; rapproché de XVIII, 369-617; VII, 472-475, etc.

3. Le redoublement serait tout aussi normal que celui de *gal-gal, dim-dim, kin-kin*, etc. Rapprocher ceci du nom sumérisant des Γεφυραῖοι et de l'institution sacerdotale du τέμενος :: *temen*, ainsi que de *sangu* :: ἄγιος.

dun = *maître, seigneur, héros* (accad. *edlum*); דון = « herrschen », « walten ».

V. à ce propos *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 201; δυν-ἀστης, δύν-α-μαι¹, etc.

dūr = *habiter* (𒂗) et 𒂗, de même sens; 𒂗 = *habitation*; sscr. *dur-onā-*.

edin = *plaine, campagne* (surtout cultivée); = probablement 𒂗. Zimmern suspecte avec raison une étymologie populaire rattachant à 𒂗 ἡδονή. L'*arbre de vie* du jardin divin (*Genèse*, II, 9) paraît, toutefois, singulièrement proche de l'*ū nam-ti(l)-la* sumérienne. Tout ce récit est mésopotamien d'origine.

ē-gal (𒂗𒂗𒂗𒂗 𒂗) = *maison-grande* > *palais*; terme d'architecture désignant la demeure d'un dieu ou d'un prince, qui a pour contre-partie en Égée le 𒂗 temen :: τέμενος, désignant le fief du dieu et/ou du prince dans l'Égée (*Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 179-183). Cf. 𒂗. Ces deux termes nous paraissent de grande portée pour ce qui touche à la part de Sumer dans les institutions relatives aux rois-prêtres.

engar (𒂗𒂗) = *cultivateur*; accad. *ikkaru*; répond à 𒂗, de même sens (*Am.*, v, 16).

ešgar = proprement *chaîne, de là charge, tribut imposé à une pièce de terre*; répond à accad. *iškaru*, mais aussi à hébreu 𒂗 (Ez., xxvii, 15; Ps., lxxii, 10), de même sens.

gā-ge-a = *maison close*; accad. *gagū* = *demeure des courtisanes sacrées*. Zimmern, à bon droit, rapproche syriaque *gaggāuṣā* = « *mœchus* ». Rapprocher du cas de πάλλαξ :: 𒂗, qui n'est pas plus grec que sémitique.

gal (𒂗𒂗) = *ouvrir, ouverture, fente* (aussi *gala*); 𒂗 = *source, fontaine*; comparer sscr. *jala-* (< rac. *gal*) = *fontaine, source*; = « *Quelle* ». Rac. i.-e. **gel-*, **gol-*. V. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 204, ce que nous avons dit de *murub* = *pudendum muliebre*. Le mot sumérien 𒂗𒂗 = *ga(l)-la* a ce même sens.

gu = *lien, attache, fil, brin* (𒂗𒂗), accad. *qū, qā*; terme de tissage et de ma-

1. L'on sait que le 𒂗 hébreu n'est autre que *šalliš* hétéo-kaneši, qui = « grand », noble, aristocrate. Rapprocher de nos remarques, s. v. *ē-gal*.

nufacture. Rapproché par Landersdorfer (p. 54) de גר, גר, de même sens (I R., VII, 23, *Qerē*, et alias). Un rapport avec sscr. *guna-* = *brin, fil*, a été noté pp. 83, 146.

gur = accad. *gurru*; גר, mesure pour les céréales; terme commercial : κόρος.

gušur = *poutre, pont*; terme d'ingénieurs et de prêtres; syriaque גשוּר = γέφυρα.

Cf. les גשוּרִי :: Γεφυραῖοι de Canaan. Cf. *ponti-fex* (celui qui fait le *pont* [entre les hommes et les dieux], c'est-à-dire le *sacrifice*; en védique *adhvara-* = *chemin* et *sacrifice*, et l'*adhvaryu-* est un *ponti-fex*. ... ἐν Ἀθήναις τὸ πάλαι γεφυραῖοι πάντες οἱ περὶ τὰ πατριά ἱερὰ ἐξηγγηταὶ καὶ ἀρχιερεῖς (διοικηταὶ τῶν ὅλων) ὠνομάζοντο... , dit Jean Lydus (*De mens.*, III, 21).

L'on rapprochera ceci de *temen* :: τέμενος; *sangu* :: ἅγιος. Il est incontestable que ces correspondances jettent un jour étrange sur une partie au moins des institutions religieuses de la paléo-Grèce.

guški(n) = *or* (𐎶𐎵 - 𐎶𐎵𐎶); Zimmern (*op. cit.*, p. 59) a suggéré un rapprochement avec arménien *oski* = *or*¹; finnois *vaski* = *cuivre, airain*.

guza = *chaise, trône, siège de monarque*; précédé du déterminatif de *bois* (*giš*); reparait dans accadien *kussū* (et, avec *r* infixé, *kursū*), dans judéo-araméen גרזניא et dans hébreu גרזן = *chaise, trône*, mot aristocratique et sacerdotal (I Sam., I, 9; IV, 13, 18, etc.).

har (transcrit mieux *ġar*) signifie « *Umfassen* », « *Umfassung* », « *Umschliessung* ». Il ne se trouve pas en hébreu. Mais plusieurs langues hindoues emploient *ghar-* dans le sens de : *lieu habité, ville, village*. Un synonyme sumérien de *har* est *mūr*. Rapport avec *mūrus* < **moir-o-s*?

humunzir (*ġumunzir*) = *porc sauvage*, mot d'élevage et liturgique, que l'accadien adopte sous les formes *humširu* et *habaširu*. Éthiopien *hanzar*; hébreu חזיר. L'importance de ce mot et de cet animal dans la liturgie de Ninib-Orion et de Tammuz est bien connue (DEIMEL, *Panth. babyl.*, n°s 1425 et 2583, III, 9, c. Cf. avec ὄμβρος = χοιρίδιον ἢ βετός, *Kuhn Zeitschrift*, XLIV (1911), p. 357). (V. LANDERSDORFER, p. 69.) La constella-

1. H. HÜBSCHMANN ne mentionne *oski* qu'incidemment dans son *Armen. Gramm.*, Leipzig, 1895-1897, p. 244, n° 608.

tion *donneuse de pluie* pourrait expliquer le passage de sens de $\delta\epsilon\tau\acute{o}\varsigma$ à $\chi\omicron\iota\pi\acute{\iota}\delta\iota\omicron\nu$.

id = *cours d'eau, fleuve*; possiblement 𒂗 et *edū* (*flot*); se trouve dans *Genèse* (11, 6), en un épisode où l'influence mésopotamienne et sumérienne est des plus sensibles. Il n'est pas moins remarquable de noter, avec Renan, que le *système cosmique des fleuves*, impliqué dans la même description, est précisément celui qui paraît se trouver à la base de certaines conceptions géographiques indo-iraniennes (v. *Hist. générale et système comparé des langues sémitiques*, édit. de 1863 (4^e), pp. 476-490). Ici encore, voici un indice de doctrines sacerdotales corrélatives. Pour *id*, v., en outre, *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 203, et ci-dessus, pp. 43, 56, 122.

irgilum, nom d'une sauterelle (𐎶𐎵𐎶𐎵), est un terme d'histoire naturelle et d'agriculture qui se retrouve, semble-t-il, en 𐤀𐤒𐤂𐤍 = *sauterelle* (*Lév.*, XI, 22). L'adjonction de la gutturale initiale est de même ordre que celle que l'on constate dans 𐤀𐤒𐤂𐤍 :: 𐤀𐤒𐤂𐤍 (influencé par 𐤀𐤒𐤂𐤍 , comme 𐤀𐤒𐤂𐤍 par 𐤀𐤒𐤂𐤍).

ki-mah = euphémisme pour *tombe, caveau*; reparait dans accad. *kimahhu*, de même sens. Zimmern (p. 68) évoque à ce propos aram. *gmh* = *niche tombale, sépulcre*, et arménien *kmax* = *cadavre, squelette*¹. Terme religieux.

kurgina, kurgana (lecture douteuse); une plante *x* = assyr. *kurkanū*. La RACINE en était employée dans des pratiques magiques. Landersdorfer (p. 47) rapproche avec vraisemblance le 𐎶𐎵𐎶𐎵 = *curcuma* du *Cantique des Cantiques* (IV, 14); plante dont les rhizomes constituent également la partie utilisée. Sscr. *kunkuma*-. L'absence d'identification de *kurgina, kurgana* n'en impose pas moins une grande réserve.

mā⁽²⁾-lah⁽¹⁾ = *marinier* (𐎶𐎵𐎶𐎵); n'est autre que le *conducteur⁽¹⁾ de navire⁽²⁾*, qui se retrouve dans 𐤌𐤕𐤕 , syr. ܡܠܟܐ , qui n'a rien à voir avec le sel (𐤌𐤕𐤕). Ce mot est tardif (à en juger par la Bible) et ne se trouve que dans *Ex.*, XXVII, 9, 27, 29; *Jon.*, I, 5. Le fait qu'il est d'origine sumérienne donne, toutefois, beaucoup à penser.

1. CIAKCIAK, *Diz. armen. ital.*, p. 784, col. 3. Manque dans Hübschmann.

men, min = couronne, tiare ($\overline{\text{𐎠𐎵𐎶𐎶}}$); pourrait avoir été conservé dans avest. *minav-* = ornement de bijouterie, collier d'or (Yt., 5, 127; 17, 10).

mu⁽¹⁾-*sar*⁽²⁾ = « *Schrifturkunde* » (proprement *nom*⁽¹⁾-*écrire*⁽²⁾); rapproché, avec vraisemblance, par Zimmern (p. 29) de sscr. *mudrā* = *cachet* (*Siegel*), v.-perse **muzra-*, **mudra-* > persan *muhr* (attesté aussi sous les formes m. p. מוהר [et מוּדַר = *mudr, muḏr*], arm. *murhak*)¹. Cf. encore H. JUNKER, *Indogerm. Forsch.*, XXXV (1915), p. 278.

musar = *plantation, jardin, champ cultivé* = assyr. *musarū, mušarū*, de même sens; cf. aram. מִשְׁרָא = « *garden-bed* », que l'étymologie populaire par rac. ישר a fait écrire מִיֶּשֶׁרָא, en ce pays où *gan* et *edin* signifient *champ* et, par extension, *plaine*. L'on rapprochera, avec M. Zimmern, armén. *mašarai* = « *Gartenbeet* » (H. HÜBSCHMANN, *Arm. Gram.*, p. 270, n° 93, qui renvoie à FRAENKEL, *Aram. Fremdw.*, Leyde, 1886, p. 129).

nisag = *offrande, sacrifice* (𐎠𐎶𐎶𐎶𐎶); accad. *niqū, nisakku, nisaggu*. Sert donc (*niqū*) à désigner, notamment, la *libation*. Le caractère s'emploie aussi dans le sens de *chef, prince* (accad. *ašarēdu*). Mot éminemment sacerdotal et rituel. La solidarité avec נָחַךְ = *verser, répandre*; נָסַךְ = *libation rituelle* (*Deut.*, xxxii, 38) et נָסַךְ = *prince* (*Jos.*, xiii, 21; *Mi.*, v, 4, etc.), est, dès lors, évidente (cf. déjà LANDERSDORFER, p. 77). Rapprocher de *sangu, temen, gušur, sig, su(d)*, etc.

pad/t (𐎶𐎶) = *réduire en miettes; morceau; miette* (« *zerstückeln; Bissen; Brocken* ») (DELITZSCH, *Glossar*, p. 73). Mot de mendiant; cf. מָהָהוּ hébreu, de même sens (*Genèse*, xviii, 5; *Juges*, xix, 5; I *Sam.*, ii, 36; xxviii, 22; I *R.*, xvii, 11; II *Sam.*, xii, 3, etc. Terme liturgique dans *Lév.*, ii, 6. Rapprochement déjà dans Landersdorfer (p. 81). Rapport possible avec πρῶτος, πρῶτος, d'origine inconnue.

sil(a) (𐎶𐎶) :: מִסְלָה = *chemin battu, route*, simple variante à préformante מ- de sumérien *sil(a)* = *rue, route* (accad. *sūqu*); la racine מִסַּל = *remblayer* paraît avoir été construite sur *sil(a)*; corvées de travailleurs, apparem-

1. Cf. GEIGER et KUHN, *Grundriss*, I, 1, p. 259, § 21, b.

ment. Le sumérien possède, à côté, une forme *sulu*, de même sens. La variance *u :: i* est fréquente en sumérien¹.

silim = *sauveté, être sain et sauf, conserver sain et sauf* (assyrl. *šulum*); terme médical et sacerdotal. Rapprocher שׁלם et שׁלם, de sens identiques. (Ex. d'emploi sacerdotal : II Sam., xviii, 28; xvii, 3; Jug., vi, 24, etc.). Un rapport avec *salvus*, σῦλος < *δλφος, est loin d'être exclu. Un emprunt au sémitique ne s'impose nullement.

sūb = *nettoyer, purifier*; cf. accad. *zūpu*, qui = שׁוּב, qui = aram. שׁוּב = grec ὕσσωπος. Cf. *asperges me, Domine, hysopo et mundabor*. Mot de culte. Pour *s :: z* en sumérien, v. PÆBEL, *Grundz.*, §§ 38, 70, 85. L'élément vocalique initial de l'hébreu-araméen et du grec pourrait être une prothèse.

sug, sukku = « *Göttergemach* » (𒂍 𒍪; 𒂍) > à accad. *sukku*; mot de culte désignant l'« *abgeschlossener Raum innerhalb eines Tempels, Göttergemach, Wohnraum der Gottheit* » (DELITZSCH, *AHWB.*, p. 498); terme liturgique s'il en fut. Rapprocher avec חֹד, חֹד = *hutte*, qui a donné son nom, notamment, à la « *fête des huttes* », dite aussi « *des tabernacles* » (*sukkōt*); VIEILLE FÊTE CANANÉENNE, ESSENTIELLEMENT AGRICOLE, qui est « *la Fête* » (חֹד, I Rois, viii, 2) essentielle du pays. Cette fête de la moisson (חֹד) est celle de la récolte du *blé* et du *vin* avant tout (*Deut.*, xvi, 13, 16; *Jug.*, ix, 27). Elle implique un peuple agriculteur par essence, et attaché au sol. La *vigne* y joue un rôle (*Jug.*, xxi, 19); or חֹד est allogène en hébreu. L'importance du *clergé* se manifeste notamment en ce qu'elle est centralisée [autant que possible] en un sanctuaire. Cf. avec les *Carnées Athén.*, IV, 19, 141, e; les *Volcanalia*; et, pour l'Europe centrale, *Mannhardt, Ant. W. u. Feldk.*, 254 sqq. Pour *Kanagga* et *Canaan*, v. ci-dessus, p. 41, n. o. Ce dernier rapprochement avait été suggéré par M. S. LANDERSDORFER, *op. cit.* (v. p. 151), p. 23.

1. La même caractéristique se retrouve en Asie Mineure côtière (Βρίγες :: Φρύγες; lydien *Artimus* :: Ἄρτεμις; lydien *buk* :: *bik*; hétéen *kušḥaḥat* :: *kišḥaḥat*, *Marušta* :: *Marišta*. V., à ce propos, G. IPSSEN, *Der Alte Orient u. die Indogermanen* (Festschr. W. Streitberg, 1924), p. 221, à qui nous empruntons ces exemples.

Le « canaanisme » *šakan šumišu* = « il a fait habiter son nom » (Amarna, 287, 60; 288, 5), que l'hébreu a adopté sous la forme שָׁכַן שְׁמוֹ, locution sacerdotale, répond exactement à sumérien *mu...ni-n-gul*. A été relevé par Redisch (*op. cit.*, p. 695).

šim, *šem*, plante aromatique (*riqu*), d'un large emploi dans le culte. Évidemment identique à שִׁם* (au pluriel seul) (cf. notre « aromates »), mot de la langue exclusivement sacerdotale (*Exode*, *Nombres*, *Lévitique*, *Chroniques*). Rapprocher les cas de βάλσαμον :: שִׁם et d'ῥσσωπος :: שִׁם.

sur, *sir* = chanter (assyrl. *zamāru*); cf. שָׁר, même sens. Technique liturgique et musicale. La musique des peuples de langue sémitique, à l'époque historique tout au moins, n'est pas de celles qui comptent beaucoup.

nā šub (𒌦𒌶𒍪), pierre précieuse, « κατ' ἐξοχήν » (DELITZSCH, *Sumer. Gloss.*, p. 269); rattaché par Landersdorfer à שִׁב, pierre précieuse sacerdotale (*Ex.*, xxviii, 19; xxxix, 12). Accad. *šubū*.

tir = habitation, demeure (*admānu*, *šubtum*). Cf. תִּיר = campement fixe, avec enceinte. M. Hein (*op. cit.*, pp. 194-195 [12-13]) évoque *τεῖρ-ος, terme de l'épopée désignant les constellations (constellations dont les noms, en Asie Mineure, sont sumériens). V. aussi p. 132.

udun (𒌦𒌶) = four (accad. *tinuru*); devient en accadien *utūnu* et *atūnu*. Il subsiste en persan *atūn*, *tūn* au sens de poêle, mais aussi dans Daniel, III, 6, תִּנּוֹן.

ū-li-li = cri, vocifération de joie ou de douleur. Terme religieux. Cf. ὁλολύζω et הִלֵּל. L'onomatopée ne s'impose pas. Le rituel du dieu d'Asie, qui meurt et ressuscite, comporte une liturgie précise où le hululement a sa part.

zabar = cuivre (propr. (le) brillant), rapproché, non sans vraisemblance, d'assyrien *siparru* = cuivre, bronze, airain, et de שָׁפַר dans *Ex.*, xvii, 14; *Job*, xix, 23; *Es.*, xxx, 8, par Zimmern (*op. cit.*, p. 59). Cf. avec le H.W.-B. zum A.T. de GeseNIUS-BUHL¹⁷, p. 551, b.

za(g)-hi-li, nom de plante; cf. accad. *sahlū*; hétéen *zahheli* (*Ztschr. Assyrl.*, 1924, pp. 187 et seq.).

ziz = *mite*, *insecte* (𒌦) = accad. *sāsu*; cf. 𒌦 et 𒌦 = σῆς également. Terme d'histoire naturelle.

zuraĝ (dans *nim zuraĝ* = *mouche z.*), insecte volant, sorte de mouche (*ku-zāzu*) *verte et jaune* (DELITZSCH, *Glossar*, p. 175, et *AHWB.*, p. 325, a). Possiblement *guêpe*. Mot d'histoire naturelle. L'hébreu 𐤏𐤕𐤕 (*Ex.*, xxiii, 28; *Deut.*, vii, 20; *Jos.*, xxiv, 12), collectif désignant *les guêpes*, est de tous points symétrique.

Au même stock nous paraissent pouvoir être rattachés certains vieux mots où M. R. Guttman¹ penche à voir un indice d'une ancienne expansion finnoise sur l'occident : où nous, par contre, serions plutôt enclins à retrouver de simples survivances éparses du lexique de Sumer; survivances du même ordre que *b/pur*, *mar*, *pan*, signalées plus haut. Le puissant intérêt de cette dispersion de termes ne saurait échapper.

Citons, notamment sumérien *tūn* (𒌦), récipient de bois ou de cuir (= accad. *takaltum*, *pāšu*, *qud(d)u*); allemand : « *Behältnis, Gefäss* ». De *tūn*, l'on peut rapprocher le groupe finnois *tūnu* = *cuve à laver*, estn. *tīn*, *tīn* = *cuve*, liv. *tīn* = « *coffre* », samoyède *ten*, *tin* = « *dépositoire* », latin vulg. *tīna*, italien *tina*, français *tine*, basque *tiña*, et, avec diminutif : *tiñako*, *tiñata* = *tonnelet*, *petit pot*².

Mentionnons encore le v.-h.-alle. *kuocho*, m.-h.-a. *kōke*, v.-angl. *cæcil*, suéd. *kaka*, mais aussi basque *koka* = *pâtisserie*, estn. *kōk* = *gâteau*, que M. Feist³ suspecte d'avoir fait partie d'un « ureuropäisches Alter », n'est peut-être pas à séparer de sumérien *kuku* = *doux*, *chose douce et sucrée* (𒌦𒌦).

1. *Revue de linguistique et de philologie comparée*, t. 41 (1908), pp. 260-267, et 42 (1909); pp. 99-105, 246-251.

2. *Op. cit.*, t. 41, p. 267, et 42, pp. 99-103. Provençal *tona*, franç. *tone*, puis *tonne*, v.-h.-all., v.-norm. *tunna*, est, d'ordinaire, rattaché au même groupe que latin *tina*, Diez, *Etym. W.-B. der rom. Sprachen*⁵, 1887, p. 321, évoque, à ce propos, *stipula* :: *stoppia*. Il note que *tina* :: *tona* « *scheint im Widerspruche mit der Sprachregel [zu sein]* ». Nous serions tentés de voir ici, pour partie du moins, autant d'emprunts indépendants à une tierce langue (en l'espèce, le sumérien). Pour *u* :: *i* en sumérien, voir ci-dessus, p. 53 et n. 7, et référ. Pour *tūn* et *tonne*, voir encore P. HAUPT, *The Sumerian origin of « tun » and « barrel »* (peu probable ce dernier, à notre avis), dans *Modern language notes*, XXXVIII, 7 (1918), pp. 432-434.

3. *Indogermanen und Germanen*, p. 90.

Le provençal *mus* (cf. avec anglais *muzzle*), l'hispanique et italien *muso*, v.-franç., franç. moderne *museau*, mais aussi basque *mïsu*, *muzu* (= *museau*, *baiser*; emprunt au roman ou à une langue méditerranéenne non romane?), estn. *muzo*, *muzu*, *muizu* = *bouche*, lap. *muose* = « *gustus* » (cf. notre familier « *blair* » et « *blairer* »), est curieusement parallèle, de forme et de sens, à sumérien *mûš* (𒌦𒍪 = *mu-uš*, *mûš*) = *figure*, *visage*, *aspect* (accad. *zīmu*); tient parfois, même, lieu de *igi* = *œil*, au sens de *face*, *surface*¹. Tout ceci concorde assez curieusement².

Citons enfin le méditerranéo-roman *baracca*, qui = notre *baraque* et dont Diez³ ne sait trop que faire. Le sumérien *barag* = « *Wohnung*, *Wohnraum* » (accad. *parakku*) nous paraît valoir d'être évoqué. L'origine du terme est nettement sacerdotale et technique⁴, puisqu'il sert, à l'occasion, d'équivalent à « *shrine* », *sanctuaire*, « *saint-des-saints* ». Rapprocher de *sukku*, cité p. 158.

Peut-être ne nous fût-il même pas venu à l'esprit de parler de ces termes si l'exemple de *pan*, *bur*, *mar* ne nous avait suggéré à leur sujet cette possibilité, qui paraît avoir échappé à M. S. Feist⁵. L'ancienneté de leur diffusion en Europe est, à elle seule, du plus haut intérêt pour l'histoire des peuples européens.

1. Cf., p. ex., DELITZSCH, *Sumer. Gloss.*, p. 194, s. v. *mûš*; DEIMEL, *Vocab. sumer.*, p. 80, b, s. n° 1747. L'on rattache d'ordinaire *muser* au même mot (cf. Diez, *W.-B.*⁵, p. 220). Cf. notre « *BAILLER aux corneilles* »; Diez évoque « *mit offenem Maul dastehen* »; franç. *bader* (cf. aussi *bouche bée* ou *badaud*) et allem. *Maulaffe*, « *ein Maul machen* ». Pour *muso*, cf. R. GUTTMANN, *op. cit.*, t. 42, pp. 104-105.

2. Nous n'avons rien trouvé en sumérien pour les autres vocables (*sabot*; basque *lelo* = *niais*; basque *lelo* = *refrain*, *chanson*, cités par M. Guttmann. Quelque autre sumérologue pourra être plus heureux.

3. *Etym. W.-B. der roman. Spr.*, 1887, p. 41.

4. Cf. DELITZSCH, *Sumer. Glossar*, p. 66. Le rapprochement de Landersdorfer (54) avec *פִּרְכָּת*, mot de culte, n'est nullement exclu, mais nous inspire des doutes.

5. *Europa im Lichte der Vorgeschichte...*, p. 59.

IV

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Ils sont loin, les temps où le Rév. E. Hincks, se fondant sur des arguments dénués aujourd'hui de toute valeur¹, déclarait considérer le sumérien² « *as more closely connected with the Indo-European languages than with the other two* » (le sémitique et l'égyptien) », et y voyait « *a sister language to the primitive Indo-European languages from which all the existing languages of this stock are descended* »³.

Réserve faite, cependant, de l'insuffisance notoire de Hincks⁵ en matière de linguistique indo-européenne (— même par rapport à son temps, qui est celui des Bopp, des Rask, des Pott, des Grimm, des Schleicher —), l'on ne peut, semble-t-il, que rendre hommage à son intuition. Les possibilités nouvelles révélées aux indo-européanistes par les trouvailles de Boghaz-Keui⁶ sont, peut-on dire, déjà en puissance dans ces quelques lignes.

Rapprochons donc les uns des autres :

1° la grande expansion d'éléments porteurs d'une nouvelle culture agricole, économique et technique, évoquée tout à l'heure par M. Boule, en même temps que les traces linguistiques qui en subsistent au cœur de *notre* ancien vocabulaire, indo-européen et méditerranéen ;

1. *On the language and mode of writing of the ancient Assyrians*. Report of the 20th meeting of the Brit. Assoc. for the advancement of science held at Edinburgh. London, *Transact. of the sect.*, p. 140. V. aussi son article : *On the relation between the newly-discovered Accadian language and the Indo-european, Semitic, and Egyptian languages; with remarks on the original values of certain Semitic Letters, and on the state of the Greek alphabet at different periods*. Tirage à part du Report of the 27th meeting de ladite association, à Dublin ; Londres, 1857, 9 pp. et 1 pl.

2. Appelé en ce temps l'*accadien*, terme réservé aujourd'hui au dialecte sémitique successeur du sumérien en Mésopotamie.

3. *Op. cit.*, p. 4.

4. *Ibid.*, pp. 4-5.

5. *Ibid.*, p. 5.

6. V. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 22, et ci-dessus, pp. 136 et seq.

2° certaines antiques traditions, telles celles recueillies par Hellanicus¹ ; traditions suivant lesquelles des *Céphènes* (premier nom sous lequel les Hellènes aient désigné les Perses)² auraient, en des temps fort lointains, occupé la Chaldée ;

3° celles, non moins curieuses, concernant les *Mages* ; corporation sacerdotale, aristocratique, fortement organisée, si étrangement associée :

a) d'une part, aux souvenirs concernant la plus ancienne Chaldée³ ;

b) de l'autre, à ceux d'une partie, *religieusement fort importante*, bien que peut-être non proprement indo-iranienne⁴, de l'Iran-Cappadoce ;

4° tenons compte de ces caractères *mongoloïdes* qui vont s'effaçant peu à peu chez cet *Homo alpinus*⁵, rénovateur des civilisations péri-méditerranéennes et fondateur de ce qui, désormais, restera l'*ordre indo-européen* ;

5° marquons l'évidente, la stupéfiante concordance d'un *nombre défini* de conceptions cosmo-théologiques et religieuses relatives à la *plante d'im-*

1. Fragm. 160.

2. HÉRODOTE, VII, 61. Le nom de *Céphénie* a passé à l'*Afrique du Nord* (Ét. de Byz.). Ceci indique un drossement d'éléments vers l'ouest.

3. V. ci-dessus, p. 49 et n. 5, et CUMONT, *op. cit.*, *ibid.* Nous évoquons cet aspect en raison de l'importance énorme du facteur sacerdotal en Sumer et dans la préservation des restes de la culture de Sumer (cf. encore A. POEBEL, *Grundzüge*, p. 3, § 3). Il paraît évident que, si le clergé a si durablement persisté à maintenir, à défendre ce qui subsistait de l'ancienne culture de Kingir, ce n'est pas seulement par conservatisme. C'est aussi parce que ses intérêts, politiques et économiques, devaient y être, dans une large mesure, liés.

4. V. note précédente ; aussi STRABON, XV, C. 733.

Mage est sans étymologie en iranien, tout comme *atarš* (v. BARTHOLOMÆ, *Altir. W.-B.*, Sp. 1111, s. v.) ; pour *atar-*, v. *ibid.*, Sp. 316, et ci-dessus, p. 124. L'exposé de la doctrine sacerdotale des Mages par G. RAWLINSON, *Anc. Monarch.*, t. II, pp. 322 et seq., garde encore bien de la valeur. *Mage*, désignant le *prêtre*, n'a pas passé en indien, mais a été emprunté par l'arménien sous la forme *mog* ; persan *mōy*, *muṣ*. Ceci paraîtrait indiquer que le culte d'*atarš* et tout l'ensemble cosmo-théologique et liturgique qui s'y rattache faisaient originellement partie d'une couche distincte. Le foyer initial de cette religion se trouve, semble-t-il, en Arménie-Cappadoce-Atropatène (cf. $\Xi\Upsilon\Upsilon$ qui = *Uratu* et *Akkadū*). Pour **athar-* dans l'Inde, v. ci-dessus, p. 124. Il semble que cet aspect du culte du feu se soit, dès l'époque antévédique, oblitéré dans ce pays. L'on notera qu'une grande partie du *lexique religieux* de l'Avesta reste sans étymologie. Citons, p. ex. : *aēθra-* = école sacerdotale, enseignement, doctrine ; *advan-* (sscr. *ādhan-* = chemin > sacrifice) ; *ašša-* = « damnum » ; *ahura-* (sscr. *ásura-*) ; *xšvīd-* = lait ; *ciθra-* = semence ; *Tištrya-* = Sirius ; *dāēnā-* = doctrine religieuse ; *dāēnā-* = le « soi », individualité psychique et morale ; *daxma-* = lieu où l'on dépose le cadavre.

5. V. ci-dessus, p. 140 < à M. BOULE, *Les Hommes fossiles* ; cf. avec ci-dessous, p. 167 et n. 1.

mortalité, au feu céleste et terrestre, au rôle de Sirius, au faucon porteur de foudre, à la qualité divine des céréales, etc., entre Sumer et le plus ancien monde indo-européen¹;

6° n'oublions point cette corrélation, si manifeste, entre ces deux mondes sous le rapport des conceptions maîtresses touchant l'*activité économique*, la *technicité*, la *productivité organisée*²; la fidélité avec laquelle le monde indo-européen a conservé, même, certains traits fondamentaux des institutions de Sumer : rôle éminent de la femme³; type agricole et féodal des « villages communautaires »⁴; goût inné et don de l'épopée⁵;

7° ajoutons les curieuses et multiples *correspondances de vocabulaire*⁶;

8° le tout encadré, corroboré, mis en plus haut relief par un nombre appréciable de *concordances morphologiques* véritablement frappantes; il semble, dès lors, difficile d'échapper à la conclusion quelque peu surprenante, bien que précise et formelle, qu'il s'agit bien, en l'espèce d'une *parenté effective*.

Une déduction de cette nature eût quelque peu déconcerté un systématique tel que Schleicher. A nous elle paraît moins difficilement acceptable⁷. La notion que nous avons de l'indo-européen s'est, il est vrai, depuis 1833, singulièrement précisée. Les analyses sont devenues bien autrement rigoureuses. Nos horizons, cependant, ne s'en sont pas moins considérablement élargis. Comme les limites exactes du « romanisme » tendent, heureusement, à perdre de leur précision doctrinaire⁸, celles de l'indo-européen commencent à subir la même atténuation salutaire⁹.

1. V. l'index. L'unité chrétienne, l'unité bouddhique accuseraient aisément des parallélismes similaires. L'on sait que l'aigle, animal héraldique, se retrouve à l'est de l'Europe et, au temps ancien, à Rome.

2. V. p. 142.

3. V., p. ex., p. 83.

4. V. ci-dessus, p. 78.

5. V. ci-dessus, p. 133.

6. V. l'index.

7. Citons, p. ex., M. L. DE LA VALLÉE-POUSSIN, *Indo-européens et Indo-iraniens*, Paris, 1924, p. 25. ... Je prends volontiers au sérieux l'hypothèse des origines hittites ou sumériennes de nos langues.

8. V., p. ex., ci-dessus, p. 17.

9. V., p. ex., les réflexions de M. H. F. J. JUNKER, dans *Stand u. Aufgaben der Sprachwissenschaft* (Festschr. für W. Streitberg), Heidelberg, 1924, pp. 1 et seq.

Les observations si fécondes de M. H. Schuchardt, à propos des « *Mischsprachen* », des parlers créoles, et/ou de la *lingua franca*¹, commencent à porter leurs fruits.

Nous percevons de mieux en mieux les inconvénients graves des conceptions par trop systématiques ou statiques, qui ne laissent pas un jeu normal et suffisant aux mille souplesses de la vie.

Les judicieuses remarques de M. A. Meillet, à propos précisément du nouvel aspect indo-européen qui nous est rendu en Asie Mineure²; celles du même savant, touchant les métamorphoses affectant l'indo-européen à date pleinement historique³, nous incitent à subordonner nos aperceptions aux choses bien plus qu'aux *théories*.

Nous ne commettrons donc pas, espérons-le, l'erreur grave que fit Renan, lorsque, déconcerté par les divergences, pourtant bien modestes, de l'assyrien par rapport à l'hébreu, il croyait devoir écrire que la langue dégagée par les efforts des assyriologues « *blessait en plusieurs points le sentiment qu'il croyait avoir d'une langue sémitique*⁴ ».

Lorsque l'on entreprend de pénétrer dans la période ontogénique d'une langue, l'on est facilement exposé à voir des traits paraissant essentiels à sa structure organique se muer en d'autres, parfois curieusement divergents. Il convient d'être prêts, par principe, à ces sortes de changements de décor. S'il est, par exemple, un aspect qui nous frappe, dès l'abord, dans le chinois, c'est ce qu'on est convenu d'appeler son « monosyllabisme ». Pourtant, ce « monosyllabisme » n'est, en principe, qu'un *état* actuel; non une formule permanente. Ce que l'on peut entrevoir par le rapprochement des langues tai, tibéto-birmanes et chinoises montre que, en des temps antérieurs (d'ailleurs fort archaïques), ces idiomes ont possédé, outre leurs « racines », pour former leurs mots, tout un jeu d'affixes, voire des désinences⁵. Nous voici

1. Bibliographie dans le *H. Schuchardt-Brevier*, Halle a. S., 1922, pp. 10 et seq.

2. V. ci-dessus, pp. 136-137.

3. Cité par nous dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 197 et seq.

4. Sur ce manque de clairvoyance linguistique insigne, v., entre autres, l'excellent *Manuel d'Assyriologie* de C. FOSSEY, t. I, pp. 228 et seq.

5. Bien que la grammaire comparée des langues tai et tibéto-birmanes soit encore à faire. Cf. PRZYLUCKI, dans MEILLET ET COHEN, *Langues du monde*, Paris, 1924, p. 361; B. KARLGRÉN, *Le proto-chinois langue flexionnelle*, dans *J. asiat.*, 1920, pp. 205-232.

loin de ce qui pouvait sembler devoir être foncier, voire caractéristique au premier chef.

Pour ce qui concerne donc une *parenté* du sumérien avec l'indo-européen, LE PRINCIPE MÊME ne nous en paraît pas douteux. L'on conviendra, pensons-nous, qu'aucune autre langue, qu'aucune autre culture, qu'aucune autre cosmo-théologie n'ont conduit jusqu'ici à pénétrer aussi profondément dans les soubassements linguistique, culturel, religieux du plus ancien indo-européen.

C'est là un fait capital, fait dont il nous est impossible de ne pas tenir compte. C'est lui qui, par conséquent, constitue notre argument fondamental.

Quant à déterminer les modalités de cette parenté ; à en définir la portée exacte et profonde, c'est une opération qui, à notre sens, commandera, longtemps encore, une très grande prudence.

Nous sommes, ici, environnés d'inconnu. Cet inconnu tient à notre extrême indigence de documents concernant une grande partie de la préhistoire indo-européenne proprement dite. Il résulte aussi des lacunes, encore immenses, de notre savoir sumérien.

Avouons enfin que, à la hauteur où nous sommes, des termes tels que : *parenté* ont, à notre avis, quelque chose qui paraît trop absolu, trop tranché ; nous dirions volontiers : de presque trop précis.

Les périodes, les perspectives, à la fois amples et lointaines, auxquelles nous reportent ces symétries suméro-indo-européennes dépassent, et de beaucoup, celles que la linguistique courante a coutume de considérer.

Quant au métamorphisme qu'implique cette *parenté*, nous ne le considérons ni comme anormal, ni comme excessif. A tout prendre, il ne dépasse ni celui du sino-tibétain commun par rapport au chinois, ni celui dont l'indo-européen lui-même fait preuve dans l'anglais contemporain, par exemple.

Ce qu'on dénomme, en grande partie à tort, l'*usure d'une langue* se trouve nécessairement en relations étroites et directes avec l'*activité* des groupes qui la colportent. Or, lorsqu'une famille d'idiomes — l'indo-européenne en l'espèce — a conquis plus des deux tiers de la terre ; que ses religions, que sa culture, sa technique, son initiative économique se sont, peu ou prou, insinuées partout ; que, directement ou non, consciemment ou non, le monde

entier vit d'elle et/ou par elle, l'on aurait, véritablement, quelque mauvaise grâce à lui contester une activité, une infiltrabilité supérieures à toutes autres. Ses missionnaires, à cet égard, ne le cèdent en ingéniosité ni en patiente énergie, à ses plus habiles hommes d'affaires, politiques, ou soldats.

Ce serait, par suite, une grave erreur que de prétendre que cette activité — avec les facultés de métamorphisme qu'elle favorise à un si haut degré — n'ait pu et dû commencer d'être que lorsqu'elle commence de nous être connue sous sa forme classique.

En soi, un état *allotropique* — de type mongoloïde¹ ou caucasiant² —, de structure dite « agglutinante », d'un pré-indo-européen n'offre rien de spécifiquement absurde, ni même d'inattendu³.

L'importance, pour la plus ancienne culture i.-e., des régions ouralo-altaïques, qui sollicitent les efforts d'archéologues contemporains, est, dès longtemps, reconnue. Il ne semble, d'ailleurs, pas qu'elle soit entièrement étrangère aux recherches aryo-ougro-finnoises⁴.

Des langues dites « agglutinantes » aux langues dites « à flexion » il n'y a, d'ailleurs, pas de divergences irréductibles. Le finnois nous en est une preuve assez souvent citée⁵.

Enfin, NOTRE *histoire ancienne*, d'un avis unanime, se trouve, au moins en partie, en Asie Mineure même. Un article tel que celui de M. G. Ipsen (dans la *FESTSCHRIFT FÜR W. STREITBERG*) : *der Alte Orient und die Indo-*

1. L'on sait que le sumérien a été, un temps, considéré comme *touranien*, terme qui impliquait, à l'époque, des corrélations « ouralo-altaïques »; une parenté avec le turc, le mongol, le tongouze, par conséquent. L'équivalence *dingir* :: *tānri* est encore présent à l'esprit de tous les sumérologues.

2. V. BORK, *OLZ.*, 1924; article cité ci-dessus, p. 11, n. 4. — L'on sait de reste que caucasiens et mongols se sont, à l'époque historique, largement interpénétrés. L'onomastique géographique du Caucase en témoigne.

3. Le terme « allotropique » a été employé par nous à propos de l'indo-européen dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 197. Conformément à l'usage de la terminologie chimique, nous entendons par *allotropisme* un groupement autre des éléments constitutifs. S'agissant de linguistique, où la singularité des faits est la loi, les éléments constitutifs en question ne sauraient, forcément, être que partiellement les mêmes.

4. V. le clair résumé de FEIST, *Europa im Lichte der Vorgeschichte*, pp. 44-47; aussi pp. 60 et seq.

5. V., p. ex., FEIST, *op. cit.*, p. 59.

germanen, constitue à cet égard un indice, en même temps qu'un symbole de temps nouveaux¹. Or, ici, nous nous trouvons au cœur d'une région largement baignée avant tout par la culture, comme par l'influence linguistique et religieuse et « graphique » de Sumer.

Le renouveau que *notre histoire* doit à cette culture de l'Asie antérieure n'est pas uniquement le fait d'un « mirage oriental ». Il tient aussi à la nature des choses. Richesse, technicité, religion sont trois facteurs éminents dans les destinées de toute expansion. Sous ce triple rapport, l'Asie antérieure, et Sumer, occupent, réellement, une place de premier plan.

Les peuples occidentaux, sans nul doute, ont leur part, une très grande part, à l'élaboration de ce qui est devenu l'indo-européen. N'oublions pas, cependant, qu'à *eux seuls*, ces peuples se sont toujours montrés incapables de se renouveler au delà d'un assez faible degré. Leurs grandes « Renaissances » leur sont, à plusieurs reprises, venues au contact ou sous l'impulsion profonde du proche Orient. Le grand mouvement ethnique, technique, économique et religieux qui coïncide avec l'inauguration de la civilisation néolithique ne fait, manifestement, pas exception.

Or, nous avons, croyons-nous, fourni quelques indices précis témoignant que le sumérisme — *mais un sumérisme impliquant quelque indo-européanisme*² — pouvait difficilement être exclu de ces institutions nouvelles, si curieusement durables.

La concordance nous paraît d'autant plus digne de remarque qu'elle demeure limitée précisément à *l'apport nouveau*. Sous le rapport purement morphologique, l'on aura, de même, noté que les éléments parallèles se trouvent justement sur les aires où l'on pouvait, en principe, le plus normalement les attendre³. Il semblerait donc que le sumérien puisse être considéré comme virtuellement plus proche des dialectes du groupe oriental ; ceci sous la réserve de contacts méditerranéens plus particuliers avec les civilisations, les institutions et les langues préclassiques et classiques, de l'Hellade et de l'Italie, peut-être même aussi de la péninsule ibérique.

1. V. déjà Feist, dans *Europa...*, p. 44 et seq.

2. V. pp. 144 et seq.

3. V. pp. 89-104.

Nous ne pensons pas, vu le degré encore très faible de nos connaissances, qu'il soit sage de vouloir beaucoup plus préciser.

Le sumérien ne nous rend, évidemment, raison, ni du pourquoi des alternances vocaliques i.-e. ; ni de l'origine de la plupart des morphèmes¹ ; ni de celle du duel ; ni de la série des noms de nombre ; ni de la constitution des genres ; ni de celle de la conjugaison. D'innombrables problèmes restent donc sans solution. Pourtant *-da*, *-ta*, *-bi*, *-šù*, *-ši* lui donnent, semble-t-il, dûment voix au chapitre.

* Nous pensons donc que :

a) SOUS LE RAPPORT LANGUE, Sumer représente, en tout cas, *l'un des éléments qui, en des temps fort anciens, ont concouru à la formation de l'indo-européen* ; qu'il est, par suite, un témoin archaïque de l'un des dialectes préindo-européens essentiels ;

b) SOUS LE RAPPORT CULTURE, que *celle de Sumer est, dans une large mesure, à la base de la nôtre*. Les faits de religion, du domaine cosmothéologique, d'institutions économiques et sociales, de technicité, paraissent ici d'évidence. Si nous voulions dénier à l'indo-européen tout ce qui dénonce son *unité de culture*, ne compromettrions-nous pas gravement, par là même, l'un des éléments essentiels de cette unité ? Cet aspect est, par conséquent, capital. Faisons, dès lors, ici une large place à Sumer. Tenons-y compte aussi, c'est indispensable, des dislocations intervenues au cours de l'extrême recul des temps.

c) POUR LE VOCABULAIRE, en particulier, il semble qu'ici, tout comme en indo-européen classique, l'on doive, d'emblée, renoncer à faire le départ entre : 1° le vieux fonds de termes originellement identiques et 2° la masse de ceux qui, par mille voies diverses, sont venus ou revenus s'agréger soit au sumérien, soit à tel ou tel dialecte indo-européen ancien².

En sumérien, tout comme en indo-européen préhistorique, la part qu'il y

1. V., peut-être à ce propos, pp. 114-115.

2. Nous serions étonnés que le développement des études de linguistique « méditerranéenne » n'accuse pas avec une netteté croissante la densité extrême du réseau d'échanges entre le méditerranéen et l'i.-e. Le cas du lydien nous paraît, à cet égard, assez caractéristique ; de même celui du hétéo-kaneši. V. aussi notre exposé de quelques faits dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 140-166.

a lieu de faire aux emprunts allogènes est, sans aucun doute, considérable. Nous croyons, cependant, qu'une aide appréciable dans la recherche des éléments lexicologiques communs se trouve, d'une part comme de l'autre, dans l'observation attentive des aires d'expansion de chaque mot. Cet aspect nous paraît, même, devoir être important. La géographie du domaine dont Sumer fait partie et sur lequel il a rayonné reste, somme toute, faisable. L'archéologie, sous ses divers aspects (thèmes architecturaux et décoratifs, glyptique, etc.), est ici à peine moins précieuse que les monuments écrits. De plus en plus la linguistique contemporaine vérifie, d'ailleurs, les inconvénients graves qu'offre une considération par trop complaisante du *seul* « aspect commun ». Si l'on tient à se faire une idée *historiquement* exacte, ou, du moins, plus approchée des plus anciens lexiques indo-européens, il faut, de toute nécessité, se résoudre à dresser, aussi soigneusement que possible, l'inventaire lexicologique par *terroir*, par *ensemble économique et culturel*, par *collectivités religieusement solidaires*¹. L'on fera ainsi, dans bien des cas, voisiner, ce qui, d'un point de vue *purement* « familial », risquerait d'être soit négligé, soit omis²; ce qui n'en est pas moins, sous le rapport pratique, concret, humain, parfaitement indissoluble.

Ce que nous avons rappelé des caractéristiques essentielles de la culture sumérienne permet, en outre, d'espérer que, grâce à cette langue, il nous sera peut-être donné de pénétrer dans une partie de vocabulaire que les idiomes, plutôt littéraires, des plus vieux monuments indo-européens ne permettent guère que de soupçonner.

Nous voulons parler de tout ce qui n'est pas termes généraux : des vocables désignant des faits ou des objets précis, des mots techniques. Le sumérien est fort riche à cet égard. Il nous semble, par ex., que *geštin* peut contribuer à expliquer, sémantiquement, le « méditerranéen » > indo-européen *οἶνος*; que la vieille « racine » **gher-*, **ghr-* = *être chaud, chauffer*, à laquelle nous devons védique *ghar-mā-*, lat. *for-mus*, *fur-nus*, grec *θερμός*, russe *gor-nŭ*, germanique *var-m-s*, allem. mod. *warm*, reçoit quelque éclaircissement de

1. Un dictionnaire de la *langue bouddhique* (Inde-Chine-Mongolie-Thibet-Japon), par ex., illustrerait notre thèse.

2. Cf. p. ex. le faible % d'indo-européen du vocabulaire sanscrit.

𐎶𐎶 = *gir*, qui = *poêle, fourneau* (synonyme, ou à peu près, de 𐎶𐎶𐎶 = *udun*, de même sens)¹. L'accadien a adopté ce mot sous la forme *kīru*². Pour l'aspect sémantique, rapprocher, par ex., grec *πῦρ* = v.-haut-allem. *fiur* = armén. *hur* = *feu* avec arménien *hnoç* (à comparer gothique *fon*) = *four, fourneau*.

De même **gor-i-s* = *montagne* = védique *giri-*, avest. *garay-*, v.-sl. *gora* = *montagne*; etc., possède dans *kūr* (= *šadū*) = *montagne* : 𐎶, une contre-partie que la différence de degré des occlusives initiales ne suffit pas à faire écarter³.

𐎶𐎶𐎶𐎶 *úz*, qui désigne la *chèvre* (acc. *enzu*), forme archaïque 𐎶𐎶𐎶𐎶 (tête schématique de chèvre, ou tétine, selon Barton, n° 139), paraît pouvoir compléter la série **aza-*, **azā-* = *bouc, chèvre* = sscr. *ajā-*; lith. *ožys, ožkà*; v.-irl. *ag allaid* = « *cerf* ».

𐎶𐎶 = *igi* = *œil*, à côté de 𐎶𐎶𐎶𐎶 = *ug* = *voir, regarder, admirer*, nous aide à nous expliquer la différence de vocalisme que nous relevons entre sscr. *īk-ṣ-ate*, ὀπ-ιπ-εῦω et *oc-ulus*, ὄσσο-ο-ματι, etc. Nous voyons, en tout cas, qu'elle serait fort archaïque.

Un autre vieux terme technique, celui qui répond à *fīng-ere* :: *fig-ulus*, goth. *dig-an*, sscr. *deh-i* = *rempart* (de terre entassée), avest. *daēz-aye-ti*, etc., pourrait, éventuellement, recevoir de 𐎶𐎶 *dug* :: *dū* = *bâtir, façonner*, qui se retrouve dans *im-dū-a* (= **im*⁽¹⁾-*dug*⁽²⁾-*a* = « *Ton*⁽¹⁾- oder *Lehm*⁽²⁾-gebilde » et *Lehm*⁽¹⁾-*mauer*⁽²⁾ [DELITZSCH, *Glossar*, p. 147 et p. 25])⁴, un archaïque

1. V. DELITZSCH, *Sum. Gloss.*, p. 92. Ici encore, il s'agit de l'utilisation du feu. Un rapport étymologique de *udun* (v. p. 128, n. 2) avec ἔνός et allem. mod. *Ofen* est à prendre en considération. Ces termes sont, jusqu'ici, restés mystérieux. Notons que le *feu, chaleur*, se dit *izi*. L'on peut concevoir une variante **uzu*, de même que l'on a *imin* :: *umun* = *sept*; *erim* :: *urum* = *guerrier*, etc. (v. à ce sujet p. 53, n. 7). Une corrélation étymologique éventuelle avec lat. *uro* = grec εὔω = sscr. *uṣ-*, etc. < i.-e. **eus-*, **ues-* = *brûler, rôtir*, serait, dès lors, à envisager.

2. Les variantes *gar* :: *ġar* = *enclore*; *gul* :: *ġul* = *anéantir, exterminer*, autorisent à concevoir un **ġir* à côté de *gir*. Pour le *ġ*, v. p. 17, n. 1. Pour l'*i* sumérien, v. p. 28, n. 1.

3. Le caractère représente trois montagnes. Pour la phonétique, pp. 17 et 47. Cf. avec *kam* = *gām* (*šikru*); *kir* et *gir* = *courir*; *kir* et *gir* = *pétrir*; 𐎶𐎶𐎶𐎶 = *gil* :: *kil*; 𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶 = *gun* :: *kun*; 𐎶𐎶 = *gir* :: *kir*; *gil* :: *kil*, etc.

4. Autre possibilité — peut-être moins probable — dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4, p. 186.

commentaire. Le même double sens se retrouve, on le voit, des deux parts. Un **dig* répondant à **dug* est concevable (cf. *dab* :: *dib* :: *dub* = saisir).

L'on en peut dire autant de **teg*-, traduit par *confectionner*. Ce mot apparaît dans véd. *tāṣṭi*, *tākṣati*, avest. *tašaṭ*. En slave et en lithuanien, il indique plutôt l'idée de *façonner à la hache*, cependant qu'en latin (*texere*) il a le sens de *tisser*; en grec celui, particulier, de *faire acte de menuisier-charpentier* (τέκτων); plus généralement (τέχνη, Ἡφαιστος κλυτοτέχνης) : l'*acte de tout ouvrier habile aux travaux de confection d'objets impliquant DE L'ART*. C'est là, en effet, l'un des sens fondamentaux de τέχνη¹. Le sumérien ~~𒀭~~ tag = *orner, parer* (que traduit l'accadien *zu'unu*)² nous aide donc mieux à percevoir cette notion ancienne d'*art*, qui se retrouve aussi bien dans nos « *ARTS et métiers* », dans notre *Artisan* et dans notre *chef-d'œuvre*.


Sous le rapport social, des informations sont toujours utiles. La famille forme un groupe où le père : *ad* (𒀭) exerce les fonctions de *juge*, de *seigneur* (cf. les verbes composés *ad-ge*, *ad-gar* = *faire le père* > *trancher, décider, juger* [accad. *malāku*; cf. avec hébreu מלך = *roi*]). La ville (*uru* 𒌆) est, en principe, la *fondation*, que le caractère archaïque (*réseau de canaux d'irrigation*?) semble dénoncer comme *agricole*. L'emploi d'un même signe (𒌆) pour désigner le *peuple* (*ú-ku*, *uku*) et le *pays* (*kalam(a)*) nous montre l'existence d'unités politiques supérieures à la *famille*, même au sens large. Le γένος, la *gens* paraissent déjà impliqués de par le mot-racine *gan* (aussi *gam*) = *engendrer* (accad. *alādu*); une *polygamie* par l'emploi de *gēm(e)*. *urum*, dans le double sens de *femme* (*épouse*) et de *servante*. Mais le conjoint LÉGITIME, le *conjux* (*dam*; cf. δαμ-αρτ-), a une place à part. L'*art de filer la laine* est connu, témoin *sur, sir* = « *spinnen* » (accad. *ṭamū*), difficile à séparer d'*i.-e.* **ser-* dans *εἶρω*, *sero* (et même peut-être *ἐριον*, épique *εἶριον*?). *Mug*, sorte de vêtement (> accad. *mukku*), est accompagné du déterminatif

1. Pour ce terme, v. A. MEILLET, *Introduction*⁶, p. 344; pour le précédent, *ibid.*

2. Cf., p. ex., *Odyssée*, VI, 232 et seq. : ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ || ἔδρις, ὃν Ἡφαιστος δέδραεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη || τέχνην παντοίην, χαλκέντα δὲ ἔργα τελελεῖ, κτλ.; cf. de même μετὰ τέχνης, ἄνευ τέχνης = *avec art, sans art*; τέχνη καὶ ἐπιστήμη = *avec art et science*; πολεμικαὶ τέχναι = *arts de la guerre*; ἡ περὶ τοὺς λόγους τέχνη = *l'art de la parole*.

3. S'emploie, p. ex., pour dire qu'un temple une fois bâti, on l'a orné d'une décoration d'argent et d'or (*kaspu hurāṣu úzain*).

stg! Il s'agit donc de vêtements de laine (cf. DELITZSCH, *Glossar*, p. 189).

L'usage courant de *farine* et de *vin* est attesté par *ara*, *ma* :: *mu* et *geštin*, précités (v. l'index). Le *roi* est certainement en rapports rituels étroits avec la *hache*¹, ainsi que l'atteste l'emploi du signe  *bal* (accad. *pilaqqu*), aussi pour exprimer l'*année de règne* et le *règne*. Le culte comporte à peu près sûrement un déchaînement de *hululements rituels* (i.-e. **ul*, **ulul* et sumér. *ùlil*); terme que nous croyons moins onomatopoeétique que *liturgique*. Les *oiseaux* servent de *guides*. C'est le cas, p. ex., du *corbeau* qui est le *nimgir* (= *guide, conducteur*) des dieux². L'on sait que cet usage de se faire guider par des oiseaux a subsisté encore jusqu'aux croisades dans la société germanique³. De nombreuses traces nous en ont été conservées par l'antiquité grecque⁴. Les dieux ont des *temples* (*ē dingir* = *maison du dieu*), des *propriétés foncières* garanties par des *chartes de fondation* (*temen*)⁵.






Il serait aisé de multiplier les exemples de ce genre. Ceux que nous avons groupés ici paraissent, cependant, pouvoir suffire à justifier notre affirmation initiale : « *Il paratt, aujourd'hui, nécessaire que l'indo-européaniste prenne, désormais, systématiquement part à l'exploitation méthodique du sumérien*⁶. » Nous croyons que l'indo-européanisme y aura profit ; le sumérisme de même. Comme le disait avec finesse M. H. Schuchardt⁷ : « *Wir dürfen uns nicht einbilden turanisch und echt arisch so leicht auseinander zu kennen, wie brachycephal und dolichocephal, was deshalb noch nicht für schlechterdings leicht ausgegeben werden soll.* »

C'est exactement notre pensée, dans le cas présent.

1. Cf. *Rome*, où la *hache* est le signe de l'*imperium*.

2. DELITZSCH, *Glossar*, pp. 202-203.

3. LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, t. II, p. 302 (en 1096 ap. J.-C.).

4. GRUPPE, *Griech. Mythol.*, 792, 8; 796, 2; 1231, 4. Noter que le corbeau, qui est, en Égée-Hellade, l'oiseau d'Apollon, dieu de la lumière du jour, est, graphiquement, représenté par  , qui peut, idéographiquement, être = à *oiseau de la lumière*. V. aussi son autre graphie de    (DELITZSCH, *Glossar*, p. 246).

5. Pour ce mot, v. *Babyloniaca*, VIII, 3-4, pp. 179-183.

6. *Introduction*, p. v.

7. *Schuchardt-Brevier*, p. 131.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

- ADJARIAN (H.), p. 35, n. 3; 65, n. 4.
 ARBOIS DU JUBAINVILLE (H. D'), p. 103.
 AZKUE (R. M.), p. 50, n. 3.
- BALL (C. J.), p. *e* seq.
 BARTHOLOMÆ (Chr.), p. 129, n. 10; 153; 163, n. 4.
 BARTON (G. A.), p. 44, n. 1; 84, n. 1; 87; 125, n. 4; 126, n. 6; 130-131 et 131, n. 1; 171.
 BAUER ET LEANDER, p. VII, n. 4.
 BERGAIGNE (A.), p. 8, n. 4; 9, n. 2; 42; p. 86, n. 2.
 BOCHART (S.), p. VI, n. 1.
 BÖHTLINGK ET ROTH, p. 9; 124, n. 6; 152, n. 3.
 BOISACQ (E.), p. 84.
 BORK (F.), p. *e*; p. x; p. 11, n. 4; 46; 50, n. 3; 51, n. 5; 56, n. 4; 58, n. 3; 59, n. 1; 61, n. 3; p. 67, n. 1; 69, n. 2; 79; 113, n. 3; 167, n. 2.
 BOULE (M.), p. 36, n. 1; 138 et seq.; p. 147; 162; 163, n. 5.
 BRUGMANN (K.), p. 15; p. 27; p. 34; 96, n. 5; 98, n. 1; 100, n. 1; 115, n. 6.
 BRUGMANN ET DELBRÜCK, p. 27 et seq.; 98, n. 1.
 BRUGMANN-THUMB⁴, p. 24, n. 4, 5; 97, n. 4; 98, n. 1; 102.
 BRUNNHOFER (H.), p. 141, n. 13.
- BRÜNNOW (R.), p. c; p. 74, n. 6; 83.
 BUDGE (W.), p. 49, n. 7.
 BURNOUF (Eug.), p. VII et n. 2.
- CARNOY (A.), p. IV, n. 1; p. 2, n. 2.
 CAVAIGNAC (E.), p. IV, n. 1.
 CIAKCIAR (E.), p. 152 et seq.; 156, n. 1.
 CONTENAU (G.), p. 47, n. 6; 48, n. 1; 49, n. 1; 94, n. 4; 143, n. 3.
 CUMONT (F.), p. 44, n. 3; 49, n. 3 et 5; 163, n. 3.
- DARMESTETER (J.), p. 8, n. 6; 48, n. 3; 130, n. 2; 141, n. 3.
 DÉCHELETTE (J.), p. 80; 144, n. 1 et 2.
 DEINEL (A.), p. IX, n. 6; x, n. 1, 11, 12; XI, n. 2; 44, n. 3; 77, n. 5; 83; 95, n. 1; 109; 152; 155.
 DELITZSCH (Frd.), p. *b* etc; p. v, n. 1 et 6; x, n. 14; p. 7, n. 5; p. 17, n. 1; p. 28, n. 1; p. 40, n. 4; 43; 45, n. 2; 47, n. 3; 49, n. 5; 53, n. 5; 54, n. 1; 57, n. 4 et 5; 58, n. 3; 59, n. 2; 60, n. 2; 62, n. 2, n. 4; 63, n. 1; 65, n. 1; 70, n. 1 et 3; 71, n. 1 et 2; 81; 83; 89, n. 3; 92, n. 2; p. 93, n. 0; 95, n. 1, 2 et 5;
- p. 99, n. 1; 100, n. 4; 107, n. 4; 114, n. 1; 115, n. 3; 126, n. 4; 127, n. 3; 131, n. 3; 141; 152 et seq.; 171 et n. 1; 173 et n. 2, 4.
 DENIKER (J.), p. 138.
 DENY (J.), p. *b*, n. 7; p. 32 n. 2.
 DIRR (A.), p. 19, n. 3; p. 35, n. 4.
 DOTTIN (G.), p. IV, n. 1; p. 2, n. 2.
 DUMÉZIL (G.), p. 4, n. 2.
- EBERT (M.), p. 2, n. 2.
 EISLER (R.), p. 125, n. 1 et 5.
- FABRETTI (A.), p. 101, n. 6.
 FEIST (S.), p. IV, n. 1; p. 2, n. 2; p. 6; p. 15, n. 1; 44, n. 4; 135, n. 6; 137; 160; 161; 167, n. 4 et 5; 168, n. 1.
 FICK (A.), p. 48, n. 7.
 FINK (F. N.), p. 36, n. 1; 52, n. 1.
 FONAHN (A.), p. *e*.
 FOSSEY (Ch.), p. *a*, n. 1 et 2.
 FOUCART (P.), p. 80.
 FRAENKEL (S.), p. 157.
- GALGÓCZY (J.), p. c, n. 1.
 GAUTHIOT (R.), p. 4, n. 2.
 GEIGER ET KUHN, p. 17, n. 2; 44, n. 2; 48, n. 3; 127, n. 4;

- 131, n. 3; 141, n. 3; 157, n. 1.
 GESENIUS (W.), p. 129, n. 14.
 GESENIUS-BERGSTRÄSSER, p. VII, n. 3.
 GESENIUS-BUHL, p. 159.
 GILES (P.), p. 125, n. 2.
 GIUFFRIDA-RUGGERI (V.), p. 138.
 GOLThER (W.), p. IX, n. 3.
 GOMME (G. L.), p. 36, n. 1.
 GRASSMANN (H.), p. 127, n. 7.
 GRISWOLD (H. D.), p. 2, n. 2.
 GRUPPE (O.), p. 129 et n. 2, 7, 11, 14; 145, n. 3; 173, n. 4.
 GÜNTERT (H.), p. 4, n. 2.
 GUTTMANN (R.), p. 160; 161, n. 2.
 HALÉVY (J.), p. a, n. 2; p. c.
 HAUPT (P.), p. e, n. 3; 160, n. 2.
 HAVELL (E. B.), p. 125, n. 2.
 HEIN (H.), p. g; p. 78, n. 2; 79; 80; 85; 123; 132; 134; 159.
 HENRY (V.), p. 62, n. 6.
 HERBIG (G.), p. 94, n. 3.
 HILLEBRANDT (A.), p. 125, n. 3; 129, n. 13; 143, n. 3.
 HINCKS (E.), p. a et seq.; 162 et n. 1.
 HIRT (H.), p. IV, n. 1; p. 2, n. 2.
 HOFFMANN (G.), p. 129, n. 9.
 HOMMEL (F.), p. d et n. 3; p. e.
 HORN (P.), p. 17, n. 2.
 HÜBSCHMANN (H.), p. 127, n. 4; 152, n. 3; 155, n. 1; 156, n. 1; 157.
 HÜSING (G.), p. x; p. 6, n. 2; 48, n. 2.
 IPSÉN (G.), p. IV, n. 1; 141, n. 3; 158, n. 1; 167.
 JEAN (Ch.), p. 48, n. 8.
 JULLIAN (C.), p. 7, n. 3; 103, n. 2.
 JUNKER (H. F. J.), p. 11, n. 5; 157; 164, n. 9.
 KARLGREN (B.), p. 165, n. 5.
 KING (L. W.), p. 90; 91, n. 3; 95, n. 4; p. 100, n. 2.
 KLUGE (Th.), p. f.
 KRETSCHMER (P.), p. 86; 101, n. 6.
 LANDERSDORFER (P. S.), p. 102, n. 1; 151 et seq.
 LANGDON (S.), p. b et n. 2; p. v, n. 1 et 3; p. 11, n. 4; p. 41, n. 2; 47, n. 6; 95 et n. 2; p. 96; p. 99, n. 1; 127, n. 7; p. 129, n. 11.
 LAVISSE ET RAMBAUD, p. 173, n. 3.
 LEANDER (P.), p. 121.
 LENORMANT (F.), p. b.
 LÉVI (S.), p. III, n. 5; 150.
 LUTZ (H. F.), p. 115, n. 2.
 MAC DONELL (A. A.), p. IX, n. 2.
 MANNHARDT (W.), p. 158.
 MÄRZ (J.), p. 40.
 MEILLET (A.), p. III, n. 6; p. 1, 2 et n. 1 et 4; p. 3, n. 2; p. 4, n. 2; p. 5; p. 6 et n. 1 et n. 2 et n. 3; p. 10, n. 2; 4; p. 11, n. 1; p. 12, n. 2; p. 16, n. 2 et 3; 19, n. 2; 22, n. 2; 24, n. 1; 25 et seq.; 35, n. 2; 41, n. 3; 45, n. 1; 54, n. 4; 86; 88, n. 2; 98, n. 5; 106, n. 3; 108, n. 1; 111, n. 2; 113, n. 4; 115, n. 4; 121, n. 3 et 4; 130, n. 6; 131 et n. 3; 134, n. 6; 135, n. 3, 5, 7; 136-137; 162, n. 6; 165; 172, n. 1.
 MEILLET (A.) ET COHEN (M.), p. b, n. 7; 165, n. 5.
 MEILLET ET GAUTHIOT, p. 96, n. 5; 109.
 MEINHOF (C.), p. f.
 MEISSNER (B.), p. 53, n. 1.
 MERCER (S. A. B.), p. e, n. 1.
 MÉREJKOWSKI (D.), p. 153, n. 1.
 MEYER (E. H.), p. IX, n. 3; 40, n. 5.
 MÖLLER (H.), p. VI, n. 2.
 MONIER-WILLIAMS (M.), p. 9; p. 87, n. 3; 152, n. 3.
 MORGAN (J. DE), p. 141, n. 3; 143, n. 3.
 MORRIS JONES (J.), p. 36, n. 1.
 MOVERS (F. C.), p. VI, n. 1.
 NÖLDEKE (Th.), p. 127, n. 4.
 OLDENBERG (H.), p. XI, n. 1.
 OPPERT (J.), p. b; p. v et n. 5; 79; 132.
 PEDERSEN (H.), p. 2, n. 2; 79.
 PICARD (Ch.), p. 148, n. 8.
 PISCHEL (R.), p. 42.
 POEBEL (A.), p. 28, n. 1; p. 30, n. 1; p. 40, n. 3; 42, n. 2; 47, n. 1; 48, n. 7; 51, n. 3; 52, n. 1; 54, n. 5; 57, n. 5; 58, n. 3; 59, n. 3; 63, n. 2 et n. 5; 64, n. 1; 65, n. 2; 68, n. 3 et 4; 69; 71; 72, n. 1 et 2; 81; 86, n. 3; 89, n. 3; 98, n. 8; 99, n. 1 et 6; 107 et n. 2 et 4; 109; 111, n. 2; 113, n. 1; 115; 128, n. 4; 158; 163, n. 3.
 PONTRANDOLFI (G.), p. 101, n. 6.
 POTT (A. F.), p. 36, n. 1.
 PRINCE (J. D.), p. d et n. 1; p. 113, n. 2.
 PRZYLUŚKI (J.), p. 123; p. 165, n. 5.
 RANKE (H.), p. 131, n. 5.

- RAWLINSON (G.), p. 127, n. 1
 et 9; 128, n. 1; 163, n. 4.
 RAWLINSON (H.), p. *b*.
 REDISCH (H.), p. 151; 159.
 REICHELT (H.), p. 4, n. 2.
 RENAN (E.), p. *b*, n. 5; p. *c*;
 p. vii et n. 1; 156.
 RHÛS (J.) et BRYNMORE JONES
 (D.), p. 36, n. 1.
 ROSENBERG (A.), p. 101, n. 6.

 SALEMANN (C.), p. 25, n. 2.
 SARZEC (E. DE), p. 62, n. 1 et
 n. 3; 66, n. 2; 90.
 SAUVAGEOT (A.), p. *b*, n. 7.
 SCHIEFNER (A.), p. 36, n. 1.
 SCHNEIDER (A.), p. 142, n. 2.
 SCHRADER (E.), p. *b*; p. 132,
 n. 2.
 SCHRADER (O.), p. 2, n. 2.
 SCHUCHARDT (H.), p. iv, n. 1;
 p. 11; p. 17; p. 65, n. 3 et
 4; 67; 69, n. 2; 135, n. 2;
 165; 173.

 SCHULZE (W.), p. 114, n. 3.
 SIGWART (G.), p. *f*; p. 114,
 n. 3.
 SKUTSCH (F.), p. 101, n. 6.
 SMITH (V. A.), p. 125, n. 2;
 130, n. 4.
 SOMMER (F.), p. 60, n. 2.
 SOMMER (F.) ET EHELOLF (H.),
 p. 108, n. 2.
 SPIEGEL (Frdr.), p. 48, n. 3.
 STÄHELIN (F.), p. 40, n. 6.
 STERN (M. A.), p. 129, n. 9.

 TALLQVIST (K.), p. ix, n. 6.
 THEIS (J.), p. 151.
 THUREAU-DANGIN (F.), p. ix,
 n. 7; x, n. 1, 2; 3; 14; 17,
 n. 1; 57, n. 5; 62, n. 4; 74,
 n. 1; 90; 95, n. 3 et 5; 96,
 n. 1-3; 100, n. 5 et 6; 104,
 n. 4; 114, n. 1 et 3.
 TILAK (Bal Gangadhar), p. 8,
 n. 1; 130, n. 4.
 TSERETHELI (M.), p. *e*.

 UNGNAD (A.), p. 117, n. 4.

 VALLÉE-POUSSIN (L. DE LA),
 p. iv, n. 1; p. 2, n. 2; 164,
 n. 7.

 WACKERNAGEL (J.), p. 22, n. 2.
 WALDE (A.), p. iv, n. 1; p. 80;
 p. 84; p. 86; 134, n. 4.
 WALTER (A.), p. 98, n. 1.
 WEBER (A.), p. 150.
 WEIDNER (H.), p. 124, n. 2;
 153.
 WILCKEN (U.), p. 2, n. 2; 133.
 WINKLER (H.), p. *e*; p. 60, n. 1;
 65, n. 5.
 WIRTH (H.), p. 133.

 ZIMMERN (H.), p. x; 130 et n. 3
 et 5; 151; 152 et seq.

II

INDEX RERUM

- ablatif i.-e., p. 22-24; sumér., p. 59; 89 et seq.
- Accad (désigné par le même signe que l'Urartu), p. 163, n. 4.
- accadien, p. vi; « accadien », p. 162, n. 2.
- accent, p. III.
- Adonis, p. III, n. 4; 44, n. 3; 129.
- adverbe, p. 99; 103.
- Afrique, africain, p. 45.
- Afrique du Nord, p. 1; p. 163, n. 2.
- agglutinant, langues agglutinantes, p. 14; p. 51; 167.
- Agni, p. ix et n. 5; xi; p. 86 et n. 2; 126.
- agriculteurs, p. 7; p. 40, n. 2; p. 121; 122; 139; 142; 144; 164.
- aigle, p. 8 et n. 6.
- airain, p. 45, n. 2; 146; 152.
- alarodien, p. 127, n. 9.
- Albanie, albanais, p. 5, n. 6.
- alcool (alcoolique liqueur), p. 125 et seq.
- allatif, p. 50.
- « allotropique » (définition du terme), p. 167, n. 3.
- alphabet, p. 16 et seq.
- alternances vocaliques, p. 15; p. 52; p. 112 et seq.; 169.
- Amarna, « amarnien », p. 6; 93; 102, n. 1; 151.
- ambre, p. 36, n. 1; 98, n. 4.
- ambrosie, p. 9; 44, n. 3; 125; 147.
- analogie, p. 15, n. 2.
- Anatolie, p. 47.
- animaux domestiques, p. 44 et n. 4; 145.
- anthropologie, anthropologique, p. 11, n. 4; 137 et seq.
- Anunnaki, p. 104, n. 5; 148, n. 9.
- Arabie, p. 137.
- Arad, p. 40, n. 5.
- Ararat, p. 36.
- arbre cosmique, p. ix.
- arbre de vie (v. plante de vie), aussi p. 44, n. 2; 49, n. 1; 125, n. 4; 126, n. 3 et 4; 143, n. 3; 148; 154.
- arc, p. 123.
- archéologie, archéologique, p. 2; 42.
- Argar, p. 140, n. 7.
- aristocraties et vocabulaire, p. 121; 148; 154.
- Arménie, arménien, p. 5, n. 6; 11, n. 4; 19, n. 1; 34; 36; 43; 47; 50; p. 103; 104, n. 2; 109; 111; 113 et seq.; 115; 121; 126 et seq.; 129; 137; 151; 163, n. 4.
- aromates, p. 159.
- Aryas, aryen, p. VIII; p. 4; 6-7; 9; 120; 125, n. 2; 136; 141, n. 3; 148.
- asienique, p. 47; 50, n. 2; 94; 114, n. 3; 127 et n. 9; 151.
- Asie en général, p. 4.
- Asie centrale, foyer de brachycéphales, p. 140 et seq.
- Asie Mineure, Asie occidentale, p. 11; p. 5; 7; 39; 120, n. 2; 127 et seq.; 136 seq.; 143; 168.
- Assyrie, assyrien, p. iv, n. 1.
- Assyro-babylonien, p. v et seq.; p. vii; p. 21.
- Atropatène, p. 127; 163, n. 4.
- augment (verbal), p. 19; p. 31; p. 34; p. 109.
- austro-asiatique, p. 47, n. 2.
- avesta, avestique, p. vi, n. 0; ix, n. 1; 48-49; 95, n. 2; 125; 131; 133; 163, n. 4.
- Babel, p. 40.
- bābisme, p. 4.
- Babylone, babylonien, p. iv, n. 1; p. 42; 46; 49.
- Bactriane, p. 49.
- Balkans, p. x.
- Baltique, p. 35, n. 1; 98, n. 4.
- balto-slave, p. 5, n. 6; 113.
- baluči, p. 25.
- basque, p. d et seq.; 50, n. 3; 65 et n. 3-4; 66; 160-161.
- Batanée, p. 40, n. 5.
- behaïsme, p. 4.
- Bel, p. 126, n. 6.
- Béotie, p. 129.

- Bible, biblique, p. III; p. VI;
129, n. 14.
- Boghaz-Keui, p. IV, n. 1; p. 11,
n. 4; 94, n. 1; p. 102; 128,
n. 2; 137; 143; 145, n. 15;
151; 162.
- boisson fermentée, p. 44, n. 2;
147.
- bouc, p. x-xi; 145.
- bouddhisme, p. 4; 170, n. 1.
- bovidé (voir *gu*), p. 43; 44,
n. 4.
- brachycéphales, p. 138 et sui-
vantes.
- brahmanisme, p. 4.
- calendrier, p. 129, n. 3; 130.
- Canaan, p. 40 et n. 6; 42;
102; 125, n. 2; 126 et n. 3;
129; 136; 158.
- canicule (voir aussi *Sirius*),
p. 48; 129.
- Cappadoce, cappadocien, p. 4;
5; 6; 47; 49; 94; p. 128;
136; 163, n. 4.
- canaux, p. 45.
- Carie, carien, p. 48, n. 6; p. 49
et n. 6; 93, n. 0; 127.
- Carnées, p. 158.
- cas, voir : désinences casuelles.
- « casdo-scythique », p. b.
- Casios, p. 40, n. 5.
- Caspienne, caspien, p. 45; 50;
94, n. 2; 126; 141, n. 3.
- castes, p. 142, n. 2.
- Caucase, caucasique, p. d;
19; 22; 35 et seq.; 45; 50,
n. 3; 56, n. 4; 58; 64, n. 3;
65 et n. 3 et 5; 66 et seq.;
73 et n. 9-10; 101; 109 et
seq.; 113 et seq.; 163, n. 4.
- celtique, p. 5, n. 6; p. 103;
104, n. 2; 121; 133.
- Céphènes, p. 163 et n. 2.
- céramique, p. 45.
- céréales, p. 9; p. 40 et n. 2;
80; 164.
- Cérès, p. 9.
- Chaldée, chaldéen, p. 40, n. 5.
- Chalybes, p. 45, n. 2.
- charrue, p. 44, n. 3.
- chasse, p. 45.
- Chine, chinois, p. f; p. 4;
39; 165.
- christianisme, p. 4.
- Chypre, chypriote, p. 17; 47.
- ciel, p. 45; 131; voir : *pierre*.
- Cœlesyrie, p. 140, n. 5.
- coïncidences de vocabulaire,
p. 120 et seq.
- collectif, p. 113.
- collisions homonymiques, p.
52.
- commerce, p. 45.
- composition, p. 19 et seq.;
27, n. 1; 52 et seq.; 114.
- concordances i.-e., p. 2, 3, 5,
10.
- conjugaison en i.-e., p. 32;
169; en sumérien, 65 et seq.;
115 et seq.; 134; 169.
- constellations, p. 132; 159.
- continuité des faits linguisti-
ques, p. 10.
- corbeau, p. 173 et n. 4.
- cosmo-théologie, cosmo-théo-
logique (voir aussi s. v. reli-
gion) et doctrines sacerdo-
tales, p. 1; 122; 163-164.
- cosmopolitisme de l'Asie occi-
dentale, p. 11.
- Cosséens, p. d; p. 126 et n. 3.
- Crète, crétois, p. 48, n. 7; 129.
- cuiivre, p. 159; (v. s. v. *zabar*
sumér.).
- cultures (grandes), p. d; p. VIII;
169.
- cunéiforme, p. f; p. x, n. 14;
17; 77; 78, n. 1; 112.
- curcuma, p. 156.
- déclinaison (voir aussi pseudo-
déclinaison) en i.-e., p. 22
et seq.; 89 et seq.; 113; 134.
- Demeter, p. 9; 44, n. 3.
- désinences casuelles en i.-e.,
p. 22 et seq.; 50.
- désinences verbales en i.-e.,
p. 21-34; en i.-e. et sumé-
rien, p. 110; 134.
- dido, p. 50, n. 3.
- dieu et ciel, p. 45.
- dieu-jeune, p. II-III; 124; 148.
- dieu-prêtre, p. 86 et n. 2.
- Dionysos, p. 44, n. 3; 125,
n. 2 et 4; 127, n. 7; 129,
n. 14; 147, n. 11.
- directif, p. 100.
- doctrines sacerdotales (v. aussi
sacerdoce), p. I-II; p. 4 et
n. 2; p. 122-133; 148; 153;
155; 157; 158; 159; 161;
163-164; 173.
- double hache, p. 127.
- droite, à main droite, à droite,
p. 131.
- duel (cas), p. 22.
- Êa, p. IX; 43, n. 3; 45, n. 2;
124; 148.
- eau, p. IX; XI.
- eau-de-vie, p. 44, n. 2; 146.
- écriture proto-élamite, p. 46.
- écriture sumérienne, p. 43 et
seq.; 45 et seq.; 153.
- Égée, égéen, p. 36, n. 1;
p. 39; 42; 44, n. 4; 47,
n. 6; 48; 80; 83, n. 1; 98,
n. 4; 103; 127; 137; 147,
n. 11.
- Égypte, égyptien, p. 1; 43;
49, n. 7.
- Élam, élamite, p. d; p. x;
p. 11, n. 4; p. 45; 46 et seq.;
48, n. 2; 61; 94 et n. 2;
p. 114, n. 3; 126, n. 4; 127,
n. 9; 136; 142; 143, n. 3;
153.
- élargissement, p. 18.
- Élymes, v. Élam.
- En-lil, p. XI; p. 43.

- épi de froment, p. 45; 142.
 épopée, épique (genre), p. 26, n. 6; 42; 132 et seq.; p. 164.
 Espagne, p. 140, n. 7; 168.
 étain, p. 152.
 éthiopien, p. 21; 152.
 ethnographie, ethnographique, p. 2.
 étrusque, p. 1; 36, n. 1; 47; 94; 101; 107, n. 4; 114, n. 3.
 Europe, p. 1, 3, 6, 7.
 Évangile, p. III.
 faucon, p. III; p. 8; p. 43; 126; 148; 164.
 femme en Sumer, p. 85; 164.
 fin de mot, p. 21; 55.
 feu, p. II-III; XI; 86 et n. 2; 122; 124; 126 et seq.; 128; 143; 146; 171.
 finnois, p. 14.
 finno-ougrien, v. ougro-finnois.
 Firdausi, p. 44, n. 2.
 fleuves (système cosmique des), p. 156.
 flexion, langues à flexion, p. 14; 167.
 flottement entre occlusives, sourdes et sonores, p. 54.
 foudre, p. 126; 127; 147; 148; 165.
 froment, p. 45; 158.
 futur en i.-e., p. 32; sumérien, p. 75.
 gauche, à gauche, p. 131.
 « génitif » sumérien, p. 113.
 Genres en i.-e., p. 22; p. 169; en sumérien, p. 58.
 Géorgie, géorgien, p. d; p. 35; 43 et seq.; 52, n. 1; 53, n. 2; 67; 69; 71; 122, n. 5; 124, n. 4.
 Glaucos, p. IX.
 glyptique, p. 47.
 golfe Persique, p. 40; 125, n. 2; 136; 148; 151.
 « goutte », p. 144, n. 0.
 Grèce, grec, p. 19, n. 1; p. 34; p. 36; p. 39; 45; 47; 101; 109; 114, n. 3; 133; 141, n. 3; 151; 155; 168.
 gutturale aspirée sonore du sumérien, p. 17, n. 1; 111; 114, n. 1.
 habitations, p. 45; 139; 142; 145.
 hache (et dieu de la), p. 127; 143; 147; hache, signe du commandement, p. 173.
 Halys, p. 127.
 Harappa, p. 153.
 harmonie vocalique, p. 52; 54, n. 4.
 hauts lieux, p. 126, n. 5.
 Héphaïstos, p. 45, n. 2.
 Hétéens, p. IV, n. 1; 47, n. 6; 61, n. 2; 94, n. 1; 106; 108; 169, n. 2.
 Hissarlik, p. 2, n. 2.
homo alpinus, p. 138 et seq.
homo mediterraneus, p. 138.
homo nordicus, p. 138.
 huile, p. 145.
 huttes (et fête des), p. 158.
 hysope, p. 158.
 Ibérie hispanique, p. 40.
 impératif, p. 72.
 Inde, hindou, indien, p. IV; X; 4; 5, n. 6; p. 39; 125; 129, n. 13; n. 14; 133; 137; 141, n. 3; 147, n. 11; 150; 153; 155; 163, n. 4.
 indices « casuels » sumériens, p. 59 et seq.; 73 et seq.; 89 et seq.
 indo-européenne (aire), p. 3.
 indo-européen classique, p. 5 et n. 6; 16; 17; 151.
 indo-européen (histoire ancienne de l'), p. 2-7.
 indo-européen (métamorphisme), p. 5 et n. 3; 165; 167.
 indo-iranien, p. f; p. VIII, n. 4; p. 6 et n. 1; p. 19, n. 1; p. 34; p. 36; 44, n. 4; 48; p. 109; p. 113; p. 120; p. 126; 128; 141, n. 3; 151.
 indo-nésien, p. 123.
 infinitif, p. 22, n. 1.
 infixation, p. 19; p. 31; p. 51; p. 57; p. 64; 73.
 instrumental, p. 102 et seq.
 interdictions de vocabulaire, p. 131.
 Iran, iranien, p. b, n. 5; p. x; 5, n. 6; p. 11, n. 4; p. 24 et seq.; p. 40, n. 5; 47; 48; 50; 104, n. 2; 111; 126; 127 et n. 5; 130; 131; 133; 137; 141, n. 3.
 Irlande, p. 36 et n. 1.
 irrigation, p. 45.
 Isis, p. 130, n. 4.
 Israël, p. 125, n. 4.
 Italie, italique, p. 5, n. 6; p. 39; p. 64; 133; 151; 168.
 Kachétie, p. 43.
 Kaneši, v. Hétéens.
 Kish, p. 11, n. 4; 47, n. 6.
 Kurdistan, p. 127.
 labrys, p. 127.
 laine, p. 45; 146.
 lait et soma, p. 127, n. 7.
 Latin(s), latin, p. 35; 45; 94, n. 3; 95, n. 2; p. 103; 104, n. 2; 114, n. 3; 141, n. 3.
 laze, p. 35; 66, n. 1; 68 et seq.; > 71.
 lesghien, p. 50, n. 3.
 lion, p. 132.
 locatif, p. 27; p. 59 et n. 4; 60, n. 2; 89, n. 3.
 locutions sumériennes, p. 117.

- lune, p. 49 et n. 7; 144, n. 0; 147.
 Luristan, p. 127.
 Lycaonie, lycaonien, p. 114, n. 3.
 Lycie, lycien, p. 114, n. 3.
 Lydie, lydien, p. iv, n. 1; 94, n. 2; 127; 169.

 Mages, p. 49, n. 5; p. 127 et n. 5 et 8; 128, n. 1; 163.
 Marduk, p. 126, n. 6.
 marre, p. 122; 145; 161.
 Maruts (sscr.), p. 148, n. 9.
 médecine, p. 122; 153.
 Médie, médique, p. 50.
 Méditerranée, méditerranéen, p. x; p. 6; 126; 140, n. 3; 143, n. 3; p. 145, n. 15; 169, n. 2.
 Méonie, méonien, p. 49.
 métallurgie, p. 45; 139; 142 et seq.; 144; 146; 152.
 mingrélien, p. 35.
 Mitanni, mitannien, p. 4; 6; 47; 94; 102; 152.
 Mohenjo Daro, p. 153.
 Moïse, p. vi.
 Mongol, mongoloïde, p. b; 4; 140.
 montagnes, p. 43; 143, n. 3.
 morphèmes, p. 20; 50; 57; 89, n. 1; 114 et seq.; 169.
 morphologiques (concordances), p. 77-117; 134; 164.
 mot en indo-européen, p. 12-22; 77 et seq.; en sumérien, p. 57-58; 77 et seq.
 mots accessoires en sumérien, p. 75.
 mots-racines, p. 1; 54; 77 et seq.
 musique, p. 45; 159.
 Mysie, mysien, p. 127.

 Nabonide, p. x.
 nasalisation, p. 56.

 navigation, p. 45; 156.
 néo-latines (langues), p. 11; 135, n. 7.
 néolithique, p. 139 et seq.; 151.
 nom, p. 113.
 nombre, p. 58 et seq.
 noms de nombre, aryens, p. 4; sumériens, p. 134; 169.

 Oannès, p. 40 et n. 4; 42, n. 2.
 occlusives i.-européennes, p. 16, n. 3.
 occlusives sumériennes, p. 46 et seq.; 77, n. 2; p. 111.
 œil, mauvais œil, p. 130 et n. 6; et 131, n. 2.
 «oiseau», oiseau porte-foudre, voir faucon, aussi, p. 8; 147.
 optatif, optatives (particules), p. 71.
 or, p. 152.
 oreille, p. 131 et n. 3.
 orge, p. 8.
 Orion, p. 129; 155.
 «Orion period», p. 130, n. 4.
 Osiris, p. 44, n. 3; 129.
 ougro-finnois, p. b et seq.; p. vii, n. 5; p. 1; p. 11; 133; 150.
 Oural, ouralien, p. b.
 ouralo-altaïque, p. b; 140.

 Pamir(s), p. 3.
Panis (sscr.), p. 125.
 parenté de langues, p. II-III.
 parenté linguistique indo-européenne, finno-ougrienne, p. vii, n. 2; p. 1.
 parenté linguistique sémito-indo-européenne, p. vi-vii, n. 2.
 participe, p. 22, n. 1.
 passif en sumérien (indice du), p. 75.
 patronymiques, p. 114.
 pêche, p. 45.
 pélasgique, p. 1; 114, n. 3.

 Péluse, p. 40, n. 5.
 Phénicie, phénicien (v. Canaan), p. 16; 148, n. 6.
 phonétique caucasique, p. 47.
 phonétique sumérienne, p. 12, n. 1; 46 et seq.; 55; 77 et seq.; 110 et seq.
 pierre (et ciel de), p. 4, n. 2; 8; 49, n. 7; 147.
 planté d'immortalité, plante de vie, p. 11; p. 89; 44, n. 3; 47, n. 6; p. 121; p. 124; p. 126; p. 129; p. 143 et n. 3; 147; 163-164.
 Pléiades, p. 129 et seq.
 plomb, p. 152.
 pluriel, p. 22 et seq.; 29-30; 32-33; 59; 113 et seq.
 poids et mesures, p. 45.
 poisson, p. 46.
 Pont, pontique, p. 45; 50; 126; 136; 137; 151.
 porc, p. 145; 155.
 possessif, p. 64.
 postfixes, v. postpositions.
 postpositions, p. 14; p. 23 et seq.; p. 58; p. 89 et seq.
 préfixe, préfixation, p. 19; 57.
 présent futur en sumérien, p. 72.
 prétérit actif sumérien, p. 72.
 prétérit intransitif en sumérien, p. 72.
 préverbes de conjugaison en i.-e., p. 35-37; — en caucasique, *ibid.*; 108 et seq.; — en sumérien, p. 47, n. 7; 68-71; 73; 108 et seq.
 principe mâle, p. III.
 pronom en i.-e., p. 28 et seq.; 106 et seq.; en sumérien, p. 61-65; 106 et seq.; 134.
 pronom démonstratif en i.-e., p. 28 et seq.; 106 et seq.; en sumérien, p. 61; 106 et seq.
 pronom indéfini et interrogatif en i.-e., p. 29; 107 et seq.

- en sumérien, p. 62-63; 107 et seq.
 pronom personnel i.-e., p. 29 et seq.; 107 et seq.; sumérien, p. 63-65; 72-74; 107 et seq.
 pronom réfléchi en i.-e., p. 30; en sumérien, p. 65.
 pronom relatif en i.-e., p. 29; en sumérien, p. 61.
 pseudo-déclinaison sumérienne, p. 58-61.
 « quatre vents du ciel », p. 149, n. 2.
 question sumérienne, v. p. *a* et seq.
 races et langues, p. 41 et n. 3.
 racine, p. 12 et seq.; 19 et seq.; p. 21 et seq.; p. 31; p. 50 et seq.; p. 57; p. 67; 73 et n. 8; 116 et seq.
 redoublement, p. 109.
 redoublement (nominal), p. 56.
 redoublement (verbal), p. 31 et seq.; p. 34; p. 67.
 religion, p. III.
 renard, p. 145, n. 3.
 sacerdote, sacerdotal, p. I-III; VIII-XI; 4, n. 2; 122-133.
 samoyède, p. *b* et n. 7.
 S^t Georges de Cappadoce, p. 49 et n. 3.
 « scythique », p. *b*; 127, n. 9.
 sel, p. 8.
 Sem, p. v.
 sémite, sémitique, p. *a*; p. v-vii; p. 1; 5, n. 3; 11; 15; p. 19; p. 21; p. 25; p. 133; 150 et seq.; 162, n. 2.
 Sepharvaim, p. 126, n. 3.
 Sicile, p. x; 94, n. 2; 126, n. 4.
 Sin, p. 49.
 « singularité » des faits linguistiques, p. 10.
 Sirius, p. II; p. 8-9; 48 et n. 8; 49; 128 et seq.; 143; 147; 163, n. 4; 164.
 soma, p. IX; p. 8; p. 44, n. 3; 49, n. 7; 124 et seq.; 127 et n. 7; 129 et seq.; 143, n. 3; p. 145, n. 3; 147.
 sonantes, p. 22 et n. 3.
 Soudan, p. *f*.
 « Strichschrift » de Suse, p. 46.
 structure phonétique des mots-racines en i.-e., p. 16; en sumérien, p. 55.
 substrat, p. 21; 39.
 suffixes, p. 14; 19 et seq.; 31 et seq.; 51; 57.
 suffixes pronominaux au verbe, p. 109.
 sumérologie assyro-babylonienne; ses insuffisances, p. v et n. 6.
 superlatif, p. 114.
 Suse, susien; néo-susien, p. x; p. 17, n. 2; 46.
 tabernacles (fête des), p. 158.
 tabou, p. 150, n. 1.
 Tammouz, Tamuz, p. III, n. 4; 44, n. 3; 77; 127, n. 7; 129; 155.
 Tartares, p. 137; 140, n. 9.
 tempête (dieu de la), p. 126 et seq.
 temps verbaux en i.-e., p. 31; en sumérien, p. 51.
 textiles (et industrie des), p. 92, n. 4; 146.
 thèmes verbaux, p. 31.
 Tibaréniens, p. 45 et n. 2.
 Tibet, tibétain, p. *e*.
 tissage, tissus, p. 45; 142; 144.
 ton, p. 21, 54, 112.
 tongouze, p. *b*.
Thot, p. 49, n. 7.
 « touranien », p. *b* et seq.; 127, n. 9; 132, n. 2; 140, n. 9.
 tours, p. 45, n. 2.
 triade, p. XI.
 turc, p. *b*; p. *e*; p. 32, n. 2; 47.
 Turkestan, p. *b*, n. 5.
 Tyrsènes, p. 94, n. 2; 101.
 Urartu, p. 126; désigné par le même signe qu'Accad, 163, n. 4.
 vannique, p. *d*; p. 127, n. 9.
 verbe et nom verbal, p. 22.
 verbe en i.-e., p. 30-37; 108 et seq.; verbe en sumérien, p. 51; 65-75; 108 et seq.; 115 et seq.
 verbe substantif en sumérien, p. 75.
 vigne, vin, p. 43 et seq.; 124 et seq.; 126, n. 4; 129 et seq.; 142; 158.
villas, p. 7.
 vin du ciel, p. 44, n. 3.
 vocables sumériens dispersés en langues différentes, pp. 149-161.
 vocabulaire, p. 1; 120 et seq.; 164; 169 et seq.
 vocabulaire paléo-européen, p. 160-161; 169 et seq.
 vocabulaire; varie d'une langue i.-e. à une autre, p. 121.
 vocatif, p. 60.
 Volcanalia, p. 158.
vrddhi (sscr.), p. 12, n. 1.
 zervanisme, p. 4.
 zodiaque, p. 132.
 Zoroastre, p. 4; 48.

INDEX VOCUM

Comme dans les index précédents, les numéros renvoient aux *pages*.

A. C. désigne la page d'*A*(dditions) et *C*(orrections) qui figure à la suite des index.

B. désigne notre article, intitulé *La Grèce et l'Orient ancien*, paru dans *Babyloniaca*, VIII, 3-4 (1924), pp. 129-218. Les pages 173-217 dudit article concernent plus spécialement Sumer. Il s'y trouve un certain nombre de faits de langue et/ou de religion intéressant plus ou moins directement la présente étude.

Pour simplifier, les *langues* ont été disposées selon l'ordre *alphabétique*.

A l'intérieur de chaque langue, l'ordre *alphabétique romain* a été conservé.

Noter à ce propos que le *x* avestique répond, *phonétiquement*, à un *h*; le *c* géorgien à un *ts*.

Exception à l'ordre alphabétique romain n'a été faite que pour le grec et l'hébreu dont l'ordre est familier à tous les philologues, qu'ils soient ou non orientalistes.

Le même désir de simplification nous a fait adopter, pour le *lexique sumérien*, les *mêmes cotes* que le *Glossar de Frdr. Delitzsch*, lorsque notre liste comprend des *homonymes*.

Ainsi : *u(g)*, p. ix, n. 14, et pp. 87, 171, figure ici, comme dans ledit Glossaire, avec la cote *V ug*; — *ùg*, p. 55; B., p. 206, avec la cote *II ùg*; etc.

Les *vocables sumériens* qui ont paru devoir ou pouvoir correspondre à des *vocables appartenant à d'autres langues* (i.-e. ou autres) sont accompagnés de leur *traduction française*. Ceux n'ayant fait l'objet d'aucun rapprochement de cet ordre sont simplement pourvus de leur référence.

Accadien

ab, p. v, n. 5.
abnu, p. 4, n. 2.
agammu, p. 152.
anaku, *anāk*, p. 152.
apparū, p. 56.
atūnu, p. 159.
bēl-emūqi, p. 21.
il. *Belit šēri*, p. 44, n. 3.
bīt-dūrāni, p. 21.
bīt-niširtišu, p. 21.
bīt-šarrūtišu, p. 21.
dappu, p. 153.
dē/inu, p. 153.

duppu, p. 153.
dūru/dāru, p. 99, n. 3.
edū, p. 156.
gagū, p. 154.
gurgurru, p. 45, n. 2.
ḥabaširu, p. 155.
ḥumširu, p. 155.
ḥurāšu, p. 152.
ikkaru, p. 154.
iškaru, p. 154.
kāsu, p. 125, n. 4; 146.
kīam, p. 61.
kimahḫu, p. 156.
kīru, p. 171.
kitū, p. 93.

kurkanū, p. 156.
kussū, *kursū*, p. 155.
mukku, p. 172.
musarū, *mušarū*, p. 157.
nisaggu, p. 157.
nisakku, p. 157.
parzillu, p. 152.
šīru, p. 17, n. 1.
qā, p. 154.
qū, p. 154.
rikis-matāti, p. 21.
saḫlū, p. 159.
sāsu, p. 160.
šiparru, p. 159.
sukku, p. 158.

šadū, p. 43.
šakan šumišu, p. 159.
šubū, p. 159.
šulum, p. 158.
tūppu, p. 82, 153.
turāhu, p. x et n. 14.
unnedukku, p. 117, n. 3.
utūnu, p. 128, n. 2; 159.
zūpu, p. 158.

Albanais

đatē, p. 82.

Allemand moderne

aus, A.C., B., p. 207.
Dach, B., p. 206.
Haut, p. 84.
Ofen, p. 171, n. 1.
Quelle, p. 122, n. 1; 154.
wach, B., p. 206.
warm, p. 170.
wehren, p. 87.
zu, p. 96.

Moyen-haut-allemand

hur-r-en, p. 83.
kōke, p. 160.

Vieux-haut-allemand

ackar, p. 79.
beraht, B., p. 204.
kuocho, p. 160.
tunna (aussi v.-norm.), p. 160,
 n. 2.

Anglais

bright, B., p. 204.
hide, p. 84.
hurry, p. 83.
muzzle, p. 161.
out, A.C., B., p. 207.
take, p. 74, n. 5; 86.
tim-ber, B., p. 201.
to, p. 96.
whisky, p. 125, n. 5.

Vieux-anglais

cæcil, p. 160.

Arménien

acem, B., p. 199.
aic, p. 44, n. 4.
airel, p. 126.
akn, p. 87.
ałal, p. 80.
anag, p. 152.
art (< *atr-), p. 79.
ban, p. 18.
cur, B., p. 186.
ker, *kur*, p. 82-83.
kin, p. 83.
kmax, p. 156.
mal-em, p. 84.
mašarai, p. 157.
mec-a-mec, p. 114.
mog, p. 163, n. 4.
murhak, p. 157.
oski, p. 152; 155 et n. 1.
ult, p. 111, n. 2.
uš, p. 131, n. 3.

Asiano-égéen

-*āna* (finale asiano-égéenne
 et étrusque), p. 40, n. 5.

Basque

atta, p. 79.
koka, p. 160.
musu, *muzu*, p. 161.
tiña, p. 160.

Canaanéen

kinah-na, p. 40, n. 5.

Celtique

**abō*, p. 78.

Gosséen

Adar, p. 126, n. 3.

Égyptien

n-f-r-, p. 84.

s-t, p. 43.

Élamite

atta, p. 79.
tuppi, p. 81, 153.
tur, p. 114, n. 3.

Estonien

kōk, p. 160.
tīn, *tiñ*, p. 160.
muzo, *muzu*, *muizu*, p. 161.

Éthiopien

gerā, p. vi, n. 2.
nāek, p. 152.

Étrusque-pélasgique

ais-, *aiš-*, p. 101, n. 5.
 **aisar-os*, p. 101.
 **am-*, *am-ce*, p. 107, n. 4.
 -*ar*, p. 101, n. 5.
 -*ale*, p. 101, n. 3.
 -*ce*, p. 101.
 **eiser-os*, p. 101.
huθ, p. 101, n. 3.
lupu-ce, p. 101.
 -**āna* > -*na*, v. section asiano-égéen.
šapusa, *šepusa*, *šepus-l-a*, p. 101.
 -*si*, -*ši*, p. 101.
 -*θur*, p. 114, n. 3.
tur-ce, p. 101.
zilax-nu-ce, p. 101.

Finnois

tūnu, p. 160.
vaski, p. 155.

Français

baraque, p. 161.
bure, p. 153.
marre, p. 122; 145; 160; B.,
 p. 188.
museau, p. 161.
tine, p. 152; 160.
tone, *tonne*, p. 160, n. 2.

Γεωργιαν

agar-i, p. 79.
coli, p. 122, n. 5.
da (géorg.), p. 94.
gvalva, p. 124, n. 4.
gvini p. 44, n. 0.
me, p. 35; 63, n. 4; 107.
-ši, p. 101.

Germanique

Mimiō, p. ix.
var-m-s, p. 170.

Gothique

akr-s, p. 79.
bairhts, B., p. 204.
daur, B., p. 201.
digan, p. 82; 171.
kaūru-s, B., p. 202.
mikils, p. 17, n. 1.
ni, B., p. 204.
tēk-an, p. 74, n. 5.
weihs, p. 87.

Grec

ἄγ-α-μαι, B., p. 199.
ἄγγελ-ο-ς, p. 56, n. 3.
ἄγ-ιος, p. 49, n. 5; 85 et seq.;
 153, n. 3; 155.
ἄγ-ό-ς, B., p. 199.
ἄγρ-ό-ς, p. 79.
ἄγ-ω, p. 79.
ἄ-δμ-ής, B., p. 200.
Ἄδρ-ανός, p. 126, n. 4.
ἄ-δω-τος, B., p. 201.
ἄζ-ο-μαι, p. 49, n. 5; 85.
Ἀθήναζε, p. 23.
αἴξ, p. 44, n. 4.
ἄκμων, p. 4, n. 2.
ἄ-κόλουθ-ος, p. 54.
ἄλλ-ω, p. 79.
ἀλώπηξ, p. 145, n. 3; B., p. 187.
ἄμ-ό-, p. 29.
ἀμφι-λόκ-η, p. 54, n. 1.
ἄνᾶ, ἄνα, ἄνω et B., p. 200.
Ἀνθηδών, p. ix.

ἄνθος, p. ix.
ἄνθρ-αῖ, p. 141, n. 2.
ἄνθρ-ωπος, p. 141, n. 2; 152.
ἄφρ-ό-ς, p. 79.
ἄράσσω, p. 85.
ἄσάμ-ινθος, p. 47, n. 6; 92,
 n. 4; 146; v. aussi B., 184.
-ασος, p. 101.
-ατης, p. 101, n. 3.
ἄττα, p. 79.
αὐτό-θι, p. 23.
βαίνω, B., p. 202.
βάλασμον, p. 159.
βανᾶ (béotien), p. 83.
βάρδαρος, p. 153.
βαρύ-ς, B., p. 202.
βηλός (ciel, en ACHÉEN), B.,
 p. 186, n. 2.
βι-θρῶ-σκω, p. 82.
βλώ-σκω, p. 84.
βορά, p. 82.
βου-πλῆξ, p. 27.
βοῦς, B., p. 202.
βρέφος, B., p. 204.
βύριον, p. 123.
γάλα, p. 82.
γαλαθηνός, p. 82.
γάμος, p. 122 et n. 4.
γελ-άω, γελ-εῖν, γέλ-ως, p. 84.
γενετήρ, γενέτωρ, p. 15.
γέν-ος, p. 15; 172; B., p. 202.
γέφυρα, p. 47, n. 6; 92, n. 4;
 102, n. 1; p. 123; 155;
 v. aussi B., p. 183.
Γεφυραῖοι, p. 41, n. 0; 49, n. 5;
 124; 129; 148; 153, n. 3;
 155; v. aussi B., p. 183.
Γερμάνιοι, p. 40, n. 5.
Γέρρα, p. 40, n. 5.
γέρων, p. v, n. 3.
γί-γν-ο-μαι, p. 15; B., p. 202.
γνᾶ (avest.), p. 83.
γότης, γόος, B., p. 202.
γόνος, p. 15.
**γράφ-μι* (chypri.), p. 83.
γράφ-τις, κράσ-τις, p. 83.
γῦρος, γυρός, γυρώ, B., p. 186.

δαμ-αρτ-, p. 172; v. aussi B.,
 p. 186.
δαμ-ά-ω, B., p. 200.
δάμ-νη-μι, B., p. 200.
-δε, dans οἶκον-δε, πεδῖον-δε, etc.,
 p. 96.
δείκ-νυ-μι, p. 53, n. 7.
Δελοί, B., p. 204.
δελφός, p. 91, n. 1; 122, n. 3;
 B., p. 204.
δέμας, p. 105; B., p. 201.
δέμ-ω, B., p. 201.
δμ-ώς, B., p. 200.
δολιχός, B., p. 201.
δορφός, p. 91, n. 1; B., p. 204.
δρυ-τόμος, p. 27.
δυν-ά-μαι, p. 154; B., p. 201.
δυν-άστης, p. 154; B., p. 201.
δύν-ω, δύ-ω, B., p. 201.
δύ-σι-ς, B., p. 201.
εἶρω, p. 172.
ἐκ-γυτ-ίς, p. 84.
ἔλαιον, v. p. 145; B., p. 187.
ἐν-αγ-ίζω, p. 85.
ἐν-δον, p. 23.
ἐ-νη, p. 29.
ἐν-τε, p. 23.
ἐν-τός, p. 23.
ἐνμα, B., p. 201.
ἐπί-κουρ-ος, p. 83; B., p. 202.
ἐριον, ἐρίque εἶριον, p. 172.
ἐρπ-ετό-ν, p. 12.
ἐρυσθαι, p. 87.
ἐρ-χ-ε-ται, B., p. 204.
εὔω, p. 171, n. 1.
ἐχίς, p. 49.
ἔως, B., p. 192.
-ηνος, p. 101.
ἡγε-μῶν, ἡγέ-ο-μαι, ἡγή-τωρ, p.
 85.
ἦ-χι, p. 23.
-θεν, p. 23 et seq.; p. 26; 92;
 96.
θερ-μός, p. 19, 170.
θοράνας (cypr.), B., p. 206.
θύρα, B., p. 201, 206.
θυρ-ωρ-ός, p. 87.

- ἰδῶ, ἴδος, B., p. 190.
 ἱερός, p. 101.
 ἰχθυή, p. 61, n. 2.
 -ιθός, p. 101.
 ἱπνός, p. 171, n. 1.
 ἴς, p. 43.
 ἴσθημι, p. 19.
 -κ-, de l'aoriste et du parfait grecs, p. 101.
 κἀνδ-αρος, B., p. 202.
 Κανδ-άων, B., p. 202.
 καρκαίρω, p. 18.
 Καρμάνιοι, p. 40, n. 5.
 κασσίτερος, p. 152, n. 4.
 κε, p. 34 ; 71, n. 4.
 κελευθ-, κέλευθος, p. 54.
 κηρός, p. VI, n. 2.
 Κήτιοι = Latins, p. 94, n. 3.
 κίχλη, p. 61, n. 2.
 κολουθ-, p. 54.
 κόρος, p. 9, n. 1 ; B., p. 187.
 κραίνω, B., p. 202.
 κρή-δεμ-νον, p. 145, n. 10 ; B., p. 201.
 κύπρος, p. 45 ; 143 ; 152.
 μάγος, p. 49, n. 5 ; 163, n. 4.
 μάθρον, B., p. 188.
 μέγας, p. 17, n. 1 ; B., p. 188.
 μελαγχολία, p. 130.
 Μήν, p. 49, n. 6.
 -μες, p. 107.
 μηρώ, μηρινθος, (σ)μήρινθος, p. 19.
 μνᾶ, B., p. 187.
 μολ-εῖν, p. 84.
 μόλυβδος, p. 152.
 Μοσ(σ)ύν-οικοι, p. 45, n. 2.
 μύλη, μύλος, p. 84 ; B., p. 203.
 μυλ(λ)ός, B., p. 203.
 μυλλός (sicil.), B., p. 204.
 μύλλω, p. 122, n. 2 ; B., p. 203.
 νέμω, p. 52, n. 3 ; 85.
 Νινος, p. 50, n. 2.
 νίρον, B., p. 186.
 νόμος, p. 42, n. 3 ; 85.
 οἶνος, p. 43, n. 3 ; 127.
 ὀλολύζω, p. 159.
 ὀμβρος, p. 155.
 ὄνομα, p. 115, n. 2 ; B., p. 201.
 ὄνος, p. IV, n. 1 ; 145.
 ὀπ-ιπ-εύ-ω, p. 171 ; B., p. 203.
 ὀπ-ωπ-α, p. 87.
 ὄρ-νυ-μι, p. 80.
 ὄ-ς, p. 29.
 ὄσσε, p. 87.
 ὄσσ-ο-μαι, p. 171.
 οὔθαρ, p. 152 ; B., p. 190.
 οὔλος, p. 158.
 πάλλαξ, p. 154.
 πεδά, p. 61.
 πέλεκυς, p. IV, n. 1.
 πετάννυμι, p. 117, n. 3.
 πετ-ε-ηνός, πίτ-ο-μαι, p. 116, n. 2.
 πέτ-ο-μαι, B., p. 189.
 πεττός, πεσσός, p. 157.
 πῶ-σε, p. 23.
 πότνια θηρῶν, p. 44, n. 3.
 Πυργ-ῖται, p. 45, n. 2.
 ραίνω, p. 84.
 ῥά-μα, p. 85.
 ῥάσσω, p. 85.
 -ς, adverbial mobile, p. 94.
 Σαπυσελάτων κόμμη, p. 101.
 σέ-θεν, p. 23.
 σείρ-ιος, p. 48 ; 86, 129 ; 146 et seq. ; B., p. 193 et seq.
 σελαχ-εῖν, σελαχ-ος, p. 88.
 σής, p. 160.
 -σ(ι) grec, p. 97 et seq.
 σίδηρος, p. 152, n. 4.
 σίκυς, σικύς, p. 92, n. 4 ; 146.
 σ-κινδ-αλ-μός, B., p. 203.
 σ-κῦτ-ος, p. 84.
 σ-τέγ-η, B., p. 206.
 στέγω, p. 19.
 σύριγξ, v. index, sumér. I sur.
 σ-χιδ-ος, B., p. 203.
 σ-χίζ-ω (pour *σ-χιδ-jω), p. 19 ; B., p. 203.
 τέγ-η, B., p. 206.
 τείρεα (plur.), p. 132, 159.
 τεῖχ-ος, p. 171 ; v. aussi B., p. 186 (moins probable).
 τέκτων, p. 172.
 τελ-εῖν, τέλ-ειος, τελ-ετ/, B., p. 205.
 τέλλω, B., p. 205.
 τέλ-ος, τέλ-εσ-, B., p. 205.
 τέλ-σ-ον, B., p. 205.
 τέμενος, p. 8, n. 0 ; 47, n. 6 ; 49, n. 5 ; 153, n. 3 ; 154 ; 155 ; v. aussi B., 179-183.
 τε-ταγ-ών, p. 74, n. 5 ; B., p. 205.
 τέχ-νη, p. 172.
 τίριος (génitif), crétois, p. 48, n. 7.
 τίς, p. 107.
 τίθημι, p. 18.
 -τος, p. 23 et seq. ; p. 26 ; 92.
 τράγος, p. X, n. 14 ; cf. p. 43, n. 3.
 τροφός, p. 15.
 τυγχ-άνω, τυχ-εῖν, p. 117 et n. 6.
 τύπ-ο-ς, p. 81.
 Τυρσ-ηνοί, p. 45, n. 2.
 τύχ-η, p. 117, n. 6.
 -τωρ, p. 114, n. 3.
 ὕ- (chypri.), B., p. 207.
 ὕ-επ-ός, p. 53, n. 4.
 ὕσσωπος, p. 158, 159.
 ὕσ-τερος, p. 19 ; A. C., B., p. 207.
 Ὑπτηνία, p. 101, n. 3.
 ὕ-ω, p. 53, n. 4.
 φαίνω, B., p. 200.
 φαρύνει, p. 18 ; 153 ; B., p. 200.
 φέρω, p. 81.
 φήμι, p. 18.
 -φ(ι)ν, p. 102 et seq.
 Φοίνικες, p. 40 et n. 5 ; 148.
 φοῖνιξ, p. 148.
 φορκός, p. 18 ; B., p. 204.
 χάλυψ, p. 45, n. 2 ; 152.
 *χειρο-φεργέω, p. 52.
 χιτών, p. 93, n. 0.
 χρυσός, p. 152.

Hébreu et araméen

- אָנֶם, p. 102, n. 1 ; 152.
אָנֶן, p. 152.
אָר, p. 156.
אָרֶם, p. 152.
אָרֶר, אָרֶרֶם, p. 126, n. 3.
אָוֹב, p. 158, 159.
אָבֶר, p. 154.
אָנֶד, p. 152.
אָנֶי (syr.), p. 153.
אָשֶׁבֶר, p. 154.
אָתֹן, p. 159.
בֹּר, p. 153.
בֶּר, p. 153.
בֶּרֶר, p. 153.
בֶּשֶׁם, p. 159.
gaggāuā (syr.), p. 154.
גֹּל, p. 154.
נֶמֶח (aram.), p. 156.
נֶשֶׁר (syr.), p. 155.
נֶשֶׁרִי, p. 41, n. 0 ; 102, n. 1 ; 148.
דֹּון, p. 154.
דֹּוֹר, דֹּוֹרֶר, p. 154.
דִּין, p. 153.
דִּיק, B., 186 ; mais v. s. v. sumér. *dug* = « *finger* ».
דִּיקָא, p. 153 (syr.).
הִיקָל, p. 87, n. 4 ; p. 102, n. 1 ; 154.
הִלָּל, p. 159.
וִוָּפֶא (aram.), p. 158.
וִוִּן, p. 160.
וִוָּד, p. 153.
וִוִּיר, p. 155.
וִוִּגֶל, p. 156.
וִוִּרֶן, p. 152.
וִוִּרָה, p. 159.
וִוִּן, p. 43, n. 5 ; 127.
בֹּם, p. 125, n. 4 ; 146.
בֶּרֶסֶא, בֶּרֶסֶא, p. 155.
בֶּסֶיל (nom de Sirius), p. 129, n. 14.

- בֶּר, p. 9, n. 1 ; 155 ; B., p. 187.
בֶּרֶכֶם, p. 156.
בֶּרֶחֶת, p. 93, n. 0.
מִשְׁרָא (aram.), p. 157.
מִלְחָא (syr.), מִלְחָא, p. 156.
מִלְחָא, p. 156.
מִסְכָּה, p. 157.
מִשְׁרָא (aram.), p. 157.
נִסְיִד, p. 157.
נִסְד, p. 157.
סָדָה, סָדָה, p. 158.
Rac. סָלָל, p. 157.
סָם, p. 159.
סָם, p. 160.
סָפֶר, p. 159.
עֶרֶן, p. 154.
פֶּלֶן, p. 153.
פֶּלְנָה, p. 153.
פֶּלְנֶשׁ, p. 154.
פֶּת, p. 157.
פֶּרֶטָה, p. 160.
קָו, קָו, p. 155.
שָׁבוּ, p. 159.
שִׁיר, p. 159.
שָׁבֶן שָׁמוֹ, p. 159.
שָׁלֶם, שָׁלֶם, p. 158.

Hétéo-kaneši

- anzās, p. 108.
at-ta-aš, p. 79.
-ia-šmaš, p. 108.
kuiš, p. 17.
māš, p. 108.
na-, p. 106 et seq.
-naš, p. 108.
-šmaš, p. 108.
tapaššas, B., p. 205.
zahheli, p. 199.
zik, p. 108.

Indien

- ghar- (indien), p. 155.
i-dha (prācrit), p. 23.

Indo-européen

- *ā-, p. 28.
*ab-, p. 78.
1. *ag-, B., p. 199.
2. rac. *ag-, p. 13 ; 79 ; B., p. 199.
*agro-s, p. 79 ; 144.
*(a)nēr-, p. 85.
*ar-, p. 80.
*atta-, p. 79.
*aus-, *us-, p. 131 et n. 3.
*aza/-ā, p. 171.
*azó-s, p. 82.
*bhā, *bhā, p. 81 ; B., p. 200.
rac. *bhar-, *bher- (= briller), p. 18 ; 88 ; 128 ; B., p. 200.
rac. *bh(e)r(e)g/k-, p. 18 ; 88 ; 128 ; B., p. 204.
*bher-o, p. 81.
-*bhi, instrum. i.-e., p. 24 et seq. ; 102 et seq. ; 108.
-*d (-*t), ablatif i.-e., p. 24 et seq.
*dagh-, p. 88 (à corriger en *dheg^{uh}-).
*de *do, p. 96.
*deik-, *dik-, p. 53, n. 7.
*dim-, *dem-, p. 145, n. 9 ; B., p. 201.
*d^eom- (i.-e.) (= dompter), B., p. 200.
rac. *dēm-, rac. *dōm-, rac. d^m-, p. 13 ; B., p. 201.
*dhagh-, p. 128 ; B., p. 200 ; mieux *dheg^{uh}-.
-*dhe, p. 96.
rac. *dheg^{uh}-, p. 13 ; 88 (à tort écrit *dagh-).
*dh^u(ē)r-, B., p. 206.
*dhūr-ā- (i.-e.), B., p. 206.
*di/iē-, p. 128 ; B., p. 200.
*duo-, p. 134.
*e-, pronom. i.-e., p. 28 ; 107.
*e-bhero-m, p. 34.
*ei-, pronom. i.-e.

*en-, p. 34.
 *e-no-, p. 29.
 *ep-, p. 34.
 *er (ou *r), p. 79.
 *et-, p. 34.
 *eus-, *ues-, p. 171, n. 1.
 *gel-, *gl-, p. 84.
 *ge/ol-, p. 154.
 rac. *gen-, rac. genā-, p. 13; 16; B., p. 201.
 *ger-, p. 82.
 *gh-, p. 17, n. 1.
 *gher-, *ghr-, p. 170 et seq.
 *ghormos, p. 19; 170.
 *gor-i-s, p. 171.
 *gres-men, p. 83.
 *gu-, p. 83.
 *guelbh-, p. 91, n. 1.
 *gʷen-ā-, *gʷn̥n̥-ā- *gʷon-ā-, p. 83.
 *gʷer-, *ger-, p. 82.
 *gʷeu-, B., p. 202.
 *gʷlbh-, *gʷrbh-, B., p. 204.
 *gʷn̥-, *gʷn̥-, B., p. 202.
 *gʷō(u)-, p. 44, n. 4; B., p. 202.
 *gūr(o)-, B., p. 186.
 *gʷru-, B., p. 202.
 *i-, pronom. i.-e., p. 28.
 *io-, p. 29.
 *kar-, *kr-, p. 13; B., p. 202.
 kī-, démonstr. i.-e., p. 28.
 ko-, démonstr. i.-e., p. 28.
 *kʷe-/o-, *kʷei-, p. 29; 107.
 *l, caractéristique pronomi-
 nale i.-e., p. 29.
 *leuk-, *leuq-, p. 84; 88.
 -*m, p. 34.
 *mbhró-s, p. 79.
 *me, p. 34; 63, n. 3; 107.
 rac. *meg-, *megh-, p. 17, n. 1.
 *me(l)-, p. 84.
 *mel-, *mol-, p. 84.
 *n, caractéristique du dé-
 monstr. i.-e., p. 29; 107.
 *nē, *n̥-, p. 74, n. 6; 85; 134;
 B., p. 204.

*ne, *n, infixé en i.-e., p. 73,
 n. 6.
 *nem-, *nom-, p. 85.
 *nēr-, p. 15; 27, n. 2.
 *o-, pronom. i.-e., p. 28.
 *opno-, p. 19.
 *oqʷ-, p. 87.
 *pēd-, *pōd-, p. 15.
 *perə-, p. 34.
 *pēp(ə)- (?), p. 117, n. 3.
 *pēto, p. 116, n. 2.
 *pet(ə)-, p. 117 et n. 3.
 *qer-s-, p. 83.
 *qer-s-i-, B., p. 202.
 *qoʷā-, p. 84.
 *qōu(d)-, *qəu(d)-, B., p. 203.
 *qudh-, *qut-so-, p. 84.
 *r-, p. 13; 17, n. 2.
 *a > rāgh-, p. 85.
 *ran-, *rn̥-, p. 85.
 *rēg-, p. 15.
 *reʷ-, *ruʷ-, p. 85, B., p. 204.
 *rk-, p. 15.
 *sāg-, *səg-, p. 85.
 *sāld, *sāli, p. 8.
 *ser, p. 172.
 -*si, loc. plur. i.-e., p. 24.
 *sio-, démonstr. i.-e., p. 28.
 rac. *(s)khid-, p. 13.
 *sm̥-mo-, p. 29.
 *so-, p. 28.
 rac. *sthā-, p. 19.
 *su-, p. 53, n. 4.
 -*su/i, loc. pl. i.-e., p. 24; 97
 et seq.
 *tap-, p. 128.
 *tēg-, *təg-, *dēg-, p. 86; B.,
 p. 205.
 *teg-, p. 172.
 rac. *ten-, p. 16.
 *tīo-, démonstr. i.-e., p. 28.
 *to-, démonstr. i.-e., p. 28;
 p. 107.
 -*tos, p. 92 et seq.
 *t(u), p. 107.
 *tud-, p. 86.

*ʷ (*w), caractéristique du dé-
 monstratif i.-e., p. 29.
 *ūd-, *ūt-, A. C., B., p. 206-
 207.
 *ʷek-, p. 15.
 *ug-, B., p. 206.
 *ul-, *ulul-, p. 173.
 *ʷoik-o-s, p. 87.
 *ʷrū-, *ʷerū-, *ʷer-, p. 87.
 *us-, p. 131.
 *ut-, *ud-, p. 15; 34.
 *ʷeg-, B., p. 206.
 *ʷek-, p. 15.
 *ʷir-o-s, p. 87.

Indo-iranien (ou aryen)

*-am, p. 107.
 *a-na-, p. 29.
 *āp-, p. 78.

Indo-nésien

panah, p. 123.

Iranien ancien

aēva- (avest.), p. 25.
 afš-čīdra- (avest.), p. 9; 48;
 B., p. 195.
 aiva- (v.-perse), p. 25.
 Amərətaī- (avest.), p. 125; 147.
 an-aōša- (avest.), p. 44, n. 2;
 125 et seq.
 *ar-ta- (v.-perse), p. 80.
 *ār-ta- (iran. comm.), p. 80;
 121.
 aša- (avest.), p. 80; 121.
 ātar-š (iran.), p. 124; 127;
 165, n. 4.
 ava-hisiṇ-yā-t (avest.), B., p.
 203.
 avakya-rādiy (v.-perse), p. 25.
 awra- (avest.), p. 79.
 aži- (avest.), p. 49, n. 2.
 Aži dahāka- (avest.), p. ix,
 n. 1; 49 et n. 2.
 bar- (avest.), p. 81.
 brāz-a-ili (avest.), B., p. 204.
 -da (avest.), p. 96.

daēnā- (avest.), p. 153; p. 163.
daēz-aye-iti (avest.), p. 171.
dag- (avest.), B., p. 200.
darəya- (avest.), B., p. 201.
darga- (v.-p.), B., p. 201.
dipi- (v.-p.), p. 153.
dvar- (avest.), B., p. 206.
gaoš- (avest.), p. 131, n. 3.
gar- (avest.), p. 82.
garay- (avest.), p. 171.
garəbuš- (avest.), p. 91, n. 1.
gəuša- (avest.), p. 131, n. 3.
gonā- (avest.), p. 83.
haēk- (avest.), p. 86.
hištāmi (avest.), p. 19.
-hu (avest.), p. 98.
-iy (locat. v. p.), p. 25, n. 1.
**iz-*, **izā-*, *izaēna-* (avest.),
 p. 44, n. 4.
**kand-* (i.-e.), p. 88; 128; B.,
 p. 202.
kāhrpa- (avest.), p. 84.
minav- (avest.), p. 157.
**mudra-* (v.-p.), p. 157.
**muzra* (v.-p.), p. 157.
nāman- (avest.), B., p. 201.
paθana- (avest.), p. 117, n. 3.
**rād-* (iranien), p. 24 et seq.
raok- (avest.), p. 54, n. 1.
taf-nav- (avest.), B., p. 205.
taṭ- (avest.), B., p. 205.
taš-aṭ (avest.), p. 172.
θraētaona-, p. ix, n. 1.
Tir (iranien), p. 48.
Tištīriya- (avest.), p. 9; 48;
 130.
Tura- (avest.), p. b, n. 5.
uši- (avest.), p. 131, n. 3.
uštra- (avest.), p. 111.
vaēsmən-da (avest.), p. 23; 96.
vīra- (avest.), p. 87.
vīs- (avest.), p. 87.
vouru-kaša- (avest.), p. 49.
xvaēda- (avest.), B., p. 190.

Iranien moyen

مدر (moyen-perse), p. 157.

مدر (m.-p.), p. 157.
 -rāy (m.-p.), p. 25.

Iranien moderne

ārd (persan), p. 80; 121.
(a)tūn (pers.), p. 128, n. 2.
aždahā (pers.), p. 49, n. 2.
-ē (baluči), p. 25.
hōš (pers.), p. 131, n. 3.
lōg- (baluči), p. 25.
mōγ, muγ (pers.), p. 163, n. 4.
muhr (pers.), p. 157.
nōš (pers.), p. 44, n. 2; 125,
 n. 1; 127.
-rā (baluči), p. 25.
-rāi, -rā (pers.), p. 25.
taš (pers.), p. 127.
zāl (baluči), p. 112, n. 5.

Moyen- et vieux-irlandais

cuad (m.-irl.), p. 84; B., p. 203.
talam (v.-irl.), p. 86.

Italien

baracca (italien), p. 161.
muso (ital.-espagn.), p. 161.

Lapon

muose, p. 161.

Latin

ager, p. 79.
agere, B., p. 199.
ago, B., p. 199.
amnis, p. 78.
ap-er-io, p. 87.
ās, p. 80; 134.
atr-ium, p. 126.
aurora, B., p. 192.
au-spex, p. 27.
bōs, B., p. 202.
cālām-itas, B., p. 203.
cand-eo, B., p. 202.
cera, p. vi, n. 2.
corpus, p. 84.
cūdo, cūdere, B., p. 203.

curro, p. 83.
cur-r-us, B., 202.
cut-is, p. 84.
dīc-o, p. 53, n. 7.
domus, B., p. 201.
dī-ru-o, B., p. 205.
-do, p. 96.
dūrare, p. 99, n. 3.
ē-ru-o, B., p. 205.
fari, p. 18.
fero, p. 81.
fig-ulus, p. 171.
ingere, p. 82, 171.
forēs, forās, B., p. 201; 206.
formus, p. 19; 170.
fructus, p. 81.
fruur, p. 81.
furnus, p. 170.
genetrix, p. 15.
gens, p. 172.
gigno, p. 18; B., p. 202.
grā-men, p. 83.
granum, p. v, n. 3.
gravis, B., p. 202.
grex, p. 82.
homō(n), p. 87, n. 4; 152.
idus, p. 95, n. 4; 124, n. 2.
ille, p. 29.
imber, p. 79.
in-cūs, p. 84; B., p. 203.
in-teg-er, B., p. 205.
in-tus, p. 23.
lac, p. 82.
lūc-eo, p. 54, n. 1.
lux, p. 54, n. 1.
marra, B., p. 188.
mola, p. 84.
mūrus, p. 155; B., p. 188.
ne, B., p. 204.
nōmen, B., p. 201.
num-erus, p. 85.
nummus, p. 85.
ob-ru-o, B., p. 205.
oc-ulus, p. 87, 171.
op-er-io, p. 87.
orior, p. 80.
pa-bulum, pa-sco, B., p. 188.

palefacio, p. 117, n. 3.
pontifex, p. 97, n. 3; 155.
r(a)udus, p. IV, n. 1; 45; 143; 152.
re-dim-iculum, *re-dim-io*, p. 145, n. 10; B., p. 201.
ruga, p. V, n. 3.
**ruo*, dans *dī-ruo*, *ē-ruo*, *ob-ruo*, p. 85.
rū-trum, B., p. 205.
rū-tus, B., p. 205.
-s, locatif latin, p. 97 et seq.
sabus, p. 94, n. 2.
sac-er, p. 49, n. 5; 85.
salvus, p. 158.
sanc-io, p. 85.
Sancus, p. 49, n. 5; 85 et seq.; 94, n. 2.
sangu-alis, p. 85.
scind-o, *scid-ī*, B., p. 203.
sēm-el, p. 29.
sero, p. 172.
sisto, p. 19.
sūdo, B., p. 190.
tac-tum, p. 86; B., p. 205.
tango, p. 74, n. 5; 86; B., p. 205.
tego, p. 19; B., p. 206.
tellus, p. 86.
tep-eo, B., p. 190, 205.
texere, p. 172.
tīna, p. 160.
toga, B., p. 206.
-tor, p. 114, n. 3.
tund-o, p. 86.
-tus, p. 92.
ūber, B., p. 152.
u-bi, p. 23.
uro, p. 171, n. 1.
ūs-que, B., p. 207.
veg-eo, B., p. 206.
venio, B., p. 202.
ver-eor, p. 87.
vicus, p. 87.
vig-eo, B., p. 206.
vigil, B., p. 206.
vig-or, B., p. 206.

vīnum, p. 43, n. 5.
vir, p. 87.
vīta, p. 44, n. 2.
vītis, p. 44, n. 2.
vorāre, p. 82.

Lithuanien

ožys, p. 82, 171.
-su (v.-lith.), p. 98.

Live

tīn, p. 160.

Mitannien

attai, p. 79.
hiarroḫḫe, p. 152.

Osco-ombrien

pu-f, (osque).
pu-fe (ombr.), p. 23.

Pélasgique

Voir *étrusque-pélasgique*.

Provençal

mus, p. 161.

Vieux-prussien

ape, p. 78.
apus, p. 78.

Russe

gor-nū, p. 170.

Samoyède

ten, *tin*, p. 160.

Sanskrit

abhrá-, p. 79.
adhvará-, p. 97, n. 3.
ādri-dugdha-, p. 49, n. 7.
adri-já-, p. 49, n. 7.
āhi-, p. 49.
ajā-, p. 171.
ajā-ékapād, p. XI, n. 1.
ajāḥ, p. 82.
āj-a-mi, p. 79.

ājra-, p. 79.
āma-, B., p. 200.
āmbhaḥ, p. 79.
āmbu-, p. 79.
Amṛta-, p. 125, 147.
āndhaḥ, p. IX; p. 9.
antāri-kṣa-, p. XI, n. 3.
Apām nāpāt, p. IX; 124.
ar-, p. 79.
ārṇa-, p. 78, n. 3.
asā-u, p. 29.
**athar-*, p. 124 et seq.; 126 et seq.; 163, n. 4.
avasa-dhi-, p. 9.
bāṇa-, p. 123.
bhānati, p. 18.
bhār-a-mi, p. 81.
bhā-ti, B., p. 201.
bhrāç-a-te, B., p. 204.
bhrāj-a-ti, B., p. 204.
Bhr̥gu-, p. 124 et n. 5; B., p. 204.
candrā-, p. 49, n. 7; B., p. 202.
çata-gu-, B., p. 202.
chēda-, B., p. 203.
chid-, p. 19; B., p. 203.
chid-rā-, B., p. 203.
çuc-, B., p. 203.
çúc-i, B., p. 203.
çuk-lā-, *çuk-rā-*, B., p. 203.
dadhāmi, p. 18.
dag-dha-, B., p. 200.
dah-ana-, B., p. 200.
dah-a-ti, B., p. 200.
dam-ā = *qui dompte*; B., p. 200.
deh-a-, B., p. 200.
deh-ī, p. 82, 171.
dīrgha-, B., p. 201.
deva-, p. 131.
dhāk-ṣi, B., p. 200.
dīpi (*līpi*), p. 81, 153.
div-, p. 131.
divyā-, p. 9; 145 et seq.
dōṣā-, B., p. 201.
duroṇā-, p. 154; B., p. 201.
dūr-ya-, *dur-yā-*, B., p. 201.

dvār-a-, B., p. 206.
ga-, *gā-*, B., p. 202.
gal-, p. 122, n. 1; 154.
gam-, B., p. 202.
gan-ā-, p. 83.
-gara-, p. 82.
gārbha-, p. 91, n. 1; B., p. 204.
gā-ti-, B., p. 202.
ghar-mā-, p. 170.
**ghoṣ-*, p. 131, n. 3.
giri-, p. 171.
go-pā-, *gopāy-*, p. 13, n. 1.
grās-a-ti, p. 83.
gu-, B., p. 202.
guṇa-, p. 12, n. 1; 83, 155.
gup-, p. 13, n. 1.
guru-, B., p. 202.
rac. idh-, *indh-*, p. 18.
i-hā, p. 23.
**ik-*, B., p. 203.
ik-ṣ-a-te, p. 87, 171; B., p. 203.
i(n)d-, B., p. 203.
indu-, p. 49, n. 7; p. 144, n. 0.
i-tāḥ, p. 23.
jala-, p. 154.
jan-, B., p. 202.
jār-a-nle, p. 82.
koṣa-, p. 125, n. 4; 146.
kuṇkuma, p. 156.
lohā-, p. 152.
mah-, p. 17, n. 1.
mahān-, p. 17, n. 1.
majmān-, p. 17, n. 1.
mudrā-, p. 157.
na, p. 74, n. 6; B., p. 204.
nāga-, p. 143; 152.
nāman-, B., p. 201.
nī-dāgh-ā-, B., p. 200.
nṛ-, *nar*, p. 27, n. 2.
nṛ-pa-, p. 27.
ōj-aḥ, B., p. 206.
ōṣa-dhi-, p. 9.
ōṣadhi-pati-, p. 49, n. 7.
pā, B., p. 188 (dans *kṣiti-pa-*,
go-pa-, etc.).
pad-, *pād-*, p. 85.
pat-, p. 116, n. 2.

pratīka-, B., p. 203.
rav-, B., p. 205.
r-cch-a-ti, B., p. 204.
roc-, p. 54, n. 1.
ru-, B., p. 205.
ruc-, p. 54, n. 1.
sama-, p. 29.
sic-, p. 86.
sik-tā-, p. 86.
siñc-ā-ti, p. 85.
stindh-, p. 78, n. 3.
-su (locat. plur. sscr.), p. 97
 et seq.
svid-ya-ti, B., p. 190.
tābuvan-, p. 150, n. 1.
-taḥ, postpos. de provenance
 en sscr., p. 24; 26; 102.
tāj-, B., p. 205.
tāj-āt, B., p. 205.
tāk-ṣ-a-ti, *tās-ṭi*, p. 172.
tala-, p. 86.
tāp-, B., p. 190, 205.
tap-aḥ, B., p. 205.
tap-ana-, B., p. 205.
tarā-, p. 132.
-tas, *-taḥ*, p. 91 et seq.
tiṣṭhāmi, p. 19.
-tra, postpos. loc. sscr., p. 24.
tri-ṣadhasihā-, p. 19, n. 5.
Trita-, pp. VIII, XI.
tud-ā-ti, p. 86.
rac. ud-, *und-*, p. 18.
ud/t, A. C., B., p. 207.
ūdhar-, B., p. 190.
**ug-*, B., p. 206.
ug-ra-, B., p. 206.
uk-ṣ-, B., p. 206.
upā-du-, B., p. 201.
upa-tāp-in, B., p. 205.
uṣ-, p. 171.
uṣaḥ-, B., p. 191 seq.
uṣṭrah, p. 111, n. 2.
ut-tama-, *ut-tara-*, A. C., B.,
 p. 207.
vaj-, B., p. 206.
vak-ṣ-, B., p. 206.
vānaspati-, p. 19, n. 4; p. 9.

vas-, *uṣ-*, p. 9, n. 2.
viç-, p. 87.
vīrā-, p. 87.
vṛṣabhā-, p. 49, n. 7.
vṛṣan-, p. 49, n. 7.
Vṛtra-, p. 19, n. 1.
ya-, p. 29.

Vieux-slave

-chŭ, p. 98.
dlŭgŭ, B., p. 201.
do, p. 96.
gora, p. 171.
k/C-de.

Suédois

kaka, p. 160.

Sumérien

-a « casuel ».
 P. 59.
-a (élément nominal).
 P. 50.
-a « relatif ».
 P. 62.
ab :: mer, océan, « collectio
 aquarum ».
 P. 52; p. 78; p. 122.
ad :: père.
 P. 79, 172.
adam :: être vivant (subst.).
 P. 152.
adar (eme-sal) :: champ.
 P. 79.
Aē-.
 P. 19, n. 6.
a-edin.
 P. 48; 129; B., p. 195.
 I ag.
 P. 55; 79; 96, n. 3; B.,
 p. 199.
 II ag :: ordonner, commander.
 B., p. 199.
 IV ag :: aimer, chérir.
 P. 55; B., p. 199.
 I a-ga.
 P. 61.

- agam :: lac, étang, bassin.
P. 102, n. 1 ; 152.
- agan :: sein de femme, mamelle,
syn. de ubur.
P. 152.
- agar :: champ.
P. 52 ; 79 ; 122 ; 128, n. 2 ;
144.
- a-güb-ba.
P. 125, n. 4.
- aka.
P. 55, n. 2.
- ám :: indice deictique.
P. 75, 107.
- ama :: buffle, ou taureau sau-
vage.
B., p. 200.
- dama-ga.
P. 127, n. 7.
- ambar(ra) « collectio aquarum ».
P. 56 ; 79 ; 122.
- an :: être élevé.
P. 55, 131.
- *anag :: plomb, étain.
P. 152.
- anna :: plomb, étain.
P. 152.
- anšu/i :: âne.
P. IV, n. 1 ; p. 44, n. 4 ;
145.
- an(u), an(a) :: ce qui est en haut,
ciel ; épi.
P. v, n. 5 ; 45 ; 145 et
seq. ; B., p. 200.
- an-ubda-limmu.
P. 149, n. 2.
- ár :: élévation, exaltation >
gloire ; et sens verbaux cor-
respondants.
P. 79.
- ara :: moudre ; synonyme de
ma, mu.
P. 80 ; 84 ; 88, n. 1 ; 121,
n. 2 ; 123 ; 145 ; 173.
- arad.
P. 54.
- aš.
P. 55.
- aš :: un, l'unité.
P. 80, 134.
- asam :: bassine, récipient.
P. 47, n. 6 ; 92, n. 4 ;
146 ; v. aussi B., p. 184.
- asar :: nom du dieu du feu.
P. 124 ; 126 et seq. ; 147,
148.
- á-šú-gir.
P. 53.
- at, v. ad.
P. v, n. 5.
- á-tug.
P. 21.
- á-tug-(e).
P. 52.
- azag :: clair, pur.
P. 54 ; 153.
- azu :: mage, médecin.
P. x ; 122, n. 6 ; 153 (v.
aussi uzu).
- *ba :: parler, dire (v. bi).
P. 81.
- ba :: fendre, partager.
P. 55 ; B., p. 200.
- bab(b)ar (< être ou devenir
clair) :: lever du jour, soleil.
P. 54, n. 5 ; p. 57 ; 62,
n. 4 ; p. 88.
- ba(d).
P. 55, 56.
- III bal.
P. 55.
- IV bal :: hache.
P. 173, v. aussi B., p. 185
seq.
- balag.
P. IV, n. 1.
- b/pan :: arc.
P. 123, 160.
- III bar (aussi par) :: être clair,
luire, briller.
P. 54 ; 56 ; 88 ; 122 ; 129 ;
153 ; B., p. 200.
- IV bar :: élever, lever, être
élevé.
P. 81, 116.
- barag :: demeure, habitation,
d'où sanctuaire.
P. 145, 161.
- bar(i) :: étranger, sauvage,
ennemi (?).
P. 153.
- bi (indice « casuel »).
P. 60 ; 89 ; 102 et seq.
- bi, suffixe pronom. de la 3^e
pers. sing.
P. 61.
- bulug :: fendre.
P. 54, 153.
- I bur :: trou.
P. 123 ; 146 ; 153 ; 160 ;
v. aussi B., p. 186.
- buru :: fruit.
P. 81.
- da (indice « casuel »).
P. 60 ; 89 ; 94 et seq.
- dab.
P. 113.
- III dag :: clair, brillant.
P. 88 ; 128 ; 146 ; B.,
p. 200.
- dagal.
P. 54.
- dam :: conjoint.
P. 58 ; 172 ; B., p. 186.
- dam :: « fingere » ; v. s. v.
dim.
P. 54.
- dam-tuk.
P. 117.
- dar.
P. 112.
- dara (:: *darag ?) :: capridé,
bouc.
P. x et n. 14 ; 43, n. 3 ;
145.
- de :: dire, parler.
P. 53.
- IV -dem, dim (ind. « casuel »).
P. 60, 89, 105.

di/e :: briller, luire.

P. 122; 128; B., p. 200.

di :: droit, justice.

P. 153.

dib.

P. 53, n. 7; 81; 113.

**dig*.

P. 172 (voir *dug* :: « *fin-gere* »).

d/tih :: fermeture, enceinte.

B., p. 186; mais voir

dug :: « *fin-gere* ».

-dil(i).

P. 59.

dim :: dompter.

B., p. 200.

I *dim* :: lier, assujettir.

P. 122; 145 et n. 9; B., p. 201.

IV *dīm*, *-dīm* :: structure; façon d'être, image.

P. 28, n. 1; 54; 89; 105 et seq.; 122; 145; B., p. 201.

dim-dim.

P. 153, n. 3.

dim-kūr-kūr-ra.

P. 21

di(n)gir.

P. 86; 167, n. 1.

dir.

P. 112.

I *dirig* :: outrepasser, franchir les limites assignées.

P. 54; 56; B., p. 201.

II *diri(g)*.

P. x, n. 14.

dū, du(g).

P. 51; 56; v. s. v. *dug* :: « *fin-gere* ».

IV *dūb, dub*.

P. 53, n. 7; 113; 115.

V; VI *dūb* :: tablette; imprimer le sceau dans une tablette.

P. 81; 153.

I *dug* :: bâtir, « *fin-gere* ».

P. 82; 145; 171.

II *dug* :: dire, parler.

P. 53 et seq.; p. 57.

dug-bi.

P. 58.

dugud.

P. 54.

dul.

P. 55.

dūlá.

P. 57.

I *dun* :: maître, seigneur.

P. 154; B., p. 201.

II *du(n)* :: creuser un trou en terre, creuser; enfoncement, trou, profondeur.

B., p. 201.

I *du(r)*.

P. 62, n. 2.

II *dūr, du* :: habiter, demeurer.

P. 55; 56; 122; 154; B., p. 201.

**dūru* :: durée, éternité.

P. 99.

e.

P. 28, n. 1.

-e (indice « casuel »).

P. 59; 107.

ed, ê.

P. 55; p. 62, n. 4.

-ed(a).

P. 50, 57.

edin, edina :: plaine, campagne.

P. 43, n. 2; 52; 57; 154; 157.

ē-gal :: grande maison, palais.

P. 52; 87, n. 4; 102, n. 1; 154.

egir.

P. 61.

eme-sal.

P. e.

en.

P. 58.

ē-nam-lugal-la-ka-ni.

P. 21.

-ene.

P. 58 et seq.; 60, n. 2.

engar :: agriculteur, cultivateur.

P. 7; 154.

ē-nig-gar-ra-ni.

P. 21.

enim (aussi *inim*) :: mot, parole.

P. 114 et seq.; B., 201.

en(n)a :: parler, dire.

P. 114 et seq.; B., p. 201.

ennu(n).

P. 56.

er.

P. 17, n. 1; v. **ṛ* sumér.

erid.

P. 54.

erim.

P. 54.

-eš.

P. 51.

esi(g).

P. x, n. 14; 56.

ešgar :: chaîne, charge, tribut foncier.

P. 154.

eze :: « petit bétail » (moutons et chèvres).

P. 82.

-g- (indice « casuel »).

P. 60.

I *ga* :: lait.

P. 82; 127, n. 7.

III *gà*.

P. 55.

gab.

P. 61.

gaba.

P. 131.

gada/ū :: toile, vêtement de toile (?).

P. 93, n. o.

gá-ge-a :: « maison close ».

P. 154.

I *gal*.

P. 52, 113.

- II *gál*.
P. 55.
- III *gál* :: *ouverture, ouvrir*.
P. 122 et n. 1 ; 154.
- gal-gal*.
P. 114 ; 153, n. 3.
- galu*.
P. 61.
- I *gam*.
P. 55.
- gam* :: *engendrer*.
P. 122.
- I *gán* :: *champ*.
P. 157.
- gan* :: *engendrer*.
P. 116 ; 117 ; 122 ; 172 ;
B., 201 et seq.
- gar* :: *gar*.
P. 17, n. 1.
- gar* :: *nourriture, ce que l'on mange*.
P. 82 ; 116 ; 123.
- I *gar/kar* :: *faire*.
P. v, n. 3 ; 28, n. 1 ; 53 ;
117, n. 5 ; 122 ; 146, n. 9 ;
B., p. 186, 202.
- II *gar/kar*.
P. 113.
- III *garaš* :: *paille, foin, herbe sèche (tibnu)*.
P. 83.
- dGašan-gū-edin-na*.
P. 44, n. 3.
- gazi(m)bu*.
P. 56.
- g(è)*.
P. 113.
- gēm(e)* :: *femme, servante*.
P. 58 ; p. 61 ; p. 122 et
n. 4 ; 172.
- gen (eme-sal)* :: *femme*.
P. 83.
- gen, -gin* (indice « casuel »).
P. 60.
- geštin* :: *vigne, vin (arbre de vie)*.
P. 44, n. 2 ; 125, n. 1 ;
126, n. 4 ; 127 ; 142 ; 146 ;
173.
- dGeštin*.
P. 44, n. 3.
- dGeštin-anna*.
P. 44, n. 3.
- Gibil* :: *dieu du feu*.
P. 124 ; 126, n. 3 ; 148.
- gi/en* :: *aller, marcher*.
P. 117 et n. 2 ; B., p. 202.
- gigir* :: *char, voiture*.
P. 54, n. 5 ; p. 57.
- gil* :: *gil*.
P. 17, n. 1.
- gin(in)* (indice « casuel »).
P. 60.
- gin(i)*.
P. 51.
- IV *gir* :: *poêle, fourneau*.
P. 171.
- V *gir* :: *courir* (v. aussi X
gur).
P. 55 ; p. 122 ; B., p. 202.
- gi/eš* :: *organe, plus partic.*
l'oreille.
P. 131, n. 3.
- gu* :: *brin, lien, fil*.
P. 83 ; 146 ; 154-155.
- VI *gū* :: *parler, crier, se la-
menter*.
P. 122 ; B., p. 202.
- gūb, gūbu*.
P. 131.
- gu(d), guz* :: *bovidé, bœuf,
taureau*.
P. IV, n. 1 ; 44, n. 4 ; 122 ;
145 ; B., p. 202.
- gul*.
P. 122.
- gul* :: *gul*.
P. 17, n. 1.
- dGula*.
P. 47, n. 6 ; 49, n. 1 ; 126,
n. 3 ; 129.
- gul(a)*.
P. 113.
- gunu*.
P. 12, n. 1.
- I *gur* :: *tourner, courber, se
courber, courbe*.
P. 9, n. 1 ; 55 ; 66 ; p.
186 ; B., p. 187.
- X *gur* :: *courir* (v. aussi V
gir).
P. 122 ; B., p. 202.
- gur(u)* :: *épais, gros, poids
lourd, masse*.
P. 122 ; B., p. 202.
- *gurub* :: *matrice*.
B., p. 204 ; v. *murub*.
- guškin* :: *or*.
P. 146 ; 152 ; 155.
- gušur* :: *poutre, pont*.
P. 41, n. 0 ; 47, n. 6 ; 49,
n. 5 ; 80 ; 86 ; 92, n. 4 ; 102,
n. 1 ; 123 ; 146 et seq. ; 155 ;
157 ; v. aussi B., 183.
- guz* (voir *gu(d)*).
P. 122.
- guza* :: *siège, chaise, trône*.
P. 155.
- had* :: *arder, briller*.
P. 88 ; 128 ; 146 ; B.,
p. 202.
- halaḥ*.
P. 54.
- hālam* :: *anéantir, exterminer*.
P. 53-54 ; 57 ; 113 ; B.
p. 203.
- ḥar (ḡar)* :: *enceinte, enceindre*.
P. 155.
- ḥar, ḥur (?)*.
P. 61.
- he* (particule optative).
P. 71.
- hi-a (?)*.
P. 59.
- hīlim*.
P. 54 ; 113.
- hūl*.
P. 84.
- huluh*.
P. 54.

- humunzir.*
P. 145; 155.
- hu-tur-tur.*
P. 114.
- i.*
P. 28, n. 1.
- i :: u.*
P. 53, n. 7.
- ib.*
P. 55.
- id()* :: courant, fleuve.
P. 43; 56; 122; 156; B., p. 203.
- igi* :: œil.
P. 61; 87; p. 171; B., p. 203.
- igi...bar.*
P. 117.
- igi...luh.*
P. 53.
- il.*
P. 55.
- im* (morphème sumér.) ?
P. 115.
- imbari* :: pluie torrentielle.
P. 122.
- dIm-gig.*
P. 148; B., p. 211-215.
- immi-in-dû.*
P. 51.
- in* (morphème sumér.) ?
P. 115.
- inim* (enim) :: parole.
P. 114 et seq.
- ir* :: aller, marcher.
P. 55.
- irgilum* :: une sorte de sauterelle.
P. 156.
- ir(i)* :: aller, marcher.
P. 17, n. 1.
- irih* :: aller, marcher.
B., p. 204.
- Iškur.*
P. 126, n. 6.
- itu/i* :: mois, nouvelle lune.
P. 95, n. 4; 124.
- izi* :: feu, charbon ardent.
P. 171, n. 1.
- izi-g/kar.*
P. 146, n. 9.
- k-* (indice « casuel »).
P. 60.
- k(a).*
P. 113.
- kal.*
P. 55.
- kalam(a).*
P. 57, 172.
- kalam-dim-dim-me.*
P. 28.
- kanagga.*
P. 41, n. 0.
- I kar*; v. I gar.
- II kar*; v. II gar.
- kaš* : 1° récipient pour une boisson enivrante ; 2° cette boisson elle-même.
P. 125, n. 4; 146.
- ki.*
P. 52; 62.
- ki-a-dib.*
P. 74, n. 5.
- I ki(d).*
P. 56.
- II kid* :: fendre (du bois).
P. 55; 122; B., p. 203.
- ki(n)dara.*
P. 56.
- ki-dûr.*
P. 52.
- ki-dûr-nam-lugal-la-ka-ni.*
P. 21.
- ki-gub-(a).*
P. 53.
- ki-mah* :: lieu de sépulture, tombe, caveau.
P. 156.
- ki(n).*
P. 56.
- kingir.*
P. v; p. 7.
- kin-kin.*
P. 153, n. 3.
- kk* et *nk* en sumér.
P. 56, n. 3.
- I ku(d)* :: couper, trancher, juger, décider.
P. 84; 123; B., p. 203.
- (kug ?), V kù* :: brillant.
B., p. 203.
- ku-ku* :: chose douce et sucrée.
P. 160.
- II-III kùr.*
P. 43, 171.
- V kur.*
P. 113.
- kurgina, kurgana* :: plante dont la racine était employée dans les opérations de magie.
P. 156.
- kur(um).*
P. 56.
- I kuš* :: peau, corps.
P. 84.
- III kùš.*
P. 55.
- l* :: š en sumér.
P. 111, n. 2.
- I lah, lāh* :: être clair, luire, briller (v. aussi *luh*).
P. 84, 88.
- lal, lā.*
P. 56.
- li* :: huile.
P. 145; B., p. 187.
- lû.*
P. 55; 58; 61.
- lub-a (?)* :: renard.
P. 145, n. 3; B., p. 187.
- lû dumu-nu-tuku.*
P. 117 et n. 6.
- lû-gal.*
P. 52 et seq.
- luh* :: rendre propre, brillant ; brillant.
P. 54; 84; 88; 146.
- lû nig-nu-garra.*
P. 117.
- ma* :: broyer, moudre (v. aussi *mu*).

P. 84; 113; 123; 173.
má, má-e :: je, moi.
 P. 107.
maḥ ou maḡ :: élevé, grand.
 P. 17, n. 1; 49, n. 5; 86;
 114; B., p. 188.
mà-laḥ :: marinier.
 P. 156.
mana :: mine (poids).
 B., p. 187.
mar :: marre.
 P. 122; 145; 160; B.,
 p. 188.
mē.
 P. 63; 107.
men, min :: couronne, tiare.
 P. 157.
me(n)de(n).
 P. 63 et n. 4.
-meš.
 P. 59; p. 107 et seq.
mu-.
 P. 51, 70 seq.
-mu.
 P. 107.
mu :: broyer, moudre (v. aussi
ma).
 P. 80; 84; 88, n. 1; 113;
 123; 145; 173.
mug.
 P. 172.
mulu :: pied, sandale.
 P. 84.
mulu :: pudendum muliebre.
 P. 122 et n. 2; B., p. 203.
mu-lu.
 P. 61.
mu-na-an-gi-ni-eš-a.
 P. 51.
mu-na-dug.
 P. 58.
mu...ni-n-gul.
 P. 159.
mūr :: fermeture, clôture, en-
 ceinte.
 P. 155; B., p. 188.

murub :: matrice (v. *gurub).
 P. 91, n. 1; 122 et n. 3;
 B., p. 204.
mūš :: figure, face.
 P. 161.
mu-sar :: chose écrite.
 P. 157.
musar :: plantation, jardin,
 champ.
 P. 157.
dMu-ti, dMu-ti-an-na.
 P. 44, n. 3.
na :: ne ... point (v. aussi nu).
 P. 85; 134.
na.
 P. 55.
-na-.
 P. 51; 71.
na :: homme.
 P. 27; n. 2; p. 85.
na :: ciel et pierre (cf. ἀχμων).
 P. 4, n. 2.
nagga :: plomb, étain.
 P. 81; 143; 146; 152.
nam :: ce qui est déterminé,
 assigné.
 P. 52 et n. 3; 53; 85.
na-me.
 P. 62 et n. 7.
nam-lugal.
 P. 53.
nam-nin.
 P. 53.
nam-tila.
 P. 53.
nē, nē-meš.
 P. 61; 106 et seq.
-ni.
 P. 50; p. 58; p. 61.
nīg.
 P. 52-53; 62.
nīg-gar.
 P. 53.
nīg-ḫalama.
 P. 53.
niggi :: plomb, étain.
 P. 152.

nīg-nu-gar-ra
 P. 28.
nīg-nu-til-la.
 P. 28; 95, n. 3.
nin.
 P. 50 et n. 2; 53; 58.
dNin-geštin-na.
 P. 44, n. 3.
Ninib.
 P. 129; 155.
dNin-in-ni-si-na.
 P. 44, n. 3.
nir :: grand.
 B., p. 186.
nisag :: offrande, sacrifice.
 P. 157.
niṭaḥ-dam.
 P. 58.
nu :: ne point (aussi na).
 P. 62, n. 7; 74, n. 6, et 75;
 85; 134; B., p. 204.
 II *pa* :: sceptre, bâton.
 P. 116; 145; B., p. 188
 et seq.
 III *pa* :: aile (d'un oiseau).
 P. 116; B., p. 189.
 I *pad/t* :: réduire en miettes;
 petit morceau, miette, bou-
 chée.
 P. 157.
 II *pá(d)*.
 P. 56.
pa(g).
 P. x, n. 14.
p/ban, v. b/pan.
par :: être clair, briller (v. bar).
 P. 54; 88; 122.
peš :: déployer, étendre.
 P. 117 et n. 3.
pirig :: arder, flamber.
 P. 88; 124, n. 5; 128;
 p. 146; B., p. 204.
 **ṛ* (induit des variantes *ir(i)*)
 :: er; ra; ri) :: aller, mar-
 cher.
 P. 12, n. 1; 17, n. 1; B.,
 p. 204.

- r(a) (indice « casuel »).
P. 50 et n. 3 ; p. 60 ; 89 ;
104 et seq.
- ra :: aller, marcher.
P. 17, n. 1 ; p. 55.
- ra :: arroser (par inondation).
P. 85 ; 123.
- raḥ :: frapper, abattre avec le tonnerre.
P. 85 ; 123.
- ri :: aller, marcher.
P. 17, n. 1 ; p. 55.
- ru :: fondre sur, se précipiter sur, abattre, renverser.
P. 85 ; 123 ; B., p. 204.
- sag :: tête, front, chef.
P. 85 ; 123.
- sag-kuga :: tête noire :: homme.
P. 141, n. 2.
- sangu :: prêtre.
P. 49, n. 5 ; 80 ; 85 et seq. ; 86, n. 3 ; 124 ; 153, n. 3 ; 155 ; 157.
- se.
P. 53.
- si.
P. 53.^f
- sib. !
P. 53, n. 7.
- I si(g) :: verser, répandre.
P. 86 ; 124 ; 157.
- V sig :: laine.
P. 92, n. 4 ; 146.
- sigga :: capridé.
P. 43, n. 3 et 4 ; 58 ; 145.
- sil(a) :: route, rue, chemin.
P. 157 seq.
- silim :: sauveté ; sain et sauf.
P. 158.
- II sir :: lumière, inflammation, éclat du feu, luire, briller.
P. 48 ; 86 ; 129 ; 146 seq. ; B., p. 193 seq.
- IV sir :: chanter.
P. 53, n. 7 ; 159.
- sub.
P. 53, n. 7.
- III sūb :: nettoyer, purifier.
P. 158.
- II su(d) :: asperger, arroser.
P. 53 ; 124 et n. 7 ; 157 ; B., p. 189.
- sug, suḫḫu « Göttergemach », chapelle, tabernacle, « saint des saints ».
P. 158.
- sulu :: rue, chemin, route.
P. 158.
- I sur :: chanter.
P. 53, n. 7 ; 55 ; 159 (cf. ṣṣṣ-ṣṣṣ ?)
- III su/ir :: filer (la laine p. ex.).
P. 172.
- š :: l en sumérien.
P. 111, n. 2.
- ša.
P. 55.
- šāg.
P. 61.
- ŠAG-GIG :: intérieur sombre.
P. 130.
- šal :: femme.
P. 122 et n. 5.
- šega.
P. 44, n. 4.
- š(i) (indice « casuel »).
v. -š(ù).
- šim, šem :: aromate.
P. 159.
- š(ù), -š(i) (indice « casuel »).
P. 60 ; p. 89 ; 97 et seq.
- nāšūb :: pierre précieuse x.
P. 159.
- šu...bal.
P. 74, n. 5.
- šū-gar.
P. 117.
- šū-gibil-ag.
P. 74, n. 5.
- šū...tag.
P. 52, 74, n. 5 ; B., p. 205.
- ta (indice « casuel »).
P. 59 ; 89 et seq. ; 95, n. 2.
- ta, pron. interrog.
P. 107.
- I tab :: ajouter, doubler, deux.
P. 134.
- II tab :: arder, brûler.
P. 128 ; 146 ; aussi B., p. 190, 205.
- II tag :: atteindre, toucher, frapper.
P. 74, n. 5 ; p. 86 ; B., p. 205.
- V tag :: orner, parer.
P. 172.
- tāl :: être ample, être large, large.
P. 86.
- te :: quoi, pourquoi.
P. 53 ; 107.
- *teg (?) te :: habit, vêtement.
P. 112 ; 131 ; 123 ; B., p. 205.
- temen :: barillet, charte de fondation.
P. 8, n. 0 ; 47, n. 6 ; 49, n. 5 ; 80 ; 86 ; 124 ; 146 ; 153, n. 3 ; 154 ; 155 ; 157 ; 173 ; v. aussi B., 179-183.
- Ti-bi-ra.
P. 45, n. 2 ; 146.
- I ti(l).
P. 53, 56.
- II til < *tel :: complet, achever, parfait, achevé, par-faire.
P. 28, n. 1 ; 123 ; B., p. 205.
- tin.
P. 44, n. 2.
- tir :: demeure (aussi astro-nom.).
P. 132 ; 147 ; 159.
- tù.
P. 55.
- tu(d) :: « fingere », façonner (au marteau ou au ciseau).
P. 86 et seq. ; 90, n. 2 ; p. 123.

- tug* :: *dug* :: dire, parler.
P. 54, 123.
- tù(g)* :: revêtir, habit, vêtement.
P. 53; p. 113; 146; B.,
p. 205.
- tug/k* :: posséder, avoir en
propre.
P. 117 et n. 6.
- tùn* :: récipient (de bois ou
cuir).
P. 160.
- tur* :: petit, jeune.
P. 114 et n. 3.
- II-III *tur*, *tùr* :: entrer, péné-
trer > en sémitique : de-
meure, maison, habitation.
B., p. 206.
- u* :: i en sumérien.
P. 53, n. 7; en Asie Mi-
neure, p. 158, n. 1.
- ù*, *ù-a*.
P. 8 et n. 5.
- ù* en sumérien ?
P. 53, n. 7.
- ubara*.
P. 56.
- ubur* :: mamelle, sein de femme.
P. 152; B., p. 152.
- I *ud/t*.
B., p. 206-207 (v. aussi
III *ùd*, *ù*).
- III *ùd*, *ù* :: monter, s'élever,
élevé.
A. C.
- u(d)-sar*.
B., p. 193.
- udu*.
P. 52.
- udun* :: poêle, four.
P. 128, n. 2; 159; 171.
- u(g)*.
P. x, n. 14.
- I *ug*, *ùg* :: jour, lumière.
B., p. 206.
- II *ùg* :: être fort, puissant.
P. 55; B., p. 206.
- V *ug* :: voir, regarder, con-
sidérer.
P. 87, 171 (v. aussi *igi*).
- VII *ug*, *uku* :: peuple.
P. 87, 172.
- ùg-tur*.
P. 114.
- ukkin*.
P. 56.
- ù-li-li* :: cri, surtout cri de
souffrance.
P. 159, 173.
- umbara*.
P. 56.
- IV *umun* :: seigneur, maître.
P. 87.
- umuš* :: *uš*, intelligence, habi-
leté, oreille.
P. 51, n. 4; 131, n. 3.
- ù-na-dug* :: « dis-lui ».
P. 117, n. 4.
- unkin*.
P. 56.
- ù nam-ti(l)-la* :: plante de vie.
P. 154; B., p. 215-216.
- ur*.
P. 52.
- ur-sag*.
P. 52.
- ur-tur*.
P. 114.
- I *ur(u)*, *ùr(u)* :: homme.
P. 87.
- I *uru*.
P. 8, n. 0; 172.
- II *ur(u)* :: protéger, garder.
P. 87.
- uru-bād-da*.
P. 21.
- urudu* :: bronze.
P. iv, n. 1; 45; 54; 80;
143; 146; 152.
- uru-gal*.
P. 41, n. 1.
- urum*.
P. 172.
- II *uš*.
P. 55.
- uš* (voir *umuš*).
P. 131, n. 3.
- ušu(m)*.
P. 56.
- UT.
P. 122.
- utu*.
P. 52, 61.
- II *úz* :: chèvre.
P. 58, 171.
- **uzu* (?) (:: feu).
P. 171, n. 1 (v. *izi*).
- uzu* :: mage, médecin (v. *azu*).
P. 122, n. 6; 153.
- za*, *-za*, *za-e*.
P. 107.
- zabar* :: brillant, cuivre.
P. 45; 143; 146; 152; 159.
- zag* :: temple.
P. 86, n. 3.
- za(g)-hi-li* :: (une plante x).
P. 199.
- zagal* :: brillant, briller.
P. 88.
- zi*.
P. 55.
- zid*.
P. 131.
- ziz* :: mite.
P. 160.
- zu*.
P. 107.
- zurağ* :: sorte de guêpe (pro-
babl.).
P. 160.
- Langue du pays de Su-šir-tum**
- ulnu* :: huile, B., p. 187.
- Turc**
- tänri*, p. 167, n. 1.
- Urtien**
- Adaruta*, p. 126, n. 3.



ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 5, n. 6, l. 3, ajouter *l'hellénique* ENTRE *l'iranien* et *l'italique*.

P. 49, l. 1, lire *Nin-in-si-na* (et non *Nim-...*).

P. 56, l. 11, corriger *dur, dú*, en *dúr, du*.

P. 88, l. 13, corriger **dagh-* en **dheg^hh-*.

P. 93, n. o, l. 5 : *χρεομένοισι* (et non pas *γρεομένοισι*).

P. 99, n. 3, l. 2, corriger *est* en *été*.

B., p. 206-207 : à i.-e. **ūd*, **ūt*, indice du mouvement de bas en haut (sscr. *ut*, *ut-tama-*, *ut-tara-*, *ὕσ-τερος*, etc.), cf. peut-être sumérien *ūd*, *ū* (𒍪𒍪 𒍪𒍪) = *monter, qui monte*.

Aux indices favorables à une « origine » ponto-caucasio-caspienne de l'idiome sumérien, rappelés pp. 43-49 et 163, n. 2, il y a lieu d'ajouter ce qui a été dit, p. 111, n. 2, à propos du passage § : *l* en sumérien. S'agirait-il d'un ancien phonème latéral, comme le prince N. TROUBETZKOÏ en a signalé en caucasique (v. *BSLP.*, 1922 (t. XXIII), pp. 184-204) ? Cela paraît possible. V. à ce propos quelques faits cités pp. 188-189, dernier et deuxième alinéa respectivement; aussi pp. 191-193; v. aussi *ibid.*, p. 198.

A ce qui est remarqué à propos de *l'épopée*, il n'est peut-être pas oiseux d'ajouter que *le sentiment poétique* sumérien semble avoir été singulièrement proche *du nôtre*. A ce point de vue particulier, la divergence, par rapport à l'inspiration des œuvres littéraires sémitiques, est des plus sensibles. Cet indice est, forcément, tout relatif. Il est bon, cependant, d'y porter attention.

